This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

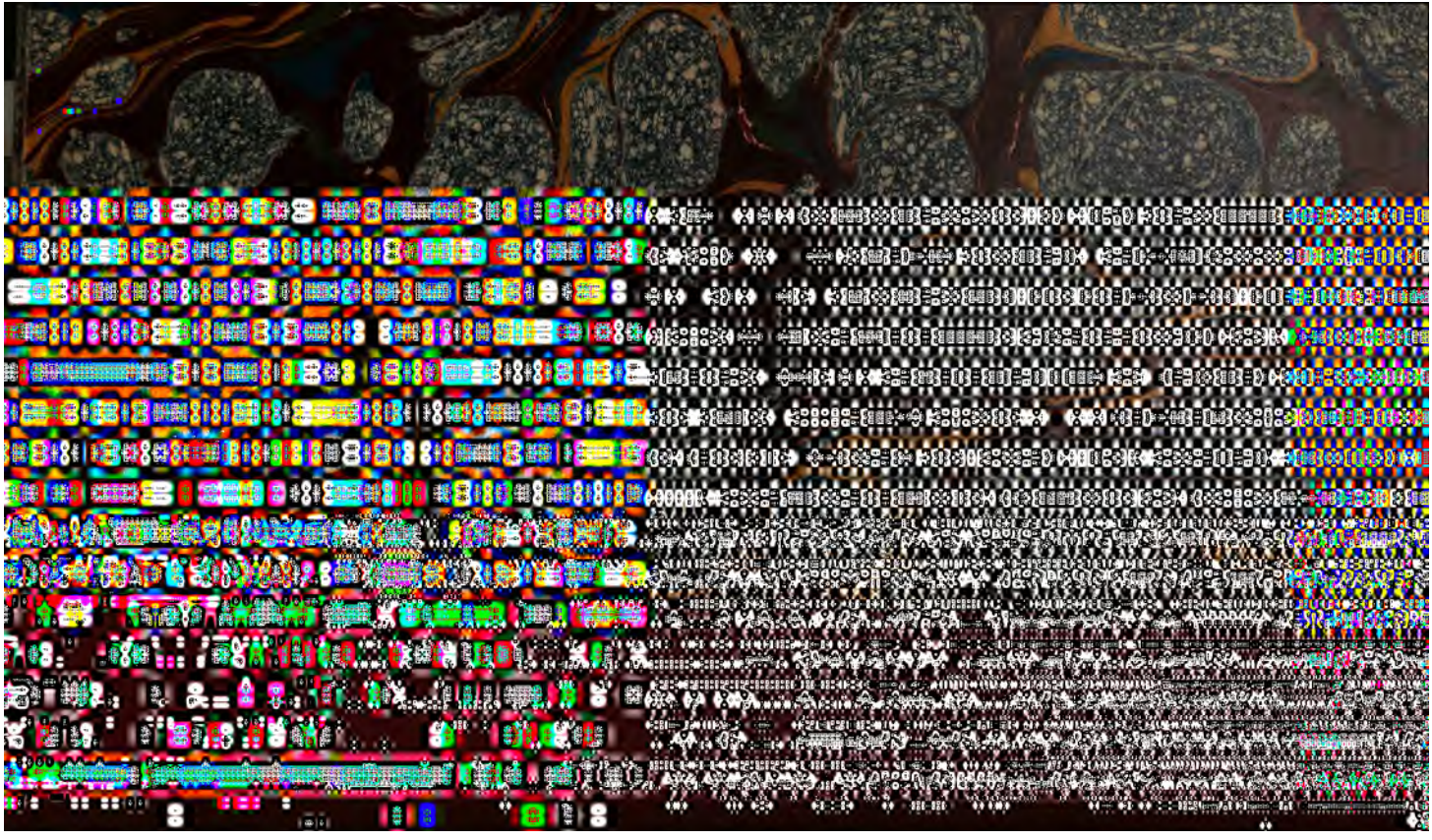
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ANECDOTES
ECHAPPÉES
A
L'OBSERVATEUR
ANGLOIS
ET AUX
MÉMOIRES SECRETS,

EN FORME DE CORRESPONDANCE;

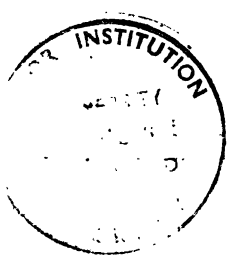
POUR SERVIR DE SUITE A CES DEUX OUVRAGES.

TOME TROISIEME.

Zab. III B. 96

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.

1788.


INSTITUTION

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés et de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris, le 19 Mars 1776.

DEUX de nos belles, de la premiere classe, avoient projetté pour le commencement du carême, un bal auquel M. le comte d'A***** avoit promis de se trouver. Tout-à-coup il est survenu une défense du roi qui a fait évanouir ces idées de plaisir. Avant le bal, on auroit joué la comédie; ce devoit être une fête très-brillante, et mademoiselle Guimard, qui est d'une maigreur extraordinaire, en auroit partagé les honneurs avec mademoiselle Duthé. Soixante-cinq souscripteurs avoient donné chacun cinq louis pour cette fête, dont les apprêts devenus inutiles ont été distribués aux pauvres.

On a fait à ce sujet la chanson suivante:

Sur l'Air : *Lucas se plaint que sa femme, etc.*

La déesse du carême
Préparoit un grand repas;
Par une rigueur extrême,
La police ne veut pas
Qu'un teint si blême,

Dans Paris, du mardi gras
Soit l'emblême.

Avec raison on regrette
Des plaisirs évanouis.
La dépense toute faite,
Ne montoit qu'à cinq louis :
Sous chaque assiette,
L'on auroit eu tout compris
Chere complette.

Le spectacle sans licence
Devoit être exécuté ;
Les ris, la table et la danse
Auroient mis la gaîté
A l'abstinence,
Et l'on auroit pris Duthé
Par continence.

Vénus prétend qu'à Cythere
On fait gras dans tous les temps ;
Elle voit avec colere
Qu'on impose à ses enfans
Un joug austere,
Et voudroit les rendre exempts
De l'ordinaire.

Regle-t-on comme au college,
Les Prêtresses de l'amour ?
Elles ont le privilege
De s'amuser nuit et jour :
La friandise,
Pour sucer les gens de Cour,
Leur est permise.

La raison, de cette fête,
Avoit réglé les apprêts ;
Le souper étoit honnête
L'on pouvoit aller après
En tête à tête,
Et renoncer aux poulets
Pour une arête.

Dans ces abondantes sources
L'indigence puisera ;
L'amour a plus de ressources
Que la charité n'en a.
Sans grandes courses,
Nos quêteuses d'opéra
Trouvent des bourses,

Voici un double fruit de l'effervescence de l'imagination des convives distingués et beaux esprits, qui s'efforcent d'amuser Mlle. Guimard dans les soupers gais que donne cette triste fille. Ce sont d'assez plattes polissonneries, mais elles font connoître le train de vie, et le ton de ces sociétés tant célébrées.

ÉLOGE DU FRERE BONAVENTURE,

Sur l'Air de Joconde.

Ne disputons pas des couleurs,
Des goûts ni de l'usage :
Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs
On n'en est pas plus sage ;
Florence a certaine façon
Dont la France murmure ;
Pour moi, je n'aime que le confrere Bonaventure.

D'abord je l'ai connu petit,
Qu'alors il étoit drôle !
On jugeoit à son appétit
Qu'il joueroit un grand rôle ;
On vous le bourroit de bonbons,
Sans regle ni mesure ;
Cela fit souvent mal au confrere Bonaventure.

Il est ami du genre humain,
Nul n'est plus charitable ;
On dit qu'il s'est fait Capucin
Pour être secourable ;
Si le flambeau de Cupidon
Vous fait quelque blessure,
Chacun vous dira : vîte au confrere Bonaventure.

Je ne sais pourquoi bien des gens
Blâment son ordinaire ;
Il a pour la chair en tout temps
Dispense du saint pere ;
Par délicatesse ou par ton,
Mainte triste figure
Demeure à la porte du confrere Bonaventure.

Félicitons, petits et grands,
Cent fois ce vénérable ;
Jamais il n'aura mal aux dents

C'est chose indubitable :
Par un assez bonne raison,
L'auteur de la nature
A refusé des dents au confrere Bonaventure.

Il a quelques défauts pourtant,
Je n'en fais point mystere:
Il tette encore et fait l'enfant,
Grand comme pere et mere,
Et quoiqu'il soit sans dents, dit-on,
Bien des gens, je vous jure,
Ont été mordus par le confrere Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit,
Malgré les apparences
Nul ne possede mieux le droit,
C'est un puits de science;
Il m'inspire cette chanson,
D'où l'on peut bien conclure
Que je raisonne comme un confrere Bonaventure.

LE VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE,

Sur le même Air.

Les Espagnols donnent des loix
A la moitié du monde :
En gouverneurs, en Vice-Rois
Cette puissance abonde :
Chacun d'eux s'occupe à l'envi
De la chose publique,
Mais rien n'est comparable au Vice-Roi de l'Amérique.

On lui connut dès le berceau
Des signes de courage :
En croissant il devenoit beau,
Au college il fut sage :
Un vieux professeur qui le vit,
Dit d'un ton pathétique :
Oui, tu seras un maître Vice-Roi de l'Amérique,

Pour requérir à ses dépens
Une voix plus jolie,
On proposoit à ses parens
Un secret d'Italie :
Si par malheur il eût chéri
D'exceller en musique,
Hélas, que diroit-on du Vice-Roi de l'Amérique ?

Il ne se montre point au jour
Sans une double escorte,
S'il entre dans quelque séjour,
Elle assiege la porte:
Jamais Roi ne fut mieux servi:
Cette garde est unique,
Sans cesse elle assiege le Vice-Roi de l'Amérique.

Il est le vrai consolateur
Des veuves éplorées;
Il est le tendre bienfaiteur
Des filles ignorées;
C'est dans cet état loin du bruit
Que sa bonté s'explique:
Rien n'est humain comme le Vice-Roi de l'Amérique.

Pour conserver à l'indigent
Le secours de sa bourse,
Il en ménage prudemment
Les moyens et la source:
C'est cet arrangement suivi,
Avec l'air magnifique,
Qui soutient le brillant du Vice-Roi de l'Amérique,

On dit qu'un jour à son aspect
La jeune et tendre Aminte
Se sentit saisie de respect,
De plaisir et de crainte.
Ma mere, éclairez mon esprit,
J'ai si peu de pratique;
Dites-moi donc si c'est le Vice-Roi de l'Amérique.

Oui, mon enfant, tu l'as nommé,
Voilà le véritable,
Ai-je tort de l'avoir aimé,
Me trouves-tu coupable!
Un jour tu l'aimeras aussi.
Va, malgré la critique,
Faisons chorus, chantons le Vice-Roi de l'Amérique.

De Paris, le 22 Mars 1776.

Nous avons perdu notre Zoïle François, M. Fréron: il est mort le 10 de ce mois, en partie d'une fluxion de poitrine et en partie de chagrin. Pendant sa maladie M. le garde des sceaux avoit arrêté ses feuilles jusqu'à ce que

les pensions qui étoient hypotéquées dessus, fussent payées, parce qu'elles étoient la plupart fort arriérées. Dans le temps qu'il est mort, sa femme étoit allée solliciter M. Albert, directeur général de la librairie, de lui procurer la révocation de cet ordre. L'abbé l'Estrées, fils d'un cardeur de laine de Rheims, qui pour s'illustrer, a changé en D. la premiere lettre de son nom, et se fait appeller d'Estrées, a été le rival de Fréron, après la mort de l'abbé des Fontaines; le mauvais succès d'un cahier qu'il donna alors, le força de renoncer à la concurrence: ainsi l'on ne présume pas qu'il songe aujourd'hui à le remplacer. Madame Adélaïde, tante du roi, vient d'obtenir le privilége de l'*Année Littéraire* pour Fréron le fils, on ignore qui tiendra la plume sous son nom.

Une de ces dupes qui paient cher les faveurs de nos beautés complaisantes vient d'éprouver un tour assez plaisant, de la part du bien-aimé de sa fidelle maîtresse. Le chevalier de**** étoit à souper avec la demoiselle, qu'on appelle Théophile; ils parloient de leurs doux plaisirs et s'occupoient de l'espoir de les goûter bientôt; la demoiselle au milieu de son ivresse amoureuse laissa échapper quelques témoignages de tristesse: -- qu'avez-vous, bel ange? -- Mon ami, je t'avouerai que j'ai un besoin, mais un besoin extrême de douze louis: -- Ma divine, je suis au désespoir, mais je n'ai pas le sou, pas la moindre obole, quel plaisir j'aurois eu à te donner cette bagatelle! -- donne; ah, mon ami, je connois ta situation, c'étoit un simple prêt que je te demandois et pour peu de jours, je ne vends point mes faveurs à mon bon ami; là-dessus une effusion des sentimens les plus délicats: on alloit se mettre à table et bientôt de

jetter dans les bras de l'amour, pour se dédommager des rigueurs de cette maudite fortune. On entend heurter à la porte : le chevalier ne sait trop quel parti prendre ; ah, c'est Monsieur, dit la demoiselle effrayée ; ce Monsieur étoit un riche financier qui fournissoit amplement à la dépense, tandis que le chevalier étoit aimé pour lui. Celui-ci enfin se réfugie dans un cabinet. Notre financier avec ses deux jambes cagneuses accourt pour embrasser sa charmante : -- enfin, ma reine, me voilà débarrassé de ce malheureux tapis verd où j'étois cloué, morbleu, nos affaires ne vont point du tout. Les fermes sont à tous les diables, elles ne rendent que trente pour cent ; et il n'y a pas de l'eau à boire : -Ah, Monsieur, je vous prie, laissez-moi avec vos fermes, vous augmentez ma migraine : Eh, bon *Dieu ! ce sont* des étonnemens, des coups dans la tête ; aie, aie, aie ! -- mais, mon amour, voilà un vilain mal de tête, bien hors de saison, maugrebleu de la migraine.... Je venois.... -- Oh, Monsieur, allez-vous-en, allez-vous-en : -- Comment, je ne souperai pas avec toi, et voilà un couvert tout prêt ? -- Il est vrai que je me préparois à manger un morceau quand ce malheureux mal de tête m'a surpris ; au nom de Dieu, laissez-moi, laissez-moi, ce sont des souffrances inouies ; je me flatte que le repos me raccommodera. -- Le repos ? mais, pour mon argent.... -- pour votre argent ?.... A propos, n'auriez-vous pas douze louis à me donner, je suis d'une humeur de chien, c'est pour une marchande de modes, qui ne me laisse pas respirer. -- Que veux-tu dire avec ta marchande de modes ? entre nous, ma bonne amie, sais-tu combien tu me coûtes ? Oh, moi, je sais compter : -- fi donc, Monsieur, est-ce que

l'on compte ses plaisirs ? il me faut ces douze louis et tout à l'heure, sinon je vous saute aux yeux.... — pattes de velours, mon chat, pattes de velours, je te dis que je n'ai pas un écu, demain. — Ce seroit dans la minute qu'il me les faudroit ; voilà ce que c'est que de se prendre de goût pour ces Messieurs des fermes, ils sont d'une ladrerie ! — tu ne veux donc pas me donner un baiser ? — vous baiser, moi ! j'aimerois mieux.... Monsieur plaisante.... Pendant que le financier embrasse la demoiselle, il met adroitement douze louis sur la cheminée et prend enfin le parti d'abandonner sa Lucrece à la migraine qui l'afflige. Elle accompagne jusqu'à la porte son crésus, sans s'être apperçue de son bienfait. Le chevalier sort du cabinet, voit les douze louis, les met dans sa poche. La demoiselle revient en se plaignant de l'inflexible avarice de ces gens à argent. Ma chere, lui dit le chevalier, je cede au desir de vous obliger, je ne vous dissimulerai pas que j'ai hésité, mais l'amour l'emporte ; tenez, voici ces douze louis, c'est, ma foi, toute ma fortune. La maîtresse est enchantée et promet bien de rendre cette somme ; ils soupent gaîment et la nuit est encore plus agréable. Le lendemain le financier revole auprès de sa fidelle, il meurt d'envie de savoir quel sentiment aura produit sa galanterie ; il s'attend à des remercimens, à des caresses ; on le reçoit maussadement, on l'accable d'épithetes mal sonnantes, on lui déclare même qu'il faut prendre son parti. Mais, s'écrie le financier, ma petite, vous êtes une ingrate : comment, je vous ai donné hier ces douze louis que vous m'avez demandés avec tant d'humeur.--Vous m'avez donné hier douze louis ! Vous ? — Eh oui, moi-même, je les ai posés

sur votre cheminée .... contestations, reproches, refus de croire Monsieur ; enfin il a fait tous les sermens, il a juré par Plutus. On vient à être persuadé, il faut donc, dit la demoiselle, que j'aie été volée : la douceur renaît dans le commerce ; mais l'infante, à peine a-t-elle apperçu le chevalier qu'elle lui dit en riant ; oh, je le crois bien, Monsieur le fripon, que je ne vous rendrai pas ces douze louis : allez, on pardonne à l'amour, nous mangerons ensemble cette libéralité de Monsieur. Le chevalier avoua tout, en rit lui-même, et les deux amans n'en furent que plus empressés à duper le financier à la premiere occasion.

Il va y avoir un fameux procès de deux millions, fondé sur des virgules. M. le marquis de Gouverney a fait un testament codicile écrit de sa main, lequel est sans virgule aucune, et offre un sens louche qui sert de prétexte à la chicane. Les jurisconsultes en ont donné autant de versions différentes qu'ils ont été d'interprêtes. On fait courir des copies gravées du testament, et chacun prend parti pour ou contre. Vous vous rappellez, Monsieur, qu'une virgule transposée enfanta jadis les Manichéens : grande leçon pour faire apprendre à ponctuer à la jeunesse.

LA SUPERSTITION ou le St. ANTOINE DE PADOUE.

Conte, par M. de Fumel.

Ce conte qui est le fidele portrait des mœurs Portugaises, montre combien les passions auxquelles la vraie piété est si contraire sympathise merveilleusement avec la superstition.

En Portugal chaque fillette,
Pour être heureuse au jeu d'amour,

Conserve dans une cachette,
Un petit saint que tour à tour
On caresse, on maudit, on bénit, on maltraite;
Suivant que bien ou mal un galant fait sa cour:
Ce saint patron dans l'amoureux mystere
Se nomme Antoine, et quand les filles vont se voir,
Au-lieu de bon jour ou bon soir,
Comment te portes-tu? leur formule ordinaire
Est celle-ci: ton saint, comment se porte-t-il?
Est-il boudeur? est-il gentil?
Agnès aimoit, comme à quinze ans l'on aime,
De bonne foi, de tout son cœur,
Et sur le soir, devoit avoir le bien suprême
De parler tête à tête à Pédro son vainqueur.
Vîte on pare le saint d'une robe dorée
De roses, de jasmin, sa tête est décorée;
Sandale de velours chausse son pied mignon.
De fleurs une guirlande entoure sa ceinture,
Et pend dessus sa robe en guise de cordon;
Le vermillon d'amour anime sa figure:
Bref, on l'eût volontiers nommé saint Cupidon;
Mon amant va venir, Antoine, je t'adore;
Et le saint est couvert du feu qui la dévore;
Aux pieds, aux mains, au front, par-tout il est baisé,
Des plus doux noms en foule il est favorisé,
Enfin le jour finit, Agnès impatiente,
Va, vient, rêve, s'assied, se leve et meurt d'ennui.
A tout ce qu'elle entend: c'est lui, ce n'est pas lui,
Fait que Dom Pédro vole auprès de son amante,
Mon bon ami, mon petit saint,
Lui passant au menton une main caressante,
Pédro ne paroît point: on murmure, on se plaint
D'Antoine: il est bien tard: mon Dieu que le temps dure!
De la plainte, l'on passe au reproche, à l'injure.
Ingrat, si je te traitois mal:
Est-il de saint Antoine dans tout le Portugal
Plus recherché dans sa parure?
Tiens, lui dit-elle, vois, lui montrant le miroir,
Eh bien!... et tu me mets au désespoir!
A ces mots l'heure sonne:
On compte, il est minuit: ah! Pédro m'abandonne,
Maudit saint, tu mourras: on vous le découronne:
Piece à piece bientôt il est déshabillé,
Et par la belle en pleurs il étoit étrillé,

Quand une main très-délicate
Tout doux à la porte gratte :
Au cœur tremblant d'Agnès, le bruit s'est répété
Ah le voilà ! notre belle s'en flatte,
Elle court, en jettant sur le saint maltraité
Un regard repentant et des yeux de bonté :
Elle ouvre : est-ce Pédro ? non, c'est une béate
Courriere de Cypris qui servoit son prochain
Pour l'amour de Jesus, de Marie et du gain ;
Et bien ! Pédro vient-il ? ... dans un lieu clandest
Il va passer la nuit avec la jeune Agathe :
J'ai pourtant dit pour vous cinq *Ave* ce matin.
Oh ! pour le coup n'en pouvant plus de rage,
Elle empoigne le saint qui mordu, soufflété,
Foulé, meurtri, décapité,
Vole par la fenêtre, et tombant dans le Tage,
Au loin, et pour toujours soudain fut emporté.

De Versailles, le 26 Mars 1776.

La reine sortant ces jours-ci de son appartement, rencontra M. de Maurepas, et lui dit : « *Vous cesserez de me gronder, mon cher comte, voyez à quelle simplicité je réduis ma parure, me voilà vouée à l'uni, voyez jusqu'à mes souliers tout bonnement de satin verd uni.* —— Madame, répondit le ministre, je ne saurois m'étonner de voir l'univers à vos pieds. Ce calembour très-heureux a fait grand plaisir.

M. de St. Germain, M. Turgot et M. de Malesherbes causent avec leurs projets de réforme une fermentation extraordinaire. C'est précisément lorsqu'il s'agit de faire le bien que nos rois éprouvent les bornes de leur pouvoir. Richelieu a cru détruire celui des grands ; il leur est resté l'intrigue, et l'intrigue à notre cour ne manque jamais de l'emporter tôt ou tard. Nos ministres donnent à notre jeune monarque des leçons de fermeté dont il est douteux qu'il profite. Les sollicitations, les manœuvres clandestines et les calomnies n'ont point

d'influence sur leurs résolutions. Un trait prouvera combien ils sont sur leurs gardes à cet égard. M. M*** avoit été employé par M. le duc de Choiseul, en 1768, pour une commission politique dans l'étranger. Il avoit réussi et n'ayant sollicité aucune récompense pécuniaire, pas même le remboursement de ses frais, il reçut du ministre la promesse de l'agrément de la cour, pour une place de fermier-général. Alors M. de Cramayel cherchoit à traiter de la sienne. La négociation traîna; sur ces entrefaites, M. de Choiseul fut disgracié, et M. M***** fut oublié jusqu'en 1771, où le duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangeres, jetta les yeux sur lui pour une commission de même nature, et dont l'issue fut absolument semblable. Des amis communs ayant recommandé à M. Turgot cet homme qui avoit été deux fois la victime de l'instabilité des chefs de l'administration (*), ses services furent vérifiés et le nouveau contrôleur des finances se chargea d'acquitter la dette et les promesses des deux autres ministres. Il plaça M. M* de maniere à exciter contre cet intrus, l'envie d'anciens suppôts de la finance. Un mémoire anonyme et rempli des plus noires calomnies fut mis en œuvre pour détacher M. Turgot d'un protégé qu'il ne connoissoit que par ses revers et par ses droits aux faveurs du gouvernement. M. Turgot fit faire trois copies du mémoire, les envoya à trois hommes integres que leur état et leur demeure mettoient à portée de se procurer des informations exactes sur M. M*. Leur rapport s'étant trouvé unanime en faveur de celui-ci, il joignit de nouvelles graces à

(*) M. M***** le fut une troisieme fois à la retraite de M. Turgot.

elles qu'on vouloit lui faire révoquer. Cette anecdote peint l'ame honnête et bienfaisante de M. Turgot. C'est sans doute pour avoir éprouvé que la calomnie est un des moyens les plus familiers aux intriguans qui obsedent les gens en place, qu'il s'est attiré le reproche d'une prévention aveugle et d'un entêtement condamnable en faveur de ceux à qui il a une fois accordé sa confiance. On vient de voir cependant qu'il cherche la vérité.

De Paris, le 29 Mars 1776.

L'AFFAIRE du maréchal de Richelieu sur laquelle on attendoit hier un jugement définitif, a tenu les princes, les pairs et les chambres assemblées jusqu'à ce matin deux heures, et n'a été réglé encore que provisoirement comme il *suit.*

« La cour avant faire droit, ordonne qu'il sera fait un nouveau procès verbal de vérification des pieces arguées de faux, et par d'autres experts que ceux employés, tant sur les anciennes pieces de comparaison que sur une lettre du maréchal, produite par Madame de St. Vincent; qu'il sera fait une nouvelle information et audition de la femme de chambre de Madame de St. Vincent, de l'intendant du maréchal, et que Madame de St. Vincent et le sieur Caran seront mis provisoirement en liberté à charge de se représenter, etc. »

Il faut que le maréchal ait bien du bonheur, car les quarante-cinq premieres voix étoient pour le condamner entiérement au paiement des billets, aux frais, dommages, etc. Trois voix ont ramené à ne pas juger encore et à ordonner auparavant ce qui est marqué ci-dessus. Les conclusions des gens du roi étoient toutes en faveur du maréchal.

Les successeurs de Fréron, dont le fils de ce célebre écrivain est le prête-nom, promettent au public beaucoup plus d'exactitude que le paresseux défunt n'en avoit. On doit douter que ces feuilles aient le même succès qu'elles avoient, à différens titres, du temps du pere. Indépendamment des gens de goût qui, trouvant par-ci par-là des articles de sa main, se dédommageoient de l'ennui d'un grand nombre d'extraits fabriqués à 15 ou 20 sous la page, deux causes attiroient à Fréron un grand nombre de souscripteurs. Les femmes et les gens du monde aiment ici prodigieusement les méchancetés, et avoient de quoi se satisfaire amplement à cet égard dans l'année littéraire. Les prêtres et les moines trouvent peu d'apologistes en ce siecle; tout le clergé lisoit cette feuille, et l'encourageoit par des abonnemens multipliés, parce que Fréron pour faire sa cour à feu M. le Dauphin, avoit pris depuis quelques années, le ton capucin, et s'étoit déclaré le Don Quichotte de la religion, de ses ministres et de leurs suppôts. Je ne sais si les rédacteurs actuels auront les mêmes vues et la même adresse, mais à coup sûr, ils n'auront pas autant d'esprit, et il faut de l'esprit infiniment pour assaisonner les méchancetés; il en faut autant pour n'être pas un capucin dégoûtant, ennuyeux et ridicule. Le temps est passé où l'on baisoit la robe des moines: on conduit maintenant assez militairement la sainte mere église; cela est vrai à la lettre comme au figuré; une escouade de guet vient de faire porter les sacremens à un mourant que le curé refusoit d'administrer.

On a beaucoup écrit sur la maladie épizootique qui ravage encore plusieurs de nos provinces méridionales: des médecins, des patriotes, ont

publié, conseillé des moyens, des remedes de toutes especes, mais ce fléau fatal n'a pas été vaincu. Comme il pourroit se manifester chez vous, je crois devoir, Monsieur, vous communiquer ce que je trouve sur cet objet si intéressant dans un mémoire de M. Paulet médecin vraiment célebre, que je viens de lire.

» La maladie épizootique est une hydre. Il ne suffit pas d'en couper les têtes, il faut l'étouffer; et il y a des moyens certains pour en venir à bout : ces moyens ont été indiqués, et il est surprenant qu'on n'en ait pas fait généralement usage. Les peuples ont été si souvent trompés par des systêmes et des théories, les hommes, même les plus justes et les plus éclairés, sont si peu à l'abri de la prévention, si souvent dupes d'une confiance aveugle que, dans des calamités semblables, on ne sait quel parti prendre, sur quoi compter, à qui confier le soin de l'administration des secours qu'on indique de toute part, ni quels sont ceux auxquels on doit donner la préférence. Mais quand par une suite de recherches pénibles, d'observations, de faits raisonnés et bien établis, un homme arrive à la démonstration d'une vérité qui peut être extrêmement utile dans la circonstance présente qui forme la cause commune; alors cet homme quel qu'il soit, acquiert des droits à la confiance publique, il doit être écouté ou jugé : et lorsqu'après bien des efforts, il ne peut obtenir ni l'un ni l'autre, il lui reste une ressource; c'est celle de dire aux peuples affligés du fléau : si vos bestiaux périssent encore, ce n'est point sa faute : si vous employez toujours des drogues, des parfums inutiles, très-dangereux, très-dispendieux; vous l'avez voulu : non-seulement on vous a dit qu'il n'en falloit point, mais on vous l'a démontré.

Au-lieu de systêmes et de théorie, on vous a prouvé qu'avec les méthodes, prescrites jadis, très-embarrassantes, vous auriez la douleur de renouveller plusieurs fois vos bœufs; cela est arrivé. A la place du sublime, du merveilleux qu'on vous offroit, des hommes sages ont cherché à vous ramener à des principes naturels et vrais; à des moyens simples, point coûteux; vous les avez négligés. S'il est encore temps, tâchez de profiter de l'avis, très-désintéressé, qu'on va vous donner. Regardez comme un trompeur, tout homme qui vous dira que la maladie vient de l'air, parce qu'outre qu'il est dans l'impossibilité de le prouver, toutes les mesures prises par le gouvernement pour concentrer la maladie et la renfermer dans une enceinte, ce dont on est venu à bout, et tous les faits, toutes les expériences prouvent le contraire. Regardez comme un autre trompeur et comme votre plus cruel ennemi quiconque vous dira que la maladie n'est point contagieuse, c'est-à-dire, communicative. Rappellez-vous ce qui est arrivé dans toutes les provinces, sur-tout dans le Condomois; elle ne s'y est répandue et maintenue que par l'effet de la communication. Rappellez-vous tous les accidens qui ont prouvé tant de fois cette communication, l'histoire des fosses, des pâturages infectés qui l'ont communiquée; celle des hommes qui ont porté la contagion à plus de trente lieues, avec des habits de laine sur-tout, et souvenez-vous qu'on a eu raison de dire: *Pesti enim in lana molliter cubare volupe est.* N'oubliez pas qu'on peut infecter une étable, la litiere, etc. avec des souliers, après avoir foulé le sang ou les autres humeurs sorties du corps d'une bête malade; qu'un bœuf, avec sa bave, infecte un pâtu-

rage; qu'un prétendu guérisseur qui vient de fouiller un bœuf malade, s'il ne prend des précautions, porte la contagion ailleurs; que tous ces faits ont été observés mille et mille fois et prouvés. Rappellez-vous enfin que, si l'on fait avaler la bave, la morve ou la bile d'un bœuf malade à celui qui ne l'est pas, ou si on l'inocule avec une de ces humeurs, on lui communique la maladie: pouvez-vous douter, après cela, qu'elle soit communicative, et que si un bœuf sain, en se léchant, comme il fait sans cesse, en broutant le fourage, avale une portion du venin, il ne puisse prendre la maladie? pour ne pas vous tromper, ne vous écartez jamais de ce que les faits vous démontrent. Regardez encore comme le plus grand des imposteurs celui qui vous dira que c'est un sort jetté sur vos animaux. Soyez persuadé qu'on ne peut pas avoir une *idée* ni plus grossiere, ni plus fausse, ni plus absurde, ni plus capable de faire périr tout votre bétail. Voulez-vous purifier à coup sûr vos étables, et par un moyen bien simple et point coûteux? ne cessez d'y répandre de l'eau en abondance: imitez la nature, qui lave ainsi les pâturages infectés par une pluie abondante, et purifie tout. Faites pleuvoir de même dans vos étables; lavez vos animaux, lavez tout et ayez plus de confiance en ce moyen qu'à tous les parfums, qu'à toutes les drogues qui ne servent qu'à empoisonner vos étables. Evitez de vous servir de cinabre, d'antimoine, d'arsenic en fumigation et sur-tout de soufre, ce seroit un moyen certain d'étouffer tous vos animaux. Voulez-vous éloigner les insectes, les mouches, etc.? tâchez de les noyer, ou brûlez du tabac. Vous est-il permis de tenter des remedes sur vos animaux? souvenez-vous que les drogues les plus cheres et les plus com-

posées sont celles qui ont le moins de vertu. Présentez à vos bêtes quelques feuilles de mauve, d'oseille, de pariétaire, de laitue, de bourrache, de poirée, une salade même toute assaisonnée, un mélange d'eau et de vinaigre, elles ne prendront que ce qui leur convient, mais faites-leur boire toujours quelque breuvage aigrelet; tourmentez leur cuir de mille manieres, tâchez de le ramollir et de l'ouvrir même en plusieurs endroits. Ont-elles le frisson, les cornes froides? donnez-leur un peu de vin; ajoutez-y de la thériaque : c'est tout ce qu'il faut. Toutes les recherches sur cette maladie, toutes les épreuves, toutes les expériences, tout se réduit à ce peu de principes. Ils sont bien simples; mais plus une chose est simple, plus elle mérite de confiance. Il n'y a point de vérité, bien démontrée qui ne soit une chose très-simple. Méfiez-vous du merveilleux, des charlatans et des hommes à remedes extraordinaires, vous vous repentirez toujours de les avoir écoutés. Il n'y a que la nature un peu aidée, et sur-tout point contrariée, qui puisse opérer une guérison, lorsqu'elle est possible dans cette maladie. »

ROMANCE.

O souvenir plein de douceurs
Du beau jour où je vis Aglore,
Pendant le lever de l'aurore,
Conduit par des routes de fleurs.
La jeune Aglore est à mon cœur
Ce qu'aux troupeaux est l'herbe fraiche,
La rosée à la plante seche,
L'eau d'une source au moissonneur :
A son penchant tout doit céder.
L'agneau cherché l'herbe fleurie,
Les Dieux savourent l'ambroisie,
Moi, mon plaisir est de l'aimer.

De Paris, le 6 Avril 1775.

Le parlement a rendu, le 30 du mois dernier, un arrêt qui a fait plus de sensation qu'on ne pouvoit s'y attendre. L'affaire qui y a donné lieu, ou qui lui a servi de prétexte, est de la même nature que celle dont je vous ai rendu compte précédemment. Un parent du duc de Mortemar, chassant sur ses terres, fut attaqué par des paysans qui voulurent l'en empêcher; ils le traiterent avec beaucoup de brutalité, et tirerent même sur lui et sur ses gens, prétendant être libres maîtres de leurs terres. Le duc de Mortemar accourut sur le champ à Versailles et porta ses plaintes aux ministres, attribuant cet événement au système de M. Turgot, et aux ouvrages qu'il a *fait éclore*. Leur lecture et les opinions qu'*elle répand* dans le peuple, peuvent en effet échauffer quelques esprits turbulens. L'affaire a été portée devant le parlement, et l'arrêt qui est intervenu, porte indirectement sur le ministre et ses principes, ainsi que sur la brochure des *Inconvéniens des droits féodaux*. M. Turgot a demandé au roi la cassation de cet arrêt; mais le roi s'y est refusé, dans la crainte d'allumer le feu de la discorde. Il a seulement été fait défense au sieur Simon, imprimeur du parlement, d'en imprimer et d'en débiter désormais aucun exemplaire. La fermentation est telle et devient si générale contre M. Turgot, qu'il ne peut manquer de succomber bientôt, à moins que son crédit près du monarque ne prenne encore de l'accroissement.

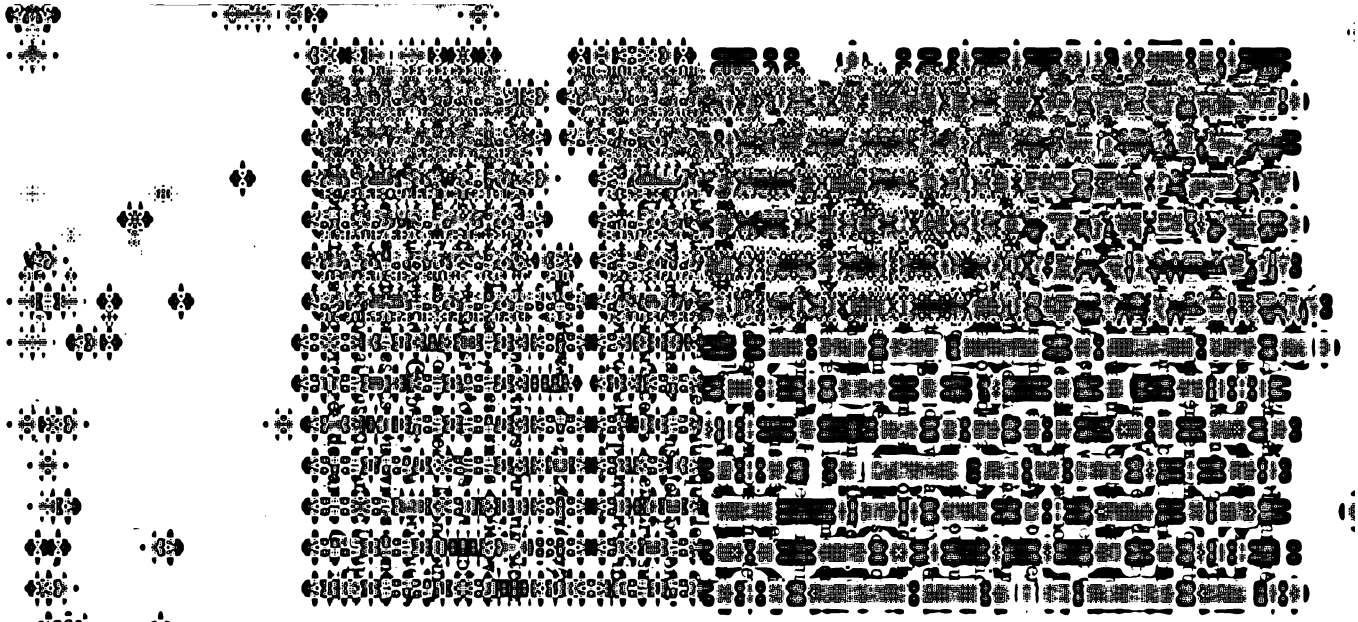
L'établissement de la caisse d'escompte pour les lettres de change, dont M. Panchaud avoit présenté le projet, sous le ministere même de l'abbé Terrai, est décidé. On dit que la pre-

miere condition imposée à la compagnie qui fait cette entreprise, est de prêter au roi dix millions à quatre pour cent. On destine cette somme à la réalisation des réformes annoncées dans la maison commensale du roi, mais tant de gens puissans sont intéressés à empêcher cette opération salutaire, qu'il est permis de douter encore qu'elle se fasse jamais.

Un autre réformateur, le comte de S. Germain, est sans cesse occupé à se roidir contre les obstacles et les difficultés. Il cede sur les points moins importans, pour assurer le succès de ses vues sur les autres. La destruction de l'hôtel des invalides entroit dans son plan, ainsi que celle de l'école militaire : le premier sera conservé ; Mesdames tantes du roi ayant représenté que ce seroit offenser la gloire de Louis XIV, que de toucher à ce superbe monument.

M. de S. Germain a été singuliérement contrarié pour l'ordonnance qui concerne la gendarmerie. Le crédit du marquis de Castries l'a emporté en cette occasion. Les plaisans ont dit que c'étoit une ordonnance du jubilé qui mettoit tous les gendarmes aux pieds de la croix. Il faut savoir que le nom de famille de M. de Castries est la Croix.

Il vient de se passer dans un village de province nommé Canne, une scene dont l'atrocité révolte. Un aubergiste assez misérable, de cet endroit, n'avoit point eu depuis quinze ans, de nouvelles d'un de ses fils qui étoit allé chercher fortune en Amérique. Son voyage et ses travaux avoient fructifié ; et se rappellant, il y a quelques mois, l'indigence de ses parens, ce fils digne d'un meilleur sort revient en France, avec le seul dessein de leur apporter des secours et de jouir quelque temps du spectacle de son bien-



pas manqué de répandre dans ces derniers temps où cette cour plaidoit avec chaleur et dans des circonstances toutes différentes, la cause contraire, des copies de ses anciennes remontrances. Nos parlementaires, pour prendre leur revanche, ont fouillé dans les registres de la Sorbonne et en ont extrait ce passage d'un discours que M. Turgot a prononcé lorsqu'il en étoit prieur. « Malheur aux nations dont l'esprit de système a conduit les législateurs; ceux qui s'y livrent ne font que resserrer leur objet pour l'embrasser. Les hommes en tout, sont faits pour le tâtonnement de l'expérience; les plus grands génies sont eux-mêmes entraînés par leur siecle, et les législateurs systématiques n'ont souvent fait qu'en fixer les erreurs, en voulant fixer leur loi. Or il est presque impossible qu'un génie qui regarde ses loix comme son ouvrage, et en qui l'amour-propre et l'amour du public confondus, se fortifient l'un et l'autre, ne veuille pas assurer à ses établissemens une immortalité sur laquelle il fonde la sienne. Il enchaîne toutes les parties du gouvernement; la religion, la constitution de l'état, la vie civile seront mêlées, entrelacées par mille nœuds qu'il sera impossible de délier et qu'il faudra nécessairement couper, c'est-à-dire, détruire l'état dont toutes les forces sont les soutiens de chaque loi particuliere. »

Gardel, maître de danse de la reine, et l'émule de Vestris à l'opéra, a fait ou fait faire en son nom, un livre sur son art, où le ballet de Médée est cité comme un ouvrage de Noverre. Il est hors de doute que les changemens par lesquels Vestris s'est permis de le gâter, n'empêchent pas que cette production n'appartienne au danseur germanisé. Notre grand homme, comme il s'appelle lui-même, s'est toutefois formalisé

malisé de ce que son confrere ne lui avoit pas fait tous les honneurs du ballet. Il l'a apostrophé vivement ces jours-ci dans les coulisses. « Dis-moi un peu, a-t-il demandé à Gardel, où as-tu pris que mon ballet de Médée a été donné à Manheim par Noverre, l'as-tu vu? et ton livre même, l'as-tu lu?.... » La nouvelle administration de l'opéra débutera à la rentrée, par Alceste tragédie mise en musique par M. Gluck.

Nos courses de chevaux ne finissent plus. Il y en a eu de très-brillantes la semaine derniere et un pari de cabriolet entre le marquis de Fénelon et M. de Fontenille. Il s'agissoit de savoir qui arriveroit le plus vîte à Versailles et reviendroit le plutôt à Paris; les chevaux des parieurs ont un peu pâti de l'aventure : ils sont crevés l'un et l'autre, celui du premier à mi-course, celui du second en touchant au but : la gageure étoit de soixante louis et les chevaux en valoient cent. Cela s'appelle jouer à qui gagne perd. Derniérement les chevaux de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Chartres ont couru : le dernier a gagné. Le prince de Nassau a donné la revanche à M. de Fénelon, mais les coureurs étoient montés par les jockeis, c'est-à-dire, leurs postillons; M. de Fénelon a encore perdu. On dit que M. de Polignac est allé en Angleterre acheter, pour le compte de M. le comte d'Artois, deux chevaux dont l'un coûtera 42000 l. et l'autre 32000 liv. Il ne peut rien arriver de plus heureux aux Parisiens que de voir se perpétuer ce genre d'amusement qui offre un spectacle superbe par l'affluence du monde, qui se porte en voiture, à cheval, à pied, dans la plaine des sablons qui est devenue notre Newmarket. Hier une troupe de jeunes officiers au régiment des gardes ont voulu faire voir que la légéreté

de leurs jambes pouvoit aussi avoir quelques droits à l'admiration des spectateurs. Ils se sont rassemblés en uniforme de course, à la promenade que nous nommons les champs élisées, et y ont joué aux barres à ravir.

Voici une petite gaillardise de M. Collé; elle se chante sur l'ancien air de Rameau que vous vous rappellerez sans doute : de l'amour tout subit les loix, etc.

LE COUP DE TONNERRE.

DIALOGUE.

Quel orage enflamme les airs !
Ma tête en est toute à l'envers,
Chevalier, ce maudit tonnerre
Agace horriblement mes nerfs.
Quels éclairs ! Je tremble à les voir
Sillonner ce nuage noir,
Que ne suis-je cent pieds sous terre ! . . .
Passons dans mon boudoir,
Je vais succomber aux vapeurs;
Chevalier à moi ! . . . . Je me meurs . . . . .
Desserrez vîte mon corset !
Qu'il est gauche ! Ah rompez-en le lacet !
Un sopha commode et galant
Est tout prêt pour le dénouement ;
La comtesse y tombe en foiblesse:
Plus de pouls, plus de mouvement ;
L'amour indique au chevalier
Son spécifique familier,
Il ranime enfin la comtesse,
Qui se met à crier. ---
Qu'avez-vous ? -- Craignez mon courroux,
Téméraire, ôte-toi. - Madame,
Comme il tonne, entendez-vous ?
Oui . . . . J'entends . . . . J'entends . . . Je rends l'ame.
Dieux . . . . Ah ! Dieux . . . quel coup . . .
De tonnerre ! En fera-t-il beaucoup ?
--- Comtesse, il faut vous mettre au lit,
Je vous veillerai cette nuit ;
Je vais renvoyer ma voiture ---
Oui, mon chevalier, c'est bien dit . .

Ce tonnerre-là va d'un train! --
Comtesse, il n'est pas à la fin,
Il grondera, soyez-en sûre,
Jusqu'à demain matin.

De Paris, le 13 Avril 1776.

Vous remarquez, Monsieur, que notre littérature est aujourd'hui bien stérile et sur-tout en bonnes choses; mais que peut-on attendre d'une république déchirée par mille petites factions. Un parti semble cependant aujourd'hui avoir pris le dessus, celui des encyclopédistes qui ont engendré les économistes, par l'honneur qu'ont ces Messieurs de compter parmi leurs membres, des premieres têtes de l'état. Je vais vous faire connoître ces encyclopédistes qui tiennent le haut bout. Le prince de cette secte est le patriarche de notre littérature, M. de Voltaire, à qui ils ont donné le sceptre de l'*empire littéraire*. Il exige en despote l'obéissance et le respect de tous les sujets de cet empire libre, et frappe de la foudre du ridicule ceux qui refusent de courber la tête devant ses œuvres et de faire fumer l'encens de leurs éloges dans les écrits qu'ils publient..... Mais ce prince, accablé de son âge, ne fait plus que rhabiller en mille manieres différentes ses anciennes idées; ceux qui percent l'écorce légere de l'agrément de son style retrouvent toujours le même fond de pensées; il a cependant la manie de rire sur tous les objets intéressans qui occupent l'Europe, parce qu'il a la vanité de croire que son suffrage est d'un poids immense dans les affaires. Son heureuse étoile vient de précipiter dans la tombe Fréron son antagoniste le plus cruel, ayant vingt ans de moins que lui, et qui avoit donné le signal de destruction d'une partie des autels élevés par la flatterie à M. de Voltaire. Le premier lieutenant du

prince est M. Dalembert dont, entre nous, le mérite est encore un problême. On l'a beaucoup loué sur parole ; les littérateurs disent que c'est un grand géometre, les géometres que c'est un grand littérateur. Ces éloges exclusifs prouveroient que ni les uns ni les autres ne le regardent pas comme primant dans leur patrie. M. Diderot son ancien associé semble avoir perdu avec sa jeunesse sa réputation, elle étoit fondée sur une fougue d'imagination dont on attendoit les produits les plus précieux, lorsqu'elle seroit mûrie par l'âge ; l'âge est venu, l'imagination est restée boursoufflée au point qu'on a dit que c'étoit une outre pleine de vent. Le reste des faiseurs de cette bande, MM. de Marmontel, l'abbé Arnaud, Suard, St. Lambert, De Lisle, etc. etc. sont des gens qui portent la livrée du papa grand-homme, font très-agréablement de jolies choses, mais n'ont pu s'élever encore à un certain vol.... Il faut l'avouer, les sciences sont foiblement cultivées en France ; nous avons répandu des fleurs sur les études abstraites, mais c'étoit une charlatanerie pour cacher notre peu de profondeur ; les Allemands et les Anglois sont plus habiles géometres, plus profonds mathématiciens, plus savans physiciens que nous.

Vous ayant parlé des maîtres, je dois vous parler aussi des éleves.

M. la Harpe et quelques autres petits poëtereaux sont les candidats qui demandent à être initiés dans la secte régnante ; comme chevaliers aspirans, ils se signalent par des excursions contre les ennemis du nom et de la doctrine ; anciennement les premieres armes devoient être faites contre Fréron, et comme de raison, on lui disoit toujours une paçotille d'injures atroces ;

selon l'usage des disputes polémiques. M. la Harpe ayant reçu le département du mercure a été nommé un des aboyeurs qui s'arrogent le droit d'appeller dans le temple de la gloire et de la renommée ceux qui y prétendent. M. Dorat a un genre d'esprit à lui, consacré chez nos jolies femmes; ses ouvrages seront conservés comme un modele de la légéreté de nos mœurs, de nos goûts et de nos agrémens. M. d'Arnaud est une ame honnête, un génie triste; il s'est adapté une maniere lugubre qui peut plaire d'abord aux ames sensibles, mais qui fatigue à la longue. M. Lemiere est un de nos poëtes qui a le feu de l'inspiration nécessaire pour l'être, mais il est inculte sur sa personne comme dans ses écrits, ne tient à aucun parti, est toujours désigné par le public pour l'académie et n'y a jamais un suffrage. J. J. Rousseau a posé sa plume, et les exploits de cet athlete singulier font regretter qu'il ait quitté sitôt des armes victorieuses.

M. de Buffon se repose sur ses lauriers, et a fait un petit tour de passe-passe au public pour escamoter son suffrage en faveur de son successeur....

M. Fréron fils a conservé, Monsieur, le privilége des feuilles de son pere : la plume du défunt auroit pu être dans sa main le cimeterre de Scanderberg; MM. le Bret, Clément et l'abbé Grosier, doivent être ses aides de camp et opposer leurs efforts aux usurpations de la secte encyclopédique. M. Linguet a voulu prétendre aux honneurs de la littérature, mais ou trouve qu'il a le goût peu sûr et un génie qui ne s'exalte que quand le démon de la chicane l'inspire. Il est encore problématique, si ce talent n'est pas plus nuisible qu'utile et agréable à la

société. Nos autres faiseurs sans livrées n'ont ni assez de réputation ni de crédit pour que je vous en parle. Faute de mieux, je vais vous transcrire deux chansons dont on s'amuse ici, où l'on veut toujours s'amuser. Il faut parler ce que vous verrez souligné.

Sur l'air : *Toujours, toujours; il est toujours le même de Beaumarchais.* [noté T. I. p. 181.]

J'ai des vapeurs quand un galant soupire,
De déplaisir
L'amour me fait mourir.
Ne pouvez-vous languir,
Messieurs, sans me le dire ?
Epargnez la fadeur,
Treve de vive ardeur.
Et quoi ! mourez : mais ne m'ennuyez pas au moins, un amant donne la migraine. Ah !
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

A ma toilette un abbé me fait rire:
Mon perroquet
Contrefait son caquet :
Mon signe est plus coquet,
Depuis qu'il veut l'instruire :
Mais s'il m'offre son cœur
Percé d'un trait vainqueur,
Finissez donc, M. l'Abbé, vous m'affadissez le cœur:
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un Président accourt tout bas me dire :
Dieux que d'appas !
On n'y résiste pas,
Et puis d'un ton plus bas,
Aimez, belle Thémire,
Un peu de volupté
Sied bien à la beauté.
Là Président, vous faites le langoureux :
J'ai des vapeurs quand un galant soupire,

Un beau Marquis que tout Paris admire
Me divertit,
Il chante, il danse, il rit,
Il conte avec esprit,
Il folâtre, il se mire,

Il veut dans le moment
Devenir mon amant.
Tout beau, Marquis ! vous n'êtes point ici à l'opéra, finissez, ou je sonne.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un financier (n'allez pas en médire)
Me traite au mieux,
Ses soupirs sont joyeux,
Son Champagne mousseux
En pétillant m'inspire ;
Mais lorsqu'il s'attendrit,
Tout son feu me transit.
Allons donc, un Fermier général faire l'enfant ! D'honneur je ne viendrai plus à votre petite maison.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Il est charmant, par-tout on le desire,
Mon médecin
Est un homme divin ;
Ses doigts d'un blanc satin
S'écartent sur ma lyre :
Un jour en me tâtant
C'est qu'il me serra tant....
Je ne pus m'empêcher de crier, ah ! Docteur, Docteur, ma tête, mes nerfs, mais moins fort, ménagez-moi.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Certain rimeur qui veut toujours écrire,
Vient à son tour,
Pour me faire la cour :
Qu'il est gauche en amour !
Dans son plaisant délire,
Il se mit en courroux
Et me prit les genoux,
Monsieur le bel esprit, je vous permets des écarts poëtiques, mais non pas de cette sorte.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Le croirez-vous ? ah je n'ose le dire !
Un capucin
Avec son air benin,
Vint me voir un matin,
Je l'entends qui soupire,
Je veux savoir pourquoi,
C'est qu'il brûloit pour moi.
Le petit fripon ! un capucin, vite mon flacon.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Quoi des vapeurs! je les guéris, ma chere,
C'est mon devoir
Et j'en ai le pouvoir,
Si vous pouviez savoir ....
(Mais non c'est un mystere)
Pour guérir ce mal-là
Quel baume il employa....
Plus de vapeurs quand je vois le bon pere.

Sur l'air : *La bonne aventure, oh gué*

Enfin j'ons vu les édits
Du Roi Louis Seize,
En les lisant à Paris,
J'ons cru mourir d'aise,
Nos malheurs ont eu leur fin,
Chantons, le verre à la main:
Vive Louis Seize,
Oh gué,
Vive Louis Seize.

Je n'irons plus au chemin,
Comme à la galere,
Travailler soir et matin
Sans aucun salaire :
Le Roi, je ne vous mens pas,
A mis la corvée à bas,
Oh! la bonne affaire,
Oh gué,
Oh! la bonne affaire

On dit que le Parlement,
D'un avis contraire,
Aux vœux du Roi bienfaisant,
Etoit réfractaire :
Du peuple pauvre et souffrant,
Le pere il se dit pourtant,
Le beau fichu pere,
Oh gué,
Le beau fichu pere !

Qu'à son âge notre Roi
Paroît déjà brave !
Il veut que chacun chez soi,
Vive sans entrave,
Et que j'ayons tout bientôt,
Lard et poule à mettre au pot
Et du vin en cave,
Oh gué,
Et du vin en cave.

Il ne tient qu'à nous demain,
Avecque franchise,
D'aller vendre bierre ou vin,
Tout à notre guise,
Chacun peut de son métier,
Vivre aujourd'hui sans payer
Juré ni maîtrise,
Oh gué,
Juré ni maîtrise.
Je suis tout émerveillé.
De ceci, compere...
C'est un double jubilé
Que nous allons faire;
Mais celui que notre Roi
Nous donne, vaut bien, ma foi,
Celui du Saint Pere
Oh gué,
Celui du Saint Pere.

Cette derniere chanson est un éloge à la grivoise, des opérations du contrôleur général, et en voici une autre dont la maniere indique le faiseur.

COMMENCEMENT DU St. EVANGILE
Selon St. Prosper.

« En ce temps-là, tout étoit dans le bouleversement, on vouloit faire le bien et on ne le pouvoit pas, parce qu'il y avoit trop de méchans sur la terre qui s'opposoient au bien. Les grands avoient intérêt à ce que le bien ne se fît pas, les petits étoient dans les ténebres, dans la poussiere et dans la pauvreté. On vouloit les en tirer, les grands vouloient qu'ils y restassent, parce que les petits étoient leurs serfs. Le souverain de la terre ne vouloit point de serfs; et les grands en vouloient. Les grands se croyoient d'une autre constitution que les petits, et le souverain ne le croyoit pas; il vouloit ramener les hommes à l'ordre naturel; le maître ne connoissoit de grands, que ceux qui le sont par un vrai mérite, et il s'en

trouvoit peu parmi les grands, et ce maître étoit grand; et alors les grands crioient partout, où sera la subordination, où seront nos esclaves? Nos vassaux? et il n'y avoit plus ni vassaux ni esclaves. Les petits étoient soufflés par les grands; et toute la canaille à la solde des grands, crioit *tolle*, *tolle*, *crucifige Turgot*. Mais Turgot étoit lui-même grand et faisoit de grandes choses, et on ne le regardoit pas comme grand, parce qu'il étoit l'ennemi des grands; les grands le haïssoient, parce qu'il étoit l'ami du maître et cherchoit à être celui du peuple. Le maître et lui aimoient le peuple, mais le peuple ne les aimoit pas encore; parce qu'il ne savoit pas le bien qu'ils vouloient opérer en sa faveur. Alors, dit Turgot au maître, faisons toujours le bien du peuple sans l'aveu du peuple; et ses yeux se dessilleront et il ne sera plus dans les ténebres, et il verra la lumiere, et il nous bénira et notre gloire sera immortelle. Il y avoit de certaines coutumes établies sur la terre et ces coutumes étoient mauvaises; et elles étoient mauvaises parce qu'elles gênoient l'industrie des hommes; et l'industrie gênée faisoit beaucoup de malheureux: et Turgot dit au maître: ôtons la gêne à l'industrie et que chacun puisse faire valoir le talent qu'il a reçu du ciel: et qu'il n'y ait plus de malheureux sur la terre, et que le nombre des heureux soit multiplié comme les étoiles du firmament; et Turgot voyoit bien, et le maître travailloit à ce que le bien s'opérât sur les hommes, mais jusqu'aux marchands des six corps et aux fruitieres crioient tout haut: que signifie cette égalité parmi les hommes? et que deviennent nos titres? Quoi! ma fille et mon garçon de boutique pourront vendre des rubans, ma

servante vendra des pommes et des œufs ? et cette égalité les humilioit ; et elle étoit contraire au monopole des marchands, et elle étoit juste, en ce qu'elle rétablissoit l'ordre naturel. C'est pourquoi un petit nombre d'honnêtes gens crioient dans le désert : réjouissez-vous, réjouissez-vous, vos temps de tribulations et de miseres sont passés ; Jérusalem n'est plus captive, vous avez la liberté de gagner votre vie à la sueur de votre front, et vous ne mourrez plus de faim avec des talens et de l'industrie ; celui qui se levera matin trouvera la manne fraîche et en abondance, et l'émulation fera des hommes, et le maître a dit : il me faut des hommes : et la liberté lui donnera des hommes, parce que la liberté procurera l'aisance et que l'aisance est la source de la population. Mais les voix qui annonçoient cet évangile ne crioient que dans le désert, et il y avoit peu de monde dans le désert, et toutes les places de la ville et tous les carrefours étoient remplis de femmes, d'enfans, de canaille, qui crioient tumultueusement *tolle*, *tolle*, *crucifige Turgot* ; et ils ne savoient ce qu'ils crioient ; et ils crioient, parce qu'on les faisoit crier. Ils étoient encore dans les ténebres, et on leur faisoit appercevoir des dangers à sortir des ténebres, on ne leur présentoit que des dangers où il n'y en avoit pas, et ils ne voyoient que des dangers, et ils ne regardoient que le moment présent, et l'avenir leur étoit inconnu, et c'étoit dans l'avenir que le bien devoit s'opérer, et ils ne vouloient pas voir dans l'avenir. Les grands, les scribes, les riches et les pharisiens leur disoient : les autres plus riches que nous ne pourront plus manger la chair et vous donner les os, et vous ne rongerez plus d'os, et vous mourrez de faim,

faute d'avoir des os à ronger ; et la canaille ne voyoit pas que c'étoit lui rendre commun avec riches, le partage de la viande et des os. Que celui qui a des oreilles entende ! les grands et les riches travailloient ainsi à persuader aux petits et aux pauvres, qu'on vouloit leur ôter le bien d'avoir les os à ronger sur la terre ; afin de se conserver la faculté d'ôter jusqu'à la substance des petits et des pauvres et de pouvoir les ronger jusqu'aux os. C'est ce qu'ils attendoient de leurs insensées criailleries et ces criailleries n'ont rien fait : et les scribes et les pharisiens ont remontré ; et leurs remontrances ont été vaines ; et l'industrie s'est trouvée libre ; et de cette liberté naîtra le bonheur, et le bonheur sera stable ; parce que la liberté sera stable. Et il y avoit encore alors bien des choses attentatoires à la liberté, et on cherchoit des moyens pour les détruire, mais les moyens étoient difficiles à trouver. Et Turgot dit à tous les gens honnêtes qui avoient crié dans le désert : venez les bien-aimés de mon maître et les miens, venez nous aider à faire le bonheur du monde, et ils sont venus et on les a comptés, et il ne s'en est trouvé qu'un ou deux de chaque tribu, qui avoit la science du bien, et on se récria sur l'ignorance des habitans de la terre et on prit le parti de changer la forme de leur institution. Amen ».

Vous nous connoissez trop bien, Monsieur, pour être étonné quand je vous dirai qu'on pousse ici l'esprit de réforme jusqu'à l'opéra. Les nouveaux entrepreneurs ne conservent que seize premieres figurantes et huit surnuméraires. Il y a une grande désolation au théâtre des enchantemens. Les spéculateurs libertins calculent cependant, qu'il y aura cent pour cent à gagner

avec les filles, par cette suppression et le départ des militaires. Ce sera vraiment une chose économique que de prendre maîtresse le mois prochain. Au demeurant, le jubilé va ici comme un ange, c'est l'expression. M. l'archevêque a lieu de s'édifier de la ferveur des fideles, mais l'immense population de la capitale, le grand nombre d'étrangers mécréans font que les plaisirs et leurs desservans et desservantes ne chôment point, malgré l'année sainte.

De Versailles, le 16 Avril 1776.

L'AFFAIRE du maréchal de Richelieu sera poussée jusqu'à jugement définitif. Ce seigneur n'approuve pas du tout, malgré sa détresse, le mariage de son fils avec Mlle. de Gallifet, mais le duc de Fronsac a su intéresser la reine qui, en présence du roi a dit : duc de Fronsac, je veux vous marier. -- Madame, vos intentions feront toujours ma loi. -- Eh bien, vous épouserez Mlle. de Gallifet. Ce mariage se fera incessamment. Les futurs époux sont depuis longtemps fort amoureux l'un de l'autre. Rappellez-vous, Monsieur, que je vous ai raconté l'année passée qu'à un des bals de Versailles, un seigneur ramassa un billet écrit en rouge, et contenant ces mots : Je signe de mon sang que je vous aimerai toute ma vie. Ce billet étoit de M. de Fronsac à Mlle. de Gallifet, et l'aventure du bal obligea ces amans de se découvrir à Sa Majesté qui a bien voulu leur être favorable. Ce qu'il y a de plaisant et que je n'ai pas su dans le moment, c'est que l'indiscret qui avoit ramassé le billet ne l'avoit pas détruit comme on l'avoit dit pour son honneur. Il l'avoit renvoyé à l'amoureuse avec cette apostille maligne : La suite à l'ordinaire prochain.

M. Turgot demandoit derniérement à M. le duc de Nivernois en présence du roi, ce qu'il pensoit de l'auteur des *inconvéniens des droits féodaux*. Cet aimable seigneur lui répondit : « — Monsieur, c'est un fou, mais non pas un fou fieffé ». Ce calembour amusa infiniment le roi qui cependant ne les aime pas.

CHANSON

Sur l'air : *La bonne aventure oh gué.*

Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes !
Du bonheur françois épris,
Grands économistes !
Par leurs soins, au temps d'Adam
Nous reviendrons, c'est leur plan :
Momus les assiste !
Oh gué,
Momus les assiste !

On verra tous les états
Entre'eux se confondre ;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre :
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux ;
Le bel œuf à pondre !
Oh gué,
Le bel œuf à pondre !

Puis devenus vertueux
Par philosophie,
Les François auront des Dieux,
A leur fantaisie :
Nous reverrons un oignon
A Jesus damer le pion,
Ah ! quelle harmonie !
Oh gué,
Ah ! quelle harmonie !

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science ;
En eux ces fiers paladins
Ont la sapience :
Les Colbert et les Sulli

Nous paroissent grands, mais si !
Ce n'est qu'ignorance,
Oh gué,
Ce n'est qu'ignorance.

De même pas marcheront
Noblesse et roture,
Les François retourneront
Au droit de nature :
Adieu Parlemens et Loix,
Les Princes, les Ducs, les Rois,
La bonne aventure !
Oh gué,
La bonne aventure.

Alors d'amour sûreté
Entre sœurs et freres,
Sacremens et Parenté
Seront des chimeres :
Chaque pere imitera
Noé quand il s'enivra,
Liberté pléniere !
Oh gué,
Liberté pléniere.

Plus de moines langoureux,
De plaintives nones,
Au-lieu d'adresser aux cieux
Matines et nones,
On verra ces malheureux
Danser, abjurant leurs vœux,
Galante chaconne,
Oh ! gué,
Galante chaconne.

Puissent des novations
La fiere sequelle
Nous rendre des nations
Le parfait modele !
Et cet honneur nous devrons
A Turgot et compagnons,
Faveur immortelle,
Oh gué,
Faveur immortelle.

A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui se croyant un abus
Ne voudra plus l'être.

Ah ! qu'il faut aimer le bien
Pour de Roi n'être plus rien !
J'enverrois tout paître,
Oh gué,
J'enverrois tout paître.

De Paris, le 20 Avril 1776.

Nous avons une nouvelle traduction du *Paradis perdu* de Milton. Elle est d'un nommé *Herman* curé de Rouen, qui l'a rimée de son mieux. Ce versificateur à rabat qui auroit mieux fait de se borner à barbouiller des prônes pour l'édification des fideles, a trouvé le secret de dégoûter les gens qui auront la force de le lire, de l'Homere anglois qu'il a défiguré. Il commence par des vers ampoulés et plus ronflans qu'harmonieux, continue par des vers plats et vuides de sens et finit sans démentir sa premiere marche. On diroit avec raison, je pense, que c'est une traduction françoise qu'il a traduite et non le poëme anglois en original. Ses rimes sont la plupart inexactes et forcent la phrase. Cependant on pourroit nous donner de beaux vers : et les pensées sublimes de Milton, quand elles ne sont point gigantesques, prêtent beaucoup à une versification grande, énergique, pittoresque et harmonieuse; mais il faut de grands hommes pour de grandes choses, et un grand homme ne nous donnera jamais une traduction littérale d'un ouvrage de longue haleine, plein de défauts, et sur-tout ne s'avisera pas de le traduire en entier.

M. le comte d'Albon, l'un des prosélytes de la doctrine économique, a projetté il y a quelque temps un voyage d'Italie. Un de ses principaux objets étoit le progrès de la science. Il a reçu des mains des gros bonnets de l'ordre, un compagnon de voyage, que vous comparerez, si vous voulez, aux bons croyans que les fideles

donnoient aux missionnaires encore novices, pour soutenir leur courage et affermir leur foi, ou que vous prendrez si vous le préférez, pour le Sancho-Pança de ce nouveau Dom Quichotte. L'écuyer de M. le comte a été choisi à la source la plus pure de la doctrine, parmi les plus proches de l'abbé Roubaud, c'étoit enfin le frere de ce célebre et éloquent auteur de *la gazette d'Agriculture*. Le jeune abbé Roubaud a perdu la tête, de cet excès de confiance; il s'est livré à un enthousiasme indiscret, il a eu plusieurs disputes dans le voyage avec M. d'Albon qui est beaucoup plus raisonnable et conséquemment plus modéré que lui; enfin, après avoir fait avec peu de succès et même avec beaucoup de désagrémens, le métier de prédicant dans plusieurs villes d'Italie, il a été mis en prison à Milan où le gouvernement a souffert plus impatiemment qu'ailleurs les déclamations qu'il se permettoit contre sa constitution. On insere de là que les succès de la doctrine économique ne seront pas éternels, puisqu'ils n'iront jamais à Milan (*mille ans.*)

Il se mêle toujours du plaisant dans les affaires françoises, d'après la liberté accordée à chacun de faire le métier ou le commerce qu'il lui plaît. Un garçon chapelier promene depuis quelques jours dans Paris une petite charrette, au milieu de laquelle s'éleve une espece de mât avec un grand écriteau qui présente ces mots au public amateur de la propreté et de la prompte jouissance: *Ici on repasse les chapeaux sur le champ.* J'ai vu en effet dans la petite charrette la chaudiere, la table pour fouler et les autres ustenciles de la chapellerie.

Je me suis enfoncé tous ces jours-ci dans le fatras de nouveautés qui abondent toujours ici, mais je

n'en ai recueilli que de l'ennui et du dégoût. Un ouvrage très-sérieux et très-profond de M. l'abbé de Condillac sur le commerce, présente le système de M. Turgot dans toute son étendue; j'y ai trouvé des principes clairs, des conséquences justes, mais on ne sauroit apprécier un système de cette importance, qu'après en avoir pesé mûrement tous les avantages et les inconvéniens, car il s'en trouve dans tout projet, dans tout système, et trop souvent le meilleur n'est que le moins mauvais. *Point de financiers, point de régies*, est un autre ouvrage économique. Il m'a paru que c'étoit le délire d'une tête échauffée sur nos questions de finances, qui, à force de vouloir abonder dans le sens de M. Turgot, a passé le but et donné tout à côté. Je place dans la même classe le *Monopoleur converti*, ou *l'ami de la France*. Une lettre qui sert de préface est un *meâ culpâ* que se donne le monopoleur, d'avoir excité les troubles du mois de mai 1775. Il finit par dire qu'il s'est fait justice, qu'il a cherché à réparer le mal qu'il a occasionné, en donnant son bien à ceux qu'il a induits en erreur. Enfin, pour faire pénitence, il s'est fait laboureur, auteur et économiste. Il y a des gens qui veulent que le parlement ne se contentera pas des *meâ culpâ* et poursuivra le fauteur des troubles, malgré sa contribution parfaite. Un autre livre très-respectable pour l'intention, mais très-extravagant pour l'exécution, est celui *des Femmes sans dot*. L'auteur se propose de prévenir le libertinage en donnant à la beauté soutenue de la vertu, l'espoir d'un établissement honnête. Il suppose d'abord que les hommes seront infiniment touchés d'avoir sacramentellement une jolie femme. Il propose d'établir dans notre colisée des assemblées gé-

nérales de filles vertueuses, nubiles, de tout état, de toutes conditions. La reine qui honore son sexe par ses grâces et ses vertus, assise sur un trône, présideroit à ces assemblées; les garçons verroient les filles et chacun choisiroit celle qui lui plairoit; en cas de concurrence la fille décideroit par son choix..Vous voyez, Monsieur, tout le romanesque de ce projet, quoique soutenu par le pathos que les ames honnêtes ont coutume de mettre dans les productions du délire de leur imagination. C'est une parodie des mariages Samnites, mais il est trop tard de vouloir introduire les chastes mœurs de Sparte dans les murs corrompus de Paris et dans le colisée qui est le rendez-vous des courtisannes et de ceux qui les aiment... Dieu vous garde de lire *Valmore* anecdote tragique, par un garde du corps. L'auteur voulant imiter le genre de M. d'Arnaud, a donné comme lui dans le ténébreux, mais on ne rachete pas le désagrément de lire des faits d'une horreur révoltante, par la pureté et l'agrément du style: il y a en tête de ce livre une assez belle gravure. J'ai vu des estampes et des vignettes également bien soignées dans les *Victimes de l'amour*, je voudrois pouvoir en dire autant de bien de l'invention et du style.

L'histoire des Inaugurations des rois, empereurs et autres souverains de l'univers, depuis leur origine jusqu'à présent, suivie de l'état des arts et des sciences sous chaque regne, des principaux faits, des mœurs, coutumes et usages les plus remarquables des François, depuis Pepin jusqu'à Louis XVI, est un ouvrage orné d'estampes, utilement trouvé, sagement composé et qui mérite d'être acheté. Ne vous abonnez pas, Monsieur, pour le *Journal des spectacles*,

ni pour celui de *l'Education*. L'un et l'autre sont de fades éloges plattement écrits; le premier contient quelques épigrammes sans sel contre des gens et des ouvrages qui n'intéressent pas assez, pour qu'on s'en amuse.

Madame la comtesse du Bary a été volée à sa terre. Trois quidams assez bien vêtus se sont présentés chez elle ; un d'eux qui étoit décoré d'une croix de St. Louis, demanda à parler à Madame ; introduit et seul avec elle dans son cabinet, il lui présenta un pistolet, et lui dit qu'elle eût à lui donner à l'instant, tout ce qu'elle avoit d'argent et de bijoux; et que le moindre mouvement qu'elle feroit pour appeller du secours lui coûteroit la vie. Madame du Bary a cédé à la nécessité, elle a donné ce qu'elle n'a pu sauver, et les trois fripons se sont évadés.

Voici une chanson attribuée à M. le duc de Nivernois, sur une de nos très-jolies personnes, Mademoiselle Riviere, et une lettre toute récente et fort recherchée du patriarche des beaux esprits.

Sur l'air : *Lon lan la, etc.*

Le Dieu de Cythere
A quitté les cieux ;
Il vient sur la terre
Se loger bien mieux :
C'est auprès de la riviere, *Bis.*
Laire lon la, *Bis.*
Ah ! qu'il se plaît là.

L'air qu'il y respire
A su le charmer,
Les cœurs qu'il attire
Sont forcés d'aimer.
L'amour dit : c'est la riviere, *Bis.*
Lon la *Bis.*
Qui cause cela.

Les grâces fidelles
Viennent s'y loger,

Soutenu par elles
On le voit plonger
Dans le sein de la riviere, *Bis.*
Lon la *Bis.*
Oh ! qu'il se plaît là.

L'onde se partage
En deux jolis bras,
Et lorsqu'à la nage
L'amour est au bas,
Il remonte la riviere, *Bis.*
Lon la *Bis.*
Sans être plus las.

Ainsi que sa mere
Qui de l'eau naquit,
Le Dieu de Cythere
N'a pas d'autre lit
Que le lit de la riviere, *Bis.*
Lon la *Bis.*
Mais il n'y dort pas.

LETTRE *au Roi de Prusse.*

SIRE,

« Si votre camarade l'empereur de la Chine Kien-long est mort comme on vous l'a dit, j'en suis très-fâché. Votre Majesté sait assez combien j'aime et révere les rois qui font des vers ; j'en connois un qui en fait assurément de bien meilleurs que Kien-long, et à qui je serai bien attaché jusqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur Chinois. »

» Nous avons actuellement en France un jeune roi qui à la vérité ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages qui sont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits sont des chef-d'œuvres d'éloquence, car ce sont des chef-d'œuvres de raison et de bonté ; le parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes ; c'étoit un combat d'esprit ; s'il

avoit fallu donner un prix au meilleur discours, les connoisseurs l'auroient donné au roi, sans difficulté. »

Ce droit d'enregistrer et de remontrer que vous ne connoissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S. Louis; et de votre Coard Hohenzollern II, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement nommé Jean Montluc en 1313. Les rois trouverent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de régale. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans; des traités de paix furent souvent enregistrés; on ne savoit pas dans ce temps-là ce que c'étoit que des remontrances Les premieres remontrances sur les finances furent sous François premier, une grille d'argent massif qui entouroit le tombeau de S. Martin. Ce saint n'ayant nul besoin de sa grille, et François premier ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devoit être remboursé sur les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons point de fronde à craindre sous Louis XVI, nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jésuites, des jansénistes et des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglois, mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'espérance. Votre Majesté a bien raison de me

dire que les Anglois ne sont pas si heureux que nous, ils se sont lassés de leur félicité ; je ne crois pas que mes chers quakers se battent, mais ils donneront de l'argent et on se battera pour eux. Je ne suis pas grand politique ; Votre Majesté le sait bien, mais je doute beaucoup que le ministere de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglois se ruinent aujourd'hui, chacun son tour. »

» Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes et des villages, vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte, j'espere quelle fera sa paix avec Votre Majesté, comme ont fait tant d'autres puissances. Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit, en cette qualité, de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-long ait traité cruellement les jésuites qui étoient dans son empire. Le P. Amiot avoit traduit son poëme, on aime toujours son traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel. »

«J'oserois demander une grace à Votre Majesté, c'est de daigner me dire lequel et le plus vieux de milord Maréchal ou de moi. Je suis dans ma quatre-vingt-troisieme année ; et je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent-douzieme. »

A propos du papa grand-homme, on m'apprend qu'un président Desbrosses vient de lui faire une belle peur. Ce magistrat qui n'aime apparemment les muses qu'en habit de nonnes, a dénoncé à son parlement une nouvelle édition complette des *œuvres de Voltaire*, et l'auteur

qui n'aime à avoir que de loin, des affaires avec la justice, est allé se réfugier à Lausanne, d'où il désavoue comme un beau diable l'édition que publie Cramer.

De Versailles, le 26 Avril 1776.

Je ne vous ai pas détaillé, Monsieur, les ordonnances successives du ministre de la guerre, parce qu'elles sont tout au long couchées dans les gazettes. Ces ordonnances sont en général pour le fond et la forme, plus critiquées qu'applaudies.

Les dernieres remontrances du parlement rouloient particuliérement sur une défense que le roi lui a faite, à propos de la brochure sur les *inconvéniens des droits féodaux*, de prendre connoissance d'aucuns livres qui auroient été approuvés par la police.

Le parlement qui ne laisse échapper aucune occasion de mortifier M. Turgot, a évoqué une affaire d'Angoulême, arrivée dans le temps que ce ministre étoit intendant de Limoges. Il s'agissoit d'usure, et M. Turgot avoit, dit-on, dans son rapport à la cour, tellement favorisé les usuriers qu'ils ont obtenu un arrêt du conseil. Le parlement a voulu faire le procès à l'opinion favorable à l'usure; la Sorbonne s'y est jointe pour la condamner canoniquement. Le roi a dit en colere : Je vous défends de délibérer et je déclare votre procédure attentatoire à l'autorité de mon conseil. Pourtant on délibere encore.

On a célébré hier aux frais du roi un service pour le repos de l'ame de feu le maréchal du Muy. M. de S. Germain en faisoit les honneurs, et M. l'évêque de Senez a fait l'oraison funebre; l'orateur a jugé à propos de tomber à bras rac-

courci

tribunal. M. de la Ferté tient la canne levée pour battre ceux qui lui manqueront de respect ; son neveu comme le plus jeune, lit les nouveaux réglemens ; M. Hebert (trésorier des menus plaisirs du roi) s'occupe à serrer les sacs d'argent dans ses poches, Monsieur Buffaut, ci-devant marchand de soieries, mesure avec une aune la voix d'un grand flandrin de chanteur placé devant lui, la bouche béante et fendue jusqu'aux oreilles ; M. Bourboulon, financier, chiffre les pieces de deux sols qu'on pourra donner par pas à chaque représentation, à un danseur qui bat devant l'assemblée des entrechats. Tout cela n'est que plaisant ou ridicule, mais ce qui ne l'est pas, c'est que d'Auberval qui, quoique tout Paris l'ait dit, n'est pas encore mort, laissera dans ce spectacle une place bien difficile à remplir.

Vous vous rappellez, Monsieur, la dispute de M. de Montalembert avec M. de Roussignac, et la suite fâcheuse qu'elle a eue pour le premier. (Voy. Tom. I. p. 305.) Il a pris le parti d'appeller son adversaire à outrance et ils se sont trouvés à Geneve. M. de Montalembert avoit envoyé son neveu avec cent louis et une chaise de poste, prendre son adversaire à la citadelle où il étoit détenu, le jour même que son année de captivité expiroit. Le combat a été funeste, Tous deux ont été dangereusement blessés.

On a trouvé le 2 septembre 1774, sur le grand chemin de Péronne par Compiegne, près de Sechelles, un enfant sourd et muet, âgé d'environ douze à treize ans. Il a été conduit à Paris, et mis à l'hôpital général. Ensuite étant tombé malade, il a été mené à l'hôtel-Dieu, et il y est resté, pour servir selon ses forces dans une des salles. Parvenu maintenant à l'âge d'environ

quinze ans, il s'exprime par des signes d'une maniere assez sensible, pour faire entendre : « 1.° Qu'il est d'une famille honnête et aisée ; 2.° que son pere, qui étoit boiteux, est mort ; 3.° que sa mere est restée veuve avec quatre enfans : savoir, trois filles et lui ; 4.° que sadite mere portoit des rubans, avoit une montre, de beaux habits, une maison vaste, des domestiques pour la servir, et que lui-même y a toujours été servi : 5.° qu'il y avoit un grand jardin, un jardinier pour le cultiver, et qu'il rapportoit beaucoup de fruits : il explique même ce qu'on faisoit pour le conserver pendant l'hiver, 6.° enfin qu'un certain jour on l'a fait monter à cheval avec un cavalier, qu'on lui a mis un masque, afin qu'il ne vît pas où on le menoit, et qu'après l'avoir conduit bien loin, le cavalier l'a abandonné. « Il s'agit de faire rendre à cet enfant malheureux son nom, son état et ses biens. M. le comte de S. Germain, ministre de la guerre, a ordonné à toutes les brigades de maréchaussée du royaume, de faire les plus exactes recherches, pour découvrir, s'il est possible, le lieu de la naissance du jeune homme, les noms et qualités de ses parens, et de lui en donner aussi-tôt avis. La brigade qui pourra faire cette découverte intéressante, sera récompensée par une gratification.

Les comédiens établis à Nantes ont donné un drame en trois actes et en prose sous le nom de Stanislas-Auguste, ouvrage de quelque jeune homme de la ville, dont le sujet est la conspiration formée contre le roi de Pologne régnant et exécutée le 3 novembre 1771.

Les affaires d'état cedent le pas aujourd'hui, Monsieur, dans les conversations, à celles de l'opéra, et l'Alceste de M. Gluck donné tous

récemment, occasionne des dissertations à l'infini. Il y a long-temps qu'on a dit que nous étions des enfans qu'une mouche pouvoit distraire, et cela est trop souvent vrai. Ce nouvel opéra tant attendu n'a pas eu de succès, mais il faut s'en prendre, je crois, aux anti-Gluck et à ce que les oreilles du gros des spectateurs ne sont point faites encore à une musique sublime, touchante et neuve pour nous. Il faut s'y accoutumer par degrés. Le drame est très-beau, les deux scenes principales fortes de sentimens et de poésie, la musique touchante, expressive; le spectacle simple, dans le goût des Grecs, mais attachant. Mlle. Arnoult avoit cabalé ouvertement contre cet opéra; un enthousiaste lui a adressé à ce sujet une satyre très-amere, qu'elle a eu l'esprit de rendre publique. Il est mal-adroit de soutenir une bonne chose par des injures adressées à ceux qui sont d'un avis contraire; les fanatiques nuisent toujours aux bonnes causes, et cette vérité se manifeste dans nos événemens politiques comme dans ceux de moindre importance. Quoi qu'il en soit, la reine a honoré le spectacle de sa présence et la piece de ses applaudissemens. On a déjà fait beaucoup d'épigrammes contre l'opéra nouveau, suivant l'usage, mais pas une bonne, suivant l'usage aussi. Tel est l'esprit françois, et en voici un bon échantillon sur des personnes qu'on devroit respecter à plusieurs titres et au moins à cause de leurs bonnes intentions.

COUPLETS

Sur l'air : *des étonnemens.*

Que notre Roi consulte Maurepas;
Qu'il soit son Mentor et son guide,
Qu'à tous ses conseils il préside,
Cela ne nous surprend pas.

Mais qu'à Turgot le Mentor s'abandonne,
Qu'il laisse ce ministre fou
A tout l'Etat casser le cou,
Quand il peut lui river son clou,
C'est là ce qui nous étonne.

Dans tout Paris au milieu du fracas,
Que personne ne s'entretienne
Du gobe-mouche Vergennes,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'avec lui notre pauvre couronne
Dont l'honneur est un peu déchu,
Dans l'Europe n'ait pas reçu,
Quelques coups de pied dans le cu,
C'est là ce qui nous étonne.

Que Lamoignon trouve aussi peu d'appas
Au ministere qu'il occupe,
Qu'aux amusemens d'une jupe,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'un mortel qui pense et qui raisonne,
Qui n'est ni bête ni cagot,
Se laisse traiter d'Ostrogot,
C'est là ce qui nous étonne.

Que St. Germain connoisse les soldats,
Qu'il soit un brave homme de guerre,
Et qu'on l'éleve au ministere,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'il admette auprès de sa personne
Un petit Guibert, un pied-plat,
Qui se croit un homme d'Etat,
Et qui dans le fond n'est qu'un fat,
C'est là ce qui étonne.

Que de Sartine on ait fait quelque cas,
Quand il n'exerçoit que l'office
De simple Lieutenant de Police,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'on lui trouve une tête assez bonne
Pour une place où le chrétien
En conscience n'entend rien,
Et qu'il ne fera jamais bien :
C'est là ce qui nous étonne.

Qu'avec des gens, sur l'honneur délicats
St. Germain traite, et leur confie
Des vivres l'utile régie,

Cela ne nous surprend pas,
Mais qu'il s'obstine à vouloir qu'on la donne
Pour enrichir ses favoris,
A des fripons qui dans Paris
Sont déshonorés et flétris ;
C'est là ce qui nous étonne.

Qu'un Montbarrey dont on ne fait nul cas
Qui ne fut qu'un comte pour rire,
Devienne un prince de l'Empire,
Cela ne nous surprend pas.
Mais pour adjoint, qu'au ministre on le donne,
Et que ce grand réformateur
Prenne un intrus pour successeur,
Parce qu'il fut son bienfaiteur;
C'est là ce qui nous étonne.

De Versailles, le 6 Mai 1776.

La retraite de M. de Malesherbes est décidée, et le roi s'est vu enfin forcé de céder à ses instances. C'est réellement une perte.

M. Turgot paroît n'être alarmé que de la guerre dans laquelle ses collegues veulent nous entraîner. Où trouveroit-il les fonds qui deviendroient nécessaires? on lui suppose, sans doute, en plaisantant, la ressource de rétablir les choses dans leur premier état, et particuliérement de créer de nouveau les corps de métiers, et de faire payer de nouvelles maîtrises. L'état alors auroit en bénéfice net les sommes considérables qui se sont trouvées dans les caisses de communautés.

Mais il paroît que ce ministre doit avoir d'autres motifs de crainte. La privation d'une place où il espere encore d'opérer de grands biens, sera douloureuse pour lui, et il est à la veille de succomber à une ligue formidable. Les grands et les cours souveraines ont conspiré sa chûte, et M. de Maurepas l'abandonne. Il faut mettre au nombre des causes de la disgrace dont il est

menacé, l'affaire du spectacle de Lyon qui fournit ici un nouveau chapitre à l'histoire des grands événemens par les petites causes. M. Turgot a voulu en retirer le privilége à la dame Lobreau, qui est venue jetter les hauts cris et en faire retentir le château de Versailles où elle a des protecteurs puissans. La reine, les princes et les princesses ont daigné s'intéresser à cette directrice.

Au reste, on peut bien penser que cette opération n'étoit point émanée du cabinet du ministre. C'est l'ouvrage de son secrétaire la Croix, homme faux et hypocrite auquel M. Turgot donne une confiance aveugle, qui résiste à l'évidence même. On a fait une plaisanterie assez piquante à cette occasion. Au moment du triomphe de la dame Lobreau, un ennemi du secrétaire des finances a fait distribuer avec profusion dans Paris, par les jurés-crieurs même, qui s'y sont certainement prêtés de la meilleure foi du monde, le billet d'enterrement du sieur la Croix, rédigé dans la forme ordinaire. On lisoit au bas : de la part de Madame Lobreau, etc.

On attribue cette plaisanterie au sieur de Marcenay auquel M. Turgot avoit donné une des quatre places de directeur-général de la régie des messageries. Cet homme avoit ensuite été renvoyé, et s'est cru la victime des intrigues du sieur la Croix. Celui-ci a en effet l'habitude de s'approprier toutes les places des affaires qui se trouvent dans son département ; il les fait donner à des prête-noms auxquels il n'abandonne qu'une petite portion du produit. On raconte que, lorsque M. Raguet quitta la régie des messageries où il occupoit une des places d'administrateur-général, on proposa à M. Turgot

de choisir, pour le remplacer, un des directeurs-généraux, qui se distingue par son travail. Le ministre alloit donner sa parole, lorsque le sieur la Croix entra dans son cabinet. — Eh, Monseigneur, qu'allez-vous faire? qui conduira la partie, si vous mettez au tapis verd l'instrument le plus essentiel de la manutention? attendez que l'affaire ait pris plus de consistance et que les subalternes soient mieux instruits. Ainsi le sieur la Croix, en faisant l'éloge du directeur qu'il vouloit desservir, a réussi à empêcher qu'il n'obtînt une place où les talens et la connoissance de la chose auroient dû paroître le plus nécessaires. Il la fit donner à un avocat nommé Racine, homme étranger à toute affaire d'administration, mais qui consentoit à lui laisser la meilleure part de ses émolumens.

De Paris, le 10 Mai 1776.

Je viens de lire une tragédie nouvelle qui n'est pas destinée au théâtre, mais qui m'a plu infiniment. C'est *la Révolution de Portugal*, par un gentilhomme nommé M. de Marguerittes. La fameuse révolution de 1640, qui fit secouer au Portugal le joug de la domination Espagnole, et rendit cet état à ses souverains naturels, à la maison de Bragance: cet événement si bien peint et avec tant d'intérêt par l'abbé de Vertot, est le sujet représenté sous cette forme dramatique, si propre à réunir les grands mouvemens qui remuent l'ame ou l'attachent. Car c'est sur l'ame, à ce qu'il me semble, que doit presque uniquement s'exercer toute l'action de la tragédie, comme l'action comique doit avoir pour objet d'amuser l'esprit. Si nos dramatiques modernes ont interverti ce partage, c'est un abus contre lequel on ne peut trop réclamer.

Ce sujet est si connu qu'il me dispense de détailler ici la fable, parce que les principaux acteurs sont les mêmes à peu-près que ceux de l'histoire : si ce n'est que pour amener l'intrigue amoureuse, sans laquelle toute piece est dénuée d'intérêt, au moins pour les femmes, l'auteur donne à Vasconcellos une fille aimable, dont un seigneur Portugais, attaché à la maison de Bragance, est fortement épris. L'exposition de la piece, et la cinquieme scene entre Junié, fille de Vasconcellos, et le jeune Almada, son amant, dans le premier acte ; la premiere scene du second acte, où dona Almada, sa mere, déploie un caractere héroïque qui déconcerte le tyran Espagnol ; le troisieme acte presque entier, dont les scenes toutes politiques m'ont paru bien ménagées ; la deuxieme scene du quatrieme, et tout le cinquieme acte, renferment de ces beautés simples, mais vraiment dramatiques, que nous préférerons toujours à tout l'esprit déplacé des plus pompeux discoureurs du genre. Un pareil sujet n'avoit pas besoin d'être chargé d'épisodes ou d'incidens ; mais il y a des morceaux où l'auteur fait visiblement allusion à la derniere révolution de Suede, au démembrement de la Pologne, à la guerre que les colonies Angloises soutiennent pour leur indépendance, etc.

La traduction du Sophocle Anglois fait beaucoup d'honneur à M. le Tourneur. Les Anglois versés dans les deux langues prétendent que le traducteur a quelquefois boursouflé et délayé les idées de Shakespéar, mais ce n'en est pas moins un beau présent fait à notre littérature. Je ne vous dirai rien, parce que je ne l'ai pas lue, de la traduction du Traité des bienfaits, de Sénèque. J'ai vu en tête un discours sur le

traduction, et je suis un peu en garde contre ces especes de poétiques clouées en préface, où l'auteur donne pour principes avoués par le savoir et le goût, ceux qu'il a créés de sa Minerve et qui sont souvent frondés par le bon goût.

On a arrêté à Lyon un homme qui sans être prêtre s'étoit avisé de dire la messe; ce sacrilége ayant été interrogé pourquoi il s'étoit permis un tel crime, a répondu: « qu'ayant lu l'édit du roi qui permettoit la liberté du commerce, et de s'adonner à la profession ou au métier qui conviendroient le mieux, il avoit choisi par goût celui de dire des messes à douze sous, comme le plus facile, et auquel il étoit le plus propre ». On l'a enfermé comme fou, je trouve cela bien sage.

M. Adam, danseur, va établir un spectacle sacré qui ne représentera que des choses saintes, les jours où les autres spectacles profanes sont interdits: il seroit plaisant que nous retombassions dans l'enfance de notre théâtre; et que nous vissions représenter les pieces de son premier âge qui étoient nos mysteres et la bible.

Les reproches que vous me faites, sur la licence de quelques-unes de mes lettres, font honneur à votre délicatesse et même à votre goût; mais il ne m'est pas difficile de vous fournir des excuses. Vous avez voulu être informé de tout ce qui s'écrit, se fait, se dit ici; le ton de nos sociétés est, on ne peut pas plus libre, peut s'en faut qu'on ne nomme sans rougir chaque chose par son nom; le moindre voile, la gaze la plus légere suffisent pour que la pudeur de nos femmes ne soit point alarmée, et elle ne leur défend point de rire sans évantail. Vous pouvez juger de-là que l'innocence renaît par-

mi nous; la candeur de l'âge d'or nous annonce le retour des mœurs pures et simples de nos ancêtres. Il ne tient qu'à vous de penser au contraire, que la dissolution est à son comble, mais gardez-vous de le dire; car si vous veniez à le persuader et à nous faire changer de manieres, nous tomberions dans la mélancolie la plus noire, et un silence morne succéderoit au caquetage assez agréable de nos compagnies. Retranchez des conversations des gens à la mode, les satyres et les obscénités, ils ne sauront plus que dire et ce seront des termes inanimés. C'est par exemple, dans un cercle de nos plus honnêtes femmes (il est constant qu'elles sont les moins bégueules) que j'ai entendu dire que mademoiselle Conpain danseuse de notre opéra avoit vendu la moitié de son nom pour avoir l'autre. Cette courtisanne qui, sans être jolie est assez courue, à cause de certaines qualités peu communes parmi ses pareilles, est douée, à ce que j'ai appris dans la même société, d'un appétit effréné et insatiable pour un mets dont on est en général assez chiche ici. La belle ne se trouvant pas assez bien servie chez elle dans le genre qu'elle aime, est friande des endroits où on traite les amateurs et où on fait commerce de ce mets dont mademoiselle Conpain est folle. Elle y va faire de fréquentes stations et y éprouva ces jours derniers un désagrément bien sensible. Notre danseuse attendoit avec impatience dans le sallon où devoit se donner ce repas, un convive qui lui étoit annoncé, elle repaissoit d'avance son imagination sensuelle des plaisirs qui étoient réservés à sa gourmandise, lorsque la porte s'ouvre et elle reconnoît dans le convive qui devoit les partager, celui même qui s'étoit engagé à la traiter chez elle

et auquel elle avoit promis exclusivement sa pratique. Cette reconnoissance ne fut pas tendre, mais bien touchante ; car Mademoiselle Conpain reçut une demi-douzaine de soufflets bien appliqués. On dit que cela fit passer pour le moment sa faim canine ; mais que le lendemain ; elle lui reprit de plus belle. A propos de soufflets, on vient de me faire un petit conte que je vous donne pour tel, car, tout persuadé que je sois de sa possibilité, j'ai de la peine à y donner foi. Un homme racontoit dans un repas qu'il avoit eu, peu de temps avant, une dispute assez vive, et qu'elle s'étoit terminée par un maître soufflet qu'il avoit reçu. — Un soufflet reprit vivement quelqu'un ! mais, Monsieur, cela dut avoir des suites ?.... — Comment des suites, dit le narrateur ? Cette aventure a eu en effet des suites terribles, j'ai eu la joue enflée pendant huit jours et je m'en ressens encore... J'ai vu un gascon se tirer assez adroitement d'une histoire dans laquelle il s'étoit embarqué et qui en étoit à un soufflet qu'il avouoit avoir reçu ; eh bien, lui disoit l'un, eh bien, lui disoit l'autre ! tout le monde attendoit le dénouement : eh bien, cadédis, reprit le gascon, l'homme fut enterré le lendemain.

Je n'ai rien aujourd'hui, Monsieur, de curieux à vous communiquer : votre pudeur qui m'a gagné raccourcit ma lettre de trois pages. Elle ne s'alarmera pourtant point, je crois, de cette jolie chanson, ni même de cette énigme quand le mot en sera trouvé.

Air de la Romance du Barbier de Séville.

Aimer une jeune si je fais la folie,
Et que je suis le malheureux choisi,
Chagrin, amour, celle qui sans sa loi[illegible]
Viennent tous les [illegible]

Je la voudrois moins belle que gentille ;
Trop de fadeur suit de près la beauté ;
Tendres regards peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrois au printemps de son âge,
Etre l'auteur de ses premiers désirs,
Sans les chercher se livrant aux plaisirs
Et de son cœur avoir le premier gage.

Je la voudrois modeste en sa parure,
Du négligé recherchant les appas ;
Quelque peu d'art que l'on n'apperçoit pas
Ajoute encor un peu à la nature.

Je la voudrois n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer :
Si cet objet, amour, se peut trouver,
De le servir, je ferai la folie.

ENIGME.

Je porte un joli petit trou ;
Mais notre langue un peu trop sage,
Ne me permet pas de dire où.
Pour que je serve à quelque usage,
Il faut que ce trou soit rempli.
La bourgeoise dans son ménage,
Se sert de moi pour son mari,
Et par fois pour d'autres aussi ;
Il n'est presque aucun mariage
Où pour avoir de mon ouvrage,
On ne passe en ma fente un trait plus ou moins grand,
Pour qui l'on ne me tire, et dont la nuit souvent,
Je ne fasse tout l'ornement.
Voulez-vous encore apprendre davantage ?
Du sexe je suis l'apanage
Et tache quelquefois son linge de sang.
Il n'est, à ce que l'on prétend,
De mon métier femme ou fille apprentisse,
Qui n'éprouve au début ce petit accident.
Qu'elle que soit cette bizarre esquisse,
Beau lecteur ou belle lectrice,
Elle nous a rien que de décent.

De Versailles le 13 Mai 1770.

M. Tinge, vient de faire un nouvel [illegible]

par M. de Clugny, intendant de Bordeaux. M. Amelot succede à M. de Malesherbes.

Le parlement a fait brûler un ouvrage en trois volumes, fait en l'honneur de l'empereur, par un pédant Suisse, qui l'a intitulé : *Le Monarque accompli.* Vous le savez sans doute ; la main du bourreau donne de la réputation à l'ouvrage qui en est le moins digne, mais vous ne savez pas, et vous serez étonné d'apprendre que le roi a été lui-même le dénonciateur de cette grosse brochure. S. M. en avoit entendu parler au marquis de Montesquieu qui venoit de le lire ; curieuse elle le lui demanda, et en le lisant elle fut si frappée de la hardiesse et du fanatisme qu'il renfermoit, que de son propre mouvement elle manda le premier président du parlement, lui remit le livre et le chargea d'en faire faire justice. M. Séguier, dans son réquisitoire, n'a pas oublié de lancer des épigrammes contre M. Turgot.

Cet ouvrage, au reste, n'a d'autre mérite que la brûlure. C'est un rabâchage perpétuel ; l'auteur est un froid enthousiaste, qui débite avec emphase des lieux communs d'éloges et de vœux pour la prospérité publique. On voit que cet ouvrage est le fruit indigeste d'une cervelle échauffée par la lecture de l'Histoire philosophique des Indes. Ce qui a sur-tout excité l'animadversion de Messieurs, c'est que l'auteur, malgré son objet, desire et espere qu'un jour il n'y aura plus de rois. Il me semble que tous les sceptres possibles ont jetté d'assez profondes racines pour qu'on n'aie pas à craindre une pareille révolution, et pour que le prophete qui l'a prédite soit regardé plutôt comme un fou que comme un novateur dangereux. L'intention est à ce qu'on prétend, de donner à entendre que

dans ces momens de licence, enfantés par le système de liberté qu'on veut accréditer, il n'est sorte d'idées monstrueuses qu'on n'ose mettre au jour. Je n'y vois pas si loin, mais aussi je suis seul et Messieurs parlent ses chambres assemblées.

De Versailles, le 20 Mai 1776.

DANS le même temps que M. de Clugny a été nommé contrôleur-général, le roi a déclaré M. de Maurepas, président du conseil des finances, place qui oblige tous les ministres à aller travailler chez lui. Il n'est au surplus pas d'humeur à se mêler des détails d'aucune partie de l'administration. M. de Clugny qui en est bien persuadé lui voit sans aucune peine remplir une place qui semble rabaisser la sienne d'un cran.

Le jour que M. de Malesherbes nous a quittés, M. de la Martiniere, premier chirurgien du roi, qui fait souvent le facétieux et se croit un personnage d'importance, dit à ce ministre qui est d'une très-forte corpulence, en lui frappant sur l'épaule : *eh bien, Pater, vous nous quittez donc!* — *Oui*, *Frater*, lui répondit M. de Malesherbes. Cette maligne répartie a plus amusé les spectateurs que le vieux gascon, auquel elle rappelloit son entrée dans le monde en qualité de *Frater*. On appelle ainsi les jeunes étudians en chirurgie, qui viennent par nombreux essaims à Paris, des provinces méridionales sur-tout pour suivre les écoles.

On a fait ce rondeau sur la disgrace des deux ministres qui viennent de succomber :

Deux gens de bien habitoient à Versailles ;
Deux à la cour ! c'étoit grande trouvaille,
Aussi chacun étoit émerveillé.
Mais tout fripon craint d'être surveillé,

Des Parlemens la vénale canaille,
Des financiers la vile valetaille
D'Oigny, Sivrac et l'indigne Prêtraille,
Ont si bien fait que l'on a renvoyé
Deux gens de biens.
Sots et fripons, ça faites bien ripaille,
La cour sera votre champ de bataille;
Pour vous exprès, tout y sera tiré,
Ministres, Ducs, tout est appareillé,
Et grace à vous il n'est plus à Versailles
Deux gens de bien.

De Versailles, le 24 Mai 1776.

Il est d'expérience que le moment où l'on attend quelqu'un, est employé à parler de lui, et communément à en dire du mal. On n'a pas manqué à l'usage à l'égard de M. de Clugny, car tandis qu'il voloit de Bordeaux ici, on s'est rappellé ses querelles dans les emplois qu'il a occupés, son renvoi de St. Domingue, son adjonction passagere au ministériat de la marine sous le duc de Praslin; on se demandoit comment on avoit pu choisir pour les finances un homme qui n'a jamais connu que la marine, et qui d'ailleurs sans de grands talens, a un caractere dur et altier, capable d'aliéner les esprits déjà aigris par les brusqueries de M. Turgot et les sottises de ses subalternes. Enfin le contrôleur nouveau est venu, on s'est tu pour le voir opérer sous les yeux de M. de Maurepas. Ce dernier n'a pas accepté les honoraires de 60,000 liv. affectés à la place de chef du conseil des finances, et M. Turgot voulant marquer jusqu'à la fin son désintéressement, a refusé la pension ordinaire de retraite. M. Turgot est occupé à mettre son successeur au courant des affaires. On assure qu'il fait tous ses efforts pour persuader à M. de Clugny d'embrasser son système et d'achever ses projets; mais je doute que celui-ci soit curieux de suivre l'ornière où M. Turgot a versé.

On raconte sur M. de Clugny une anecdote assez plaisante et qui semble prouver qu'il étoit prédestiné à mettre un jour de l'ordre ou à augmenter le désordre dans l'administration des finances.

En revenant de l'Amérique, il se trouva fort incommodé ; le médecin du vaisseau l'examina, et, à quelques taches jaunes qu'il lui vit sur la peau, décida que le malade étoit attaqué de la peste. Le conseil assemblé, on condamna en conséquence M. de Clugny à être sacrifié au salut de tous et à périr comme un nouveau rédempteur. L'aumônier du vaisseau alla annoncer au malade qu'il devoit se préparer à être jetté à la mer. M. de Clugny demanda par grace deux heures pour mettre ordre à ses affaires ; au bout de ce temps qui lui fut accordé, l'aumônier et l'Esculape entrerent dans sa chambre ; mais quel fut leur étonnement de voir le prétendu pestiféré ivre mort, étendu à terre à côté d'un pot d'eau de vie qu'il avoit vuidé. Le mystere de la maladie se développa alors aux yeux de l'ignorant médecin, qui en savoit pourtant assez pour distinguer une immense quantité de pustules d'un genre bien différent de celui qu'il avoit annoncé d'abord. La potion violente qu'avoit prise M. de Clugny avoit chassé avec force au travers de la peau le virus de la petite vérole, dont il se tira fort heureusement.

Madame la marquise de Fleury faisoit, l'un des jours derniers, son compliment de condoléance à un économiste, ami intime de M. Turgot. Celui-ci ne manqua pas de s'exhaler en regrets sur la perte qu'avoit faite la nation d'un ministre vertueux et uniquement occupé du bien du peuple. Nous devons, ajouta-t-il, trouver quelque consolation à voir qu'il est resté en

place assez de temps pour élaguer beaucoup la forêt des préjugés. --- Ah, Monsieur, répliqua la marquise, je ne m'étonne pas sur ce pied-là, que depuis quelque temps vous nous ayez débité tant de fagots.

De Paris, le 24 Mai 1776.

Il y avoit cinq prétendans pour le fauteuil académique: MM. la Harpe, Chabanon, Millot, Sédaine et Laujeon. Le premier porté par la faction encyclopédique a été préféré et grossit la liste des griefs du public contre l'académie. On parle d'en créer une *sacrée*, composée exclusivement de gens qui auront voué leurs talens à la défense de la religion; le clergé feroit les fonds de cet établissement. Ce seroit un cautere pour notre académie françoise, qui la purgeroit de tous ces évêques qui l'obsedent au point qu'elle a plus l'air d'un concile que d'une assemblée de gens de lettres.

Le succès d'*Alceste* va toujours *crescendo*. M. Gluck est inconsolable de la mort d'une charmante niece dont le public partage bien la perte, parce que cette jeune personne réunissoit aux agrémens de son sexe le talent le plus décidé pour la musique et le goût le plus exquis pour le chant.

Nos théâtres ne brillent guere: le *Mai* donné aux Italiens le premier de ce mois, n'a pu vivre jusqu'à la fin du mois dont il porte le nom. L'*Ecole des moeurs* aux François a eu le même sort. Cette piece a duré si peu que je n'ai pu la voir, mais on dit que le jeune homme héros de la piece commet cinq à six crimes qui font horreur; voilà une belle école!

Nous sommes pauvres en livres nouveaux. J'ai vu une traduction de la vie d'Agricola et des

mœurs des Germains de Tacite, par... oh ! devinez, je vous prie, par qui ? par un procureur. Vous ne vous seriez pas attendu, Monsieur, qu'une plume taillée pour le style prolixe, diffus et barbare de la chicane, pût essayer de rendre le style net, précis et nerveux de Tacite. Cependant les morceaux que j'ai lus ne m'ont point paru mal, et cela vaut bien M. l'abbé de la Bletterie que vous connoissez. En parlant de lui, on vient de réimprimer sa vie de l'empereur Jovien, qui lui avoit acquis une sorte de réputation, mal soutenue depuis. Connoissez-vous un saint Florent qui vivoit au mont Glonne en Anjou? Un homme de ce pays s'est amusé à faire des recherches critiques et historiques sur le temps où ce saint vivoit ; il faut être Tourangeau jusqu'aux oreilles pour prendre intérêt à ces savantes dissertations. J'en dirai autant d'une *Vie du bienheureux pere Fourier*, fondateur de deux nouvelles congrégations. Encore un *Eloge historique de Henry IV* ! j'adore le monarque qui en est l'objet, j'ai le cœur si affadi d'éloges que je n'ai pas lu celui-ci. Je ne me suis pas trouvé plus de force pour lire le panégyrique de MM. les membres de l'académie françoise, décriés dans la satyre *du dix-huitieme siecle*. Un M. Vigée s'est imposé la tâche difficile de venger ces Messieurs et l'a fait en vers ; son zele apostolique est bien digne d'éloge ; on a dit qu'il avoit un jetton académique devant les yeux pendant qu'il composoit, et que cette vue émouvoit sa puissance poétique. Je souhaite que MM. les vengés récompensent leur défenseur ; ils ont fait preuve de reconnoissance pour leurs prôneurs, en la personne de M. de la Harpe.

Jamais Paris n'a été infesté d'une aussi grande quantité de voleurs qu'il l'est maintenant. Il n'y

a point de jour que l'on n'en arrête crochetant des portes et s'introduisant dans les maisons particulieres sous divers prétextes. Je ne sais quelle réputation ont les voleurs vos compatriotes, car il y en a aussi chez vous, je crois, mais les nôtres me paroissent en général plus téméraires et grossiers qu'adroits et spirituels. Ce métier est pourtant celui où l'esprit et l'adresse seroient le plus nécessaires : mille moyens ingénieux peuvent être employés pour découvrir les bonnes captures à faire, pour en éloigner les risques et pour échapper à la potence. Les Anglois paroissent seuls avoir hérité des talens des Spartiates, en ce genre. Il y a en Angleterre des voleurs dignes par leur esprit d'être membres d'une académie. Vous aurez peut-être entendu parler de celui qui, à Londres, au café de la Bourse, suivit pendant un mois un lord agioteur, sut gagner sa confiance et son amitié, puis un beau jour feignit d'avoir un voyage à faire. Milord vient à tirer sa montre. ---- Oh ! le charmant bijou, s'écrie le fripon, combien vous a-t-il coûté ? ---- Cinquante guinées ; ---- j'en donnerois cent pour posséder un bijou pareil. ---- L'horloger qui l'a fait est mort. ---- Je n'ose, milord, vous faire une proposition : voici un billet de banque de soixante livres sterling, je vous supplie de me confier votre montre pour une demi-heure, je vais la faire voir à un habile ouvrier qui en prendra le dessein et auquel j'en commanderai une pareille. ---- Gardez le billet et la montre, je vous attends dans une heure à la bourse.... L'escroc insista, le lord prit le billet en nantissemens, donna la montre et prêta même son carrosse au rusé coquin qui devoit aller chercher son horloger de confiance, à l'extrémité de la ville. Le voleur n'a garde de courir si loin ;

monté dans l'équipage du lord suivi de ses trois laquais, il se fait conduire à son hôtel et demande à parler à milady. ---- Je viens, milady, de la part de milord, dont vous voyez que le carrosse et les gens m'ont conduit ici; il est au point de conclure à la bourse une opération conséquente et que des avis sûrs lui font regarder comme excellente; il n'a pu sans craindre de la manquer, venir ici lui-même; s'il tardoit un moment, les nouvelles qu'il a reçues, en se divulguant, changeroient le cours des effets et il perdroit une occasion rare; il m'a donc chargé de vous demander tous les billets de banque qu'il a laissés entre vos mains: pour vous inspirer plus de confiance, milady, comme milord ne pouvoit écrire, il m'a remis sa montre que je vous présente comme lettre de créance..... Milady donne dans le panneau et remet à l'escroc 4000 livres sterling en effets; vous pensez sans doute qu'il s'évade avec cette somme: vous vous trompez, un homme de génie ne sacrifie rien dans une grande affaire, il tire parti de tout; le nôtre retourne à la bourse, remet au lord sa montre avec mille excuses et mille remerciemens, reprend son billet de soixante livres et pour lors prend congé. Et que direz-vous de celui que l'archevêque de Cantorbery rencontra dans une forêt assis par terre devant un échiquier? Le prélat voyant un homme jouer seul aux échecs descend de voiture pour rire de sa folie.---- Que fais-tu là, mon ami? ---- Je joue aux échecs. ---Comment tu joues seul aux échecs? --- Non pas, monseigneur, je joue avec le bon Dieu. ---- Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds.---- Si fait, parbleu, je paie très-exactement et nous jouons gros jeu, attendez un moment vous me porterez peut-être bonheur; je suis aujourd'hui

d'un guignon affreux....Aie ! me voilà mat...? L'archevêque de rire tout son saoul ; le joueur, du plus grand sens froid, tire trente guinées de sa poche et les lui donne. ---- Monseigneur, quand je perds, le bon Dieu envoye toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient, les pauvres sont ses trésoriers, ne balancez pas à recevoir cet argent et à le leur distribuer ; c'étoit le prix de cette partie. --- L'archevêque eut beau résister, il fut obligé d'emporter les trente guinées. Un mois après le prélat repasse par la même forêt et revoit encore son joueur.... Celui-ci, dès qu'il l'apperçoit, l'engage à s'approcher. --- Monseigneur, j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus, mais je tiens une bonne revanche ; ma foi, voilà le bon Dieu échec et mat.... Et bien, dit l'archevêque, qui te paiera ? ---- Vous, monseigneur, je jouois mille guinées, et le bon Dieu m'envoye toujours quand je gagne, quelqu'un qui paie aussi exactement que je le fais quand je perds ; j'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront si vous refusez de me croire.... Il fallut bien que le prélat se résolût à payer tout ce qu'il avoit sur lui ; il n'attendit même pas que les invitations se multipliassent par l'arrivée des bons amis de la forêt.

Le mot de l'énigme de ma lettre du 10 mai, est *aiguille*.

De Paris, le 19 Mai 1776.

Je ne suis pas trop content de tout ce que m'a apporté mon libraire ; j'ai mis la main d'abord sur les Anecdotes du Regne de Louis XVI, depuis 1774 jusqu'en 1776. Vous entendez bien que c'est un panégyrique perpétuel ; certainement notre jeune monarque a des intentions

bien louables, mais les chants parasites de ces oiseaux élevés à répéter sans cesse, Psaphon est un Dieu, fatiguent l'oreille et affadissent le cœur. Je n'ai jamais regrettée la perte des manuscrits de l'histoire de Louis XIV par Boileau et Racine, pour cette raison; ils écrivoient en fades courtisans; nous aurions eu une déclamation très-fleurie sur le regne de ce monarque, mais une très-mauvaise histoire.

Je vous fais grace de tous ces livres de médecine qui abondent de nos jours, je les crois très-profonds, très-érudits, mais j'ai la sagesse de n'en lire aucun et je m'en porte mieux; M. Tissot est le seul auteur médecin que j'aie pu lire sans effroi et sans ennui, *Les jeux de Calliope* sont une traduction de plusieurs poëmes Anglois, Italiens, Allemands, qui m'ont fait d'autant plus de plaisir que la réunion m'a donné une idée du faire de chaque nation, avec l'avantage de la comparaison; cette brochure m'a paru digne d'être acquise et distinguée, parmi les productions éphémeres dont je vous rends compte. J'en dis autant des œuvres morales et badines de M. Cazotte, en 3 volumes. L'auteur paroît un homme de mœurs aimables, son style est facile et agréable; quelquefois ses fictions sont trop alambiquées, et dans ses anecdotes romanesques, le vraisemblable n'est pas assez respecté : le poëme d'Olivier en prose avoit eu du succès; l'auteur l'a fait reparoître dans cette nouvelle édition avec des corrections que le public goûtera probablement. Achetez, Monsieur, le Recueil des mémoires concernant le mariage des Protestans de France, c'est la cause de l'humanité plaidée avec la force de la raison, et l'énergie de l'éloquence, contre les sophismes du préjugé.

M. Dorat si connu par la tournure agréable de son esprit, a donné un nouveau volume de poésies intitulé : *Mes nouveaux torts*. Le public les lui pardonnera avec plaisir, ce M. Dorat est sans contredit le coriphée des sociétés aimables dont il imite si bien dans son style les agrémens, les contrastes piquans, et même les ridicules ; s'il n'obtient pas le laurier du génie, il mérite d'être couronné de roses par les grâces. Il faut ajouter à cet éloge, que l'enjouement de son esprit influe jusques sur ses mœurs, et que jamais il n'a souillé sa plume par aucune de ces satyres scandaleuses et ameres qu'on pourroit reprocher à juste titre à des écrivains qui ont plus de talens et de génie que lui, mais à coup sûr, moins d'honnêteté.

Je n'ai pas eu le courage de lire en entier l'*Ami du siecle*, drame en trois actes, c'est une amplification de ce passage. *O tempora! ô mores!* l'auteur veut persuader qu'il n'y a plus d'amis fideles dans ce siecle de fer ; tant pis pour lui ; son drame ne corrigera personne, et ne lui en fera pas plus des admirateurs, malgré sa louable intention. Si vous êtes curieux de lettres de Madame la comtesse de la Riviere à Madame la comtesse de Neupont, et des anecdotes qui y sont répandues sur le regne de Louis XIV depuis 1686 jusqu'en 1712, vous n'avez qu'à en acheter 3 volumes qui viennent de paroître. Vous n'apprendrez rien de nouveau, ces lettres feroient beaucoup plus de plaisir, si on n'avoit sans cesse présentes à l'esprit celles de Madame de Sévigné, qui sont un objet de comparaison bien dangereux pour tous les styles épistolaires de femmes possibles ; cependant vous éprouverez une sorte de plaisir en lisant ces lettres-ci, comme on en trouve au théâtre en voyant

voyant jouer à des doubles qui ne sont pas absolument mauvais, des rôles connus et intéressans.

Madame le prince de Beaumont, auteur du magasin des enfans et des adolescentes, a osé courir la même carriere que notre illustre J. J. Rousseau ; elle vient de donner le mentor moderne, ou instructions pour les garçons et ceux qui les gouvernent.

Je vous ai gardé pour la bonne bouche J. K. L. essai dramatique, ouvrage posthume de Léonard Gobemouche, publié par Marc-Roch-Luc-Pic-Loup citoyen de Nanterre, des académies de Chaillot, Passy, Vanvres, etc. etc. — Cette facétie peut servir de pendant à la brochure ah! que c'est bête! et ne mérite pas si complétement que l'autre ce titre. Voici des méchancetés nouvelles.

EPIGRAMME

Contre M. de la Harpe de l'Académie Françoise.

Enfant trouvé de la philosophie,
Dont il feint d'être possédé,
Fantoccini fougueux, bravement secondé
Par les brigands de l'encyclopédie
Lâche rimeur, par Blin intimidé,
De médailles chargé, mais couvert d'infamie :
A bicêtre il a préludé
Aux honneurs de l'académie.

LA POLITIQUE.

Sur l'air : *j'aime mieux ma mie oh gué.*

Maurepas est le Nestor
Qui gouverne en France :
On dit que c'est un trésor,
Un puits de science,
Les Pitt, les Alberoni
Ne sont rien auprès de lui,
C'est là mon système, moi,
C'est là mon système.

er
ui-
ure
eil-
voit
qui
; ce-

ce gé-
sort de
né fut
passion
fermer
son ef-
lité, lui

Parlez-moi du temps présent,
Pour la politique,
Vergennes est assurément
Un homme à rubrique.
Querelleur ne fut jamais,
Toujours il aime la paix.
Vive un tel ministre
Oh gué,
Vive un tel ministre.
Chacun choisit ses héros
A sa fantaisie,
Pour moi j'aime le repos
Autant que la vie :
Nous allons être à présent
Battus, et jamais battans,
Grace à de Vergenne
Oh gué,
Grace à de Vergenne.
Choiseul étoit autrefois
L'honneur de la France :
Il fit trembler les Anglois,
Mais pour moi je pense
Que Vergenne en pareil cas
Dans ses chausses eût fait caca :
C'est la différence
Oh gué,
C'est la différence.

Le pamphlet le plus piquant et le plus ingénieux de tous ceux qui ont circulé depuis quelque temps est intitulé : *Les mannequins*. Comme il est très-rare et n'est encore que manuscrit, j'en joins ici une copie.

LES MANNEQUINS,

Conte ou histoire, comme l'on voudra.

La Perse venoit de perdre un bon roi ; c'étoit la meilleure pâte humaine que la nature eût pris plaisir à composer, mais elle ne s'étoit pas entendue avec les destinées qui, par une étrange méprise, en avoit fait un roi. Sous son regne, les dissentions domestiques avoient été fré-

queutes et les guerres étrangeres malheureuses ; on avoit beaucoup disputé sur la nature et la force des loix fondamentales de l'état, que personne n'entendoit, parce que les annales de la Perse offroient peu d'uniformité dans sa constitution ; ce combat avoit échauffé tous les esprits, une grippe politique s'étoit établie dans toutes les têtes ; l'autorité étoit devenue violente et la soumission chagrine. Le bon roi au milieu de toutes ces convulsions alloit toujours son train, promenoit ses ennuis, végétoit dans son serrail, s'abandonnoit aux savantes complaisances d'une sultane qui créoit les desirs et nuançoit les voluptés, payoit l'oisiveté de ses courtisans, l'insolence de ses ministres et la bassesse de ses favoris ; enfin il étoit mort.

Son successeur étoit dans cet âge heureux où le cœur est si vivement porté vers la gloire, si doucement ému par la sensibilité, où les intentions sont si bienfaisantes et la confiance si facile. On espéroit tout du jeune sophi et il promettoit tout : mais les promesses ne suffisoient pas ; il falloit des remedes. Le premier mouvement du monarque fut de se défier de lui-même, et d'appeller auprès de lui, la droiture et l'expérience ; il rapprocha du trône un vieillard célebre qui dans ses jours brillans n'avoit pas eu le courage d'occuper sa place, et qui malheureusement ne sut pas la reprendre ; cependant ce choix fut applaudi.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur ce génie tutélaire qui tenoit dans sa main le sort de l'empire ; jamais une plus belle carriere ne fut ouverte à l'amour du bien public, seule passion qui devoit rester dans le cœur d'Alibey : fermer les plaies d'une grande nation, calmer son effervescence, la faire rougir de sa frivolité, lui

rendre des mœurs, la ramener à la vraie gloire, telle étoit sa tâche; l'heureuse prévention qui l'avoit suivi, le concours de tous les ordres de l'état, dont le vœu secret alloit au devant des réformes, l'autorité naturelle du sophi qui vouloit sans réserve tout le bien qu'il pouvoit, tels étoient ses moyens.

Il s'agissoit d'abord de résoudre un grand problême. L'autorité s'étoit appesantie sur l'antique sénat de la Perse qui s'étant cru déshonoré parce qu'on lui avoit dit qu'il n'étoit pas roi, avoit montré un peu d'humeur; plusieurs de ses membres étoient dispersés dans les déserts de l'empire; on leur avoit substitué un petit sénat, enfant de la nécessité, par conséquent informe et débile. Etoit-il avantageux ou nuisible de conserver le nouvel ordre, ou de rétablir l'ancien? Ce fut là le premier objet des délibérations d'Alibey.

Le préjugé, peut-être un juste respect pour de vieux titres, quoique contestés, décida son opinion; ses vues étoient droites; mais le choix des moyens ne fut pas heureux, et l'exécution en fut barbare. Un sous-référendaire, aux reins souples, maniéré, ductile, tortueux, déplaça tout, confondit tout, arrangea tout, pour l'honneur des sophis passés et futurs. On brillanta le simulacre du pouvoir, on fit grace d'un côté, on la reçut de l'autre. A titre de justice l'on se trompa réciproquement, cependant l'allégresse fut générale et tout Ispahan fut illuminé.

Ce premier pas fait, Alibey s'occupa de l'économie intérieure de l'état. On sait qu'elle est toute entiere dans la main du grand trésorier de l'empire; c'est le roi de tous les momens, sa pensée est souveraine, elle frappe sur tous les citoyens, et s'il pense à contre-sens, la ma-

chine politique n'a plus que des mouvemens faux ou irréguliers.

Le grand trésorier du regne dernier ne convenoit pas aux mœurs du nouveau, il avoit le tort d'avoir sacrifié l'honneur à l'ambition; d'avoir oublié que le crédit passe et que la réputation reste; en un mot, d'avoir prostitué de vrais talens à la corruption et à l'infamie. Alibey se hâta de le proscrire, c'étoit une victime qu'on devoit au gémissement public, mais il étoit plus aisé de le proscrire que de le remplacer. Agité de l'importance de ce choix, Alibey s'endormit un jour, et la plus étrange vision marqua ce sommeil funeste, le génie d'une nation voisine ennemie de la Perse s'étoit cantonné depuis quelque temps à Ispahan, persuadé que la maniere la plus sûre de dégrader un peuple, étoit d'altérer son caractere et de changer ses mœurs constitutives; il s'étoit emparé de quelques têtes persannes qui travailloient sous sa dictée, à détourner le courant des idées primitives et à dénaturer la nation. Ce mauvais génie observant les agitations d'Alibey, crut que, s'il venoit à bout de l'égarer dans le choix d'un grand trésorier, cette méprise précipiteroit la révolution, et mettant la Perse aux prises avec elle-même, assureroit sans retour la supériorité à sa rivale. Plein de cet espoir, il s'enveloppe de l'artifice d'un songe, prend la ressemblance chérie de la femme d'Alibey, et s'appuie du fantôme imposant d'un Mollah qui la gouvernoit; ainsi transformé, le génie se saisit de l'imagination du dormeur, donne à ses esprits une secousse politique et lui présente de concert avec le perfide Mollah, une machine à ressorts dont les détails étoient analogues à la pensée d'Alibey. Cette machine dans son vaste contour étoit toute bordée d'ordonnances et d'édits; au centre

de sa partie supérieure qui tenoit lieu de tête, on voyoit fumer un volcan dont la matiere mise en fusion faisoit effort pour se répandre ; par toutes les rimes s'échappoient de l'or, du bled, des denrées de toutes especes qui dans un air libre et raréfié se précipitoient du centre à la circonférence, et se replioient de la circonférence au centre ; à la place des oreilles, on appercevoit deux larges canaux, d'où s'élançoient deux gerbes folliculaires qui répandoient au loin une rosée gluante et visqueuse ; cette rosée achevoit de se condenser, et retomboit en globule épais dont se formoit la physiocratie, l'avis au peuple, les petites lettres d'un géometre, et le long catéchisme analytique d'un métaphysicien : à l'embouchure de ces canaux étoit fixée une demi-douzaine de figures toujours en action, qui ravitailloient le volcan, en nourrissoient l'effervescence et préparoient ses explosions ; enfin, de son énorme base taillée en buffet d'orgues, s'élevoit une multitude de voix qui ne cessoient de répéter sur le ton le plus aigu et le plus grêle, égalité, liberté, produit net.

La composition de cette machine étoit d'un airain brut, recouvert par intervalle, de bourre colorée ; toutes ses attitudes étoient fermes et prononcées, tous ses mouvemens durs et violens ; le principe qui la faisoit mouvoir ne pouvoit être modifié, si elle se portoit vers quelque point donné ; elle s'y portoit de toute sa masse, écrasoit tout ce qu'elle rencontroit dans sa direction et son adhérence devenoit invincible.

Alibey étonné, parcourt, mesure des yeux cette fatale machine, et de ce ton facile et léger, avec lequel il régit un empire, comme il amuse un cercle, il dit à sa femme : » Dans quel atelier avez-vous donc trouvé ce bloc ridicule ?

que prétendez-vous faire de ce manequin! — manequin vous-même, répond la femme d'Alibey, savez-vous que ce prétendu bon mot est une sottise? vous ignorez donc encore que tout le monde est manequin à sa maniere, vous êtes le mien, je suis celui de ce divin Mollah qui l'est à son tour de quelqu'autre individu qui le contourne et le dirige, il n'existe dans l'univers, soit au moral soit au physique, qu'une certaine dose de mouvement, tout s'emprunte, se communique et se rend, tout est manequin; le.... lui même n'a d'autre avantage, que d'être le premier manequin de son royaume....

Cette idée très-philosophiquement gaie, étoit bien plus du département d'Alibey que toutes les spéculations politiques; on étoit sûr de le mener par la plaisanterie aux résolutions les plus sérieuses. » La pensée est piquante, si elle n'est pas *vraie*, dit-il en souriant, mais qu'en conc*luez*-vous? » ---Considérez bien cette machine, *étudiez*-la, saisissez-en la conformation, les rapports et les dépendances, et cherchez dans toute la Perse l'homme qui lui ressemble. C'est sur cet homme que votre choix doit s'arrêter, il sera le restaurateur de l'empire. — Le trait est leste, quoi! cette machine lourde, opaque? mais si j'allois me méprendre? — Ne craignez rien, l'Asie, le monde entier ne peut vous offrir deux hommes de cette composition, il est unique, la nature épuisée par cet effort se reposera pendant des siecles. — Ma foi, je ne l'aurois pas deviné. — Ecoutez, les Persans, nation légere et mobile, ont besoin d'être con*duits* par des principes roides et fixes: le sophi lui-même, dont la volonté pourroit s'assoupir par l'intrigue, a besoin d'être contenu par un ressort stable et uniforme: le manequin que

je vous désigne, réunit tous ces avantages : jusqu'ici le gouvernement a été flottant et incertain, les opérations ont été trop graduées, trop disparates et sur-tout trop partielles : il faut mener l'état tout d'une piece, le refondre pour ainsi dire, d'un seul jet. Le dernier manequin roi, avoit, tout comme un autre, de bonnes intentions, mais avec ces bonnes intentions vous avez été exilé, on a vu paroître ensuite sur la scene une multitude de manequins, dont les formes indécises, mal articulées, mal dessinées, n'ont offert qu'un squelette d'administration ; nulle vigueur dans les ressorts, nulle hardiesse, nulle tenue dans les développemens ; tout cela n'avoit que de frêles articulations que le plus léger frottement altéroit ou détruisoit ; l'un craignoit l'ordre des Mollah, l'autre celui des grands seigneurs, d'autres encore se traînoient avec la nation aux pieds des sultanes, ils étoient tous ou lâches ou fripons ou mal adroits, on tâtoit, on essayoit de tout, et on n'exécutoit rien. — Fort bien, répond Alibey, mais une pareille machine introduite dans le système politique rompra tout équilibre, elle donnera aux affaires une impulsion si violente qu'il en résultera peut-être la dissolution des premiers principes ; et le sophi est bien jeune pour s'abandonner à cette convulsion, et moi bien vieux pour la soutenir... Tenez, ma chere Alibey, j'aimerois beaucoup mieux me laisser aller tout bonnement au courant paisible des usages et des abus établis : cette méthode n'est pas brillante, mais on dort, on digere, cela est fort sain, et à mon âge ce qui coûte le plus, c'est la vie et l'argent comptant ; il faut être jeune pour croire à la gloire. — Vous n'y entendez rien ; croyez-vous qu'on veuille vous jetter dans le tourment de la pen-

sie et les épines des délibérations, au contraire on veut par ce moyen vous laisser votre apathie, votre gaîté, votre digestion, votre athéïsme politique, franc; dites-moi, mon cher Alibey, votre tête a-t-elle beaucoup travaillé dans la restauration du sénat persan? ce grand coup d'état, a-t-il pris quelque chose sur votre sommeil? non assurément, vous avez abandonné cette opération à un manœuvre qui n'a pas fait de plus grands frais que vous en prévoyance et en sagacité; eh bien, tout s'est arrangé, ici tout s'arrangera de même, les Persans sont de *si bonnes gens*.... encore une fois, considérez cette machine, ce n'est pas un manequin rouillé, solitaire, isolé que je vous propose, celui-ci est tout neuf, tous les fils en sont tendus; les attitudes essayées, les mouvemens décidés, point de fausses positions, il arrivera tout dressé, tout façonné; voyez que de fourneaux allumés, que de matieres préparées, que de garçons politiques occupés à l'ombre de sa masse: du grand œuvre du produit net. Dans ce moment, le mauvais génie, par la force de son art, découvre aux yeux d'Alibey tous les atteliers économiques: ici s'éleve un vaste alembic d'où l'on extrait à froid un sel neutre, qu'on nomme Gazette d'agriculture: tout ce qui entre dans cette composition est altéré, travesti, dénaturé; mais comme personne ne prend la peine d'en faire l'analyse, la drogue se débite et circule. Là s'ellébore un orviétan périodique appellé *les Ephémérides du citoyen*: cet orviétan pris à forte dose entête, enivre, passionne, fait des enthousiastes et des énergumenes. Plus loin Alibey apperçoit un laboratoire obscur où s'ébauchent et se perfectionnent les grandes manipulations patriotiques; c'est le magasin des

idées élémentaires et substancielles ; le mystere et le silence regnent dans ce lieu privilégié, c'est là qu'on prépare au pauvre peuple des ressources inespérées, là on travaille à dissoudre les chaînes sociales formées par l'inégalité des fortunes et des conditions, on y voit des rameaux brisés, confusément épars, détachés du tronc antique de la propriété. La Perse entiere jettée dans un moule nouveau n'y paroît plus qu'une table rase, sur laquelle on dessine à grands traits un plan sentimental d'où résultera le plus grand bonheur possible de tous les individus ; ce laboratoire tient par un conduit souterrain au foyer encyclopédique, et le manequin placé au point de communication, reçoit de l'un et de l'autre une direction combinée, et un mouvement simultané. »

Frappé de ce spectacle, Alibey s'éveille en sursaut, il n'étoit pas superstitieux, c'étoit même une espece d'esprit-fort ; mais comme il faut toujours croire à quelque chose, il croit à sa femme. L'impression du manequin qu'il avoit vu en rêve le suit par-tout ; il la prend pour une inspiration des dieux ; il ne voit plus dans sa chere Alibey que l'organe de leur décret, et l'artificieux Mollah qui avoit figuré dans le songe, partage l'honneur du préjugé.

Ce Mollah étoit un ambitieux subalterne, despote bas et insolent, travaillant sous terre, comme ces vils animaux à qui la lumiere est importune, ne tenant ni à son ordre par les vertus, ni à la cour par les titres, ni aux affaires par les talens, mais remplaçant tout par l'audace et par l'intrigue : ce misérable Mollah décida du sort de l'empire. Il y avoit en Perse un homme gauche, lourd, épais, né avec plus de rudesse que de caractere, plus d'entêtement que de fermeté, plus d'impétuo-

vité que de tact, plus d'inquiétude que de vue; charlatan d'administration ainsi que de vertu, fait pour décrier l'une et dégoûter de l'autre : du reste, sauvage par amour-propre, timide par orgueil, aussi étranger aux hommes qu'il n'avoit jamais connus, qu'à la chose publique qu'il avoit toujours mal devinée : il s'appelloit Togur, ou Tugor c'étoit une de ces têtes demi-pensantes, dont les réservoirs tenoient à toutes les visions et à toutes les manies gigantesques; elles s'y établissoient si bien qu'elles s'y incrustoient en quelque sorte : on le croyoit profond, il n'étoit que creux; mais ses manies adaptées aux circonstances et au mouvement dominant des esprits, étoient faites pour séduire; il rêvoit nuit et jour, philosophie, liberté, produit net, c'étoient les délires à la mode, le cri de ralliement des prétendus penseurs. Togur étoit prôné, célébré, par cette tourbe audacieuse qui maîtrise l'opinion des sots; et son nom porté jusqu'au pied du trône par une échelle de petits échos, avoit fait une espece de fortune.

Alibey, en appliquant toutes les circonstances de son rêve au caractere de Togur, vit ou crut voir le véritable type du réformateur de la Perse, et ne douta pas un instant que le ciel ne l'eût désigné pour opérer cette grande révolution. Sa femme modifiée par le Mollah en étoit persuadée, comment auroit-il osé en douter? voilà donc Togur proclamé grand trésorier !.... Aussi-tôt toutes ses troupes auxiliaires se mettent en action, tous les foyers économiques travaillent; l'éloge coule de toutes les plumes du parti, tous les carrefours d'Ispahan en retentissent, on court, on se félicite, on s'embrasse... L'âge d'or va renaître, dit l'un, la probité, la vérité vont être la garde du trône; ô trop heu-

reux sophi, s'écrie un autre, d'avoir trouvé un Togur qui vous dirige, qui vous inspire, qui vous éclaire !... Tremblez, méchans, dit un troisieme, le jour de la justice est venu, et Togur au bruit flatteur de ces doux présages commence sa bienfaisante carriere.

Le premier usage qu'il fait de son crédit est de se rendre tellement le maître des ressorts encore souples du sophi, qu'il l'entraîne à l'imitation exclusive de ses mouvemens, et que sous le prétexte de prévenir dans un jeune monarque l'abus d'une trop grande flexibilité, il en détruit absolument le principe; en un mot, il en fait un manequin tronqué à qui il ne reste qu'un geste et qu'une attitude. Affermi par cette précaution, Togur déploie le grand étendard de la liberté, le peuple qui se croit assez libre pourvu qu'il ait du pain, ne comprend rien à ce signal, mais malheureusement ce signal devient celui d'une disette, et ce même peuple alors prenant la liberté au pied de la lettre, se mutine et se souleve. Togur toujours passionné pour son systême, mais un peu embarrassé des conséquences, prend le parti d'appuyer ses raisonnemens par des soldats, espece de démonstration abrégée, qui laisse peu de ressource aux incrédules : il prêche d'abord très-militairement ce pauvre peuple, son bien aimé, il emprisonne et fait pendre, se méprend un peu sur les coupables; mais n'importe, à ce léger mécompte près, il gagne la bataille, ce qui est pendu est pendu, et le calme se rétablit.

Cette espece de victoire juroit un peu avec ces affiches de tolérance et d'humanité, mais peut-on être toujours conséquent? Il est plus aisé de pendre que de convaincre; d'ailleurs elle étoit nécessaire à son méchanisme écono-

mique : *Oportet unum mori pro populo.* Il se souvient à propos de cet axiôme judaïque, et il faut convenir que jamais on n'en fit une application plus heureuse : deux pendus élevés perpendiculairement de vingt pieds sur le plan de l'horison, démontroient en effet de bien haut l'excellence de la liberté, aussi, tout le monde y crut ; on sentit qu'il falloit bien que le bled fût libre, puisque Togur étoit forcé d'épuiser le trésor royal pour le garder ; cette vérité sautoit aux yeux à trente lieues à la ronde d'Ispahan, et les plus opiniâtres furent obligés de s'y rendre.

Rassuré à cet égard, Togur imagine que le moyen le plus efficace pour abréger les chicanes et faire triompher la cause de cette précieuse liberté, étoit de se jetter lui-même brusquement dans l'arbitraire ; ce moyen pouvoit paroître périlleux ; mais il étoit digne de Togur qui voyoit toujours la vérité face à face, dont les combinaisons n'avoient jamais donné pour produit net que l'évidence et l'infaillibilité. Il étoit doué du rare privilége qu'il ne faisoit pas même l'honneur au reste des hommes de les plaindre, lorsqu'ils ne pensoient pas comme lui ; il les méprisoit : plein de ce sentiment modeste, il regardoit les Persans comme un vil troupeau dont il falloit rompre violemment les habitudes : il eût rougi, à ses propres yeux, s'il se fût abaissé jusqu'à l'art de les captiver, de les séduire ; s'il eût essayé d'affoiblir imperceptiblement l'empire de l'opinion ; il étoit trop supérieur à ces petites adresses ; il se croyoit né pour étonner et pour asservir, et il est certain qu'il étonnoit.

On remarquoit dans Ispahan une demi-douzaine d'honnêtes citoyens qui dormoient sur la

foi des traités, dans une aisance héréditaire; et cette aisance n'étoit ni le prix de l'oppression ni le scandale des mœurs; l'intérêt de la liberté publique, l'accroissement du fisc devint subitement le prétexte de leur ruine; ces pauvres Persans indéfendus, ne pouvant opposer à l'invasion de l'autorité, que la raison et la justice, s'agiterent long-temps sous la main patriotique qui les poursuivoit: il fallut céder; on leur promit tout, ainsi qu'au sophi dont on prétendoit enfler le trésor, et au public qu'on vouloit rendre libre; mais on trompa tout le monde: Togur obtint seul ce qu'il s'étoit proposé, la satisfaction de remuer les esprits, de braver les murmures, de calculer ses forces, et de mesurer l'intervalle qu'il pouvoit parcourir au nom de la liberté dans la carriere du despotisme. Cette petite espiéglerie fut en effet le prélude du grand développement de ses ressorts; le voile se déchira tout-à-coup, il dit aux Persans: vous avez depuis mille ans des loix, des priviléges, des propriétés, des distinctions, des usages; chimere ou barbarie que tout cela: soyez un peuple nouveau, que la raison du premier âge du monde vous éclaire, que tout soit abandonné à l'instinct et au génie, que toutes les entraves soient brisées, que toutes les barrieres disparoissent.... Il dit, et voilà qu'il présente au jeune sophi six diplômes bien volumineux, bien abstraits, tous épurés au feu de la liberté et qui renfermoient les élémens précieux de la révolution générale. Togur, pour assurer ses positions, s'étoit associé un manequin d'un genre fort extraordinaire, il s'appelloit *Zerbelames*: le jeu de cette machine étoit brillant, rapide, imposant, mais trop inégal, trop disparate: elle se plioit à toutes les formes, avec une facilité

singuliere, et n'en conservoit aucune ; aujourd'hui manequin populaire, demain automate servile ; du même mouvement dont elle avoit tracé des formules républicaines, elle signoit un crédule despotique, elle étoit bonne à tout. Togur en avoit fixé la direction : le vertueux sophi, plus manequin que jamais, empâté de la tête aux pieds d'une glu économique qui fermoit hermétiquement tous ses pores, s'extasie à la lecture des diplômes. Le bon Alibey un peu gobe-mouche, se laisse électriser par le bouillant Zerbelames ; le sous-référendaire seul, avec une demi-teinte de confiance, propose respectueusement quelques doutes méthodiques, mais ces doutes s'évanouissent devant l'infaillible Togur, comme la rosée se desseche sous l'haleine brûlante du vent du Midi ; voilà donc et les profonds diplômes et leurs pesantes préfaces adoptées, exaltées, consacrées par le conseil secret.

Ce n'étoit pas assez : restoit le conseil suprême de la nation, qu'il falloit enchaîner ou corrompre ; ce conseil étoit composé de manequins noirs couverts de la rouille du temps, par conséquent peu souples ; que le respect mettoit toujours aux pieds des sophis et que la raison plaçoit quelquefois sur leurs têtes. Togur avoit fait tâter cette collection de machines organisées à l'antique, et il les avoit trouvées dures et repoussantes, l'esprit national dont elles conservoient le reste, comme la précieuse étincelle du feu sacré, l'amour plus éclairé du sophi, le zele mieux ordonné du bien public, une sage méfiance des nouveautés, tout avoit contribué à leur faire envisager Togur comme le plus faux de tous les prophetes, et son nouvel alcoran comme le plus pernicieux de tous les délires. Les six diplômes furent donc envoyés à ce conseil

auguste pour recevoir de son aveu la sanction et l'autorité légales; on s'assemble : un lecteur intrépide se jette à perte d'haleine dans les immenses prologues qui préparent si populairement la substance de la loi ; à cette lecture tout le conseil bâille, s'appesantit, tous les manequins se détendent, l'assoupissement gagne jusqu'au lecteur ; mais la raison d'état qui préside à ces comités sacrés réveille l'assemblée par un coup de tonnerre, sa voix puissante fait retentir ces mots solemnels qui appartiennent à toutes les nations : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers* : à ce cri tous les manequins se rétablissent, la lecture s'acheve, la discussion commence. Un des plus accrédités dit : je ne connois point ce Togur, ce que je sais, c'est que le fanatisme est son état naturel, le grand hali semble l'avoir prédestiné à une folie sombre, et personne ne fut jamais plus fidele à sa vocation, il a rêvé toute sa vie, prétendant toujours à l'honneur de raisonner, il rêve encore ; il est fâcheux que le jeune sophi se laisse enivrer de la vapeur de ses songes bleus; l'habitude de rêver ainsi peut être dangereuse à son âge, elle trouble la raison et fausse le jugement ; mais croyez-moi il y a quelque chose là-dessous, je ne puis me persuader que ce Togur se soit mis dans la tête de mener la nation par le nez ; je soupçonne qu'il travaille en secret pour cette même nation, et qu'il veut lui rendre de l'énergie; par l'abus de l'autorité, il ébranlera si bien tous les fondemens de l'empire, qu'il faudra le refondre, et de ce cahos naîtra un peuple roi. Cependant comme le sang des Cha Abas nous est cher, que le sophi est de la meilleure foi du monde, et qu'il n'y entend rien, il faut, s'il est possible, le guérir de sa

belle passion pour le Togur, en lui découvrant le précipice vers lequel il l'entraîne et la petite trahison philosophique qu'il lui prépare..... Ce discours est suivi d'une acclamation générale ; en conséquence voilà tous les manequins noirs dirigés dans un sens contraire aux vues de Togur, et les diplômes jetés dans le creuset de l'ordre et du bon sens ne donnent en derniere analyse que trouble, inquiétude et vexation. Togur apprend ce mauvais succès ; mais persuadé que les meilleures institutions sont toujours contredites, qu'il faut rendre les hommes heureux à coups de bâton, il s'affermit, et par contre-coup endurcit le crédule sophi. Dans cette crise, le génie de la Perse se présente aux regards d'Alibey sous la forme de l'immortel Blotrec : « Que fais-tu au pied du trône ? dit le génie ; pourquoi souffres-tu que l'antique héritage de Cha Abas embelli par mes travaux, soit déchiré sous tes yeux par des mains aussi impudentes que téméraires ? Est-ce pour végéter dans la vaine ostentation du stérile crédit que tu quittes la retraite ? Quoi ! dans une si longue vie tu ne trouveras pas un moment pour la gloire ! le regne des madrigaux est fini, tu te reposes sur un volcan en travail ; éveilles-toi, vois ta sagesse trompée et ta vieillesse avilie, vois le déshonneur attaché à tes derniers instans, ta foiblesse est un crime, et ton silence une lâcheté, fuis dans ta solitude pour échapper à une complicité honteuse, ou détourne ce torrent qui te menace toi-même, et en éclairant le prince, justifie l'attente de la nation ». Alibey un peu étourdi de la harangue prend conseil de sa femme, suivant l'usage, et de l'impérieux Molhah qui la dirige ; celui-ci, comme on l'a dit étoit vendu à Togur, et l'ambitieuse Alibey attachoit

une grande valeur à un petit pouvoir.... « Que prétendez-vous, dit-elle à son mari ? voulez-vous lutter seul contre la phalange économique et encyclopédique réunie sous les drapeaux de Togur? avez-vous apprécié ce que peuvent sur l'opinion un Pot Nud, un Varubod, un Bavaude, un Temlore, un Corcot Ned ? ils disent tous que Togur a raison, sont-ils payés pour le dire ? Mon Mollah, Togur le dit lui-même ; ce Togur qui n'a rien hasardé, dont la pensée originale s'est mûrie pendant quarante ans dans le silence ; peut-on douter que son explosion ne soit celle de la vérité même ? enfin, le sophi le croit, et le sophi doit être compté pour quelque chose dans cette affaire ; allez, digérez, persiffiez et croyez encore une fois votre femme, que vous avez toujours crue, restons où nous sommes, et laissons faire l'invincible Togur.... Alibey, à ces mots, sentit le reste de son ame se dissoudre et s'éteindre ; bien catéchisé, bien *Togurisé*, il se voue au triomphe des diplômes, et pour l'accélérer, le grand œuvre du manequin suprême est résolu. C'est-là plus qu'en tout autre lieu que tout est manequin, là les volontés sont réglées par un fil irrésistible et tous les mouvemens subordonnés ; là s'offre dans le plus bel ordre une collection de têtes qu'on consulte, et qu'on ne croit point, qui opinent et ne déliberent pas, toutes ces têtes sont asservies à deux mouvemens simples et précis, le négatif et l'affirmatif ; le négatif est compté pour rien et l'affirmatif pour peu de chose ; la pensée de vingt millions d'individus, réside alors exclusivement dans le sophi qui la communique à une espece de pantin à courbette qui lui sert d'organe ; par une filtration sourde et subite, le consentement de l'assemblée qui ne consent pas, est supposé, en

interprété par le sophi dont la présence suspend l'action de toutes les roues et de tous les contre-poids ; l'opération finie, tout se restitue ; mais les pauvres manequins consultans sont restés chargés d'un dépôt qu'ils désavouent et d'une exécution qu'ils réprouvent, c'est le jeu le plus fort et le plus absorbant du grand manequin : on l'appelle communément *Presse légale*, et les Toguristes nomment celui-ci *Presse de bienfaisance*, parce qu'après cette heureuse impulsion, tous les Persans de quelque état et condition qu'ils fussent, doivent dormir sur le duvet. Dans cette compression générale des volontés, deux seules têtes se refuserent à l'unisson, et déconcerterent l'harmonie méchanique ; une sur-tout exaltée par une ame brûlante et sensible porta courageusement aux pieds du trône le cri de la vérité, émut le consistoire, étonna le sophi lui-même ; c'en étoit fait de Togur, si la raison eût pu triompher publiquement de l'autorité ; mais ce triomphe est sans exemple. On dit que dans cet appareil un mouvement versatile ou rétrograde, ne convient pas au grand manequin ; si la direction est gauche, il faut pour l'honneur de la suprématie qu'elle reste gauche, sauf à la corriger par des modifications insensibles. Quel malheur d'être sophi si le désaveu généreux d'une erreur peut offenser sa gloire ! Les diplômes furent donc proclamés ; en conséquence tout fut libre dans Ispahan, la carriere de tous les métiers et de tous les arts fut ouverte à qui voulut y courir..... Que de prodiges on vit éclore ! que d'heureuses témérités, quelle utile confusion ; on se réveilloit tailleur, boulanger, serrurier, tout ce qu'on vouloit être, on étoit cru sur sa parole, rien de si commode.... Quelques esprits étroits qui ne voient rien en

grand, trouverent cependant ce système monstrueux, ils prétendirent que tout est classe dans la nature, et tout est corporation, qu'on ne connoissoit dans l'univers policé que deux peuples à qui cette discipline fût étrangere, le Batave et le Tartare : le Tartare, peuple voleur, le Batave, peuple courtier ou facteur; et que, comme les Persans ne peuvent être courtiers, ils deviendront nécessairement fripons; que la cupidité brouilleroit tout, que l'avidité ne perfectionneroit rien, que le commerce intérieur n'auroit ni sûreté ni harmonie, l'extérieur ni dignité ni prépondérance, que les jours les plus brillans de la Perse s'étoient écoulés sous le régime prohibitif..... Que ne dirent-ils pas? Mais Togur avoit tout prévu (ce qu'on contestoit) et quand il n'eût rien prévu, il se chargeoit de remédier à tout (ce que personne n'espéroit), et quand il n'eût remédié à rien, il avoit toujours la gloire d'agiter, ballotter une grande nation, sauf, après beaucoup d'essais merveilleux, à la remplacer au point où il l'avoit prise : les fausses vues, les expériences hasardées, laissent toujours cette ressource, le privilége des grands hommes est de donner des secousses à leur siecle, la secousse donnée, *sauve qui peut*.

Le grand homme une fois démontré dans Togur, et cette démonstration étoit rigoureusement faite par les diplômes mêmes, il falloit tout espérer de lui ou tout souffrir; aussi ces rares productions furent-elles accueillies avec un respect mêlé de terreur; on se les arrachoit, on les lisoit avec un frémissement qui accompagne toujours l'attente d'un oracle funeste. Le reste écrit en langue vulgaire, par une singularité piquante, avoit une tournure polémique; le tic de Togur étoit de vouloir rendre raison de tout,

et sa destinée de ne rendre raison de rien ; ce texte d'ailleurs étoit diffus, la touche embarrassée, soit pour en imposer aux sots qui respectent toujours ce qu'ils n'entendent pas, soit pour les initier imperceptiblement aux mysteres de la haute science et les rendre économistes, sans qu'ils s'en doutassent. Jusqu'à cette époque, les sophis avoient bonnement cru n'avoir à gouverner qu'un seul peuple, auquel, selon la proportion des fortunes et des conditions, ils devoient la sagesse des mêmes loix et la tendresse des mêmes soins : Togur avoit vu mieux et plus loin ; en décomposant l'état, il avoit finement distingué deux peuples dans un seul : l'un qu'il étoit injuste de fatiguer, de contrarier, de dépouiller, l'autre qu'il falloit carresser, rendre libre et insolent ; c'étoit d'après ce plan lumineux que ces bienfaisans diplômes étoient dessinés. On y remarquoit, que la liberté devenoit le privilége exclusif de la portion chérie de ce peuple, tandis que le pouvoir arbitraire se déployoit sans ménagement contre la portion proscrite ; contradiction qui auroit dû embarrasser le fondateur de la liberté, mais il étoit évident que le pouvoir de se contredire étoit une dépendance de la liberté même. On observoit que la pauvre agriculture protégée, célébrée avec tant d'affectation, étoit réellement sacrifiée au commerce et à l'industrie qu'on affranchissoit ; toutes inconséquences qui auroient pu déconcerter un logicien scrupuleux ; mais il étoit prouvé que la logique d'un économiste avoit des méthodes et des inconvéniens résultans des vieux principes, habilement unie à l'exagération des avantages résultans de la doctrine nouvelle, la balance des motifs ou insidieusement ou infidélement présentés, subtilité qui

pouvoit intéresser la bonne-foi ; mais il étoit établi que les faiseurs de systèmes sont dispensés d'en avoir. On ne pouvoit se dissimuler, que toute société est régie par l'opinion, que l'opinion, est le contrepoids de la force, que les possessions, les prérogatives, l'existence de tous citoyens est sous la garde de l'opinion, par conséquent qu'affoiblir le contrepoids, c'étoit détruire la hiérarchie civile ; c'étoit réveiller le lion assoupi, et lui marquer sa proie : phénomene d'administration qui sembloit mettre la raison en contradiction avec la philosophie ; mais on étoit bien averti que la mission économique de Togur n'étoit que pour le peuple, et elle avoit ces grands caracteres qui accablent et font taire la raison. Enfin, on sentoit que ce peuple même ne subsistant que par le luxe et le superflu des grands propriétaires ; plus on frappoit sur la propriété, plus on appauvriroit les arts, plus on resserreroit les fantaisies, plus par contrecoup, on ôteroit des ressources à l'indigent ; conséquence immédiate qui sautoit aux yeux ; mais on convenoit que l'œil sublime de Togur toujours fixé sur les principes, n'étoit pas fait pour descendre et s'égarer dans les détails minutieux des conséquences ; ainsi toutes les objections se dissipoient comme de légeres ombres devant le torrent de la lumiere.

Cependant le vieux sénat gromeloit sous ses voûtes antiques : malgré l'évidence, une inquiétude secrette s'étoit glissée dans les esprits, le bienfait de Togur ressembloit de si près à un écart de l'autorité, qu'on avoit donné des gardes à la félicité publique, parodie cruelle d'un acte de bienfaisance. On s'agitoit, on murmuroit, tout Ispahan avoit les yeux ouverts sur les provinces ; chaque capitale a ses manequins

noirs, moins souples encore et moins flexibles que ceux d'Ispahan ; on espéroit un choc général, on se flattoit qu'on porteroit la franchise jusqu'à démontrer à Togur qu'il abusoit des vertus du sophi, crime irrémissible dans un philosophe, et qu'une probité ignorante est un plus grand fléau en politique, que la perversité même, lorsqu'elle est éclairée ; les spéculatifs se partageoient ; les uns prétendoient que l'événement le replongeroit avec sa secte dans l'obscurité, d'où il n'auroit pas dû sortir, les autres soutenoient, qu'il renverseroit tout, et qu'après avoir tout renversé, il resteroit debout au milieu des ruines.... *La suite lorsque ce grand problême sera résolu.*

De Paris, le 1 Juin 1776.

Mlle. Raucourt, cette belle plus célebre comme courtisanne que comme actrice, la premiere peut-être qui ait porté à un aussi haut degré, l'art de rendre les françoises tributaires, comme leurs maris, des attraits féminins que le théâtre offre à la débauche, vient de disparoître et laisse à Paris 200 mille livres de dettes. On a envoyé sur ses traces le fameux Marais, notre plus rusé inspecteur de police, la terreur des filles, qui a bien promis de ramener celle-ci morte ou vive. Pendant que la Raucourt employoit le dernier moyen de déshonneur qui lui restoit à mettre en usage, sa rivale d'un autre genre, la Duthé a reçu un hommage qui doit infiniment flatter sa vanité et qui fait voir qu'il peut y avoir une portion d'honneur pour tout le monde. On lui a fait celui de lui dédier un livre : c'est la sixieme édition des mémoires turcs. L'épître dédicatoire est un persifflage assez plaisant que Mlle. Duthé aura pris à la lettre. Je la con-

nois assez pour n'en pas douter. L'auteur de l'épître fait un parallele des honnêtes femmes avec les Phrinés et il le fait tourner à l'avantage de ces dernieres : « Nos presqu'inutiles virtuoses, dit-il, qui font sonner si haut leur mérite, ne servent qu'au plaisir du seul homme dont il a plu à l'hymen de les gratifier ; c'est là que se borne leur existence ; il est leur univers, le centre de tous leurs mouvemens, la petite sphere autour de laquelle elles tournent sans cesse. Modernes Laïs, vous embrassez un plan plus étendu : montant sur un plus vaste théâtre, vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Eternelles victimes et toujours sur l'autel, vous faites plus d'heureux en un jour, que les autres dans toute leur vie. Oui, mademoiselle, vous êtes le véritable luxe essentiel à un grand éclat ; l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées, vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal qu'une seule d'entre vous ; aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes. » Notre écrivain n'a pas tort, et sans contredit, le fisc est le plus zélé protecteur de ces sortes d'êtres singuliers qui savent voiler le mépris qu'elles s'attirent, de toutes les apparences de la considération. On fait ici le buste de Mlle. Duthé qui a desiré d'être représentée en vestale. On propose ces vers pour inscription.

Je voulois, beauté sans égale,
Faire de vous une Vénus en pié,
Mais il vous plaît d'être en vestale :
De votre corps, je n'ai pris que moitié.

Je viens d'être témoin d'une aventure assez plaisante ; vous apprendrez par les gazettes soi-

gneuses

gueuses de rassembler les faits qui peuvent couvrir leur stérilité, que Paris aujourd'hui a été le théâtre d'un orage violent avec une forte pluie mêlée de grêle. J'étois à l'abri sous l'un des guichets du Louvre, et j'attendois avec patience que le temps devînt un peu plus serein. Un jeune homme en bas blancs étoit à l'autre extrémité du guichet. La pluie étoit déjà beaucoup diminuée ; nous voyons arriver tout courant un homme assez mal mis, mais affublé d'une longue épée. En passant auprès de l'élégant, il l'éclabousse et le couvre de boue. Celui-ci témoigne un peu d'humeur, et l'autre d'en rire ; le jeune homme aux bas blancs court sus, la canne levée ; le coupable s'étoit arrêté et comptoit dans sa main quelques pieces de monnoie : quand le maltraité l'eût atteint, j'entendis le premier lui dire ces mots, en lui retenant le bras. « Mon petit ami, tout doux, prenez votre mal en patience, j'ai bien cinq sols pour payer le blanchissage de vos bas, mais je n'ai pas cent louis pour m'enfuir quand je vous aurai tué ». Après ce discours, il part de plus belle, et jamais je n'ai vu d'homme plus sot que celui qui resta près de moi.

LA RÉFORME DE L'AMOUR.

Épître à Zirphé.

Ma foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout,
Il faut aussi que je m'en avise :
Les nouveautés sont assez de mon goût,
Et j'ai quitté Psyché, comme je l'avois prise.
Changeons, bouleversons et culbutons sur-tout,
Culbuter, c'est ma devise.
Des têtes et des cœurs me jouant tour à tour,
Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances :
Je ne crains point les remontrances,
Car on n'en fait point à l'amour.
C'est le bien public qui m'inspire,

Ce mot fait passer tout : prenons garde pourtant.
Que faut-il rejetter, et que faut-il détruire ?
Comme seigneur d'un grand empire
Je dois agir très-prudemment,
Mes sujettes assez souvent
Se sont plaintes avec justice
De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant,
Il faut donc qu'on y réfléchisse.
J'en passe deux, pour le caprice,
J'en permets trois au sentiment.
Zéphirs, enrégistrez, et que cela finisse.
Je ne prétends innover rien
, Dans l'attelage de ma mere,
Ses pigeons la menent très-bien,
Et l'on sait que la dame a fort souvent affaire.
Ils devancent le vol des plus légers amours,
Et d'ailleurs sur la route ils se baisent toujours :
C'est d'un très-bon exemple, et bien fait pour me plaire,
Je laisse à Mons Plutus, qui me les revaudra,
Les petites maisons, son faste & *cætera*.
Je sais ce que je fais, et sens les conséquences,
Je n'ai garde de toucher là,
Car Dieu sait quelles doléances
Si je m'entêtois à cela,
Et que j'allasse écorner les finances :
Je dérouterois l'A-mi-la,
Les cabriolets, les cadences
Et les vertus de l'opéra.
Comme dans tous les temps, j'aimai les militaires
Que la victoire a couronnés,
Les cœurs ardens, les bras déterminés,
Je rétablis mes mousquetaires ;
Ils sont aimables et vaillans,
Mars qui n'est pas flatteur, leur a rendu justice,
Et moi dans les combats galans
Je fais grand cas de leur service.
Allons, Messieurs, tambours battans,
Recommencez votre exercice,
Et signalez tous vos talens.
Je n'ôte pas un pouce aux panaches des dames,
Encore moins à ceux de leurs maris ; -
Il faut qu'ils soient de loin apperçus par leurs femmes,
Afin que les amans ne soient jamais surpris.
Revenons maintenant à la métamorphose,
Car c'est un point très-important.

Nouveau législateur je veux qu'en un instant,
D'après ce que je me propose,
Le code universel soit le scu d'un enfant.
Je rajeunis la palme, et j'ouvre une autre lice,
Dans ma toute-science et pleine autorité,
Après m'être bien consulté,
Je casse les vieux corps et la vieille milice,
Je licencie, & pour jamais,
Les respects, les soupirs, la timide tendresse,
Je recrute les indiscrets,
Afin d'en conserver l'espece :
Je proscris toute passion
Qui pourra survivre aux absences,
Aux femmes, comme de raison,
J'interdis les longues défenses,
Et veux qu'on songe à la moisson
Le lendemain des espérances.
Je réforme sur-tout ces profanes beautés
Si bizarres dans leurs allures,
Que d'imparfaites voluptés
Enlevent à l'amour, ainsi qu'à la nature,
Qui fuit de leurs boudoirs, à pas précipités,
Ces femmes, soi-disant, qui par indépendance,
De leur sexe isolé concentrant les désirs,
De la réalité saisissent l'apparence,
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.
Je veux des francs ébats et des ardeurs solides.
Loin de ma cour, tous ces petits pédans
Aux sens éteints, aux cœurs arides,
Ces Narcisses de cinquante ans,
Idolâtrant jusqu'à leurs rides
Les rigoristes désolans,
Les duegnes, les surveillans,
Les tuteurs, les invalides;
J'abolis les brevets, bannis les exacteurs,
Plus de maîtrises à Cythere,
Plus d'inconstans jurés, plus de jurés trompeurs,
Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire,
Sans gêne, sans contradicteurs.
Trompera qui voudra : liberté toute entiere,
Et ce sera, je crois, un profit pour les mœurs.
J'exige encor pour réforme authentique .....
Que dis-je ? à quoi pensé-je ? et quel aveuglement ?
Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,
Et vous avez pitié de mon gouvernement ?

D'ailleurs on exécute alors que je projette :
J'annonce une réforme, elle étoit déjà faite :
Car pour me deviner, le François est charmant.
Eh bien ! je vous remets les rênes de l'empire.
J'abdique, vous régnez et le monde est soumis.
Les changemens vous seront tous permis :
Pour les faire adopter, vous n'aurez qu'à sourire.
Gouvernez mes états, afin qu'ils soient heureux,
Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles,
Les jeux pour combattans, les ris pour sentinelles,
Et mille amans sur pied, prompts à servir vos vœux.
Plein de langueur, où brillent d'étincelles,
Vos grands yeux noirs les rendront amoureux ;
Votre esprit fin et juste entretiendra leurs feux,
Et vous aurez un cœur qui les rendra fidelles.

De Paris, le 4 Juin 1776.

Un ouvrage intéressant, mais un peu métaphysique, c'est *l'histoire naturelle de la parole ou précis de la grammaire universelle*, extrait du monde primitif. Vous connoissez, Monsieur, ce qui a été dit de bon à ce sujet dans le dictionnaire encyclopédique où cet article est supérieurement traité ; pourtant ce nouvel ouvrage de M. de Gebelin se lit avec plaisir, et c'est, je crois, une preuve de sa bonté.

M. Laujeon a donné en trois volumes ses *propos de sociétés*, ou *recueil de chansons*, avec de riches ornemens typographiques, dont les libraires abusent jusqu'au ridicule aujourd'hui. On ne peut refuser à M. Laujeon d'être un charmant chansonnier, de composer avec grâce et facilité ces petits riens qui font les délices des sociétés. Il avoit mis ces trois volumes sur l'autel de l'immortalité, c'est-à-dire, sur le bureau de l'académie françoise, et s'étoit fait inscrire pour y obtenir un fauteuil ; malheureusement le Suisse avoit laissé une fenêtre ouverte et le vent a emporté les trois brochures. M. la Harpe plus fin avoit mis du plomb sous les

couvertures de ses œuvres, et avoit placé par-dessus ses opuscules, sa traduction de Suetone dont le poids a préservé l'offrande de la catastrophe arrivée au léger chansonnier. Je vous invite pourtant, Monsieur, à acheter de préférence, le recueil de M. Laujeon.

LA RÉMOULEUSE.

CONTE.

Certain gagne-petit, jeune et taillé, ma foi !
Pour gagner gros sur un cœur de fillette,
S'en alloit dans un bourg, chantant la chansonnette,
On m'a dit qu'il étoit aussi content qu'un roi ;
Je dis qu'il l'étoit plus ; car rouler la brouette
Et conduire un état ne sont pas même emploi.
On se lasse à force d'ouvrage,
Mon gars bâilla, puis dans un coin
S'en fut dormir vingt pas plus loin,
Dos contre mur, poing sous visage,
Lise vient à passer : Lise eut toujours l'esprit
Vif, enjoué, folâtre et rusé : Lise rit,
Voit la brouette, s'en approche,
Prend des ciseaux dans le fond de sa poche,
Met un pied où l'on sait, range son cotillon,
Et du sabot percé tire le goupillon.
L'eau tombe goutte à goutte, et les ciseaux de Lise,
Rasant la meule en feu s'aiguisent à sa guise,
C'est à dire assez mal : pour surcroît de malheur
Le cri du grais qui s'use éveille le dormeur.
Il se leve, il accourt : elle veut fuir et tombe.
Quand on a le pied pris, force est que l'on succombe.
Lise s'agite, hélas ! sans se débarrasser.
Telle on voit une pauvre grive
Que par la patte un fil vient d'enlacer,
Se débattre et se trémousser,
Sur-tout quand le chasseur arrive.
Le rémouleur demanda de l'argent,
» Je n'en ai point, lui dit la belle,
» Et mon affaire en est plus criminelle :
» Mais pour te payer autrement,
» Prends-moi vite un baiser comptant. »
Soit par timidité, soit plutôt par malice,
Il lui jura, d'un air novice,

Qu'il n'en prendroit qu'un seulement.
Un serment si nouveau déplut à la bergere,
Qui dit, en lui donnant ce baiser de franc jeu :
» Fripon, puisque tu prends si peu,
» Je vais chercher encor les ciseaux de ma mere.

De Versailles, le 8 Juin 1776.

Nos princes ont été attaqués successivement d'une maladie que l'on appelle la rougeole. Les personnes qui les approchent et qui ne voient point avec les lunettes des inoculateurs, prétendent qu'ils ont eu la petite vérole de la maniere la plus caractérisée. Pour moi qui ne tiens à aucun parti, je me borne à me réjouir du retour de leur santé.

Les spéculateurs ont cru voir dans l'élévation de M. de Clugny, un premier succès du parti qui cherche à faire rentrer M. de Choiseul dans le ministere. Il paroît cependant que ses efforts seront inutiles. M. de Maurepas, instruit de tout ce qui se passoit, a concerté avec le roi un moyen de lui faire découvrir le fil de l'intrigue qui se tramoit pour le subjuguer. Il est parti pour Pontchartrain, en prévenant le monarque de toutes les démarches qui auroient lieu, dans ce point de vue, pendant son absence. Deux fois par jour le mentor a reçu un courier de son maître qui l'instruisoit de tout ce qui se faisoit et disoit à cette intention. Le roi lui marqua même un jour qu'on lui avoit apporté une gazette angloise, où il se trouvoit que, si le duc de Choiseul étoit nommé premier ministre, comme il y avoit apparence, la France deviendroit plus puissante à-elle seule que toutes les puissances de l'Europe. Le jour du retour de M. de Maurepas, le roi dit en pleine cour : J'apprends que M. de Choiseul est à Paris ; que n'est-il à Chanteloup ? quand on a le bonheur

d'avoir une terre, c'est la saison d'y être. Tous les amis sont restés muets, et le lendemain le duc a quitté Paris.

Le roi témoigne au reste les plus grands égards à son auguste épouse. M. de Maurepas a voulu profiter d'une espece de redoublement de faveur près du monarque pour obtenir le rappel du duc d'Aiguillon à la cour. S. M. a répondu qu'elle y consentoit, mais que son consentement seroit nul sans celui de la reine. Le vieux comte a eu la bonhomie de solliciter celui-ci, mais un nom très-sec a été la réponse de la souveraine.

Dès que la reine eût su que l'ordonnance pour les divisions d'armées étoit sortie, et que le ministre de la guerre n'avoit point eu d'égard à ses recommandés, dans le choix des officiers-généraux, cette princesse l'a fait appeller et lui a fait des reproches fort vifs; M. de St. Germain s'est excusé du mieux qu'il lui a été possible, mais en concluant que tout étoit réglé et arrêté avec le roi et ne pouvoit conséquemment se changer, ce qui déplut très-fort à la reine. Le ministre crut prudent d'aller informer le roi de cet incident, mais il fut fort étonné d'entendre S. M. lui répondre: Tout cela est fort bon, mais je ne veux point mécontenter mon épouse. Ainsi arrangez-vous de façon à la satisfaire et prenez ses ordres.

De Versailles, le 15 Juin 1776.

M. de St. Germain éprouve un effet bien désagréable de ses opérations ministérielles; car son audience est déserte et on le fuit plus qu'on ne le cherche. Toutefois les officiers-généraux nommés pour les divisions que sa nouvelle ordonnance a établies, sont partis pour suivre les ordres qui leur ont été donnés, mais on craint

qu'ils ne rencontrent des difficultés et des oppositions très-fortes dans les villes de garnison, de la part de certains corps. Les maréchaux de France persistent dans leur opposition contre M. de Maillebois. Nonobstant les intentions que le roi leur a notifiées en faveur de ce général, ils viennent d'écrire à S. M. que, si elle persiste à lui confier une division, ils ne peuvent l'empêcher, mais qu'ils attendent de sa justice qu'elle n'exigera jamais qu'ils l'admettent comme maréchal de France. Ils s'appuient sur cet argument. « Tous les corps en France ont le droit de récuser ou de rejetter un membre qu'ils croient taché, M. de Maillebois l'est, sa proscription a été publique et confirmée par le feu roi, et certainement le premier corps de la noblesse militaire du royaume, est dans le cas plus que tout autre d'user de ce droit à la rigueur. M. de Maillebois se propose de rétorquer cet argument par celui-ci, qu'il proposera à messieurs de l'ordre du St. Esprit : « Je suis décoré comme vous des ordres du roi, et vous ne vous en plaignez pas, voici un corps qui me prétend indigne, c'est vous offenser en général, comme moi en particulier ; ainsi qu'il soit prononcé entre les deux corps ; ou je dois être chassé de l'un, ou admis dans l'autre.... »

Il étoit naturel que M. de Clugny plaçât au contrôle son ancien secrétaire le sieur Boucarel ; et en effet il succede au sieur La Croix renvoyé avec mille écus de pension. Ce Boucarel passe pour être fort honnête homme, mais par un malheur fort singulier, je vois toujours ici que celui qui entre dans une place de finance honnête homme, en sort riche et fripon.

Un voyageur Anglois a donné, il n'y a pas long-temps, *au Pont-de-Beauvoisin*, une scene

assez singuliere pour un homme de sa nation, qui devroit être accoutumé aux visites des commis de Douane, puisque son pays en est hérissé. Cet Anglois arrivé sur la frontiere, fut conduit à la Douane pour être présent à la visite que les employés devoient faire de ses bagages : il avoit dans sa malle environ trente paires de bas de soie pour son usage ; on le pressa d'en acquitter les droits, à raison de trois livres par chaque paire ; l'Anglois demanda aux commis si ces bas n'étoient pas à lui et s'il n'étoit pas le maître d'en disposer à son gré : « Personne ne vous conteste cette propriété, lui répondit-on : » à ces mots le voyageur étale ses bas, et les prenant les uns après les autres, il les coupe par le milieu, les jette dans la boue et les foule aux pieds avec toutes les apparences du plus grand sang-froid. Les employés eurent beau crier que ce n'étoit pas là ce qu'ils demandoient, l'Anglois continua son opération singuliere, aimant mieux se priver de ses bas que d'acheter le droit de traverser la France avec sa marchandise. Si cet homme soutient constamment son caractere ou son humeur dans son tour de l'Europe, il pourra bien avant la fin de son voyage se trouver avec ses malles vuides.

L'AMOUR DU SIECLE.

Près d'une belle on affecte un air tendre,
On rit, on pleure, on feint le sentiment ;
Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut on fait un agrément ;
En est-on las, on quitte brusquement.
En moins de rien l'affaire est terminée ;
C'est une énigme, elle amuse un moment,
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

De Paris, le 22 Juin 1776.

Rien n'est plus aisé, Monsieur, que de satisfaire

le desir que vous me témoignez d'être au courant de l'histoire des calembours. Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de me fournir ce moyen d'animer notre correspondance ; puisse ce goût prendre faveur chez vous comme il a subjugué toutes nos têtes françoises, vous n'aurez plus tant à vous plaindre de ma stérilité. C'est m'ouvrir d'ailleurs le champ de la gloire, mes lettres pourront servir à l'histoire des calembours, qui fait une partie essentielle de celle du dix-huitieme siecle, et je marcherai à la postérité plus sûrement que le grand chasseur de Laponie et celui qui a pensé manquer l'heure du coche. Le premier étoit Turenne (tue renne et l'autre Brutus qui vouloit perdre César (ses arrhes). Pour entrer en matiere, je vais vous extraire ce que j'ai trouvé de mieux ou de moins pitoyable dans les ouvrages merveilleux que cette année sur-tout a produits en ce genre. M. le comte de St. Cham.... auteur de la brochure intitulée : *Ah, que c'est bête !* l'a dédiée aux journalistes. « Je vois de mon bureau, leur dit-il, *l'année littéraire* qui prépare la foudre..... arrêtez : je vous jure *sur ma part du paradis*, car j'irai comme un autre, si vous me faites donner au diable ; oui je vous jure que je ne suis ni Voltaire, ni la Harpe, ni Marmontel, et que je ne me troquerois pas pour eux, puisqu'ils vous persécutent ; épargnez-moi donc. Je vous implore aussi, divin Mercure, vous qui ornez l'esprit, formez le goût et rendez la santé. J'ose me frotter à vous ; rendez-moi la pareille et prônez-moi. »

Voici le portrait d'une jeune personne à marier. « Elle a un très-beau chef d'accusation, des yeux piquans des deux, un nez muet, une bouche à feu, une gorge déployée, des mains levées, une chair de commissaire, une taille

douce, un ventre saint-gris, un cul de sac, une ame sensible à l'éperon, un cœur franc de port, et pour toute société un compatriote. Elle se coëffe fort haut, de peur qu'on ne l'accuse d'avoir la tête près du bonnet; elle ne met point de rouge, afin de parler sans fard; elle a toujours les mains nues pour que personne n'en ait les gants; elle n'habite que des lieux fermés, ce qui fait qu'elle n'a point d'airs; elle ne mange point de poule, de peur d'être ampoulée, ni de radis, pour ne pas mettre d'aigreur dans la société, et elle ne porte que des souliers plats afin que l'on ne dise pas qu'elle se donne des talons dans le cul.»

» Rencontre qui a eu des suites de couche: un soir je fus arrêté par une demoiselle qui avoit à peine trois lustres de crystal, elle m'aborda d'un air de sarabande.... Mon ami *fa sol la si ut*, me dit-elle, entrez chez moi; je loge au premier venu, j'ai deux pieces de crédit, l'une sur le devant, l'autre sur le derriere: vous y trouverez le feu de la concupiscence tout allumé, qui vous apprendra de quel bois je me chauffe; je vous donnerai mon blanc seing et un concert d'amateurs. Ce détail me plut à verse, je pris la main de la belle de nuit, qui m'introduisit dans sa chambre aux deniers, qu'elle avoit eu soin d'éclairer en bougie de Noël. Le mémoire de ses charmes étoit exact, je mis ma quittance au bas percé; je pris langue et je conversai selon la coutume de Paris. Elle nous fit servir une poularde étendue sur un lit de cresson, piquée de lard militaire, dont la mine éventée étoit des plus appétissantes: nous la mangeâmes jusqu'aux os de l'Avent: pour faciliter la digestion, je fis un tour de gorge; et entre la poire et le fromage, la princesse chanta avec une voix de pays admirable, un air de famille qui

me transporta au troisieme ciel (de lit). Quatre heures sonnerent ; comme j'allois quitter cette grâce suffisante, elle me dit : je change de vie tous les jours ; je veux me fixer entre les deux yeux ; donnez-moi un conseil de finance ; que feriez-vous à ma place publique ? — J'en changerois une bonne fois pour toutes, vous me paroissez une femme essentielle, je veux vous attacher à moi et vous donner mon cœur banal. — La demois.....elle majuscule accepta mon offre réelle, je baisai sa main d'œuvre et l'emmenai dans mon apparte...ment comme un laquais. J'ai vécu ainsi plus d'une année de grace sans inquiétude dans les jambes, et sans crainte de perdre mon trésor inépuisable, lorsqu'un soir et matin, en entrant chez moi, je trouvai dans les bras de mer de la perfide, un gaillard d'avant, échappé de la cour des aides qui faisoit l'enfant. Je frémis d'horreur à ce spectacle national, je fis un bruit confus qui mit l'a....larme à l'œil dans tout le quartier d'hiver ; après un pareil éclat de bombe, il fallut bien se séparer. » ....Ma foi, Monsieur, je crois qu'en voilà assez, et je suis obligé de vous demander grace. Il faut un courage supérieur au mien pour transcrire de pareilles fadaises ; j'avoue cependant qu'il faut être d'une gravité stoïque et attaqué d'une forte mélancolie pour n'en pas rire quelquefois. *Dulce est decipere in loco.*

L'un des nouveaux correspondans vrais ou supposés des auteurs de l'année littéraire, leur annonce un ouvrage rare intitulé : *la Peau de bœuf, comédie.* Le roman de ce drame est assez singulier. Un gentilhomme Allemand a le courage d'épouser une demoiselle dont l'humeur revêche et acariâtre avoit éloigné tous ceux que ses attraits avoient disposés à prétendre à sa main. Les

nouveaux mariés se querellerent d'abord à outrance, et la femme finit par devenir d'une douceur d'ange. Voilà le moyen qu'a employé le mari pour réduire ce caractere qui sembloit indomptable. « Un beau jour il fait dépouiller sa femme ; par son ordre elle est fustigée jusqu'au sang ; après quoi elle est mise dans la peau d'un bœuf nouvellement écorché, où l'on avoit jeté une grande quantité de sel et de poivre. Dans cet état elle est emmaillotée dans un berceau où des valets l'agiterent fortement, jusqu'à ce qu'elle promît avec serment d'avoir, par la suite, une aveugle déférence pour toutes les volontés de son mari. » Je connois des Françoises auxquelles ce remede n'auroit pas réussi, et qui auroient mieux aimé périr que de n'être pas toujours les maîtresses. Il est vrai que chez nous c'est un privilége du beau sexe que le plaisir de dominer ; une femme soumise est un être fort rare, et les maris accoutumés dès l'enfance à cette façon de voir, n'en sont pas pour cela plus malheureux. Tout en ce monde est affaire d'habitude. Par fois cependant, il se rencontre ici des hommes singuliers qui veulent être maîtres chez eux. Un nouveau marié de cette trempe s'apperçut dès le jour de ses nôces, qu'il auroit de la peine à dompter le caractere dominant et entier de la femme qu'il venoit de prendre ; il prit pour la corriger une voie analogue à celle qui a réussi à l'Allemand de la peau de bœuf. Le lendemain du mariage, il mena sa femme à la chasse ; un chien perd la trace de la bête ; le nouveau marié affectant le plus grand sang-froid, lui lâche un coup de fusil ; un autre chien part trop-tôt, autant de mort : la femme de regarder son mari avec beaucoup de surprise. — Mais, Monsieur, ces pauvres bêtes, qu'ont-elles fait ? —

Madame, je ne puis souffrir qu'on contredise mes volontés..... Le chasseur étoit descendu de cheval, il veut y remonter, le cheval se câbre, un coup de pistolet le jette à bas.... Monsieur, reprend la femme en tremblant, mais Monsieur.... — Madame, encore un coup, vous ne me ferez point changer de maniere et mon premier mouvement sera toujours de détruire tout ce qui me contredira.... La femme se tut, et au moyen de quelques leçons de cette nature, répétées de temps en temps, elle est devenue la plus soumise et la plus complaisante des épouses. Elle en a tellement pris l'habitude que, quoiqu'elle sache maintenant que cette conduite de son mari étoit une ruse, elle est encore pour sa docilité l'exemple des autres femmes.

On remarque que la plupart des témoins qu'avoit employés Dujonquai dans son affaire contre le comte de Morangiés, ont eu une fin funeste. Il y en a déjà dix ou douze qui ont subi diverses punitions judiciaires pour différens crimes. Le célebre cocher Gilbert qui a joué un si grand rôle dans ce procès singulier vient d'être mis en prison pour contrefaçon de signatures. Ces événemens ne sont-ils pas une probabilité en faveur du comte de Morangiés qui est néanmoins encore soupçonné par bien des gens?

De Paris, le 27 Juin 1776.

M. de Voltaire avoit écrit à Madame de Maurepas: « Si jamais M. Turgot cesse d'être ministre, je me ferai moine ». Depuis que ce ministre a été remercié et remplacé par M. de Clugny, Madame de Maurepas n'a point manqué de sommer M. de Voltaire de sa parole et il s'en est tiré par ce bon mot. « Oui, Madame,

je me fais moine, et de l'ordre de Clugny. » Il y a en France une congrégation de Bénédictins sous ce nom que porte notre nouveau contrôleur général. On a dit que M. de Guines a été fait duc à tort, à cause de Tort son ex-secrétaire.

A propos de M. de Clugny, je dois vous dire que les Anglois le craignent parce qu'ils lui adjugent de grands talens pour régir la marine, et savent qu'il ne les aime point : ils n'ont point oublié la chaleur qu'il a montrée, étant intendant de la marine à Brest, contre le chevalier *Gordon* condamné à mort, comme espion. On a dit qu'en mourant, cet infortuné avoit déploré la facilité qu'il avoit eue de se laisser aller aux suggestions d'un oncle qui lui avoit tracé ce chemin pour parvenir à la fortune. Aussi, je me rappelle cette épitaphe qu'on lui fit.

Un perfide vieillard séduisit ma jeunesse :
Un sage Magistrat confondit mes projets :
Une mort héroïque expia ma foiblesse :
Un peuple généreux me donna des regrets.

A peine M. la Harpe avoit-il approché de la table au tour de laquelle on lui a permis de prendre place, la semaine derniere, qu'on a lancé contre lui cette épigramme.

Funeste et glorieux fauteuil,
Toi, du talent le trône et le cercueil,
De ta vertu soporifique
Sur le pauvre Bebé répands l'heureux effet !
Pour être plus sûr de ton fait,
Endors-le-moi d'un sommeil léthargique.
Avec Timoléon, Gustave, Mélanie,
Et des conseils la froide rapsodie
Il faut rembourrer ton coussin.
Apprête-toi, voici le petit nain,
Il est niché. Gloire à l'académie !
Ah du fauteuil l'assoupissant génie
Vient d'opérer, il saisit le bambin.
Ah ! n'allez pas troubler sa paix profonde :
N'est-il pas juste, amis, qu'il dorme enfin
Après avoir endormi tant de monde !

Consolez-vous, Monsieur, de n'avoir point assisté à la réception de ce grand homme; vous en auriez rapporté comme moi un grand mal de tête et fort peu de plaisir; la séance a été longue, l'assemblée nombreuse, la chaleur excessive et le plaisir médiocre. M. la Harpe a ouvert la séance par son discours de remercîement que j'ai trouvé terre à terre, il a parlé de la maniere dont les gens de lettres doivent vivre, il a parlé de lui, de son desir d'être académicien, des espérances que les bontés de Messieurs avoient fait naître suivant le système reçu, il a parlé de Racine et de Fénelon, et pas un mot de Corneille, ni de Crébillon; on a applaudi une comparaison qu'il a faite, des vers qu'il a composés pour les prix académiques, dans lesquels il a célébré ses maîtres et ses modeles, aux chansons que répetent les soldats en marchant au combat, dans lesquelles ils célebrent les hauts faits de leurs généraux; il a fait une transition assez heureuse des trois regnes de Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI, qu'il a loués brièvement et adroitement, bien entendu que la palme des éloges est demeurée au dernier vivant qui représente la vertu sur le trône assise à côté des grâces; il a brûlé un grain d'encens pour Messieurs de Nivernois, de Beauveau, de Duras, de Montazet, qui tous étoient présens, et a fini par se répandre en éloges sur le papa grand homme, l'homme universel, le dictateur de la littérature, il a fait des vœux pour qu'il revînt en France, qu'il parût comme Sophocle sur la scene enrichie de ses productions, courbé sous les lauriers..... Ce morceau a été fort applaudi. Il a dit un mot de M. le duc de Saint-Aignan, dont il a loué les lumieres, la facilité des mœurs et cette douce sérénité qui l'a accompagnée jusques au tom-

beau, et qui étoit le gage de sa belle âme; M. Colardeau moissonné à la fleur de son âge, expirant sur le seuil du temple de la gloire, n'ayant jamais eu d'ennemis, et ayant mieux connu qu'un autre l'art de fléchir notre langue au rythme des vers, sans lui faire perdre de son harmonie, a obtenu le tribut des louanges que lui devoit son successeur.

M. Marmontel a répondu à ce discours; il a dit qu'il ne falloit pas pleurer M. de Saint-Aignan qui avoit rempli une des carrieres les plus heureuses dont on ait connoissance : il l'a peint comblé de gloire, d'honneurs, de richesses et d'années; il a rappellé une anecdote bien extraordinaire : que le pere de ce seigneur avoit vécu sous le regne de Henri IV, ayant eu ce fils à l'âge de septante-six ans; ce qui fait qu'entr'eux deux, ils ont vu huit générations de nos monarques, Louis XVI étant éloigné de huit degrés de Henri IV. Mais M. Marmontel s'est fort appuyé sur le sort de M. Colardeau : il a fait une longue description des derniers momens de cet auteur, il a dit que l'académie s'étoit flattée que la place qu'elle venoit de lui accorder pourroit le rappeller à la vie.... Il seroit sans doute bien intéressant pour les gens de lettres qu'on fût assuré de la certitude de ce spécifique. Le public a cru remarquer, qu'en louant M. Colardeau, on avoit beaucoup tiré sur M. Dorat, dont on avoit méprisé les productions volumineuses, faciles, mais futiles. L'académie a-t-elle voulu se justifier d'avoir donné l'exclusion à cet aimable littérateur ? je serois tenté de le croire. La seule phrase qui a été remarquée dans le long discours de M. Marmontel, a été l'éloge du roi, devant qui l'on pouvoit louer sans crainte toutes les vertus et blâmer tous les

vices. Il a observé aussi l'heureuse révolution qui s'étoit opérée dans l'administration, laquelle s'occupe à manifester son pouvoir par la persuasion et non par le despotisme de l'autorité... Mais quand il a fallu, selon l'antique usage, louer M. la Harpe, M. Marmontel a enveloppé le miel de ses éloges d'un persifflage si amer, sur son orgueil, son ambition, ses critiques, que le récipiendaire en a été tout décontenancé, d'autant plus que le public toujours malin applaudissoit à tout rompre les sarcasmes, et restoit muet au correctif de louanges. Les ennemis du nouvel académicien ont prétendu que c'étoit une espece d'amende honorable que l'académie avoit faite au public, en recevant ce jeune adepte, de l'avoir fait fesser publiquement par son directeur.

M. d'Alembert a terminé la séance par l'éloge de M. de Saci; il a dit d'abord que ce savant avoit été excepté de l'espece d'anathême qui semble avoir été prononcé contre les grands-hommes, en leur disant: Sois grand homme et sois malheureux. Mais on s'est apperçu que l'orateur, qui vient de faire une perte très-cruelle en la personne de Mademoiselle de l'Espinasse, avoit fait choix exprès de ce sujet, pour répandre des fleurs en public sur sa tombe. Il a profité de la circonstance de la liaison de la marquise de Lambert avec M. de Saci, pour peindre la douleur qu'eut la premiere lorsqu'elle perdit ce respectable ami; alors, comme échauffé par ce souvenir et cette ressemblance, il a peint avec les couleurs les plus énergiques les regrets d'une telle privation, il a dit combien elle faisoit désirer de quitter cette vie, où l'on éprouvoit tant de malheurs, pour se rejoindre à l'objet de ses affections, et il a établi

la nécessité pour les cœurs frappés de tels sentimens, de la croyance de l'immortalité de l'ame, dont il a assuré que le système avoit moins été un effort de génie qu'une émanation du cœur. Le ton dont il a prononcé cette espece de panégyrique, les larmes qui lui couloient des yeux, ont fait partager son attendrissement à tous les spectateurs. C'est sans doute une des plus belles prérogatives du génie, de pouvoir intéresser l'univers à ses plaisirs et à ses peines.

SATYRE AU COMTE DE***

Par M. Robbé de Beauveset.

Comte, dans qui l'Etre propice a mis
Les rares dons qu'à ses plus chers amis
Sa main encor dispense avec réserve,
O toi qui joins une facile verve,
Aux profondeurs d'un immense savoir,
Qu'en tes écrits tu fais si bien valoir:
Tu sus aussi cultiver chaque branche
De ce grand art par Locke approfondi,
Où le génie ose d'un vol hardi,
En s'élevant jusqu'aux sources de l'être,
Sonder Dieu même, apprendre à se connoître,
Et discernant l'esprit de ses ressorts,
Planter la borne entre l'ame et le corps.
Mais ce qu'en toi bien autrement je prise
C'est ce cœur droit, cette noble franchise
Du bon vieux temps, cette rare bonté
Que pare encore la douce urbanité;
Qui t'élevant au-dessus d'une offense,
A des bienfaits sait borner ta vengeance.
Tu t'en souviens: à quel fâcheux remords,
Tu sus livrer mon Pégase sans mords,
Quand dans l'accès d'un coupable délire,
Sur toi j'osois aiguiser la satyre,
Et décocher de mon arc forcené,
Un trait malin contre moi retourné.
Ah! si mes vers au temple de mémoire
Peuvent s'inscrire, et ma honte et ta gloire
S'y graveront; oui, cher Comte, je veux

Par ton exemple instruire nos neveux.
Qu'en ta vengeance il est de grandeur d'ame !
Oui, j'ai trouvé fort bonne l'épigramme,
Me disois-tu, mais, cher Robbé, pourquoi
Ne pas la faire en dînant avec moi ?
Depuis ce temps, ta bonté soutenue,
A mon secours est sans cesse venue,
Et du précepte, au code du chrétien
Recommandé, tu t'acquittas si bien,
Qu'il ne se vit jamais ami fidele,
Pour son ami s'armer de plus de zele,
Et que pour moi ton crédit déployé,
Dans tous les cas m'a toujours étayé.
Dès ce moment je dégorgeai ma plume
De tout son fiel, et je brisai l'enclume
Où je forgeois ces traits que Juvenal
Faisoit pleuvoir sur chaque original.
Je gourmandai mon esprit satyrique,
Et grace à toi, maint auteur empirique,
Repose en prix sous le laurier fané,
Dont je le laisse à son gré couronné.
Sans redouter la dent de mes couleuvres,
Le beau Champfort a publié ses œuvres.
L'Abbé le Blanc gratte sans crainte au seuil
De votre Louvre, en briguant le fauteuil;
Et vieux lion, l'âne à la Dunciade, (*)
Impunément m'a lâché sa ruade.
Je me suis fait une sévere loi,
De trouver bons les vers de Du Belloi,
Quand dans ton corps, on admit deux mazettes,
Qui pour mouture y portoient des gazettes,
Damon, Licas, n'ont point ouï ma voix,
Se récrier sur ce burlesque choix.
Si sur le Pinde un enroué se glisse,
Je lui présente un bâton de réglisse;
Et volontiers mortifiant mes sens,
J'applaudis même à ses sons glapissans.
Bref : pour jamais j'appris à m'interdire
L'art si facile à mon sens de médire,
L'art de fixer, redoutable inspecteur,
A son vrai taux la taille d'un auteur,

(*) *On sait, ou pour mieux dire, on ne sait pas, que l'auteur de la Dunciade a jugé à propos de parler de moi dans ce poëme si méchant, & pourtant si ennuyeux.*

Qui s'échassant sur sa trop haute idée,
Croit s'ajouter encore une coudée.
Si pour Duclos c'est un si grand régal,
De se juger à Théophraste égal,
Je le veux bien. Que Palissot, de Pope
Soit le rival, qu'Aubert surpasse Esope,
Que cet abbé, fabuliste affronteur,
En s'accollant avec Jean le conteur,
Pense avec lui se partager la pomme,
Et faire prendre un singe pour un homme, (*)
J'y consens, moi. L'écuménique Arrouet,
Peut sur sa tête entasser à souhait,
Enfant gâté de la belle nature,
Tous les lauriers de la littérature.
Qu'au tribunal où se trouvent proscrits
Les contempteurs de ses derniers écrits,
Je sois cité; tant mieux! Qu'on s'évertue
A mettre au tronc pour sa vieille statue,
Et que chacun, chez ce Pigal vanté,
Aille encenser son squelette sculpté,
Je ne l'empêche. Ai-je exhalé ma bile,
Quand des saisons le chantre mal habile,
Fit repentir un auteur médisant,
D'avoir osé bâiller en le lisant,
Et dans la geole, en gauche politique,
Eût fait cloîtrer l'audacieux critique?
Le bon Clément n'avoit pourtant pas tort,
Tout lecteur a droit de vie et de mort
Sur nos écrits, dès que du porte-feuille
Nous les tirons: tant mieux s'il les accueille.
Mais si, chantant en l'honneur des saisons,
Vous n'offrez même en été que glaçons,
Si vos vers plats sont sans goût, sans génie,
Si fatiguans par leur monotonie,
Ils rampent tous sur un plan mal fondu,
Dans un cahos où tout est confondu,
Quel droit auroient vos muses meurtrieres,
Nouveaux Denis, d'envoyer aux carrieres
Un Philoxene assez déjà puni
Par l'ennui seul dont l'ouvrage est muni?

(*) *On voit dans un joli médaillon l'abbé Aubert en regard avec la Fontaine.* Spectatum admissi risum teneatis.

Penser-vous donc que le cachot corrige
Un jugement que le bon sens dirige ?
Et, pour avoir encagé le railleur,
Votre poëme en devient-il meilleur ?
» Ainsi jadis, par le grand Gallilée,
» Vit-on la terre au repos rappellée,
» Bien qu'un décret eût à l'astre du jour
» Signifié de rouler à l'entour ?
Me suis-je plaint, quand l'auteur dont émane
Le drame altier qui peint le Métromane,
L'ami Piron, dont l'arc toujours tendu,
Toujours vous lâche un trait inattendu,
Humble et contrit, dans certaine préface, (*)
Se souffleta rudement sur ma face ?
Quand désirant d'expier certains vers
Bien scandaleux qu'avoit faits le pervers,
Il eût jugé pour cela nécessaire
De me choisir pour son bouc émissaire ?
En parallele, ayant donc mis les siens,
De noir, si fort il barbouilla les miens,
Qu'on nous eût pris, à nous voir l'un et l'autre,
Moi pour un diable et lui pour un apôtre.
En bon chrétien, j'oubliai ce délit,
Qu'offre sa prose où personne ne lit.
Pour m'en venger, a-t-il vu mes iambes,
Donner la chasse à ses froids dityrambes ?
Quand le parterre occit ses *fils ingrats*,
Fût-ce donc moi qui lui poussai le bras ? (**)
Seroit-ce enfin, si Montézume (***) tombe,
Sous mon sifflet que le héros succombe ?
Son vrai talent fut par moi respecté,
Et je l'ai vu toujours du beau côté.
Mon Apollon n'a pas mis en lumiere,
La vanité de ce pauvre Le Miere
Qui fit glapir des vers à la Clairon,
Si mal menés du correcteur Fréron.
Toutes les fois que l'affligé parterre
Porta quelqu'un de ses morts-nés en terre,

(*) La préface de la Métromanie ; qu'on prenne la peine de la lire.

(**) Peut-être le parterre eut tort.

(***) *Montézume* ou *Fernand-Cortès*, Tragédie médiocre tout au plus.

En long manteau, crêpe au chef, larme à l'œil,
N'ai-je donc pas toujours suivi le deuil ?
Quand il conçut dans ses projets si vastes,
Cet almanach, qu'il appelle ses fastes,
Où sont rimés dans son style Liégeois,
De petits faits pour chaque jour du mois,
N'ai-je donc pas canonisé la piece
De ce Lansberg de rétrograde (*) espece ?
Lorsqu'il peignit l'art où le Titien,
Et Raphaël triompherent si bien,
Ma voix hélas ! jusqu'aux célestes voutes,
Fit retentir l'éloge de ses croutes.
» Aussi, depuis ces chef-d'œuvres divers,
» Il n'apperçut au stérile univers,
» Aucun mortel dont le rare génie
» Pût s'élever à sa gloire infinie.
» Il croit que Dieu dans un beau moule à part
» *Fond tout exprès* l'ame qui lui départ. »
Qu'est à l'ouïr notre étonnant Racine ?
Un écrivain dont le style fascine,
Mais qui d'ailleurs, n'a ni ses sentimens,
Ni sa hauteur, ni ses grands mouvemens ;
Et ce n'est pas si petite merveille,
Qu'il veuille bien s'associer Corneille.
Hors ses écrits tout distille l'ennui.
Tous les talens, il les concentre en lui ;
C'est le beau type, et la cause premiere
N'a rien produit d'aussi grand que Le Miere.
Il pense enfin, que le ciel l'a traité,
En fait d'esprit, ainsi qu'en probité.
Et son génie au toisé de sa tête,
Est aussi haut que son ame est honnête.
Le bon Le Miere ainsi parlant de soi,
S'enthousiasme, et de si bonne foi,
Que volontiers l'auditeur lui pardonne
Les violons qu'à toute heure il se donne,
Et que chacun, pour entrer dans son sens,
Lui fait humer le petit grain d'encens.
Mais devant moi, quel vil écrivain passe ?
C'est Sabathier, ah ! qu'il te rende grace,

(*) Mathieu Lansberg ne lit que dans l'avenir ; Lansberg le M.... ne lit que dans le passé ; j'ai donc raison d'appeller ce dernier un Lansberg d'espece rétrograde.

D'avoir tari tout mon fiel cher. . . .
Sans quoi le traître expirero't ici.
Très-volontiers, je consens qu'il dénigre
Tous mes écrits, mais la griffe du tigre,
En me rangeant parmi les froids rimeurs,
Trop lâchement s'acharna sur mes mœurs.
Hé, que m'importe à quel bas coin me marque
Le faux poinçon de ce faux Aristarque,
Dont la censure et dont le jugement
Sont sans justesse et sans discernement;
Qui préférant aux Paschal, aux Nicole,
Les noirs docteurs de la proscrite école,
Décrie Arnaud et nous fait essuyer
L'éloge crud d'un frere Berruyer (*),
Qui va, plaçant les hommes rares,
Des noms de l'ordre inconnus et barbares;
Si que Paschal diroit encor fort bien,
Tout effrayé, l'ordre étoit-il chrétien?
Aussi voit-on dans les portraits qu'il trace,
Le faux s'unir à l'ignorance crasse. . . .
Il n'a rien lu: des faiseurs de journaux,
Des gazetiers, voilà les arsenaux
Où ce Pigmée aux géans qu'il relance,
Puise les traits que par derriere il lance.
N'en parlons plus: le vouer au mépris,
C'est le porter encor à trop haut prix. (**)
De cet abbé l'ame rébarbative,
A rembruni mon imaginative.
De ma gaîté pour faire ici les frais,
L'ami Linguet arrive tout exprès.
Vous avez vu sans façon ce grand homme
Aux orateurs d'Athenes et de Rome,
Se mesurant, s'asseoir entre les deux,
Ceint du laurier qu'il vole à chacun d'eux.
Gerbier tonnant dans notre aréopage,

(*) On voit bien que je ne fais pas ici le procès au style de Berruyer; je parle d'objets de plus grande importance: sa doctrine.

(**) Je crois avoir fait trop d'honneur à l'auteur des *trois siecles*, en parlant de lui; mais comme rien n'est plus ordinaire, chez ces gens-là, que la sotte vanité; j'ai bien voulu qu'il sût ce que je pense de son ouvrage, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que je le redoute.

Baissoit

Baissoit le ton devant lui, quel dommage,
Que du barreau le patron éconduit
Par bel arrêt se trouve enfin réduit,
En *piochant* (*) aux champs de l'analiste,
A manger seul le pain du journaliste !
C'est bien sa faute ; aussi, que le galant
N'exerce-t-il au Pinde son talent ?
Le Ciel donnant dans tout ce qu'il souhaite,
L'a fait d'un coup orateur et poëte.
Du bon Socrate avez-vous lu la mort ? (**)
C'est de génie un assez bel effort.
Quand on s'annonce ainsi dans la barriere,
On doit pousser assez loin sa carriere.
Mais son chef-d'œuvre est un recueil de vers, (***)
Qu'il fabriqua sur maints sujets divers.
Voulez-vous voir esquisser la maniere
Dont s'escrimoit sa muse printanniere ?
Figurez-vous dans celle des saisons
Où ces messieurs des petites maisons,
Plus exaltés, se trouvent plus en verve,
Que chacun veuille exercer sa Minerve,
Et faire entr'eux des ouvrages conçus,

(*) *Allusion au reproche de* piocher au Palais, *fait par M. L.... à un de ses confreres.*

(**) *En commençant cette tragédie Anitus dit, en parlant de Socrate :*

Il va noyer enfin dans son sang odieux
De la témérité l'exemple dangereux.

Noyer dans un sang l'exemple de la témérité ! *C'est bien autre chose que la fievre de la Princesse Uranie dans les femmes savantes*, noyée aux bains des propres mains *de la Princesse !*

(***) *On lit dans une certaine Epître de ce recueil, ces trois vers singuliers :*

J'ai senti dessécher et périr mon génie
Sous le poids de l'ignominie
Dont mon nom doit être couvert.

C'est M. L.... qui parle de lui.

Credo, quia sit divinitùs illi
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Virg. GEORG. *I lib.*

On pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le latin :

Vive Jésus ! il est sorcier, ma mere.
Gresset, VERVERT, *ch. 2.*

A frais communs sur leur métier tissus.
Momus bientôt désopilant leur rate,
Chaque pensée éclose disparate,
De leur cerveau jaillit sans liaison,
Et contrarie en tout sens la raison.
Dans leurs concerts, c'est la cacophonie,
Qui de leurs chants dirige l'harmonie.
Leurs violons, par leurs sons discordans,
Crispent l'oreille en agaçant les dents.
Bref vous avez la chimere que trace,
Dans le début de son poëme, Horace.
C'est le tableau des vers que le Rémois
Dictoit avant de rêver sur les loix;
Dont, par malheur, la discrette beurriere,
A consommé l'édition entiere.
Je ne serois d'avis qu'on adorât
L'esprit Pithon qui tourmente Dorat.
Si ne faut-il pourtant qu'on le méprise.
Léger poëte, il est fort à ma guise :
Trop foiblement maniant le burin,
Son Apollon n'est pas double de rein,
Mais dans ces vers Dorat retient captives
En ce temps-ci les grâces fugitives.
Souple, badin, délicat dans ses traits,
D'une toilette il fait bien les apprêts,
Et le mignon, d'une main assez sûre,
Sait à Vénus attacher la ceinture.
C'est si l'on veut, un joli papillon,
Bariolé d'azur, de vermillon,
Batifolant autour d'une ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque belle.
A l'œil du sexe il est tout plein d'appas.
Mais, mon ami, pour Dieu, ne chaussez pas
Le brodequin; la chaussure comique
Grimaceroit sur votre jambe étique.
Jamais *Thalie* inspirant vos écrits,
Ne vous admit entre ses favoris.
Votre talent au sien n'est analogue.
Vous ignorez les loix du dialogue :
Il vous faudroit plus d'art et plus d'élan,
Pour concevoir et digérer un plan.
Et votre intrigue ou nulle, ou mal nouée,
Du connoisseur ne peut être avouée.
Tel est le tic de tout jeune écrivain,
Que le trépied livre au souffle divin,

Par un succès dans un genre animée,
Sa muse veut hausser sa renommée.
Un madrigal sort de lui bien tourné?
C'est un garant que pour l'ode il est né.
Il s'émancipe, et tranchant du Pindare,
Du nez en terre il donne comme Icare.
Passablement quelqu'un de nos rimeurs,
Crayonna-t-il un portrait de nos mœurs,
Il croit pouvoir, génie à la Voltaire,
Mettre au théâtre un nouveau caractere;
Et le public, d'un concert de sifflets
Bien discordans, fera pour lui les frais;
Hé! mes amis, restons ce que nous sommes;
Un homme en lui n'eut jamais tous les hommes.
L'ambitieux du château de Ferné,
Crut que pour tout Dieu l'avoit façonné.
Le voilà donc qui vous leve boutique
Universelle: ode, drame, critique,
Philosophie, histoire, beaux romans,
Factum, discours, opéra, vers charmans,
Complet théâtre, où la muse riante
Va contrastant avec la larmoyante,
Satyre, épître, ouvrages mélangés
De prose et vers se trouvent arrangés
Sur son comptoir, à tout genre il se guinde;
C'est le Mercier le mieux fourni du Pinde.
Du géometre il emprunte le ton
A d'Alembert, calcule avec Newton,
Du grand Homere, en épique s'acoste,
Et court en fou les champs de l'Arioste.
Rendons-lui gloire: en traitant chaque objet,
Il n'est jamais au-dessous du sujet,
Mais il n'est pas ce qu'il imagine être,
Original, par-tout il a son maître.
C'est pour Pégase un assez doux fardeau,
Que de porter aux deux monts Colardeau.
Qu'en lui l'on vante et lyre harmonieuse,
Et de beaux vers tournure ingénieuse,
Et style pur, de bon cœur j'en conviens.
Mais ce n'est pas à cela que j'en viens.
Aux qualités qui lui sont accordées,
S'il pouvoit joindre un plus grand fond d'idées,
Si de soi-même inflexible censeur,
Il se rendoit un plus profond penseur,
Que chaque mot que l'harmonie honore,

TAYLOR INST. OXFORD

Mit plus de sens dans sa bouche sonore,
J'applaudirois : pour lui je suis honteux,
De voir souvent des riens en vers pompeux.
Ce sont enfans de naissance assez mince,
Qu'il a parés de la pourpre d'un prince,
Et qui d'emprunts richement habillés,
Vous font pitié quand vous les dépouillez.
Tout rabattu, mieux me vaut que je lise
Dans son latin la brûlante Héloïse,
Que de la voir rafraîchie à l'excès,
Dans le rimé du traducteur Français.
J'aime bien mieux me promener en prose
Dans ces lieux frais que l'Eurotas arrose,
Où Montesquieu, cet Albane charmant,
En traits naïfs peint ce beau couple amant,
Qui, couronné d'une simple guirlande,
Court à Vénus présenter son offrande,
Et la prier qu'au même nœud serrés,
Leurs cœurs lui soient à jamais consacrés,
Que d'y marcher gêné par le contexte
D'un vers oiseux, affoiblissant le texte.
Messieurs du Pinde, apprêtez vos archets,
Accordez-vous, voici le Beaumarchais,
Qui triomphant aux filles de mémoire,
Vient présenter son quadruple mémoire:
On va sans doute à ce grand tribunal,
Le proclamer auteur original.
Sur *sa Goëzman* quel sel Attique il verse,
Quand au palais avec elle il converse!
Qu'il fut gentil, quand il représenta
Marin, touchant l'orgue à la *Clota*,
Quand consommé dans notre art héraldique,
Du nouveau noble il fut l'écu critique,
Et qu'au milieu des sarcasmes, des ris,
Il le rendit la fable de Paris!
Qui mieux que lui mania l'ironie?
En lui Kerlon croyoit voir le génie
De ce Paschal, contre Ignace trouvé
Du ton plaisant le modele achevé.
Mais je ne sais si ma plume civile
Dois l'avouer au barbier de Séville.
Dans sa préface on le voit plaisanter
Si lourdement, qu'on a lieu de douter,
Tant du contraste on a l'ame saisie,
Si le mercure est aussi le Sosie.
De Rome ici quel est cet autre espoir,

Qu'au microscope on peut à peine voir (*)
Qu'il est content ! et comme il se rengorge !
A froid battu quelqu'écrit de sa forge
Est donc sorti ! ... Bon, il charme Paris
Il a tourné le plus grand des Henris
En vaudeville, et le petit comique,
Jouït enfin de son triomphe unique.
Laissons-le vivre : un trépas trop subit,
Peut dès demain lui fonder un obit.
J'aimerois, moi, d'Arnaud à la folie,
Si Dieu m'eût fait à la mélancolie
Enclin un peu : notre cher Baculare
Est né sensible, il conte avec tout l'art
Et tout le goût qu'en ses écrits peut mettre
Un romancier qui cherche à se soumettre
Tous ses lecteurs ; mais le sombre manoir
De son cerveau toujours tendu de noir,
Est le repaire où chaque oiseau nocturne,
Traînant le char de la mort taciturne,
Se réfugie : aux lueurs des flambeaux,
Sa muse en deuil descend dans les tombeaux,
Et ne se plaît qu'avec les pâles ombres.
Il n'a jamais que des images sombres
A présenter, et chez lui les amours,
En chappe noire officiant toujours,
Sont renfrognés. Sous son crayon austere,
Les voluptés perdent leur caractere.
Je ne fais cas, moi qui suis né rieur,
Des billets doux de ce juré crieur.
Et plus qu'Yong se montra-t-il sublime,
Il me fait peur, quand il ouvre l'abîme
Que sous mes pieds me creuse le trépas :
On l'attend mieux tout en n'y songeant pas.
Je sors contrit de sa triste lecture,
Si me faut-il courir à la pâture
De Rabelais, chez qui bien fêtoyé,
Je perds le noir que d'Arnaud m'a broyé.
Quoi qu'il en soit de sa lugubre prose,
J'aime bien mieux en prendre à grande dose,
Que de risquer la vapeur des pavots,

(*) *Voilà tout juste le petit Ascagne de l'Enéide...*
.... Ascanius, magnæ spes altera Romæ.
Æneid. l. 12.

Que Palissot verse sur ses travaux
Lorsque de Pope il essaya le rôle,
Convenons-en, il tint mal sa parole ;
Nous devions tous rire des plaisans traits
Dont il alloit égayer nos portraits ;
Mais quand on lut les vers du camarade,
On ne vit plus qu'un plaisant de parade,
Qui vainement invoquant la gaîté,
Ne rit jamais que d'un rire apprêté,
Traînant sans goût, sans imaginative
Sur le papier une plume massive,
Vouant toujours ses lecteurs à l'ennui,
Et par ses traits ne flétrissant que lui ;
Je voudrois bien qu'il nous dit à quel titre,
De nos renoms s'établissant l'arbitre,
En souverain il lance ses arrêts ;
Est-on si fier quand on a fait *Zarès*,
Quand tant de fois à la clameur publique
On est exclu de la scene comique,
Quand l'auditeur, qu'il a su rebuter,
Rechigne même à vouloir l'écouter ?
Quelle sottise ! à qui fera-t-il croire
Que ce Fréron qui dispensa la gloire
Si justement, qui du vrai seul épris,
A leur valeur taxa tous nos écrits,
Fut, pour avoir au Lorrain insipide
Rendu justice, un écrivain stupide ?
En sentinelle au double mont posé,
C'étoit sur lui que s'étoit reposé
Le dieu des vers. Du haut de sa guérite
Il foudroyoit les gens qui sans mérite,
Et qui sans verve au travail obstinés
Venoient fouiller ses parvis profanés.
Las ! il n'est plus et l'inflexible parque
Trancha trop tôt les jours de l'Aristarque :
Le dieu du goût en perdant ce censeur,
S'est vu ravir son plus fier défenseur.
Quel écrivain que ce fameux Cynique,
Auquel toujours l'implacable critique,
En vain tenta de livrer ses assauts !
Que devant lui l'on porte les faisceaux
De l'éloquence ; oui, dans l'illustre Athenes,
Son seul rival eût été Démosthenes.
Vous entendez que c'est le Génevois,
Qui fièrement me fait hausser la voix.
Quel feu sortt de sa plume électrique,

Brille et s'attache à sa dialectique!
Avec quel art il orne la raison!
Qu'est notre Arouet, mis en comparaison,
Dont les flatteurs nous vantent tant la prose?
Le mot l'occupe et Jean-Jacques la chose.
Son mâle style est un feu dévorant.
De son cerveau quel rapide torrent
De sentimens et de hautes idées,
Répand par-tout ses ondes débordées!
Comme est musclé ce raisonneur profond,
Quand il combat, et pour jamais confond
Cet insensé qui veut que l'ame altiere
Soit le produit d'une vile matiere!
Que n'eût-il pas des humains mérité,
Si ne s'armant que pour la vérité,
Il n'employoit son nerf hétérodoxe,
A renforcer par fois le paradoxe!
D'autant plus même en ce cas, dangereux,
Que des mortels né le plus vigoureux,
Il n'est athlete, allant à sa rencontre,
Fort de jarret, qui puisse tenir contre;
Et que par lui le vulgaire encha'né,
Marche à son char en esclave traîné,
Avec regret je quitte ce grand homme;
Mais en courroux, le dieu des vers me somme
D'expédier un certain avorton,
Qui sur le Pinde osant donner le ton,
Veut à chacun voir porter son écharpe.
La rime assez vous conduit à la Harpe.
Par le public à sa valeur prisé
Le nez encor des cinq châtes brisé,
Chargé de vers que ma muse anodine
Si pesamment fait quand elle badine,
Quand elle vise à la légéreté
Du petit chien par maître Jean vanté,
Mais qui toujours a le verbe emphatique,
Et boursouflé s'il se monte au tragique.
Fier des lauriers qu'au louvre il a reçus;
Des mains des pairs sur son compte déçus;
Tenant, enfin, le sceptre du mercure,
Ce petit homme exerce sa censure
En vrai sultan. Du Pinde il fait bacha
A triple queue un sot qu'il s'attacha;
Et prédestine à la fatale tresse,
Tous les gosiers qui choquent sa hautesse.

Du philosophe en qui tout préjugé
S'anéantit, protecteur, protégé,
Il s'est rendu la trompette bruyante,
Aussi poussé par la secte régnante;
Nous le verrons, jettonnier radieux,
Briller au cercle où dissertent nos dieux.
Quel démon vient de m'agiter encore?
De mon cerveau, cher comte, il vient d'éclore
Des vers frappés au coin le plus mordant,
Et la satyre aiguise encor ma dent.
Ma foi Collins qui rompant l'équilibre,
A soutenu que l'homme n'est pas libre,
Avoit raison. Nous sommes emportés
Par le torrent où nous sommes jettés,
Bon gré, malgré. Mais à quoi donc s'amuse
Me diras-tu, ton indocile muse?
Laisse en repos nos auteurs indigens.
Pourquoi heurter l'amour-propre des gens?
En renversant l'idole favorite,
Qu'ils se font tous de leur petit mérite?
Ah! laisse-les, se croyant possesseurs
De tous les dons qu'épanchent les neuf Sœurs,
Planer gaîment jusques à l'Empirée.
Tels que ce fou, qui du port de Pirée
Dans le lointain observant les vaisseaux
Qui sillonnoient la surface des eaux,
Irus de fait, mais Crésus en idée,
Croyoit à lui chaque nef abordée.
Quel est l'auteur ennuyeux à périr,
Que ta recette ait jamais pu guérir?
Je n'en sais qu'un que ton bras énergique
Ait désarmé de son poignard tragique;
Et dont tu fis par ton vers correcteur,
D'un froid poëte, un joli prosateur;
Si fallût-il encor que ton tonnerre,
Fût secondé des sifflets du parterre.
Crois-moi; renonce au lot de Juvénal,
Laisse le soin aux scribes de journal,
D'apprécier chaque écrit subalterne,
De nos intrus au parnasse moderne,
Et t'élevant à de plus hauts objets,
Poursuis le cours de tes premiers projets.
Quand verrons-nous s'élancer de la presse,
Certain poëme où ta plume s'empresse
A détromper, par de mâles efforts,

De leurs erreurs, messieurs nos esprits-forts,
Qui partisans d'une raison trop fiere,
Ont de la foi rejetté la lumiere?
Dans cette lice où tu fus appellé,
Resteras-tu court d'haleine, essoufflé,
Laisseras-tu de ta main rebutée,
Tomber la palme à ta gloire apprêtée?
Crois-moi : secoue, utile au mécréant,
A ton génie un repos messéant.
Fais éclater à son ame frappée,
La vérité pour toi développée.
Ce noble emploi ne te va-t-il pas mieux,
Que d'exercer le talent odieux
De la satyre, et que d'user ta poudre,
A tirailler sur gens qui, sans ta foudre,
Au sein des airs prenant un vol trop haut
Par leur poids seul retomberont bientôt?
D'ailleurs, ami, ta plume doctorale,
Qui de tout temps se piqua de morale,
Doit malgré toi te forcer d'enrayer
Dans ce chemin que tu sus te frayer.
Est-il licite en plein christianisme,
D'aller donner sur le charlatanisme
D'auteurs adroits, avides de renom,
On ne sait comme, ayant acquis un nom?
En conscience un malheureux critique,
Qui d'un seul trait de sa plume caustique,
Ravit aux gens leur gloire et leur état,
Peut-il dormir sur un tel attentat?
Aimer la gloire et l'estime des hommes,
Est naturel à tous tant que nous sommes.
On peut si bien de ce lot idéal
Grossir son être, écrivoit Saint Réal,
Qu'on devroit même accorder en échange
D'un mauvais livre, un tribut de louange,
A l'écrivain qui sans y réussir,
A pour nous plaire employé son loisir,
L'équité stricte, adjugeant récompense
A qui pour nous sut se mettre en dépense,
Or qu'un auteur ou par brigue, ou par art,
Soit festoyé de même que Ronsart,
Qu'un D.... t à son siecle en impose,
Pourquoi troubler sa vaine apothéose?
Hé! de quel droit le dessaisir d'un bien,
Que l'on consent à lui donner pour rien?

A fonds perdus, à rente viagere.
Qu'il place au moins sa gloire passagere ;
Et qu'il descende au tombeau, convaincu
Qu'en sa personne un grand homme a vécu ;
Est-ce un forfait que de s'en faire accroire ?
Quel si grand tort a Raynal de se croire
Un écrivain comparable à Vertot ?
Ah ! qu'il jouisse : laissons-le plutôt
Complaisamment embrassant sa chimere,
Que détrompé par la satyre amere.
Songeons qu'il n'est que la postérité,
Qui puisse aux morts dire la vérité.
Qu'à la bonne heure, un satyrique tombe
Sur un auteur dont le froid de la tombe
Met à couvert l'orgueil enseveli ;
Dès qu'il a bu les ondes de l'oubli,
Que son scalpel s'exerce sur l'ouvrage,
L'utilité faire pardonner l'outrage.
Mais disséquer un auteur tout vivant !
Dans son cerveau faire entrer bien avant
L'acier perfide et fouillant dans son ame !
Déchiqueter cette mesquine trame,
Où sont ourdis ses vers fastidieux ;
A l'œil du sage est un trait odieux !
Vous aurez beau nous citer Perse, Horace,
Et Juvénal, et ceux de notre race
Qui s'en aidoient, Regnier et Despréaux,
Des sots auteurs ces rigides fléaux,
L'erreur fût-elle encor plus générale,
Ne prescrit point contr'une loi morale.
Or cette loi qui défend d'usurper
Les droits d'autrui, doit-elle moins frapper
Sur le renom que des fausses merveilles
Leur ont acquis au prix de tant de veilles ?
Cet aliment de tout être bien né,
Qu'au plus grand jour le ciel a destiné,
Qui le fait croître et qui seul dans son ame
Des grands talens peut allumer la flâme,
La gloire est-elle un bien moins précieux,
Que l'or qui flatte un traitant orgueilleux ?
N'en doit-on pas excuser la manie,
Quand on a vu marchander le génie
Du grand Corneille, au jaloux Richelieu,
Comme jadis Simon l'esprit de Dieu :
Fort bien, dira quelque fâcheux Saumaise :

Par beau sophisme appuyez bien la these,
Vous les verrez intrus chez Apollon.
Bouleverser tout le sacré vallon,
Changer ses loix, ses maximes, son code,
Par leurs écrits plus passans que la mode,
Gâter le tact aux jeunes aspirans,
Prescrire, enfin, s'érigeant en tyrans,
Au dieu du goût des rites dans son temple.
Effrontément se citant pour exemple,
Les plus chétifs, tout jusques à Mercier,
De l'Elicon prendront le sceptre altier;
Et nous verrons bientôt notre patrie
Se replonger dans cette barbarie,
Que prêcha tant l'orateur Génevois,
Si nul patron ne prend en main ses droits.
Ne faut-il pas opposer une digue
De main de maître, à la veine prodigue
De ces grimauds de versificateurs,
Encouragés par leurs adulateurs?
Quoi! préférant à l'intérêt des lettres
Leur vanité, j'admirerois leurs maîtres!
Plus patient que le mordant Gilbert,
J'accorderois au mielleux St. Lambert
Le naturel et la délicatesse
Qu'Anacréon fit sentir à la Grece?
Et pour complaire au trop gentil Bernard,
Du doux Nason je lui verrois tout l'art?
Non ne ferai; je veux que ma satyre,
De léthargie à la fin vous les tire,
Et qu'elle soit le magique miroir,
Où tel qu'il est obligé de se voir,
Tout écrivain qui ternira la glace,
Brisant son luth, se remette à sa place;
Si qu'à Vulcain livrant ses vers rempans,
On n'ait plus lieu de rire à ses dépens.

De Paris, le 2 Juillet 1776.

On vient de publier une traduction en vers libres du Parapilla du chevalier Marini. Elle est d'un M. de la Borde, Lyonnois, homme d'esprit. Sa tournure est gaie et originale. Le traducteur, plus décent que l'auteur, a évité de nommer les choses par leur nom, et cette polissonnerie n'en est devenue que plus piquante.

Une brochure qui fait bien plus de sensation que des plaisanteries sur une matiere connue et rebattue depuis la création du monde, c'est celle-ci : Mémoires de l'abbé Terrai, contrôleur général, contenant sa vie, son administration, ses chûtes ; avec une relation de l'émeute arrivée à Paris en 1775 avec cette épigraphe : *Illi robur et aes triplex circa pectus erat....* Ce pamphlet, assez médiocre quant au style, offre une infinité de traits curieux et méchans, que vous n'avez peut-être jamais sus, ou qui ont été défigurés en parvenant jusqu'à vous.

« L'abbé Terrai est fils d'un tabellion ou notaire de Bomis en Forez, petit village situé près de Lyon. Il appartient à une famille obscure, et doit sa fortune à un oncle médecin qui lui acheta une charge de conseiller au parlement. Il s'y acquit quelque réputation et parvint par son dévouement aux volontés de la cour, à fonder les espérances que son ambition lui suggéroit. Il s'étoit flatté de remplacer M. de l'Averdy. Le duc de Choiseul ayant fait nommer M. Maynon d'Invau au contrôle général, l'abbé Terrai tourna le dos au parti de la cour et chercha à se raccommoder avec sa compagnie. La finesse de sa conduite n'échappa pas au chancelier Maupeou qui croyant voir en lui l'homme qu'il lui falloit pour seconder ses projets, saisit la premiere occasion de culbuter M. Maynon et obtint sur le champ, du roi, la nomination de l'abbé. Ce nouveau ministre avoit par sa conduite passée, fait assez connoître son caractere, pour que les gens sensés prévissent les maux qu'il feroit à la France. On disoit plaisamment qu'il falloit que les finances fussent bien mal, puisqu'on leur donnoit un prêtre pour les administrer ; qu'il falloit une foi

bien vive pour croire à la résurrection du crédit qui étoit enterré (en Terrai).»

« L'abbé ministre ne tarda pas à faire des siennes. Les suspensions et réductions allerent leur train. M. le président Hocquart se trouvant à dîner avec lui chez M. le premier président, sur ce que le contrôleur, pour justifier ses opérations forcées, prétendoit qu'on ne pouvoit tirer de crise la France, qu'en la saignant, lui répondit vivement : Cela se peut; mais malheur à celui qui se résout d'en être le bourreau. Au reste on rioit, on plaisantoit à la maniere Françoise. Le jour de l'ouverture de la nouvelle salle d'opéra, on étouffoit dans le parterre, quelqu'un s'écria : Ah ! où est notre cher abbé Terrai ? que n'est-il ici pour nous réduire de moitié ! C'étoit le temps où Billard venoit de faire sa banqueroute. On trouva une nuit à la porte du contrôle général, cette inscription : Ici l'on joue au noble jeu de billard. On prit dans la suite, et l'on renferma à la bastille l'auteur de ce placard : l'abbé ordonna qu'il y resteroit jusqu'à ce que la partie fût finie. Voilà comme il se vengeoit des sarcasmes et des bons mots dont on l'accabloit. On en étoit rarement puni, mais il railloit de son côté. Un des principaux coriphées de l'opéra pour le chant, pensionnaire du roi, étant venu solliciter auprès de l'abbé son paiement, il lui répondit, qu'il falloit attendre, qu'il étoit juste de payer ceux qui pleuroient avant ceux qui chantoient. L'abbé ministre appelloit ses mercuriales, les arrêts du conseil dont il avoit une fabrique si féconde qu'on en publioit tous les mercredis. »

Voici comme l'auteur des mémoires explique le mystere inique de la suspension du remboursement des rescriptions et billets des fermes, qui succéda immédiatement aux assurances for-

melles que l'abbé Terrai avoit données par écrit contre le bruit qui s'étoit répandu du projet de cette opération. « M. de Choiseul sentoit dès ce moment ce qu'il avoit à craindre de deux hommes tels que Maupeou et Terrai. Il vouloit les faire sauter et commencer par le contrôleur qui étoit l'un des plus fermes soutiens du parti du chancelier. M. de la Borde, banquier de la cour, est l'homme que le duc de Choiseul prend pour l'agent de cette révolution. Il avoit alors le département de la guerre, et il engagea le banquier à refuser son crédit ou à le mettre à un trop haut prix, dans un moment d'embarras, pour faire face à la solde des troupes. Le contrôleur général sentit d'où partoit le coup : plus fin que son ennemi, il fut trouver le roi, il lui rendit compte de la position où il se trouvoit et lui dit, qu'il n'y voyoit d'autre remede, que de renvoyer ceux qui sacrifioient le bien de l'état à l'envie qu'ils lui portoient, ou de suspendre le paiement des billets des fermes et des rescriptions. Ce dernier parti fut agréé par le roi et l'arrêt du conseil fut minuté en silence et signé probablement hors du conseil. L'abbé Terrai, pour faire tourner entiérement contre le ministre de la guerre, le moyen même par lequel celui-ci avoit voulu le perdre, et pour s'en venger en le mortifiant, ne manqua pas d'insérer dans l'arrêt du conseil, que le motif de la suspension étoit la nécessité de pourvoir au paiement de la solde des troupes. Sitôt que M. de Choiseul eût appris la résolution prise par le roi à cet égard, il envoya le banquier la Borde à l'abbé Terrai, pour lui offrir de faire face à tout. Le banquier fut mal reçu et disgracié entiérement. Le public chercha encore cette fois quelque consolation dans les plaisanteries et les jeux de mots ; on dit que l'abbé

Terrai étoit sans foi, qu'il nous ôtoit l'espérance et nous réduisoit à la charité. Il y a dans Paris une rue qu'on appelle Vuide-Gousset : un beau matin, on en trouva le nom effacé et l'on avoit écrit rue Terrai. »

Je ne rouvrirai pas, en m'appesantissant sur les suites de cette funeste opération et sur les circonstances qui l'ont accompagnée, une plaie qui saigne encore, et dont la crise a produit une révolution entiere dans le système financier. Je glisserai aussi légérement sur l'aventure des parlemens dont vous êtes sans doute fort ennuyé. Je vous parlerai seulement d'une estampe faite à l'occasion de certain arrêté dans lequel le parlement assurant le roi de son dévouement le plus absolu, lui offroit les fortunes, les charges et les vies des magistrats. Cette caricature représentoit le roi entouré du chancelier, du controleur-général et de Madame du Bary. Le premier président arrivoit avec un petit panier chargé des bourses, des robes, des mortiers et autres ornemens de la magistrature, et des attributs physiques de la virilité des membres de la compagnie.... L'abbé Terrai se jettoit sur les bourses, le chancelier sur les robes et Madame du Bary sur le reste. Le roi paroissoit étonné de ce qu'il ne lui revenoit rien.

« C'est à-peu-près dans ces circonstances que le comte de Clermont vint à mourir. L'extinction de 300 mille livres de rentes viageres que ce prince avoit sur le roi devoit enrichir d'autant la couronne. L'abbé, ministre, trouva le moyen de s'enrichir lui-même en cette occasion, en faisant sa cour à la maîtresse et à un favori du monarque. Cette somme n'entroit pour rien dans les arrangemens qu'on avoit pris, on pouvoit donc en disposer sans risques : elle fut partagée

entre la comtesse du Bary, l'abbé, et le comte de la Marche qui demanderent réciproquement les uns pour les autres. «

Les anecdotes sur Madame du Bary, le journal historique de Maupeou, la lettre de l'abbé Terrai et tant d'autres brochures qui vous ont suffisamment instruit, Monsieur, de l'histoire des amours de ce ministre, de ses liaisons avec Destouches et même des opérations de finances qui l'ont fait détester. Vous connoîtrez encore le génie et les vues d'ambition qui l'animoient, par deux ou trois anecdotes qui manifestent son adresse et son habileté en refus de cour.

La famille du Bary voyant le frere d'une ancienne maîtresse du roi, en possession de la place d'intendant général des bâtimens, se complaisoit dans l'idée que cette présidence des arts étoit due à ceux qui avoient fait leurs preuves dans le plus précieux de tous, celui d'amuser le monarque. Le contrôleur leur offrit un moyen de supplanter le marquis de Marigni. « Le roi, leur dit-il, est trop foible pour ôter de sang-froid et sans mécontentement cette place au Poisson; cela dépend de moi, puisque je puis, s'il me plaît, y répandre l'argent, sans lequel elle est en mauvais ordre, et la faire languir encore plus, en le refusant. Je vais tenir de plus en plus rigueur au marquis sur cet article, profiter de cela pour me faire nommer son successeur. Au bout de quelque temps, mes grandes occupations me serviront de prétexte pour demander que cette place passe à quelqu'un d'entre vous. » Les choses se passerent ainsi, mais l'abbé garda la place dont il déclara qu'il ne se dessaisiroit que contre celle des sceaux dont il vouloit dépouiller M. de Maupeou. On fit à ce sujet et sur ses prétentions au cardinalat, l'épigramme suivante.

Certain abbé visant aux sceaux,
Ainsi qu'aux dignités du plus haut ministere,
S'adresse, dit-on, au Saint Pere,
Pour être colloqué parmi les cardinaux.
» Quoi, S. Pere, dit-il, seroit-ce une arrogance
» De tendre au même rang où Dubois fut porté?
» Non moins que lui, j'ai la naissance,
» L'esprit, les mœurs, la subtilité;
» En outre, mieux que lui, ne suis-je pas noté;
» Connois-toi mieux, lui répond le S. Pere..
Saintement animé d'une juste colere,
» *Satanas, vade retro!*
» Va conter ailleurs tes sornettes
» Jamais tu n'auras de chapeau;
» Il ne te faut que des cornettes.

On avoit donné au contrôleur le sobriquet de *grand houssoir*, nom qui convenoit assez à sa figure et à sa besogne. Il houssa terriblement les fermes, au renouvellement du bail. Les nouvelles croupes et les intérêts qui furent donnés à la famille du Bary et aux créatures du ministre des finances, firent beaucoup crier les traitans. Il reçut, à cette occasion, une lettre assez plaisante de Mlle. Arnoult, de l'opéra: la voici.

« Monseigneur, j'avois toujours ouï dire que vous faisiez peu de cas des arts et des talens agréables. On attribuoit cette indifférence à la dureté de votre caractere. Je vous ai souvent défendu du premier reproche; quant au second, il m'eût été difficile de m'élever contre le cri général de la France entiere; cependant, je ne pourrois me persuader qu'un homme aussi sensible que vous aux charmes de notre sexe, pût avoir un cœur de bronze. Vous venez même de bien prouver le contraire: vous vous êtes occupé de nous, au milieu de l'affaire la plus importante de votre ministere. Forcé de gréver la nation d'un impôt de 162 millions, vous avez cru devoir en réserver une partie pour le théâtre.

lyrique, et les autres spectacles. Vous savez qu'une dose d'Allard, de Cailleau, de Raucourt, est un sûr narcotique pour calmer les opérations douloureuses que vous lui faites à regret. Véritable homme d'état, vous en prisez les membres, suivant l'utilité dont ils sont à vos vues. Le gouvernement sans doute, en temps de guerre, fait grand cas d'un guerrier qui verse son sang pour sa patrie, mais en temps de paix, le coup-d'œil d'un militaire mutilé ne sert qu'à affliger, qu'à exciter les plaintes et les murmures des François déjà trop disposés à geindre. Il faut des gens au contraire qui le distraient et qui l'amusent. Un chanteur, une danseuse, sont alors des personnages essentiels, et la distinction qu'on établit dans la récompense des deux especes de citoyens est proportionnée à l'idée qu'on en a. L'officier estropié arrache avec beaucoup de peine, et après beaucoup de sollicitations et de courbettes, une pension modique, elle est assignée sur le trésor royal, espece de crible sous lequel il faut tendre long-temps la main avant de recueillir quelques gouttes d'eau. L'acteur est traité plus magnifiquement; il est accolé à une sang-sue publique, animal nécessaire qu'on fait ainsi se dégorger en notre faveur, de la substance la plus pure dont il se repaît. C'est à pareil titre sans doute, Monseigneur, c'est à la profondeur de votre génie que je dois attribuer le prix flatteur dont vous honorez mon foible talent. Vous m'accordez, dit-on, une croupe! ce mot m'effraieroit de toute autre part. Mais c'est une croupe d'or. Vous me faites chevaucher derriere Plutus! je ne doute pas que dressé par vous, il n'ait les allures douces et engageantes. Je m'y commets sous vos auspices et cours avec lui les grandes aventures. Puissiez-

vous en revanche, Monseigneur, ne jamais trouver de croupes rebelles ! Puissent toutes celles que vous voudrez caresser, s'abaisser sous votre main chatouilleuse ! Puisse la plus orgueilleuse se laisser dompter par vous et recevoir votre grandeur avec ce frémissement délicieux, présage du plus heureux voyage, toutes les fois que vous galoperez dans les riantes vallées d'Idalie. »

Paris, 4 Janvier 1774.

Mademoiselle Arnoult reçut la réponse suivante.

Versailles, le 8 Janvier 1774.

« On vous a mal informée, Mademoiselle, vous n'avez point de croupe dans le nouveau bail, ainsi vous ne chevaucherez derriere aucun fermier-général ; mais il vous est très-permis d'en faire chevaucher quelqu'un devant ou derriere vous. Cet accouplement ne vous sera pas moins utile ; il est même plus commode en ce que, pour la mise, il n'exige qu'un très-petit fond d'avance. »

L'abbé avoit porté ses vues sur les arts et métiers, mais avec des intentions bien différentes que celles de son successeur. Il en vouloit faire une ressource de finance, et son système étoit directement opposé à celui de M. Turgot. Il vouloit rendre les maîtrises héréditaires et faire rapporter au roi la plus grande partie des droits de réception qui étoient fixés à diverses sommes depuis 3000 jusques à 50 mille livres. L'auteur des mémoires assure que l'abbé qui n'avoit pas craint de révolter les ordres les plus éminens de l'état, eut peur en cette occasion. Ce ne fut pas sans doute de la menace des pâtissiers qui déclarerent qu'ils jetteroient dans leur four le premier homme qui viendroit leur intimer des ordres à cet égard.

Il n'y a pas une anecdote dans le petit ouvrage que je disseque, qui ne fournisse la preuve d'une grande vérité dont tout le monde parle et sur laquelle peu de gens réfléchissent; c'est que dans une cour où tous les ministres ne sont pas des gens vertueux, les plus petits intérêts particuliers sont toujours, sans exception, le premier mobile des événemens les plus importans et d'où dépendent le bonheur ou le malheur de la nation, la stabilité de sa constitution et conséquemment sa splendeur ou sa décadence. L'édit qui remit le droit du joyeux avénement pour celui de Louis XVI à la couronne, n'étoit de la part de l'abbé Terrai qu'un trait de politique purement personnel et dont l'unique objet étoit de gagner la confiance d'un jeune prince qu'il savoit avoir des vues droites, aimer le bien et le vouloir faire, et sur-tout être aimé de ses sujets. Notre écrivain prétend que cette remise d'un droit chimérique étoit mal vue, et préjudiciable de plusieurs manieres aux intérêts de la nation. « Ce droit, dit-il, n'a jamais eté perçu légalement, c'est-à-dire, par un enregistrement fait avec délibération libre dans le cours; et le tripot d'alors, en enregistrant l'édit qui le remet, a fait à la nation le tort irréparable de le reconnoître indirectement. Peut-être eût-il mieux valu mettre cet impôt qui porte sur-tout sur les gens riches en aisés et en supprimer de plus onéreux, d'autant qu'il se seroit à coup sûr fort étendu, par l'intelligence de l'abbé, et que des calculateurs connoissant tous ses talens, en présumoient le produit à 80 millions. »

L'abbé Terrai après avoir manqué d'être assommé par le peuple en divers endroits, pensa mourir de faim dans une de ses terres. Ses vassaux lui couperent les vivres un beau jour, en pillant

la provision que son maître d'hôtel lui apportoit, et l'abbé alla se cacher je ne sais où. Voici un mot très-heureux que dit le comte d'Aranda lorsqu'on lui apprit le renvoi de ces ministres : comme cet événement eut lieu le jour même de la St. Barthelemi, jour qu'on ne peut se rappeller sans frémir, on disoit devant cet ambassadeur : Voici une belle St. Barthelemi de ministres ; — oui, répondit-il, car ce n'est pas le massacre des innocens.

De Paris, le 8 Juillet 1776.

RÉPARATION aux voleurs François que j'ai précédemment inculpés de bêtise et de maladresse. J'apprends qu'un filou a eu assez de finesse pour voler un religieux avec sa propre approbation et en toute conscience. Un quidam se présente chez les peres de la Doctrine et demande un des gros bonnets de la maison pour se confesser à lui. Ces messieurs tiennent boutique ouverte d'absolutions et trouvent doux pour plusieurs raisons, de les donner dans leur chambre au coin du feu. Le pénitent, les yeux baissés et l'air confit en Dieu, monte à la chambre qu'on lui indique, frappe deux coups modestes. — Entrez, mon frere.... que demandez-vous ? — Je suis un pécheur repentant ; je veux solliciter la miséricorde divine aux pieds d'un de ses plus respectables ministres.... — Approchez, mon fils, avec confiance ; le trésor des indulgences est ouvert à ceux qui s'en rendent dignes par une parfaite contrition.... Le filou, à ces mots, avoit déjà mis de côté la montre du révérend pere qui s'étoit trouvée sous sa main. — O mon pere, l'énormité de mes fautes me pénetre de honte et de douleur, j'ai volé.... — Je ne puis vous entendre que vous n'ayez restitué. — C'est cette montre, mon pere, voulez-

vous vous en charger ? — Allez de ce pas, mon fils, la reporter vous-même : — mais, mon pere, j'ai voulu la rendre à celui à qui elle appartient, il l'a refusée ; — sur ce pied, vous pouvez la garder, achevez de dire votre affaire, et je vous absous.... Le faux pénitent se hâte de décamper ; le pauvre pere ne s'apperçut que trop tard, de ce que lui coûtoit le conseil qu'il avoit donné.

M. de Voltaire a rendu à M. Turgot ce dernier hommage qui feroit honneur à l'esprit et au cœur du poëte, s'il n'avoit pas tant de fois profané ses éloges, en les prodiguant à toutes les personnes en place, plus ou moins estimables.

EPITRE A UN HOMME.

Philosophe indulgent, Ministre, Citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui, d'un peuple léger et trop ingrat peut-être
Préparoit le bonheur, et celui de son maître ;
Ce qu'on nomme disgrace a payé tes bienfaits ;
Le vrai prix des travaux n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon, délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'instruits que les sages.
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris ;
Je crois voir à la fois Athene et Sibaris,
Transportés dans les murs embellis par la Seine.
Un peuple aimable et vain que son plaisir entraîne
Impétueux, frivole et sur-tout inconstant,
Qui vole au moindre bruit et qui tourne à tout vent,
Qui juge les guerriers, les Ministres, les Princes,
Rit des calamités dont pleurent les Provinces,
Clabaude le matin contre un Edit du Roi,
Le soir s'en va siffler quelque moderne ou moi,
Et regrette à souper dans ses turlupinades,
Les divertissemens du jour des barricades.
Voilà donc ce Paris ? voilà ces connoisseurs,
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs.
Hélas ! au bord de l'Inde, autrefois Alexandre
Disoit sur les débris de cent villes en cendre :
Ah ! qu'il m'en a coûté, quand j'étois si jaloux,

Railleurs Athéniens, d'être loué par vous ?
Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité, n'a point cette foiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étois dévoué,
Pour servir ton pays, non pour être loué :
Caton dans tous les temps gardant son caractere,
Mourut pour les Romains, sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité,
C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée
Que du desir de plaire une muse échauffée,
Du vent de la louange excite son ardeur,
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour-propre a dicté sermons et comédies,
L'éloquent Montazet, gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
Nul mortel, en un mot, ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros digne de la mémoire,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

Nos livres nouveaux ne m'ont pas fait grand plaisir, Monsieur, excepté cependant le commentaire sur le code criminel d'Angleterre de Guillaume Blachstonne, par M. l'abbé Coyer ; cet ouvrage est très-intéressant. L'Angleterre est de toutes les nations policées celle dont le code criminel approche le plus de la justice, de la raison et de l'humanité.

A propos de l'Angleterre, on imprime tout nouvellement à Londres une gazette en François dans le format et le style des gazettes Angloises que vous connoissez sans doute ; cette nouvelle feuille m'a paru dans le style du spectateur. C'est l'auteur du gazetier cuirassé qui la rédige. Vous savez avec quelle prodigieuse fécondité des écrivains éphémeres se sont voués à amuser les Anglois dans les tavernes, par leurs productions satyricopolitiques : on rédige à Paris une gazette en Anglois qui est l'extrait fait avec assez de goût des verbeux papiers dont Londres fourmille périodiquement.

On vient de publier les justifications et preu-

ves de l'innocence du feu ministre de Goërtz sous Charles XII, c'est une tâche très-louable que celle de l'auteur de la collection de ces pieces justificatives ; mais hélas ! cela ne remet pas la tête sur les épaules de l'infortuné ministre. Il n'y a pas de siecle, où il ne se commette plusieurs de ces attentats juridiques pour la honte et le malheur de l'humanité !

Vers attribués au Roi de Prusse, contre le livre intitulé : Système de la nature.

Unde, ubi, quo ? D'où viens-je ? où suis-je ? où vais-je ?
Je n'en sais rien ; Montaigne dit : qu'en sais-je ?
Et sur ce point tout docteur consulté
En peut bien dire autant sans vanité.
Mais après tout, de qui donc le saurois-je,
Moi, qui d'hier dans l'univers jetté
Ne suis rien moins qu'un être nécessaire ?
Mais un tel être a toujours existé.
Il en faut un, soit esprit, soit matiere,
Et ce point-là par nul n'est contesté.
Or moi chétif, être très-limité,
Que tout étonne et convainc d'ignorance,
Malgré cela je suis, je veux, je pense,
Je me propose un but en agissant,
Et je voudrois que l'Etre tout puissant,
Auteur de tout et de mon existence,
N'eût aucun but, aucune volonté :
Tandis qu'il m'a donné l'intelligence,
Qu'il n'en eût point, lui qui m'en a doté.
Tu me diras : mais la peste et la guerre,
Les maux divers, physiques et moraux,
La faim, la soif, et la goutte et la pierre,
Du genre humain trop souvent les bourreaux,
Mille prisons, les affreux tremblemens,
Les tourbillons, les tymphons, les volcans,
Tous les fléaux qui désolent la terre,
Sont-ce les dons d'un pere à ses enfans ?
Loin d'accuser la divine Sagesse,
De ton esprit reconnois la foiblesse,
Homme superbe, atôme révolté,
Le Tout-puissant posa cette barriere,

Pour

Pour contenir ta curiosité.
Peut-être il veut par cette obscurité
Humilier cette raison trop fiere,
D'avoir suivi quelque trait de lumiere,
Que te montra par fois la vérité ;
Mais il manquoit à ta félicité,
Qu'il dévoilât à ta foible paupiere
De l'univers la théorie entiere :
Et pour te faire approuver ces décrets,
Dieu t'auroit dû révéler ses secrets.
D'où vient le mal ? en vain je l'examine,
Et moins je vois quelle est son origine.
Que s'ensuit-il, sinon que mon esprit
Est dans sa sphere étroit et circonscrit :
Mais supposer qu'une aveugle matiere
De tout effet est la cause premiere,
A ma raison répugne et contredit.
Ici l'absurde et là l'inexplicable :
Par deux écueils je me vois arrêté.
Il faut opter : l'absurde est incroyable.
Je m'en tiens donc à la difficulté,
En te laissant à toi l'absurdité.

De Versailles, le 16 Juillet 1776.

La santé du roi un peu dérangée a fait que l'on a peu travaillé à Marly, et qu'on s'y est peu amusé. Monsieur, en revanche, a joui de toutes sortes de plaisirs à son château de Brunois, où M. Cromot son surintendant et son favori, n'a rien épargné pour amuser ce prince. M. le comte d'Artois dont les finances ne sont pas en si bon ordre que celles de son frere, ayant demandé à M. de Clugny une somme assez forte, celui-ci s'est excusé, en disant qu'il ne pouvoit rien sans l'aveu de M. de Maurepas, chef des finances. Le prince a mandé ce seigneur, qui lui a dit qu'il en parleroit au roi. Le lendemain, le mentor écrivit à M. le comte d'Artois une lettre qui renfermoit un respectueux refus. Le prince, furieux de cette réponse, fit au vieux comte une réplique si dure

et si violente, que M. de Maurepas crut devoir la porter au roi. Dans le premier mouvement, sa majesté voulut venger son favori en exilant son frere; mais le mentor craignant les suites de cet éclat, chercha à calmer l'humeur du monarque et y parvint.

De Versailles, le 19 Juillet 1776.

Il paroît que, nonobstant les cris et les cabales, la besogne de M. de S. Germain sera maintenue. Ce ministre, plus politique que je ne l'aurois cru, a su prévenir le roi contre toutes les menées, et a paré même le coup qu'il s'étoit bien douté que lui porteroient les officiers généraux partis pour les divisions, en écrivant à sa majesté qu'ils ne pouvoient faire exécuter leurs ordres. Lorsqu'on fit avant-hier, chez le roi, en comité des ministres, la lecture des lettres de ces officiers généraux, M. de S. Germain dit à sa majesté : « je vous ai prévenu de tout, sire; laissez dire, il vous faut des soldats, et les meilleurs possibles : j'ai vu tous ceux de l'Europe, et j'ai reconnu que le meilleur n'étoit pas le plus brave, mais le plus docile. En conséquence, j'ai cru devoir établir dans vos troupes cet esprit d'ordre et de subordination qui n'a jamais régné, sans m'effrayer des plaintes. Un chirurgien habile ne fait pas une amputation à un malade sans le faire crier, mais il lui rend la santé et la vie. » Les ministres ont resté muets, et le roi a dit : — « Achevez et maintenez votre ouvrage, Monsieur, et ne vous inquiétez de rien. »

Un anti-Vergennes vient de me communiquer la lettre dont je vous confie la copie, en date de Berlin du 8 de ce mois. « Rien n'est plus plaisant que les principes de politique dont le

cabinet de Versailles fait usage sous le nouveau regne et la maniere d'opérer qu'il a adoptée, soit pour proposer des liaisons aux cours étrangeres, soit pour faire réussir ses vues. Le marquis de Juigné, ami de M. de Vergennes, et qu'il a fait ministre de France à Pétersbourg, y a débuté par faire au comte de Panin un très-beau discours qui renfermoit un sublime éloge de M. de Vergennes, dont le génie rare, formé pour la gloire et l'honneur du roi son maître, alloit donner un nouveau lustre et une heureuse consistance à la monarchie françoise; ministre qui, depuis sa jeunesse, n'avoit cessé d'exercer les facultés de son esprit à l'étude de la politique, et qui, dans plusieurs ambassades, avoit déployé les plus grands talens. Pour prévenir le reproche que le ministre de Russie ne pouvoit manquer de faire sur ce qu'étoit ce grand Vergennes qui avoit instigué et provoqué la guerre que la Porte Ottomane a faite, sans raison, à la Russie, l'adroit ambassadeur s'est empressé de rejetter tout le blâme de cette négociation sur le duc de Choiseul, par lequel il avoit été forcé d'agir contre les sentimens de son cœur et ses propres principes politiques; que ce duc gouvernoit alors la France en despote, sa volonté y étant supérieure à celle du monarque... Mais qu'enfin le pouvoir excessif de ce ministre n'étant plus, le choix que Louis XVI avoit fait de M. de Vergennes alloit fixer le bonheur de la France et la tranquillité de l'Europe. M. le ministre plénipotentiaire en étant venu au détail de ces instructions, proposa une alliance offensive entre sa cour et celle de Vienne et de Pétersbourg; de laquelle le roi de Prusse ne pourroit être, puisque le but des puissances unies devoit être d'assurer la paix intérieure

en Pologne, et d'obliger le roi de Prusse à resserrer et fixer les limites des possessions nouvelles qui lui étoient échues par le partage. Le ministre Russe voulant éluder sur une ouverture aussi disparate à l'état des choses, fit quelques objections sur la possibilité de l'exécution de telles vues, et sur la difficulté pour la France d'en seconder vigoureusement le succès.... M. de Juigné, qui n'avoit pas de réponse prévue dans son instruction, demanda de dépêcher un courier à M. de Vergennes; et comme on ne vouloit que gagner du temps, on y acquiesça de bon cœur. Dans l'intervalle du retour du courier, le négociateur n'a cessé de déclamer publiquement contre l'administration du duc de Choiseul, se persuadant, fort mal-à-propos, qu'il faisoit parfaitement sa cour, et regardant comme immanquable la réussite de sa mission, il écrivit lettres sur lettres à sa cour pour y faire admirer le merveilleux de la révolution qu'il alloit opérer dans le Nord. M. de Vergennes de son côté communiquoit le tout à M. de Maurepas, qui berçoit agréablement son pupille couronné avec ce beau rêve politique. On répondit sur la dépêche de M. de Juigné, mais le ministere Russe jugea cette réponse si mal combinée, les moyens si absurdes, et les idées que la négociation fournissoit à l'appui si ridicules, que toute sa négociation ne servit qu'à prouver à la cour de Russie, l'avantage de son union avec celles de Vienne et de Berlin, et même la nécessité d'une liaison plus étroite avec cette premiere. C'est-là ce qui a donné lieu au dernier traité de garantie mutuelle entre Vienne et Pétersbourg..... »

De Paris, le 23 Juillet 1776.

Je dois vous dire un mot des heures nou-

velles, à l'usage des magistrats et des bons citoyens. Vous ne vous seriez peut-être pas douté qu'on voulût écrire encore sur les révolutions des tribunaux qui sont à peu-près oubliées. Les heures commencent par la messe de l'abbé Perchel, corrigée et augmentée. C'est une parodie des prieres qui accompagnent cette cérémonie chrétienne. Voici comme on a tourné le dernier évangile : « Au commencement l'honneur, la franchise et la bravoure, constituoient le caractere de la nation ; il n'y avoit, comme a dit le prophete Saint-Foix, aucun amant qui ne servît son roi, aucun guerrier qui ne servît sa dame.... Tout est perdu, fors l'honneur, écrivoit François I après la malheureuse bataille de Pavie. Le fils de ce prince maintint jusqu'à sa mort cet honneur dans toute sa pureté ; mais il avoit une femme qui cherchoit à le détruire pour avilir la nation et régner seule plus longtemps, durant la minorité de ses fils. Cette reine impie porta à la France une plaie qui saigne encore : le sang de plus de deux millions de citoyens, coula par ses ordres, et ce fut par une protection spéciale de la providence que le bienheureux Henri IV échappa au massacre. Mais Dieu le destinoit de toute éternité à régner sur le peuple qu'il devoit rendre heureux. Sous la domination de ce monarque adoré, l'honneur françois reprit toute son énergie. Le sage Sully, le brave Crillon, et les autres amis de Henri donnoient l'exemple. Depuis, le luxe avoit un peu affoibli ce sentiment d'honneur, et de nos jours un ministre perfide a fait tous ses efforts pour achever de l'éteindre. Mais notre jeune roi qui en a délivré la nation, va rendre à l'honneur françois toute sa splendeur, et le va ranimer, car il est économe, et il ne veut

auprès de lui que des gens vertueux. Les autres parties de l'office sont dans ces heures, également parodiées; et le même ton y regne d'un bout à l'autre. Voici l'une des antiennes, c'est une épigramme déjà surannée.

Grace au bon Roi qui regne en France,
Nous allons voir la poule au pot:
Cette poule c'est la finance
Que plumera le bon Turgot;
Pour cuire cette chair maudite,
Il faut la grève pour marmite,
Et l'abbé Terrai pour fagot.

Vous voyez que cela n'est pas trop benin : je vous ai déjà fait connoître les méchantes chansons que le nouveau faiseur de bréviaire a adoptées pour hymne.

Je ne vous parlerai plus des discours de réception de M. la Harpe, qui paroissent. Depuis leur impression, le public n'est pas plus enthousiasmé pour l'amplification de rhétorique du nouvel académicien, ni plus satisfait des épigrammes emmiellés de M. le chancelier trimestre Marmontel. Si vous êtes curieux d'avoir un recueil complet des *chefs-d'œuvres* de poésies sur tous les sujets possibles présentés par ordre alphabétique dans six volumes, souscrivez pour le dictionnaire *Polychreste*; pour moi je vous avoue tout bonnement, que je ne suis point jaloux d'acquérir ces compilations. L'auteur de la *Théorie du luxe* a donné une brochure intitulée : *Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premieres races des rois de France.* Cet ouvrage contient des recherches historiques assez curieuses sur les constitutions fondamentales de la nation françoise dans ces anciens temps. M. Pelosi, Italien, a mis en vers françois, un *Précis de l'histoire de France*, et y a joint des notes pour éclaircir le texte trop resserré par la

mesure du vers : vous pensez bien que comme je ne suis pas très-affamé de vers à la douzaine, faits par un étranger sur-tout, je m'en tiens pour un précis de l'histoire de France, à notre excellent abrégé du président Hénaut. Je ne vous crois pas assez dévot pour que je vous serve l'*histoire du christianisme* dans son établissement et ses progrès dans les premiers temps; l'auteur ecclésiastique, comme de raison, a plus cherché à plier les faits au principes reçus dans l'histoire sacrée, qu'à mettre de la philosophie et de l'exactitude dans son récit. M. Leal a traduit l'abrégé de l'histoire Romaine de Florus. Florus est un auteur estimé, le traducteur est médiocre, mais il a dédié son ouvrage à M. de Sartine et cela est toujours adroit. M. Loasel de Tréograte cherche à se traîner sur les pas de M. d'Arnaud, en composant des romans tragiques et sentimentés : il vient de publier *Flozello*, histoire méridionale. *O imitatòres servum pecus.* M. Fardeau a donné des *Récréations littéraires*, ou *Passe-temps agréable*; en voulant procurer aux lecteurs ce qu'il promet dans son titre, il rappelle malheureusement son nom. On imprime par souscription les sermons du feu pere de Neuville, jésuite. Cet orateur avoit beaucoup d'éloquence et a rappellé de nos temps la gloire des Bourdaloue, Massillon et Cheminais. M. Chaposte a donné des mêlanges en prose et en vers; je ne les ai pas lus, car j'ai un grand dégoût pour tous ces salmis que nous donnent nos cuisiniers modernes. M. Fromageot a donné des annales du regne de Marie-Thérese.... Vous savez, Monsieur, ce que c'est que des annales données du vivant des princes dont on écrit les fastes. M. Fromageot a pourtant rendu son livre intéressant par les portraits gravés de l'impératrice-reine,

de l'empereur, de la reine de France, des archiducs, archiduchesses, etc. Je vous recommande, Monsieur, un ouvrage intitulé, *de la lecture des romans*, qui est écrit avec beaucoup d'esprit et de finesse. M. Imbert a donné *les Egaremens de l'amour* ou *lettres de Fanelli* et *Milfort*. Il écrit avec beaucoup de grâces et de sensibilité. Son roman est intéressant. La littérature Allemande prend tous les jours plus de consistance dans l'empire littéraire : un traducteur vient de nous donner une collection de poëmes traduits de l'Anglois, de l'Italien, de l'Espagnol et de l'Allemand, dans laquelle on lit avec plaisir le poëme de l'*amour accusé* de M. Wieland. M. Clément vexe toujours M. de Voltaire par ses lettres, il en est à la neuvieme : il en résulte que M. Clément a beaucoup d'esprit, mais M. de Voltaire n'en est et n'en sera pas moins toujours un génie. A propos de ce génie, on lui attribue *la Bible enfin expliquée, par une société d'aumôniers du roi de Prusse*; cet ouvrage est un peu sacrilege : il est le fruit des soirées académiques de Madame la marquise du Châtelet, dont M. de Voltaire étoit le grand tenant.

A propos de productions philosophiques, voici un opuscule très-piquant que M. Diderot a tiré de son porte-feuille pour en faire hommage à une belle dame qui m'a permis d'en prendre une copie.

Entretien de M. Diderot avec Madame la maréchale de.....

J'avois je ne sais quelle affaire à traiter avec M le maréchal D.... Je me présentai chez lui, il étoit absent ; on m'introduisit chez Madame la maréchale : c'est une femme charmante, elle est belle et dévote comme un ange, la douceur est peinte sur son visage,

et puis un son de voix et une naïveté de discours très-analogue à sa physionomie. Elle étoit à sa toilette. On m'approche un fauteuil, je m'assieds et nous causons. Sur quelques propos de ma part qui l'édifierent et la surprirent, car elle étoit dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde qui finira par être pendu ; elle me dit : — N'êtes-vous pas M. Diderot ? -- Oui, Madame : -- C'est donc vous qui ne croyez rien ? -- Moi-même. -- Cependant votre morale est d'un croyant. -- Pourquoi non, quand il est honnête homme ? -- Et cette morale-là vous la pratiquez ? — De mon mieux. -- Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ? -- Très-rarement. — Que gagnez-vous donc à ne pas croire ? -- Rien du tout : est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ? -- Je ne sais, mais l'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre. -- J'en suis un peu fâché pour votre pauvre espece humaine. -- Vous ne volez point ! - Non d'honneur. — Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent. — Pourquoi donc ? -- C'est qu'il me semble que si je n'avois rien à espérer ni à craindre quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me sévrerois pas à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine. — Vous l'imaginez ? -- Ce n'est point une imagination, c'est un fait. — Et pourroit-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule ? -- Non pas s'il vous plaît, c'est un article de ma confession. -- Pour moi je me mets à fonds perdu. — C'est la ressource des gueux. -- M'aimeriez-vous mieux usurier ? -- Mais, oui, on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut, on ne

le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe? Comme le point est d'attraper le ciel ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas! nous aurons beau faire, notre mise sera mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. -- Et vous n'attendez rien, vous? -- Non, cela est triste; convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou. — En vérité, je ne saurois, Madame la maréchale. — Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou? — Je vais vous le dire : Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien? — Je le pense: — Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance? — Assurément. — Et que dans un âge plus avancé l'expérience nous ait convaincus, qu'à tout prendre il vaut mieux pour son bonheur dans ce monde être un honnête homme qu'un coquin? — Oui dà; mais comment est-on un honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal? — On est inconséquent, et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent? — Hélas! malheureusement non, on croit et tous les jours on se conduit comme si on ne croyoit pas. — Et sans croire on se conduit à peu près comme si on croyoit. — A la bonne heure, mais quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus, la religion pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire? -- Aucun, si la religion étoit un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif de faire le mal. — Est-ce qu'il y a quelques doutes là-dessus? Est-ce que l'esprit de la religion n'est pas de contrarier

sans cesse cette vilaine nature corrompue, et celui de l'incrédulité de l'abandonner à sa malice en l'affranchissant de la crainte ? -- Ceci, Madame, va nous jetter dans une longue discussion. -- Qu'est-ce que cela fait ? Le maréchal n'est pas prêt à rentrer, et il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain. -- Il faudra que je reprenne les choses d'un peu plus haut. -- De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende. -- Si vous ne m'entendiez pas, ce seroit bien ma faute. -- Cela est poli, mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures et que je ne me suis guere occupée qu'à pratiquer l'évangile et à faire des enfans. -- Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée. -- Oui, pour les enfans, j'en ai six tous venus et un septieme qui frappe à la porte, mais commencez. -- Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci qui soit sans inconvénient ? -- Aucun. -- Et quelque mal qui soit sans avantage ? -- Aucun. -- Qu'appellez-vous donc mal ou bien ? -- Le mal ce sera ce qui a plus d'inconvéniens que d'avantages, et le bien au contraire ce qui a plus d'avantages que d'inconvéniens. -- Madame la maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de la définition du bien et du mal ? -- Je m'en souviendrai. -- Ainsi vous êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvéniens, et c'est pour cela que vous l'appellez un bien ? -- Oui. -- Pour moi je ne doute point que votre intendant ne vous vole un peu moins la veille de pâques que le lendemain des fêtes, et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens. -- Petit à petit cela fait somme. -- Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps pas-

sés, et qu'elle causera dans les temps à venir soient suffisamment compensés par ses guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un Musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au St. prophete en exterminant tous les chrétiens qui, de leur côté, ne sont guere plus tolérans. Songez qu'elle a créé et perpétué dans une même contrée des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang : notre histoire ne nous en offre que de trop récens et de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans la société entre les citoyens et dans la famille entre les proches, et les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il étoit venu pour séparer l'époux de la femme, la mere de ses enfans, le frere de la sœur, l'ami de l'ami, et sa prédiction ne s'est que trop vérifiée. -- Voilà bien les abus, mais ce n'est pas la chose ? -- C'est la chose si les abus en sont inséparables. --- Et comment me montrez-vous que rien au monde ne peut écarter cet abus ? --- Très-aisément. Dites-moi, si un misantrope s'étoit proposé de faire le malheur du genre humain, qu'auroit-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auroient jamais pu s'étendre, et auquel ils auroient attaché plus d'importance qu'à leur vie ? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité, l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande ? -- Non. -- Concluez donc : -- Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous : -- et ajoutez que les fous ont toujours été et qu'ils seront toujours le plus grand nombre, et que les plus dangereux sont ceux que la

religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion. -- Mais il faut quelque chose qui effraie les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des loix, et si vous détruisez la religion que lui substituerez-vous? -- Quand je n'aurois rien à mettre à la place, ce seroit toujours un terrible préjugé de moins, sans compter que dans aucun siecle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoroient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étoient la canaille la plus dissolue, un Jupiter à brûler tout vif, une Vénus à enfermer à l'hôpital, un Mercure à mettre à Bicêtre. — Et vous pensez qu'il est tout-à-fait indifférent que nous soyons chrétiens ou payens: que payens nous n'en vaudrions pas moins, et que chrétiens nous n'en valons pas mieux. — Ma foi j'en suis convaincu à cela près que nous serions un peu plus gais. -- Cela ne se peut. -- Mais, Madame, est-ce qu'il y a des chrétiens? Je n'en ai jamais vus. — Et c'est à moi que vous dites cela, à moi? -- Non, Madame, ce n'est pas à vous, c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous l'êtes, et qui se croyoit chrétienne de la meilleure foi du monde comme vous le croyez. — Et vous lui fites voir qu'elle avoit tort? — En un instant. -- Comment vous y prîtes-vous? — J'ouvris un nouveau testament dont elle s'étoit servie; car il étoit fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne et à chaque article je lui demandai faites-vous cela, et cela donc, et cela encore? J'allai plus loin. Elle est belle; et quoiqu'elle soit très-sage et très dévote, elle ne l'ignore pas; elle a la peau très-blanche, et quoiqu'elle n'attache pas

un grand prix à ce frêle avantage ; elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge, elle a la gorge aussi bien faite qu'il est possible de l'avoir, et quoiqu'elle soit très-modeste, elle trouve bon qu'on s'en apperçoive. — Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent. — Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre ; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme cela ne suffit pas, je lui dis : n'est-il pas écrit dans l'évangile que celui qui convoite la femme de son voisin a commis l'adultere dans le cœur ? — Elle vous répondit qu'oui. — Je lui dis : et l'adultere commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultere le mieux conditionné ? — Elle vous répondit encore qu'oui ? — Je lui dis si l'homme est damné pour l'adultere qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime ? Cette derniere question l'embarrassa. — Je comprends ; c'est qu'elle ne voiloit pas exactement cette gorge qu'elle avoit aussi bien qu'il est possible de l'avoir. — Il est vrai, elle me répondit que c'étoit une chose d'usage, comme si rien n'étoit plus d'usage que de s'appeller chrétien et de ne l'être pas : qu'il ne falloit pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avoit quelque comparaison à faire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain : qu'elle se laissoit habiller par sa couturiere ; comme s'il ne valoit pas mieux changer de coutume que renoncer à sa religion : que c'étoit la fantaisie de son mari, comme si un époux étoit assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant jusqu'à ce sacrifice

de la volonté de son Dieu et ce mépris des menaces de son Rédempteur. — Je savois d'avance toutes ces puérilités-là ; je vous les aurois peut-être dites comme votre voisine, mais elle et moi, nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Et quel parti prit-elle d'après votre remontrance ? — Le lendemain de cette conversation, c'étoit un jour de fête ; je remontois chez moi et ma dévote et belle voisine descendoit de chez elle pour aller à la messe. — Vêtue comme de coutume ? — Vêtue comme de coutume ; je souris, elle sourit et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme ! une chrétienne ! une dévote ! après cet exemple et cent mille autres de la même espece, de bonne foi : quelle influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs ? Presque aucune et tant mieux. — Comment tant mieux ! — Oui, Madame, s'il prenoit en fantaisie à vingt mille habitans de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne.... — Et bien, il y auroit quelques belles gorges plus couvertes ! — Et tant de fous que le lieutenant de police ne sauroit qu'en faire ; car nos petites maisons n'y suffiroient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales, l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes et qu'on suit à-peu-près ; une autre propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons et qu'on ne suit point du tout. — Et d'où vient cette bizarrerie ? — De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une regle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques qui l'ont calquée sur leur caractere. Il en est de la religion comme des constitutions mo-

nastiques qui toutes se relâchent avec le temps; ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature qui nous ramene sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment, que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'état; et ne comptez sur d'autres méchans que sur un petit nombre d'hommes qu'une nature perverse que rien ne peut corriger, entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche et l'enfer est trop loin, n'attendez rien qui vaille la peine qu'une sage législation s'en occupe, d'un système d'opinions bizarres qui n'en impose qu'aux enfans, qui encourage au crime par la commodité des expiations, qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux en les subordonnant à un ordre de devoirs chimériques. — Je ne vous comprends pas. — Je m'explique; mais il semble que voilà le carrosse de M. le maréchal qui arrive fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise. — Dites votre sottise, je ne l'entendrai pas, je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît. — Je m'approchai de son oreille et je lui dis tout bas : Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce. Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilege, et la loi civile qui prend à peine

connoissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilege par le feu, achevera de brouiller les idées et de corrompre les esprits. -- Je connois plus d'une femme qui se feroient un scrupule de manger gras le vendredi et qui....j'allois dire aussi ma sottise. -- Continuez. -- Mais, Madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal. -- Encore un moment, et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais que vous répondre et cependant vous ne me persuadez pas. -- Je me suis proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage; le mariage qui fait le malheur de tant d'autres a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal : vous avez très-bien fait de vous marier tous les deux. La religion qui a fait, et qui fera tant de méchans vous a rendue meilleure encore, vous faites bien de la garder. Il est doux pour vous d'imaginer à côté de vous, au dessus de votre tête, un Etre grand et puissant qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, Madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modele sublime de vos actions. --- Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme ? --- Aucunement. --- Je vous en estime davantage. --- Je permets à chacun de penser à sa maniere, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne, et puis ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés, n'ont guere besoin qu'on les catéchise. -- Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstitions ? — Non, tant qu'il restera ignorant et peureux. — Et bien, superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre. — Je ne le pense pas. — Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point à n'être plus rien après votre mort ? -- J'aimerois mieux exister, bien que je ne sache

pas pourquoi un Etre qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuseroit pas deux fois. — Si malgré cet inconvénient l'espoir d'une vie à venir vous paroît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher? — Je n'ai pas cet espoir, parce que le desir ne m'en a point dérobé la vanité, mais je ne l'ôte à personne; si on peut croire qu'on verra quand on n'aura pas d'yeux, qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles, qu'on pensera quand on n'aura plus de tête, qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur, qu'on sentira quand on n'aura plus de sens, que, quand on ne sera plus nulle part, on sera quelque chose sans étendue et sans lieux, j'y consens. — Mais ce monde-ci qui est-ce qui l'a fait? — Je vous le demande. — C'est Dieu. — Et qu'est-ce que Dieu? — Un esprit. — Si un esprit fait de la matiere, pourquoi de la matiere ne fait-elle pas de l'esprit? — Et pourquoi le feroit-elle? — C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des ames? — Certainement, je le crois. — Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'ame du serpent du Pérou pendant qu'il se desseche suspendu dans une cheminée et exposé à la fumée un ou deux ans de suite? C'est que Madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît. — Je n'en crois rien. — C'est pourtant un habile homme qui l'a dit. — Votre habile homme a menti. — S'il avoit dit vrai? — J'en serois quitte pour croire que les animaux sont des machines, — et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre..... Mais, M. le maréchal. — Encore une question et c'est la derniere : Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité? — On ne sauroit davantage. — Pourtant si vous vous trom-

pies ? — Quand je me tromperois ? — Tout ce que vous croyez faux seroit vrai et vous seriez damné, M. Diderot, c'est une terrible chose que d'être damné, brûler toute une éternité c'est bien long. — La Fontaine croyoit que nous y serions comme le poisson dans l'eau. — Oui, mais votre la Fontaine devint bien sérieux au dernier moment, et c'est où je vous attends. — Je ne réponds de rien quand ma tête n'y sera plus, mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez. — Cette intrépidité me confond. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit à un Juge sévere qui pese jusqu'à nos plus secrettes pensées, et dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdroit par sa vanité s'il ne trembloit de se trouver trop léger ; si ce moribond avoit alors à son choix ou d'être anéanti ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement, s'il balançoit à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de St. Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola. — J'ai lu l'histoire de l'associé de Bruno, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola. — C'est un jésuite du collége de Prisk en Lithuanie qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent avec un billet écrit et signé de sa main. — Et ce billet ? — Etoit conçu en ces termes :

« Je prie mon cher confrere, dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification, j'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus et qui pourront

servir utilement à ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. » — Cela est à mourir de rire. — Pour moi, Madame ; mais pour vous votre Dieu n'entend pas raillerie. — Vous avez raison. — Madame la maréchale ! il est bien facile de pécher griévement contre votre loi. — Il est vrai : — et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit. — Oh, c'est que je ne suis pas janséniste, je ne vois la médaille que par son revers consolant ; le sang de J. C. couvre un grand espace à mes yeux, et il me sembleroit très-singulier que le diable qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part. — Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurele ? — Fi donc ! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. St. Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue, et St. Paul a raison. — Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé ? — Votre cas est un peu différent, vous êtes un de ces habitans maudits de Corozain et de Betzaïde, qui fermerent leurs yeux à la lumiere qui les éclairoit et qui étouperent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parloit. — Madame la maréchale, ces Corozainois et ces Betzaïdois furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire ; ils virent des prodiges qui auroient mis l'enchere aux sacs et à la cendre, s'ils avoient été faits à Tyr et à Sidon. — C'est que les habitans de Tyr et de Sidon étoient des gens d'esprit, et que ceux de Corozain et de Betzaïde n'étoient que des sots. — Est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots ? Je vous ai fait tout-à-l'heure une histoire et

il me prend envie de vous faire un conte. — *Faites* votre conte. — Un jeune Mexiquain .... Mais M. le maréchal; — je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien, votre jeune Mexicain? — Las de son travail se promenoit un jour au bord de la mer, il vit une planche qui trempoit d'un bout dans les eaux et qui de l'autre passoit sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployoit devant lui, il se disoit, rien n'est plus vrai que ma grand'mere radote avec son histoire de je ne sais quels habitans qui, dans je ne sais quel temps, aborderent ici de je ne sais où, d'une contrée au-delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun: ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel? et puis-je croire contre le témoignage de mes sens une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa maniere et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux? Tandis qu'il raisonnoit ainsi, les eaux agitées le berçoient sur sa planche et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot souleve la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué. Hélas! c'est bien là notre image, nous sommes chacun sur notre planche, le vent soufile et le flot nous emporte. — Il étoit déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer? Ce fut notre Mexiquain. Qui le fut bien davantage? Ce fut encore lui lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenoit il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonne qu'il pourroit bien s'être trompé et que si le vent restoit

au même point ; peut-être seroit-il porté sur la rive et parmi ces habitans dont sa grand'-mere l'avoit si souvent entretenu. — Et de son souci vous ne m'en dites mot ? — Il n'en eut point. Il se dit, qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde ? J'ai raisonné comme un étourdi, soit, mais j'ai été sincere avec moi-même, et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi ; si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuoit, l'homme et la planche voguoient et la rive inconnue commençoit à paroître, il y touche et l'y voilà. — Nous nous y reverrons un jour, M. Diderot. — Je le souhaite, Madame, en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche et mis le pied sur le sable, qu'il apperçut un vieillard vénérable debout à ses cotés, il lui demanda où il étoit et à qui il avoit l'honneur de parler. Je suis le souverain de la contrée, lui répondit le vieillard. A l'instant le jeune homme se prosterne : Relevez-vous, lui dit le vieillard. Vous avez nié mon existencè. — Il est vrai. — Et celle de mon empire. — Il est vrai. — Je vous pardonne, parce que je suis celui qui voit au fond des cœurs et que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi, mais le reste de vos pensées et de vos actions n'est pas également innocent. Alors le vieillard qui le tenoit par l'oreille, lui rappelloit toutes les erreurs de sa vie, et à chaque article le jeune Mexiquain s'inclinoit, se frappoit la poitrine et demandoit pardon . . . . . Là, Madame la maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard et dites-moi ce que vous auriez fait : auriez-vous pris ce jeune

traîné par les cheveux et vous seriez-vous rendu complice à le traîner à toute éternité sur le rivage? — En vérité, non. — Si un de ces six jolis enfans que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenoit bien repentant.... — Moi, je courrois à sa rencontre, je l'arroserois de mes larmes; mais le maréchal son pere ne le prendroit pas la chose si doucement. — M. le maréchal n'est pas un tigre. — Il s'en faut bien. — Il se feroit peut-être un peu tirailler, mais il pardonneroit. — Certainement. — Sur-tout s'il venoit à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savoit toute la vie et que le châtiment de ses fautes seroit sans aucune utilité pour lui-même, pour le coupable et pour ses freres. — Le vieillard et M. le maréchal sont deux. — Vous voulez dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard? — Dieu m'en garde! Je veux dire que si ma justice n'est pas celle du maréchal, la justice du maréchal pourroit bien être celle du vieillard. — Ah, Madame, vous ne sentez pas les suites de cette réponse, ou la définition générale de la justice convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexiquain et au vieillard, ou je ne sais plus ce que c'est et j'ignore comment l'on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.... Nous en étions là lorsqu'on nous avertit que le maréchal nous attendoit; je donnai la main à Madame la maréchale, qui me disoit, c'est la bouteille à l'encre, n'est-ce pas? — Il est vrai. — Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existoit,.... même quand on n'y croit pas. — Et quand on y croit de ne pas trop compter sur sa miséricorde. St. Nicolas, nage toujours et ne t'y fie pas. — C'est le plus

sûr.... A propos si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous ? – Je ferois de mon mieux pour leur épargner une action atroce. – Ah ! le lâche ! et si vous touchiez à votre derniere heure, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'église ? – Je n'y manquerois pas. – Fi, le vilain hypocrite !

De Versailles, le 26 Juillet 1776.

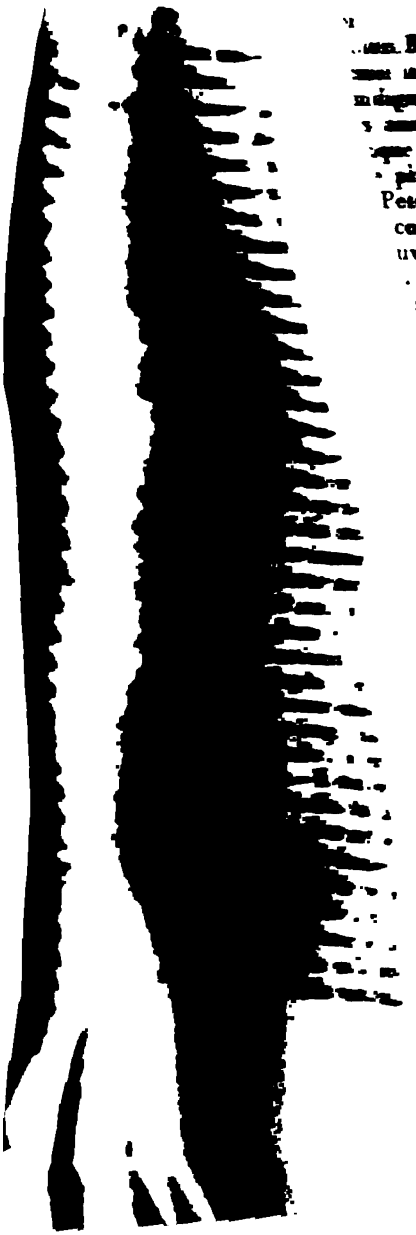
M. de S. Germain, quoique assuré de la constance du roi, a voulu l'autre jour jetter le manche après la coignée, tant il étoit dégoûté et rebuté des tracasseries que ses ennemis lui suscitent. Des personnes intéressées à ce qu'il reste en place, sont accourues pour lui faire sentir avec assez de justesse que s'il quittoit avant d'avoir consolidé toute sa besogne, il compromettroit à toujours sa gloire et sa réputation, et que l'on diroit de lui ce qu'on a dit de Turgot. Il a donc repris le travail; mais par l'humeur brusque et farouche qu'il montre à tout le monde, il semble vouloir se venger de tout ce qu'on lui a fait, et il ne réussira qu'à se faire encore plus détester de la partie de la nation, qui est principalement soumise à son autorité.

Le contrôleur général n'est pas moins dégoûté de sa place. Le roi ne lui fait aucun accueil. Il en a marqué sa sensibilité au mentor qui lui a répondu : faites du beau et du bon, et le roi reviendra de sa prévention; le contrôleur a répliqué : « ma foi je crois que le plus habile ne sauroit comment s'y prendre, mais puisqu'il faut faire parler de soi, je ne puis que culbuter d'un côté, ce que Turgot a culbuté d'un autre. » A cet effet il veut rétablir les corps d'arts et métiers, et profiter de l'occasion pour tirer de l'argent.

La

La venue du grand duc des Russies à Berlin, pour y épouser une princesse de Wurtemberg, est un de ces événemens bien dignes du génie étonnant qui, depuis plusieurs années emporte par son poids, la balance politique de l'Europe. La liaison qui se resserroit de plus en plus entre la cour de Vienne et celle de Pétersbourg, dictoit au roi de tenter tout moyen de conserver dans cette dernière un crédit qui ne pouvoit que s'affoiblir par l'alliance qu'on négocioit. Le prince Henri, lors de son premier voyage en Russie, avoit reconnu que, malgré l'éclat de gloire et de puissance dont brilloit le trône des Russies, cet empire couvoit intérieurement des germes de désordre et de révolutions dont l'effet seroit plus ou moins violent et tardif, en raison de certaines circonstances; il avoit découvert qu'une des factions tentoit d'avoir le grand duc à sa tête et de lui inspirer moins de vénération pour les grandes qualités de sa mere et moins de soumission à ses volontés capricieuses. Avec ces connoissances, un habile politique pouvoit déjà opérer, mais la mort de la grande duchesse survint comme miraculeusement à l'appui des vues du roi. Le prince Henri retourné à Pétersbourg, sut accroître encore l'estime et la confiance qu'il avoit déjà inspirées à l'impératrice. Il fit observer à cette princesse qu'il seroit bon de ne pas laisser long-temps son fils veuf, et de le faire voyager hors de l'empire pour dérouter la faction qui cherchoit à séduire ce jeune prince; que s'il n'avoit point d'épouse en vue, il n'en connoissoit pas qui convînt mieux à tous égards que la princesse de Wurtemberg, que le roi en auroit une joie infinie, parce qu'il aimoit cette princesse et qu'il avoit pour l'impéra-

ca
ma
ne
to
s'e
ci
é
ev
el
tu
d
f
t



trice tant d'admiration et d'attachement que rien au monde ne le flatteroit plus que de la servir en cette occasion. Le prince fut écouté, le comte Rosomowsky, favori du grand duc, fut expulsé comme agent de la faction que l'on vouloit abattre, et le prince Potemkin qui avoit trop manifesté son zele pour la cour de Vienne, éprouva du réfroidissement. Le mariage fut aussi-tôt convenu, et le voyage de Berlin arrêté.

A propos de la Russie, je viens d'apprendre quelques anecdotes de l'histoire de cet empire qui ne sont point connues.

« L'impératrice Elisabeth avoit une garderobe dont on n'a jamais connu la pareille. Elle la laissa garnie de 8700 habits complets, de déshabillés innombrables, et d'une multitude infinie d'étoffes de tous genres en pieces. Cette princesse étoit tourmentée d'une crainte extraordinaire pour la mort, et elle payoit, dans les dernieres années de sa vie, chaque saignée 7500 roubles, dont chacun de ses trois médecins ordinaires recevoit 2000 et son chirurgien 1500. Etant à l'extrémité, elle promettoit à chacun des médecins 25000 roubles, s'ils pouvoient lui sauver la vie. Pourtant elle n'observoit aucun régime dans sa maniere de vivre, elle mangeoit souvent les mets du dîner au souper, et ceux qu'on avoit servis pour le souper, elle les prenoit le lendemain pour le déjeûner. Certaines dames Russes s'insinuoient dans ses bonnes grâces, et les conservoient également par quelques mets extraordinaires, qu'elles lui envoyoient.

L'impératrice Catherine est morte empoisonnée, selon l'opinion commune en Russie; il faut néanmoins avouer qu'elle hâta aussi beaucoup sa mort par une maniere de vivre fort déréglée.

Elle aimoit fort les commotions violentes ; elle se promenoit, au printems et à l'automne, quand il faisoit beau temps, toutes les nuits, et avaloit en passant des potions considérables de vin de Hongrie. Le prince Mensicoff fit mettre en prison le général Devier dans la forteresse de Pétersbourg, et lui fit donner des coups d'étrivieres (Knout), pour avoir mis la sœur du prince dans la nécessité de devenir sa femme, et pour avoir déclaré injuste le dessein du prince de priver les princesses Anne et Elisabeth de leur droit au trône des Russies, et pour avoir appellé le prince même son beau-frere, un voleur et un malfaiteur.

L'impératrice Anne eut enfin raison de se défier de sa créature, le duc Biron. Un jour il entra dans sa chambre avec grand fracas et jura qu'il ne vouloit pas rester plus long-tems dans sa cour, et qu'il se retireroit en Courlande ; après quoi il sortit et ferma la porte avec bruit. L'impératrice fut si effrayée de son emportement, qu'elle se serra les mains, et se vit obligée de faire ouvrir une fenêtre, pour respirer plus librement. Ce Biron, quoiqu'il eût reçu l'éducation d'un gentilhomme et fait ses études à Konigsberg, étoit pourtant un grand idiot et ne savoit pas même écrire exactement dans sa langue maternelle. La princesse Anne fut d'abord élevée par une dame Livonienne, nommée Aderkast, née Mardefeld ; mais Biron la fit transporter fort à la hâte par mer de Cronstadt en Allemagne, étant soupçonnée d'avoir ménagé une amourette entre la princesse et le ministre de la cour de Dresde le comte de Lynar ; elle fut remplacée par une dame Courlandoise nommée de Reok. La princesse n'avoit souvent, selon le costume ancien et qu'observent encore quelquefois les

dames Russes de qualité, pour toute coëffure qu'un mouchoir de soie, dont elle recouvroit sa tête d'une maniere un peu coquette. »

De Paris, le 30 Juillet 1778.

Vous aimez les méchancetés, Monsieur, et quand je le peux, je flatte ce goût qui vous rapproche de nos mœurs. Je vais encore aujourd'hui vous servir un plat selon votre appétit. Dans mes précédentes lettres, ministres, magistrats, prêtres et académiciens ont passé en revue devant vous, sous les couleurs que leur prêtoit la satyre; ce sera dans celle-ci la faculté de médecine. Il est en vérité bien permis de se venger un peu de ces Messieurs et de rire à leurs dépens; ils ont si souvent beau jeu à s'amuser aux nôtres. Les coups de plume de la critique ne leur feront jamais le mal que nous éprouvons souvent de ceux avec lesquels ils barbouillent des ordonnances dont le moindre danger est d'épuiser la bourse. Egayons-nous donc sur leur compte, tandis que nous nous portons bien, au risque qu'ils s'en vengent quand nous serons malades. L'auteur du petit ouvrage que je vais vous extraire, paroît cependant avoir été atteint d'une bile trop âcre lorsqu'il l'a composé; quoique la versification de l'art iatrique, poëme en quatre chants, attribué à un défunt docteur en médecine, ne soit pas merveilleuse, vous y trouverez beaucoup de passages qui vous feront pardonner au reste, et sur-tout des portraits dont vous vous amuseriez si vous connoissiez les originaux. Mais il y a de ces originaux par-tout, et vous pourrez leur appliquer les tirades que je vous citerai. Commençons par une description de l'état actuel de la médecine en France.

Malgré l'éclat de la noble origine,
Que maint auteur prête à la médecine,

C'est l'intérêt dont le calcul honteux
Conçut l'emploi de ces secours douteux,
Qu'on ose offrir à la pâle existence
Du malheureux qui demande assistance,
Les maux cruels, la terreur de la mort,
Le doux espoir de mitiger son sort,
Donnant à l'homme une pente facile
A devenir généreux et docile,
Des cœurs pervers la spéculation
Sur ce moyen bâtit l'invention
De l'art nouveau, qui fonda son empire
Sur les besoins de tout ce qui respire.
Ainsi l'on vit histrions, bâteleurs,
Mages, devins, aruspices, jongleurs
Aller par-tout, jusqu'aux climats sauvages,
De l'imposture étendre les ravages.
Ma bonne foi vous doit l'aveu secret,
Que pour vous seuls j'en fais, même à regret.
Mais, parmi nous tout a changé de face,
L'équité regne et notre siecle efface
La dureté de ces temps primitifs
Où tous les cœurs étoient rébarbatifs.
Notre art enfin, malgré la médisance,
Est devenu l'art de la bienfaisance,
L'art d'amuser la dolente beauté
Qui joue au mieux la petite santé;
Tous les matins, de courir vingt toilettes
Pour dérider les boudeuses coquettes,
Et dissiper les maussades vapeurs
Dont les maris ou les amans trompeurs
Couvrent souvent leur femme ou leur maîtresse;
L'art de sauver de toute humeur traîtresse,
Et d'exciter à de nouveaux desirs
L'organe impur de tant de faux plaisirs;
L'art d'arrêter la marche de Lucine,
Quand des amours la troupe libertine
Compromettant les plus chers intérêts,
L'appelleroit à ses yeux indiscrets;
De sa venue oblitérer les traces;
Ressusciter l'apparence des graces;
Au-lieu des fleurs, donner le coloris;
Et des appas rajuster les débris. . . . . .

En vérité, Monsieur, il s'en faut bien que l'état du médecin soit, parmi nous, aussi dé-

sagréable qu'on pourroit le croire d'abord. Un médecin qui a tant soit peu de babil et surtout de complaisance, passe sa vie avec des malades qui se portent bien et le paient pour leur dire le contraire. Formez-vous quelque idée des priviléges d'un médecin consulté par une belle, et vous ne plaindrez pas nos docteurs qui ne sont plus assez dupes pour entrer en lice contre la fievre et la malignité des humeurs. Il y en a plus d'un qui se trouveroit mal en entrant dans la chambre d'un homme luttant contre la mort. On laisse ces pratiques aux chirurgiens, aux apprentifs, ou à ces docteurs qui ont quelquefois le talent de guérir, mais non pas celui nécessaire pour percer dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Quel est-il ce talent? l'adresse d'employer à propos, mille moyens qu'un peu de connoissance de notre esprit et de nos mœurs indique assez.

Auprès des grands, voulez-vous que l'entrée
Vous soit facile et toujours assurée?
Que votre nom prôné de tous côtés,
Soit précieux à toutes nos beautés?
Que maint courier, heurtant d'une main forte,
Et des chevaux piaffant à votre porte,
Tout le quartier éveillé par le bruit
En vous donnant au diable chaque nuit,
Répande au loin combien il est commode
D'être voisin du docteur à la mode;
Que l'or sur-tout (n'oublions pas ceci)
Roule chez vous autant qu'au Potosi:
Sans m'aveugler par un excès de zele,
En M..... je vous offre un modele.
Par deux coursiers rapidement traîné
Dans tout Paris sans cesse promené,
On se l'arrache, il ne sauroit suffire
Aux rendez-vous où chacun le desire;
Et pour la cour appellé quelquefois,
Met en partant, cent belles aux abois.
D'où lui viendroit sa vogue fortunée,
Et du public la faveur obstinée!

D'où ? de son ton, de ce ton enchanteur,
Toujours poli, le plus souvent menteur;
De ses propos, d'où la raison déloge,
Mais qui toujours renferme un doux éloge
Dont le parfum bien ou mal adressé
N'en plaît pas moins à l'objet caressé.
On sifle, on ouvre, on annonce, il arrive.
Que chacun prête une oreille attentive !
» Pardon, Madame, ah ! je suis confondu.
» Cent fois pardon, vous m'avez attendu.
» Je viens de voir deux ducs, une comtesse,
» Un maréchal, et certaine duchesse
» Dont les discours longuement ennuyeux
» M'ont ce matin fait périr à ses yeux.
» Je n'en puis plus . . . mais, vous êtes charmante,
» Malade, douce, aimable, intéressante :
» Et près de vous je suis dédommagé
» De tout l'ennui dont on m'a surchargé.
» De vos vapeurs éloignons donc les causes.
» Tâtons le poulx. L'aurore aux doigts de roses
» De ce beau bras envieroit la blancheur;
» Et votre bouche ! ô ciel, quelle fraîcheur !
» Jamais Hébé ne l'eut aussi vermeille.
» Les belles dents ! vous êtes à merveille. . . . .

Eh bien ! est-ce ainsi, Monsieur, que les médecins réussissent chez vous ? quoi que vous me répondiez, je croirai toujours que ce langage et cette conduite menent à la fortune dans tous les états, dans tous les pays. Notre auteur, chemin faisant, en traçant mille manieres d'être et sur-tout de parvenir, fait une infinité de portraits très-reconnoissables. De ce nombre sont ceux de Bouvard, de Bordeu, de Missa, de Poissonnier,

Qui déguisant son avide industrie
Sous les dehors d'amour de la patrie,
Onc n'a cherché dans ses inventions
Qu'un produit net en bonnes pensions.
L'activité de son feu politique,
Depuis long-temps l'a rendu presqu'étique,
Mais comme lui, croyez sans balancer,
Que s'enrichir vaut bien mieux qu'engraisser. . . .

Les médecins étudient bien plus les moyens d'usurper la confiance que ceux d'extirper les maladies. Entre autres tours de charlatanerie, en voici un assez plaisant que notre auteur attribue avec tout le public à l'un des Esculapes modernes que je viens de vous citer et dont il indique le nom de cette maniere poético-calembourdique :

Un tour unique et le phénix des tours,
Nous le devons à ce docteur agile
Qui sautillant, parcourt toute la ville,
Et dont le nom, cité chaque matin,
Fait retentir l'église au rit latin
Lorsque le prêtre en nous tournant sa face,
Renvoie ailleurs la sainte populace.
De son docteur voyant que les avis
D'aucun succès n'étoient jamais suivis,
Rongé d'un mal dont la longueur l'assomme,
Un Allemand veut consulter notre homme :
A ce desir aussi-tôt commandé,
Un laquais vole et notre homme est mandé :
D'un pied léger l'avidité le guide
Où tristement le malade réside.
Auprès du lit assis et délassé,
Sur le présent il juge du passé.
Par habitude il blâme son confrere.
Songeant enfin qu'il falloit lui soustraire
De ce client le produit principal,
Pour tout remede, il prescrit l'air natal.
D'après son but, sans sortir de la France,
De ce même air il promet jouissance.
Or que fit-il pour obtenir ce lot ?
Il conduisit l'Allemand à Chaillot
Y prendre un gîte au bord de la campagne,
Dont la fenêtre ouvrit vers l'Allemagne.

Il y a dans cette espece de poëme quelque facilité et par fois de la gaîté ; en général on y remarque un acharnement trop marqué contre plusieurs gens de mérite. Amusons-nous plutôt d'un conte nouveau de M. Saurin.

CRISTALLINE LA CURIEUSE.

Conte tiré des Mille et une nuit.

Qui veut garder une femme s'abuse :
L'art de tromper fut de tout temps leur lot :
La moins subtile a toujours quelque ruse,
Et le jaloux finit par être sot.
De leur vertu reposez-vous sur elles,
Mais en ce cas, seront-elles fidelles ?
Fidelles ! c'est beaucoup peut-être : mais du moins
Vous vous épargnerez des soins.
Mohammed, roi de l'Inde, et Soliman son frere,
Princes beaux et bien faits, surprirent un matin
Leurs pudiques moitiés, qui voguoient pour Cythere,
L'une avec un Faquir et l'autre avec un Nain.
Sur ces couples galans tous deux firent main-basse :
C'étoit trop de rigueur : chez nous on eût fait grace
A la fragilité du sexe féminin :
Mais sur les bords grossiers du Gange
De Joconde et du roi Lombard,
Le cas dut sembler fort étrange.
Si tel cas doit pourtant étonner quelque part :
» Saint Prophete, disoit Mohammed plein de rage,
A-t-on pu faire cet outrage
Au front auguste d'un Sultan ?
Fuyons ces tristes lieux, partons, cher Soliman. »
Voilà nos Princes en voyage.
Un jour près de la mer, assis sur le rivage,
L'un et l'autre, en bon Musulman,
A l'heure de midi, protégé par l'ombrage,
Marmotoit un peu d'Alcoran,
Lorsque du sein des eaux profondément émues,
Tout-à-coup à grand bruit s'éleve jusqu'aux nues
Un horrible génie, un colosse hideux,
Qui fend l'onde écumante et s'avance vers eux :
Saisis d'horreur et d'épouvante
D'un cédre ils gagnent le sommet,
Faisant priere à Mahomet,
Et, comme on le croit bien, priere très-fervente.
Le monstre aborde en ce moment,
Chargé d'une caisse brillante,
Prison mobile et transparente,
Dont les murs sont de diamant.
Le barbare y tenoit en cage

Certain oiseau blanc de corsage,
Au cœur volage, au regard doux
Et qui de son joli ramage
Endormant la raison du sage,
Le met souvent au rang des foux.
Quatre clefs à l'instant ouvrent quatre serrures :
Il sort une Divinité,
Brillante de l'éclat des plus riches parures,
Plus brillante cent fois encore de sa beauté.
« Dame, qui plaisez seule à mon ame enchantée,
Dit notre Polyphême à cette Galathée,
Je me sens besoin de repos ;
Asseyez-vous là que je dorme. »
La belle à ce galant propos
S'assied, et le monstre difforme
Des genoux de Vénus faisant son oreille,
Y repose sa tête énorme,
Ouvre la bouche pour bailler,
Et puis s'endort sans autre forme,
Ronflant à faire tout trembler.
La dame étoit très-éveillée,
Et promenant par-tout un regard curieux,
Elle apperçoit nos gens tapis sous la feuillée,
Qui se cachoient tout de leur mieux.
De la main alors et des yeux
A descendre elle les convie :
Eux de s'en excuser en montrant le génie.
A ce monstre aussi-tôt dérobant ses genoux,
Poltrons, leur dit-elle en courroux,
Ou descendez, ou je l'éveille.
Il fallut obéir : Voyez comme il sommeille,
Dit-elle alors d'un ton plus bas ;
Il faut sous ce palmier .... achever le reste ;
En rougissant elle y guida leurs pas :
Mais que ce fut une rougeur modeste,
Ami lecteur, vous ne le croyez pas,
La dame étoit grande causeuse ;
Mais je supprime l'entretien.
Suffit qu'elle prouva très-bien,
Qu'on ne la nommoit pas pour rien
Cristalline la curieuse.
De chaque Prince ensuite exigeant un anneau :
En voici cent, dit-elle, en y joignant les vôtres,
Et qu'à ce jeu plaisant j'ai gagné bien et beau.
J'espere d'en gagner bien d'autres.

Je veux en avoir un boisseau.
Adieu, princes, partez; Mahomet vous le rende :
Son paradis sans doute a des plaisirs bien doux;
Mais, croyez-moi, tromper un surveillant jaloux
Est une volupté plus grande.
C'est vrai plaisir de femme, et le premier de tous.

Je ne sais, Monsieur, si vos dames connoissent le parfilage et savent tirer parti de ce petit ouvrage, comme les nôtres. Quoi qu'il en soit, ces couplets vous paroîtront agréables.

COUPLETS SUR LE PARFILAGE.

Sur l'Air : *Je vais te voir, charmante Lise, etc.*

Jadis on étoit bien moins sage,
Et l'on filoit le sentiment;
Las! c'étoit un terrible ouvrage
Pour quiconque aimoit tendrement.

Le monde se forme avec l'âge,
Plus d'embarras & plus d'ennui,
Du temps on fait meilleur usage;
L'amour se parfile aujourd'hui.

Grace au secret du parfilage,
Soupirer, séduire, être amant,
Reprendre après un cœur volage,
Tout est l'ouvrage d'un moment.

Mais à vos pieds, belle Aspasie,
Le charme, hélas, est sans succès.
On y file toute la vie,
Et l'on n'y parfile jamais.

Autre sur l'Air : *Attendez-moi sur l'Orme.*

Vive le parfilage!
Pas de plaisir sans lui :
Cet important ouvrage
Chasse par-tout l'ennui;

Tandis que l'on déchire
Et galons & rubans,
L'on peut encore médire
Et déchirer les gens.

Autrefois dans la vie
L'on n'avoit qu'un amant;
Maintenant la folie
Est d'en changer souvent.

On défile en partage
L'amour comme un ruban,
Et même au parfilage
On met le sentiment.
Tel qui lit une page,
Peut paroître un savant ;
S'il a du parfilage,
Le secret imposant.

La plus petite idée
Qu'on attrape en passant,
Etant bien parfilée,
Tiendra lieu de talent.

De Paris, le 3 Août 1776.

Un bon artisan de cette ville vient de présenter sa plainte à la police, de ce qu'au lieu d'un enfant garçon qu'il a confié à une nourrice à trente lieues de Paris, il y a trois ans, elle lui rapporte une fille. Sur l'extrait de baptême et sur les registres tant de l'église que de la sage-femme, l'enfant est désigné du genre masculin, et la nourrice prétend qu'elle n'en a jamais reçu d'autre que la petite femelle qu'elle rapporte. Cette affaire va devenir sérieuse, et l'on est curieux de voir comment la justice l'éclaircira. Il y a eu grand concours de monde au Châtelet, l'autre semaine, pour entendre plaider M. l'abbé Baudeau qui s'est défendu contre les fermiers de la caisse de Poissy, supprimée par M. Turgot, lesquels taxés de fripons, dans les *Ephémérides*, avoient intenté un procès d'injures à l'auteur de ce journal. Le public toujours malin attendoit le plaisir de voir écraser un *Turgotiste*, mais M. l'abbé s'est fait applaudir à un point que quand M. Gerbier, avocat des fermiers, s'est présenté pour répondre, il a été presque hué ; à la fin on l'a écouté, mais l'abbé a conservé sa victoire. Les juges ont mis les parties hors de cour, et ils ont

bien fait, car il n'y avoit pas matiere à procès.

J'ai depuis long-temps gardé le silence sur nos spectacles, parce qu'ils n'ont rien offert d'intéressant. *Les Mariages Samnites*, opéra-comique, donné avec un succès médiocre aux Italiens, n'ont fait sensation que par quelques ariettes qu'on répete dans les sociétés. On prépare à ce spectacle *Fleur d'épine*, ouvrage posthume de l'abbé de Voisenon, mis en musique par Madame Louis, femme de l'architecte du roi de Pologne, et déjà célebre sous le nom de Mlle. Bayon, par ses talens en musique. C'est elle qui a mis à la mode ici le *Forte-Piano*, instrument qui a maintenant la plus grande vogue. Quant à la comédie Françoise, on n'en parle que pour blâmer le projet prêt d'être agréé pour la construction d'une nouvelle salle dans l'emplacement de l'hôtel de Condé. L'académie royale de musique est déchirée par ces divisions intestines qui ne s'alimentent jamais qu'aux dépens du public. Les grands danseurs et les danseuses sur-tout se sont plaints de n'être pas assez payés et ont menacé d'abandonner l'opéra à son triste sort. Je ne regretterois pas, pour moi, cette troupe insolente qui interrompt l'intérêt du spectacle pour faire les beaux bras et des mines aux spectateurs qui sont dans les petites loges. Avec Gluck je vous assure qu'il seroit facile de s'en passer, et je me consolerois bien qu'*Alceste* fût sans ballets. Ce n'est pas que je n'aime assez cette foule de petits êtres assez agréables qui lutinent mon imagination et chatouillent mes sens, en sautillant sur le théâtre. La danse rend plus active l'impression des attraits qu'étale sur le théâtre l'essaim libertin de nos jolies danseuses; mais comme objet académique, elle m'ennuie à la mort.

J'aime infiniment la musique, j'ai été pénétré de la plus grande, mais bien de la plus froide admiration possible, pour le talent de vos Castrats ; et Rosalie dont le talent n'est sans doute pas comparable à celui de ces virtuoses, me transporte et affecte toutes les facultés de mon ame, quand elle chante le plaisir de se dévouer à la mort pour son époux. Vestris est le dieu de la danse, Farinelli est celui du chant, mais j'aime mieux voir Allard m'inspirer la gaîté par sa danse, et Rosalie m'arracher par son chant, les larmes du sentiment, que ces illustres me ravir un tribut d'admiration qu'ils ne doivent encore qu'à l'application du raisonnement à leur art. La jouissance de la plus belle femme ne vous a-t-elle pas quelquefois moins flatté que celle de la grisette qu'a chantée Guichard ? Je préfere bien avec d'Arnaud, la sensibilité de Manon aux sentimens apprêtés d'une duchesse vaporeuse ; quand je vais au spectacle et à un spectacle lyrique, je veux être ému ; la musique de Gluck, des chanteuses qui joignent l'intérêt qu'elles inspirent à celui que la musique exprime, des danses dont la pantomime n'est que l'expression naturelle, grossie par un verre placé à son juste foyer, voilà ce qu'il me faut et c'est ce qu'il faut aux gens chez qui la sensibilité et la jouissance ne sont pas une pure affaire de convention. Je m'apperçois, Monsieur, que je bavarde impitoyablement ; pardon, mille fois pardon ; je continuois une conversation vive que je viens d'avoir avec un soit-disant enthousiaste des grands maîtres, qui voudroit qu'on mutilât la moitié du genre humain pour charmer les oreilles de l'autre, et que tous les danseurs fussent des Vestris ; je ne puis me faire à de pareilles gens ; ils seront satisfaits sans doute

du nouvel opéra qu'on prépare, il est intitulé les *Romans*; les paroles sont de M. Bonnevalet et la musique de Cambini. Le premier acte est la *Bergerie*, le deuxieme et le troisieme sont la *Chevalerie* et la *Féerie*.

Je ne quitterai cependant pas encore l'académie royale de musique; j'ai à vous parler d'un de ses membres les plus célebres: mademoiselle Arnoult, à force d'impertinences et de propos lestes dont on vouloit bien rire quand elle étoit jolie, a déplu à notre public: elle a achevé de perdre le peu de crédit qu'elle avoit conservé dans un certain nombre de cotteries, par sa conduite vis-à-vis de M. Gluck, son acharnement contre Rosalie sa rivale, et les cabales qu'elle a excitées contre Alceste. Cette fille qui s'efforce en vain à faire binet de ses charmes, ne peut plus faire passer à leur faveur, la licence qu'elle se permet, et par laquelle elle choque également les gens les moins délicats, et ceux qui supportent le plus facilement les injures. Elle se promenoit il y a deux jours au palais royal après souper; c'est l'heure à laquelle les belles prennent le frais dans ce jardin, la nuit semble autoriser qu'on bannisse toute réserve dans ces assemblées; la vieille courtisanne jouissoit de ce privilége, lorsqu'une voix s'éleve, interrompt ses chants par des sons lugubres et fait entendre ces paroles, qu'une divinité infernale adresse à Alceste dans le dernier acte de cet opéra: *Caron t'appelle, entends sa voix*, etc. La pauvre Arnoult désolée a quitté le jardin, et depuis ce moment, dès qu'elle reparoît en public, des gens charitables ne manquent pas de fredonner l'air d'Alceste. Les François si galans, ne sont pas, comme vous voyez, indulgens pour les vieilles femmes qui ont cessé de leur plaire.

Il vient d'arriver ici une aventure singulière. Un Juif qui fait un commerce assez heureux, s'est absenté pour aller visiter une terre dont il vient de faire l'acquisition : n'ayant aucun engagement pressant, ni à écheoir pendant le temps destiné à son voyage, il laisse sa maison entiérement seule. A son retour, il trouve le scellé mis sur ses effets et leur vente affichée. Quelques porteurs de billets dont l'échéance étoit encore éloignée, avoient cru ou feint de croire qu'il étoit en banqueroute et en fuite et avoient en conséquence obtenu contre lui des jugemens dont ils pressoient l'exécution. Delà un grand procès et certainement des mémoires par lesquels nos avocats chercheront à rappeller l'attention du public qui leur est échappée.

Je voudrois bien pouvoir vous régaler de quelques nouvelles productions intéressantes, mais la saison est aride, et nos abeilles du Parnasse butinent à présent pour déposer leur miel cet hiver.

M. le comte de Melfort, officier général distingué dans notre armée, vient de donner un *Traité de Cavalerie*, avec planches, etc. : je suis un profane qui n'ai pas le droit de décider du mérite de cet ouvrage, mais il m'a paru réunir supérieurement toutes les connoissances qu'on a pu desirer jusqu'à présent sur cet objet.

Il existe quelque part deux nouveaux pamphlets, fort méchans, dit-on, conséquemment fort recherchés et fort rares; l'un est *Extrait de l'Almanach Royal* avec commentaire, et l'autre *Liste de tout le Parti* Choiseul, avec commentaire.

Nos laïs respirent un peu, dans l'absence de Mlle. Duthé qui les écrasoit par la con-

paraison de ses charmes. M. F** l'a emmenée avec lui à Londres, ayant fait marché de 36 mille livres pour le voyage; vous voyez que la demoiselle ne vend pas mal ses coquilles, aussi le Monsieur, pour ne pas être dupe de son argent, prend-il le parti de ne la pas quitter d'un instant; on raconte que cet Anglois dit fort plaisamment: « Mlle. Duthé l'être fort jolie, mais les amans qu'elle a eus, l'avoir été tous cocus pendant qu'ils étoient dehors, moi ne le vouloir pas être, moi rester donc toujours *avec*. » On lui observe que cela n'est pourtant pas tout-à-fait aussi sûr que *dedans*.

L'académie Françoise est furieuse de la sortie que s'est permise M. Linguet, dans son journal, au sujet de la réception de M. la Harpe; on a remarqué que pour la premiere fois cet Aristarque avoit loué M. Marmontel, sans doute parce qu'il avoit un peu fustigé le récipiendaire.

Un jeune clerc de procureur a été accusé par la procureuse, de voler l'argent dans l'étude de son mari: la chronique porte qu'elle-même étoit la voleuse; quoi qu'il en soit, le pere du jeune homme a voulu faire renfermer son fils; celui-ci a prouvé son innocence; mais plein de ressentiment, il a attendu dimanche passé, la dame procureuse au sortir de la messe à sa paroisse, l'a prise sous le bras, troussée et claquée devant la vénérable assistance. Grande matiere à procès: le procureur a intenté sur le champ, une action criminelle au jeune homme, et celui-ci rétorque par la calomnie du vol: en attendant ceux qui ont été témoins de l'expédition, parlent avec éloge de ce que la procureuse a laissé voir, et cela me semblerait bien capable de la consoler de l'affront.

A M. GLUCK,

Sur l'Opéra d'Alceste.

Aidé seulement de sa lyre
Et des doux accens de sa voix,
Orphée adoucit autrefois
Les monstres pedoués du ténébreux empire.
Je croistout ce qu'on dit de ses accords divins,
Puisque, forcer la cabale à se taire
Et l'envie à battre des mains,
Le prodige est plus grand; et je vous l'ai vu faire.

De Paris, le 9 Août 1775.

Le prince de Conti a été inhumé avant-hier avec la pompe accoutumée. M. le comte de la Marche s'est montré vraiment affligé de sa perte. Le pere et le fils étoient raccommodés ensemble, ce dernier tenoit fidelle compagnie à son pere. Un des derniers jours le prince dit à son fils : — Mon fils, profitez du beau temps, les équipages sont prêts, allez à la chasse. — Je resterai avec vous, si vous le trouvez bon, mon pere, vous n'êtes pas assez bien, pour que je vous quitte. — Au moins, mon cher comte, envoyez votre équipage à la chasse avec le mien, afin qu'on puisse dire une fois, que nos chiens ont bien chassé ensemble. Le défunt avoit repris toute son ancienne amitié pour son fils; et, lui rendant compte de ses dernieres dispositions, il lui dit : — J'ai deux enfans d'une femme, que j'ai tendrement aimée, je leur laisse à chacun 12000 livres de rente..... (le comte ne répondoit rien) : — Trouveriez-vous que c'est trop ? — Oh non, mon pere, au contraire, ce n'est point assez. — Ah, mon fils, je me repens de ne vous avoir bien connu qu'à ce moment !..... Les deux enfans du défunt sont deux filles, dont la mere est une Madame

d'Ailly, qui n'a pas quitté le prince jusqu'à sa mort. Elle étoit dans un cabinet près de sa chambre, et dès qu'il étoit seul, elle entroit. Cette femme d'un vrai mérite a fort peu coûté au prince, il en étoit fort jaloux et la tenoit si renfermée que peu de gens la connoissoient. Le prince a conservé jusqu'au dernier moment sa grande présence d'esprit et sa fermeté de caractere poussée quelquefois jusqu'à la dureté. Le curé du Temple faisant de fréquentes visites au malade, celui-ci dit un jour à son valet de chambre : Congédiez-moi donc ce grand homme noir qui m'ennuie. Le prince a résisté jusqu'à sa fin, en remettant toujours au lendemain, aux instances de l'archevêque de Paris son ami, pour qu'il remplît ses devoirs de religion. Il est mort dans son jardin sur le bord d'un bassin où il se faisoit transporter assis tous les jours pour pêcher à la ligne. Il vouloit se lever à l'instant marqué pour sa mort ; son valet de chambre le souleve, un coup de coude l'éloigne..... il se rapproche ; le prince tombe dans son fauteuil et expire en disant : *Ma vue se trouble..... je me meurs.*

On m'a apporté plusieurs nouveautés : des épîtres en vers par M. Selis, des stances sur la mort de Colardeau, suivies de son *Ombre aux Champs Elisées*, dialogue entre cette ombre, celle d'Ovide et de Chaulieu. *Le Mariage de la Lune*, comédie en un acte en vers ; l'*Eloge funebre et historique de très-court, très-épais et tout-adroit Citadin Monsieur maître Nicodeme Pantaléon* Tire-Point, bourgeois de Paris, maître tailleur, etc. etc. Rien de tout cela ne m'a paru intéressant ni même agréable. Voici une longue file de vers que je vous transmets en attendant du meilleur.

Voltaire à Messieurs les Parisiens.

Aimables habitans des rives de la Seine,
Daignez lire ces vers, derniers fruits de ma veine.
Puissent-ils, du séjour de tous nos beaux-esprits,
Voler aux autres lieux charmés de mes écrits!
Je finirois en paix ma longue carriere.

Quel changement dans l'homme à son heure derniere!
Qu'il se trouve isolé! plaisirs, trésors, grandeurs:
Tout fuit de ses regards, hors les folles erreurs.
Ils ont fui loin des miens: c'est fait, le voile tombe.
L'œil levé vers les Cieux et le pied dans la tombe.
Je vois en ce moment l'auguste Vérité,
Répandre autour de moi sa plus vive clarté.
De la Raison sévere elle est accompagnée.
Cette raison, par moi si long-temps dédaignée,
Plus puissante aujourd'hui tonne au fond de mon cœur,
Le remords, l'avenir le glacent de terreur.
Peuples, que j'ai séduits par d'aimables chimeres,
Hâtez-vous de rentrer dans la loi de nos peres.
Poussé par le délire, & d'orgeuil ennivré,
J'osai braver le Dieu sur la terre adoré.
On me vit enfanter de monstrueux systêmes,
Contre son culte saint vomir d'affreux blasphêmes:
Trop habile dans l'art des lâches imposteurs,
J'osai calomnier ses zélés défenseurs,
Et sur des jolis riens forgeant des contes fades,
Les ridiculiser par des turlupinades.
Honneur, talens, vertu, rien ne me fut sacré:
Je voulois tout changer: je voulois qu'à mon gré,
Le vrai dans les esprits devînt problématique,
Et la religion un être chimérique:
Je voulois, le forçant à penser comme moi,
Courber le genre humain sous le joug de ma loi,
Je peignois les horreurs du cruel fanatisme;
Et mes plus vives élans tendoient au despotisme.
Feignant de l'éclairer, je trompai l'Univers:
En criant liberté, je présentois des fers.
Mais je couvrois de fleurs ces funestes entraves,
Dont je sus accabler quelques foibles esclaves.
Dans un cercle d'erreurs, j'étois moins libre qu'eux,
Je suivois à tâtons un sentier ténébreux.
Mortel, voilà ton sort, quand ton orgeuil extrême
Dédaigne pour le flambeau la Vérité suprême.
Je l'ai dit (eh! qui peut vouloir même en douter!)

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
C'est ce Dieu, dont la voix enfante les miracles,
Qui, parmi les éclairs, révéla ses oracles,
Qui des prophetes saints conduisant les pinceaux,
De son feu créateur anima leurs tableaux.
Son Fils, la vive image et la splendeur du Pere,
Sous les voiles obscurs de l'humaine misere,
Vint lui-même enchaîner le démon de l'erreur;
Et l'homme dans son Dieu vit son Libérateur.
Que sa morale est pure, et ses dogmes sublimes!
Il voulut expirer victime de nos crimes,
Et remit à Céphas ses loix et son pouvoir.
Adorons et croyons, voilà notre devoir.

D'un absurde système hardis apologistes,
Moralistes pervers et pointilleux sophistes,
Quels biens ont procuré vos dogmes insensés?
Vos ardens zélateurs sont-ils plus empressés
A fuir des vains plaisirs la fatigante ivresse:
Pour vivre sous les loix de l'austere sagesse,
Ce Midas, devenu sensible & généreux,
Cesse-t-il d'engraisser tant de laquais pompeux,
De nourrir à grands frais son oisive existence,
Et donne-t-il du pain à la triste indigence?
Lis, lis, dans tes refus, cœur de marbre obstiné,
Ton arrêt flétrissant sur son front décharné.
L'époux met-il un frein à son capride infâme,
Pour chérir les doux nœuds d'une pudique flâme?
Voit-on un moindre essaim d'impudentes laïs,
De malignes vapeurs infecter tout Paris,
Et dans des chars légers, brillans d'or et de glace,
Sous le poids des rubis étaler leur audace?
La subtile chicane, à l'infernale voix,
Ne heurte-t-elle plus dans le temple des Loix?
Nos héros réveillés font-ils, par leur courage,
Des Crillon, des Bayard, revivre l'heureux âge?
Ah! je vois ces guerriers, de débauches perdus,
S'abreuver à longs traits du poison de Vénus.
Avons-nous émoussé le glaive de la guerre?
L'intérêt n'est-il plus l'idole de la terre?
En un mot, la vertu voit-elle les mortels
De leur encens plus pur honorer ses autels?
Tout retentit du nom de la philosophie:
Le vulgaire, le grand par-tout nous déifie;
Et par-tout un vain luxe & le vice effronté
Etendent leur ravage avec impunité.

Dans nos brillans écrits le mauvais goût domine,
Et des arts chancelans vient hâter la ruine.
Hélas! tout se corrompt. Beaux jours de l'univers,
O bonheur général tant promis dans nos vers,
Age d'or si vanté, vous n'étiez plus qu'un songe,
Que le délire enfante et que suit le mensonge!

Chers amis! que l'aveu de toutes mes erreurs
Eclaire vos esprits et corrige vos cœurs.

On ne le sait que trop : ma muse frénétique,
Sur le Pinde affecta l'empire despotique.
Vous la vîtes toujours, sur des foibles garans,
Dans le temple du Goût distribuer les rangs.
Elle osa pénétrer jusques au sanctuaire ;
Elle osa profaner, d'une main téméraire,
Du peintre de *Burrhus* les lauriers immortels,
Du pere du théâtre ébranler les autels,
Contester le génie au maître de la lyre,
A l'*Esope* François l'art d'inventer, d'écrire,
Refuser en un mot à l'auteur du *Lutrin*
Le titre glorieux de poëte divin.

Malheur au cœur rongé des serpens de l'envie!
Peut-il jamais s'ouvrir aux douceurs de la vie,
Tous ses jours sont marqués par des tourmens nouveaux,
La splendeur des talens, le succès des rivaux,
Sont un poids qui l'accable, un fer qui le déchire.
Il fait son aliment du fiel de la satyre.
Hélas! ce monstre étique, au teint blême, à l'œil creux
Dont la bouche vomit un suc si venimeux,
Décocha tous ses traits, par ma main égarée,
Sur l'auteur de Didon, sur le pere d'Atrée,
Lui qui par les ressorts d'une sombre terreur,
A l'aide d'un pinceau mâle et plein de vigueur,
Eut la gloire d'ouvrir une route nouvelle;
Pompignan, qui choisit Racine pour modele,
Se montra parmi nous son plus digne rival,
Et qui peut-être un jour eût marché son égal,
Si sa muse eût suivi la carriere tragique.
Il dirigea son vol au Parnasse lyrique :
Aussi près des autels de la noble Erato,
Il pince quelquefois sa lyre avec Rousseau.

Je voulois usurper le sceptre de la scene ;
Et je défigurai les traits de Melpomene.
L'intrigue, l'intérêt, le vrai, le sentiment,
Furent tous éclipsés sous ce faste imposant

De marches, de combats, d'éclairs épouvantables,
De bûchers, d'échafauds, et d'ombres lamentables.
La nouveauté, la pompe, un voile ingénieux;
Enfin, le coloris fascinerent les yeux.
Le bon goût disparut : j'emportai les suffrages;
On m'ennivra d'encens. Ces lauriers, ces hommages,
Je te les dois, Lekain; il faut en convenir :
Mes enfans sans vigueur avec toi vont mourir.
Oui, je sens redoubler ma vive inquiétude .....
Mais quoi ! l'on m'applaudit....C'est un mal d'habitude,
Vous vous en guérirez, public trop indulgent.
Le charme va cesser, & le juge m'attend.
Cette postérité que je crains, que j'implore,
Voudra-t-elle épargner l'amante de Zamore ?
Et toi, cher Mahomet, dans ce commun malheur,
Peux-tu nourrir l'espoir de survivre à ta sœur ?
Ah ! qu'au moins un enfant du chantre d'Henri-Quatre,
Eternise mon nom aux fastes du théâtre.
Des faits de ce grand roi le récit trop vanté
Est-il marqué du sceau de l'immortalité ?
Non : le plus doux pinceau, la plus tendre harmonie
Ne peuvent suppléer aux élans du génie;
Il faut être animé de plus nobles transports,
Du champ des fictions déployer les trésors;
Varier les couleurs, jetter d'ardentes flâmes,
Enchanter, attendrir & maîtriser les âmes :
Et moi, par de vains sons, loin de frapper le cœur,
Je fatigue l'oreille, & j'entends le lecteur.
Las de courir en vain dans la carriere épique,
Je marchai vers ton temple, agréable physique.
Tu n'y reçus jamais l'esprit étincelant,
Ennemi déclaré du profond jugement.
J'y voulois, m'efforçant de porter la lumiere
Dans le sein ténébreux de la nature entiere,
Arracher quelques fleurs du tombeau des Newtons.
Je courus sans flambeau loin de ces régions.
Tel un coursier sans frein, s'élançant dans les plaines
Suit par sauts et par bons des routes incertaines.
Muse, dont le crayon grave au faste des ans
Les paisibles vertus, les exploits éclatans,
Et des fils d'Apollon les pompeuses merveilles,
J'osai te consacrer mes travaux et mes veilles.
Mais je te vis fouler, l'œil ardent de fureur,
Ces écrits, où montrant sous un style enchanteur
Le frivole talent de plaire et de séduire,

Je trahis mon devoir d'éclairer et d'instruire ;
Où, dans un jour obscur, s'offre la vérité ;
Où, plus souvent encor, le mensonge effronté,
En cortége nombreux, paroît sans se contraindre ;
Où mon pinceau badin se plaît toujours à peindre
Sous de pâles couleurs la vertu dans les fers,
Le vice triomphant aux yeux de l'univers ;
Enfin ces gros recueils pleins d'objets fantastiques,
Où jaloux d'ébranler tes monumens antiques,
Je voulois élever près de la fiction
Le trône de l'erreur et de l'illusion.

Ah ! quel bonheur pour moi, si ma muse légere
N'eût jamais démenti son air, son caractere !
Elle efface en attraits la muse des Chaulieux ;
Son teint est plus vermeil, son front plus gracieux,
Libre, douce, ingénue, elle est vive et brillante,
Quelquefois négligée, toujours séduisante.
On la voit à son gré voltiger sur les fleurs :
Elle seme par-tout les plus fraîches couleurs.
La nature, l'esprit s'énoncent par sa bouche ;
Et sa main embellit les objets qu'elle touche.
Que n'a-t-elle toujours dans ses jeux innocens,
De la pudeur modeste exprimé les accens !
La gloire qui sur moi plana dès mon aurore,
Sur mes cheveux blanchis reposeroit encore.
Mais au mépris du goût, des mœurs, de la raison,
Cette muse trempa ses traits dans le poison,
Fit jouer ses ressorts dans l'épaisseur de l'ombre ;
Et du fond empesté de sa caverne sombre,
Sans respecter les loix de la terre et du ciel,
Vomit sur la vertu de longs torrens de fiel ;
Osa préconiser, dans sa folle arrogance,
L'amour seul du plaisir et de l'indépendance ;
Et pour mettre le comble à toutes ses noirceurs,
Outragea le mérite et flétrit les auteurs.
Périssez à jamais, fruits d'un mauvais génie,
Périssez dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Nos neveux, ennemis du vrai beau, du bon sens,
Pourroient-ils admirer ces tableaux indécens,
Et lire ces ramas d'invectives affreuses,
De la malice humaine archives ténébreuses ?
Non : l'insecte rampant, dans les plaines de l'air,
Etoufferoit plutôt l'oiseau de Jupiter.
Jugeons mieux, jugeons mieux de la race future.
De l'honnête & du vrai l'image toujours pure,

Seule

Seule pourra charmer les yeux de l'avenir.
Muse, tes monumens vont tous s'anéantir.
Ces sarcasmes grossiers, ce langage des halles,
Ces libelles dictés par les haines rivales,
Ces vers licencieux, avant la fin du jour,
Vont dans la nuit des temps s'abîmer sans retour.

O Mânes précieux des héros du Parnasse,
Vous que n'épargna point ma criminelle audace
Souffrez qu'en ces momens, pour réparer l'affront,
Le remords dans le cœur, la honte sur le front,
Je pénetre, en tremblant, ces voûtes lumineuses;
Que je couvre de fleurs vos tombes glorieuses.
Rousseau, que l'imposture inonda de poison,
Sublime Maupertuis, immortel Crébillon;
Toi, qu'on vit jusqu'au bout de ta noble carriere,
Opposer aux Cotins une forte barriere,
Des loix de la raison intrépide vengeur:
Fréron, critique habile et terrible censeur:
Vous tous que j'outrageai, vrais savans et vrais sages,
Recevez mes regrets, recevez mes hommages.

Et vous qui leur offrez un légitime encens,
Des regles du bon goût observateurs constans,
Qui sur les bords fleuris, cultivés par les graces,
De ces illustres morts osez suivre les traces,
Et repoussez sans cesse un groupe audacieux
D'écrivains affublés d'un jargon précieux;
Vous tous qui combattez ce malheureux système,
Désespérant pour l'homme, indigne de Dieu même,
Poursuivez, achevez un ouvrage si beau,
Et des arts presqu'éteints rallumez le flambeau.
Vous m'avez démasqué: vous avez dû le faire;
Et moi, je dois sans doute applaudir et me taire.
Mais quoi! pardonnerai-je, aux yeux du monde entier,
Au rigoureux Clément, au hardi Sabatier,
Eux qui, sans nul égard, ont flétri ma couronne?
Il le faut: mon repos, l'honneur, tout me l'ordonne.
Craindrois-je d'imprimer une tache à mon nom,
Pour avoir écouté la voix de la raison?
Ils n'ont dit que le vrai; quel seroit donc leur crime?
Amour-propre, tais-toi: je leur dois mon estime.

Ferme appui des autels, vénérable Pasteur, (*)
Justement surnommé le fléau de l'erreur,

(*) M. l'archevêque de Paris.

Hélas ! en m'écartant des vérités sacrées,
Je n'ai que trop suivi des routes égarées.
J'ouvre aujourd'hui les yeux aux rayons de la foi :
Je me soumets au joug de la divine loi ;
Et tout baigné des pleurs d'un repentir sincere,
Je veux mourir au sein de notre auguste mere.

Adieu, peuple charmant. Que je serois heureux,
Si vous daigniez combler le plus cher de mes vœux !
Déchirez le bandeau, , reprenez vos suffrages,
Renversez ma statue et brûlez mes ouvrages.

C'est bien une maussade chose que cet opéra des *romans !* Rien d'agréable ni dans le spectacle, ni dans la musique, ni dans les paroles. Le premier acte, la *bergerie*, présente une bergere que l'amour persuade enfin d'aimer ; à la suite pour réchauffer, vient un ballet pantomime où l'épaisse *Allard* folâtre et batifole ; un milord lui offre des richesses, c'est-à-dire, une aigrette de diamans, elle l'accepte et danse avec lui ; le Lubin de cette bergere veut se pendre ou se noyer de désespoir ; les compagnes honnissent la bergere qui rend l'aigrette au séducteur, et reprend son Lubin ; et puis on danse, on tourne, on s'entrelace et voilà un acte fini. Dans l'acte de la chevalerie, une maîtresse s'avise de se déguiser et de se battre pour savoir si son chevalier l'aime ; la recette est originale ; vous imaginerez peut-être que voyant sa belle, face à face, l'amant la reconnoît, point du tout ; mais après s'être bien dit des sottises et s'être bien battus, la dona Marphise ôte son casque, et voilà que le prince Léon la reconnoît à ses cheveux qui sont en effet très-beaux. Vous concevez, Monsieur, combien cet acte est maigre et plat, sur-tout n'ayant d'autre enjolivement qu'un ballet de chevaliers qui s'escriment quatre ou cinq minutes ; mauvaise parodie de la scene intéressante d'Adele de Ponthieu. Vous croirez

peut-être que l'acte de la Féerie dédommage des deux premiers, parce que ce sujet prête infiniment pour le théâtre; mais détrompez-vous: une vieille sorciere veut préparer un hymen paisible pour un génie auquel on destine une petite fille qui n'a encore vu d'homme, qu'en songe; le génie vient, il plaît, la sorciere fait semblant d'être fâchée, et menace d'immoler le téméraire, la petite personne tombe en foiblesse; le roi des génies, ravi de sa conquête, se fait connoître et transporte tout le monde dans un palais, or, azur et nuages, où l'on danse l'éternelle chacone, les monotones pas de deux et de quatre, et puis voilà l'opéra fini. Les paroles sont vieilles et ont été mal recrépies, et le musicien Cambini qui s'étoit distingué par des *oratorio*, nous a donné là un mauvais opéra.

Mlle. Duthé n'a fait qu'une apparition en Angleterre, car elle est déjà de retour ici avec son Monsieur. On croit qu'il n'a fait cette course que pour emprunter de l'argent, car le revenu de cet Anglois ne sauroit suffire à la dépense d'une princesse telle que Mlle. Duthé.

M. Linguet s'est fait des affaires sérieuses avec le gouvernement pour la diatribe contre la Harpe et contre l'académie françoise, qu'il a insérée dans sa feuille du 25 juillet. Sur les plaintes que l'académie a portées, il a été défendu à M. Linguet de journaliser à l'avenir; le sieur Fontanelle, ci-devant auteur de la gazette des deux Ponts, le remplace pour la partie politique et la Harpe pour celle de la littérature: ainsi nous allons voir dans cet ouvrage, qui perd par-là doublement de son prix, une maniere et un système tous différens; je crois plutôt que nous ne le verrons pas, car j'imagine que vous ne le lirez pas plus que moi. C'est bien assez du

mercure auquel on ne peut se dispenser de s'abonner, puisqu'enfin il faut bien avoir quelques livres à laisser traîner dans son antichambre.

M. de Sauvigny, auteur de plusieurs tragédies, et entr'autres de Gabrielle d'Estrées, qui doit être jouée l'hiver prochain, vient d'être nommé adjoint de M. Crébillon censeur de la police. Et on a retiré la librairie de département de la police, pour en confier l'administration à M. le Camus de Néville, ci-devant conseiller au parlement de Rouen.

LE PROVERBE.

La fille du Cirier de Poissi,
Loin de l'amant dont elle est éprise,
Calmoit un jour son tendre souci
Avec sa marchandise:
Dans ce délit, sa sœur la surprit.
Quoi? s'écria-t-elle,
Pour ce jeu-là
Gâter la plus belle!
Ah! Mademoiselle,
Papa le saura.
Sa sœur alors l'instruisit un peu....
Vraiment, bientôt s'écrie la belle,
J'avois grand tort, ah! le joli jeu!
Il vaut bien la chandelle.

De Versailles, le 14 Août 1776.

Il s'est passé ici, Monsieur, une scene assez violente entre Monsieur et M. le comte d'Artois d'une part, et M. de S. Germain d'autre part. Ces deux princes n'ayant point été consultés par le ministre sur les changemens qu'il a déterminés dans les uniformes des corps, dont ces princes sont chefs, ont fait appeller M. de S. Germain chez M. d'Artois, pour lui en marquer leur mécontentement. Le ministre a répondu assez vertement: « Je n'ai rien fait de mon chef, et si S. M. m'ordonne de ne communiquer à personne les arrangemens qu'elle veut

faire, m'est-il permis d'en parler ? » Sur cela M. d'Artois se livrant à sa vivacité, a apostrophé le ministre d'une maniere humiliante pour celui à qui s'adressoient les expressions de sa colere.

M. de S. Germain a travaillé lundi à l'ordinaire avec le roi, et ne s'est pas plaint ; mais hier à propos des contradictions sans fin qu'on lui a fait éprouver, il a prié S. M. de lui donner son congé ; elle l'a refusé, disant qu'il ne falloit pas perdre courage en touchant à la fin d'une besogne aussi utile que la sienne.

M. de Sartine peut être comparé à un morceau de liege qui plonge bien dans l'eau, mais que l'on revoit bientôt surnager. Il a regagné crédit et confiance par des projets concernant la marine ; et pour démontrer un peu son autorité, ce ministre vient de se venger tout doucement de deux économistes, en faisant exiler MM. l'abbé Beaudeau et Dupont. Le premier en plaidant contre les fermiers de la caisse de Poissy, avoit fait beaucoup de plaisanteries sur un nommé Martin Bouchinet, prête-nom du bail, défiant ledit Martin au combat, l'appellant fripon, etc. Cet homme est, sauf respect, valet de chambre du ministre, et étoit, à ce qu'on dit, méchamment, son manteau pour cacher ses intérêts dans cette affaire : l'abbé Morellet, autre Iste, sentant qu'il n'y faisoit pas bon, est allé faire un voyage. Voilà donc la livrée de Turgot à laquelle on a frotté les épaules.

Un courier extraordinaire a été expédié à Malte à l'effet d'obtenir du grand-maître le grand prieuré pour M. le duc d'Angoulême, le prince de Condé avoit comme obtenu ce bénéfice précieux, et le grand bailli d'Alsace, de la maison de Chimay, qui y avoit tout droit, comme le plus ancien de l'ordre, l'avoit espéré, dans la vue de satisfaire à la France et à l'ordre,

il avoit proposé de se borner à la jouissance du palais du temple et à 80,000 livres de rentes, et que de tous les autres biens, on formeroit diverses commanderies pour des chevaliers français. Ce sage arrangement auroit eu lieu, si le comte d'Artois n'avoit voulu absolument conserver ce trésor pour ses enfans et en jouir en attendant.

Voici ce qu'on écrit de Berlin : « Jamais le roi n'a été si magnifique qu'à l'occasion du grand duc, et jamais il n'a témoigné autant d'estime et d'amitié à quelqu'un qu'à ce jeune prince, qui de son côté a montré de la vénération et de l'admiration pour le monarque. Le grand duc a annoncé ici plus de talens et de mérite qu'on ne lui avoit présumé de loin, il a dit au prince royal : trois motifs m'ont amené ici, le premier pour m'y donner en ôtage d'une amitié éternelle entre les cours de Russie et de Prusse, le second pour admirer de mes yeux le plus grand des monarques, et le troisieme pour chercher une épouse aussi accomplie et de laquelle je suis enchanté. » A la premiere entrevue le roi dit au général Romanzow : « Je trouve beaucoup de ressemblance entre vous et mon général Winterfeld. — Sire, il est flatteur pour moi de ressembler à un officier qui vous a rendu autant de services : — De pareilles ressemblances ne vous sont pas nécessaires après les exploits qui vous immortalisent. »

De Paris, le 18 Août 1776.

L'ACADÉMIE des sciences a enfin fixé son choix sur M. de Condorcet pour la place de secrétaire perpétuel que l'âge de M. de Fouchi ne permettoit plus d'exercer. M. de Condorcet nommé l'année derniere, son adjoint par ordre du ministre sentit combien il pourroit trouver d'obstacles à jouir en ce moment de ce qui n'a été que la suite

d'un acte d'autorité. Il a remis son sort au hasard d'une élection libre, et ce procédé a été si agréable à l'académie, qu'il a été élu unanimement.

Le mauvais succès de l'opéra des romans a déterminé les directeurs de ce spectacle à remettre Alceste. Il est singulier que la nation s'éleve sans cesse contre les productions de M. Gluck, et que ce musicien soit le seul qui ait réussi depuis qu'elles ont été connues ici. Les efforts multipliés de plusieurs concurrens n'ont fait que relever encore sa gloire.

Le célebre Noverre est ici et s'amuse à persiffler Vestris dont la divinité danséfique paroît abaissée devant le virtuose décoré de l'ordre du Christ.

M. Tourton a fait arrêter par ordre de police, plusieurs particuliers qui avoient répandu le bruit qu'il avoit fait faillite; le jour même où on l'avoit dit publiquement à la bourse, il a payé 1,500,000 et reçu un million; vous savez, Monsieur, que c'est un de nos plus forts banquiers. Il vient de perdre sa femme à Spa; ceux qui connoissent sa niece, et qui savent tout ce qu'elle a eu à souffrir de feue sa chere tante, desirent que sa douceur et son honnêteté soient récompensées par le mariage avec l'oncle veuf, qui, à sa fortune près, n'est pourtant point un parti fort tentant pour une jeune personne.

ADRESSE PRÉSENTÉE AU CLERGÉ VELCHE EN 1773.

RÉFLEXION DE L'ÉDITEUR.

On dira, sans doute, que le vrai moment de l'à-propos, pour répandre un pareil écrit dans le monde, se trouve, à l'heure qu'il est, heureusement passé! Nous en convenons avec plaisir,

mais l'époque en est trop récente pour que cela puisse être tout-à-fait hors de propos.

« Il est incompréhensible que le clergé de France, ayant lancé depuis si long-temps la foudre de l'excommunication sur nos comédiens, baladins et histrions, n'ait point encore imaginé d'excommunier aussi nos traitans et nos publicains, et *omnes sedentes in telonio*; comme s'il étoit moins odieux pour des chrétiens et moins criminel devant Dieu, d'être les auteurs, les fauteurs ou les instrumens de l'injuste oppression de ses freres et des miseres publiques, que d'amuser des gens oisifs sur un théâtre, ou de divertir la populace par des gambades et des quolibets. Je suis indigné, mon cœur se soulève chaque fois que je rencontre un évêque allant dîner chez un fermier-général. Successeurs des apôtres, auriez-vous donc oublié que le fils du Dieu que nous adorons et dont vous nous prêchez la sainte morale, a lui-même témoigné publiquement et constamment son indignation contre eux, pendant tout le cours de sa vie mortelle? et pourquoi, je vous prie? quel étoit son motif? C'est ce que vous n'avez jamais examiné. Parmi tant de questions que vos docteurs ont agitées, auroit-ce donc été la plus indifférente? On ne peut pas supposer, sans doute, que la façon de s'exprimer du Messie sur le compte des publicains, ne fût en lui que l'effet des opinions populaires de son temps; ce seroit une impiété: il en avoit donc une raison essentielle et digne de lui; il ne l'a point dite expressément, il est vrai, mais il n'avoit pas besoin de la dire, car il est très-évident que ce n'étoit et ne pouvoit être, que parce que ces sortes de gens étant employés à la levée d'une espece de tributs établis contre l'ordre, c'est-à-dire,

arbitrairement imposés par la force contre le droit naturel, sans le libre consentement de la nation, se trouvoient être par leur emploi, les agens ou les outils de l'injustice, et par conséquent réprouvés dans son cœur. Vouloir en assigner quelque autre cause, ce seroit insulter au bon sens. Le célebre Bourdaloue, dans le premier de ses sermons pour les dimanches, page 43 et suivantes, paroît avoir reconnu cette même vérité dans toute sa force; il tourne tout au tour, on croit enfin l'entrevoir en quelque sorte sur le bord de ses levres, comme prête à s'en échapper, et l'on sent qu'il n'a pu s'empêcher de le dire en effet, qu'en coupant court et changeant de matiere. Du moins est-il vrai que le bon pere en dit beaucoup trop, pour qu'on puisse lui pardonner de n'en avoir pas dit davantage, si l'on oublioit de faire attention qu'il étoit jésuite et qu'il prêchoit à la cour de Louis XIV.

Ouvriers évangéliques, le temps est enfin venu, je vous en préviens, où il ne vous est plus permis de dissimuler sur cet article essentiel, car vous ne pourriez désormais, sans compromettre la cause de la religion divine que vous nous prêchez, ou sans vous montrer vous-mêmes prévaricateurs aux yeux du public. Si l'approbation ou la tolérance de vos prédécesseurs pour des préjugés pernicieux, pour des erreurs grossieres, pour des usages également injustes, absurdes et cruels, n'a point affoibli, jadis, la foi de nos peres dans des temps d'ignorance et de barbarie, ne vous flattez pas qu'il en puisse être ainsi, quand les lumieres se répandent dans une nation et qu'elle commence à s'éclairer. Alors sans un miracle particulier de la providence, il est moralement impossible que les peuples ne se détachent pas insensiblement d'un culte dont les ministres

sont évidemment à leurs yeux les coopérateurs ou les approbateurs de l'oppression sous laquelle ils gémissent, et même quelquefois les apologistes des ennemis du bien public. Il n'appartient pas au vulgaire de savoir séparer bien distinctement la cause de Dieu, de celle de l'homme d'église. Hâtez-vous donc de saisir désormais toutes les occasions d'instruire les fideles clairement et à fond sur cette matiere importante. La plupart de nos gens de finance sont sans doute dans la bonne foi, ils ignorent ou se dissimulent le vice et le danger de leur état. Il est temps d'en éclairer les consciences erronées. Songez que cela n'est pas moins important pour leur salut dans l'autre monde, que pour le nôtre dans celui-ci. Un homme célebre a fait de nos jours le généreux sacrifice d'une place dans l'opulente quarantaine, à l'exactitude de ses principes sur la justice, à la délicatesse de sa conscience, moins religieuse, a-t-on dit, que philosophique; car ce galant-homme a été malheureusement soupçonné d'être un esprit-fort. Convenez du moins qu'il croyoit à la vertu, car il n'est pas possible d'en faire un acte de foi, plus beau, plus fort et moins équivoque. Obligez donc enfin ceux que vous dirigez et qui vous écoutent à nous en faire de pareils, ou les ignorans vont bientôt imaginer que vous avez réellement le pouvoir de dispenser vos vrais croyans d'être gens de bien. O prêtres, que vous êtes quelquefois inconséquens dans l'exercice de votre important ministere! Un particulier vient vous dire qu'il a passé par hasard un peu de contrebande, ou que par adresse il a évité de payer les droits du traitant, ou qu'il n'a point déclaré toute la valeur de son bien, afin que sa taxe fût moins forte; vous ne lui faites point de scrupule sur aucune de ces trois choses, et vous ne l'obligez

jamais à la restitution. Preuve évidente que dans le fond vous regardez l'impôt comme injustement établi ; car si vous regardiez comme une chose vraiment équitable et juste, c'est-à-dire, s'il étoit établi avec le consentement réel et libre de la nation qui le supporte, vous prévariqueriez dans votre ministere, parce qu'alors ce seroit un véritable vol, de la restitution duquel il ne vous seroit pas permis de dispenser votre pénitent. D'un autre côté, le financier, le traitant ou le commis vient-il se mettre à vos pieds au tribunal de la pénitence, vous lui donnez libéralement l'absolution, sans exiger de lui qu'il abandonne la profession criminelle qu'il exerce, et que vous reconnoissez cependant comme telle, puisque je vous ai forcé d'en convenir. Répondez à cet argument, ou plutôt, croyez-moi, gardez-vous bien de vouloir y répondre, vous iriez infailliblement vous perdre dans la sombre région des absurdités où l'on ne prend plus la peine de vous aller chercher. Jugez-vous vous-mêmes sur cette maxime incontestable : tout homme qui par intérêt, par crainte ou par politique, cele, déguise ou pallie quelque vérité importante au bonheur public, au bien de la société, se déclare l'ennemi de Dieu, parce qu'il peche évidemment en cela contre le précepte de l'amour du prochain. »

» Apprenez enfin maintenant, si vous ne le saviez pas encore, ou si vous avez fait semblant de l'ignorer, apprenez, dis-je, que le droit naturel des peuples n'est pas moins sacré que l'évangile même, puisqu'il vient également de Dieu ; et que par conséquent il est imprescriptible ; étudiez donc attentivement ce droit naturel, ses principes et ses conséquences, car il ne vous est pas permis de les ignorer, puisqu'il est de votre devoir d'en instruire vos auditeurs ; autre-

ment vous induisez les hommes en erreur et vous les menez dans le chemin de la perdition. Voulez-vous fermer la bouche aux incrédules et leur prouver que vous êtes en effet les vrais ministres de Dieu ; soyez désormais les vrais amis des hommes. Exhortez toujours les peuples à la paix, à la tranquillité, à la patience ; c'est fort bien fait ; le philosophe vous approuve et le bon citoyen vous en loue : les émeutes, les séditions populaires, les guerres civiles sont d'autant plus certainement un très-grand mal, qu'il n'en résulte jamais aucun bien ; leur seul effet quelquefois est de faire changer seulement le genre de l'oppression ou les noms des oppresseurs. Il n'appartient qu'à la bonne instruction publique, librement discutée, généralement répandue, de détruire efficacement les abus et les préjugés nuisibles, et d'établir insensiblement, mais solidement la véritable base de la prospérité publique. Quand les princes ne font pas le bien, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et c'est toujours les flatteurs, les ignorans, les fourbes ou les fripons qui les égarent. Respectez leur personne sacrée et laissez-les faire, je vous le conseille et vous y exhorte. Mais dans la chaire, dans vos écrits ou dans le secret tribunal de la pénitence, ne leur faites pas une conscience fausse ou erronée sur leurs droits et sur leurs devoirs, et sur-tout ne les flattez point comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, sur les véritables bornes que le droit naturel a mises à leur pouvoir ; ce seroit trahir la cause de Dieu et celle des hommes. Je voudrois ici demander à nos érudits, la solution d'un grand problème sur l'histoire du genre humain, qui me vient maintenant à l'esprit et que voici. Quel est l'homme d'entre tous les hommes qui ont existé sur la terre, qui se trouve très-

réellement avoir fait ou causé le plus de mal à ses semblables ? Nos académies n'ont jamais proposé cette question pour le sujet de leurs prix, et personne que je sache, ne s'est même avisé de la faire encore. Oseriez-vous me répondre d'avance en attendant leur décision, que par hasard ce ne seroit point précisément celui-là même, qui le premier s'avisa de dire aux princes et de persuader aux autres, que les rois ne tiennent leur puissance que de Dieu seul, et qu'ils n'en doivent compte à personne ici-bas. . . . Combien de milliers, de millions ou de milliards d'hommes, ce seul homme a-t-il égorgés ? On ne sauroit y penser sans en frémir d'horreur. . . . Si j'étois en état de donner au public, un bon catéchisme moral et politique, dont par parenthese nous aurions grand besoin, je n'y oublierois certainement pas cet article. Vous désapprouvez unanimement aujourd'hui des évêques du temps passé, qui s'appuyant sur un passage où Josué a dit, *sta sol*, ont voulu traiter comme des impies ou des hérétiques les astronomes modernes. Vos successeurs conviendront aussi bientôt, que vous n'aurez pas été mieux fondés vous-mêmes de notre temps à vouloir citer des passages de l'écriture sainte, contre les philosophes publicistes qui s'écartoient de vos opinions ou qui ne raisonnoient point au gré de vos desirs. Ils vous en blâmeront d'autant plus que cette seconde erreur a des suites beaucoup plus dangereuses, car les hommes sont bien plus intéressés à la théorie des loix et d'un bon gouvernement, qu'au cours des astres et à la théorie des cieux. L'Esprit saint dans nos livres inspirés n'a certainement pas plus voulu nous instruire sur la science de l'ordre social ou sur les droits réciproques naturellement établis entre les nations et leurs

chefs, que sur aucune des autres sciences humaines; respectons ces passages sacrés et ne les profanons plus, en les citant mal-à-propos et contre leur destination toute divine et surnaturelle. C'est donc en philosophes et non pas en qualité de théologiens que vous devez raisonner sur ces matieres. Car il faut supposer que vous êtes véritablement philosophes vous-mêmes, puisque toute science nécessaire aux hommes doit découler de vos levres, et que c'est à vous qu'il appartient principalement de tenir sur la terre la véritable balance du juste et de l'injuste absolu. Nous devons croire et nous croyons sincérement en effet que notre Seigneur vous a promis l'infaillibilité dans ce monde, mais nous disons, et vous en convenez, je pense, que c'est uniquement pour ce qui regarde le dogme et tout ce qui peut y avoir un rapport essentiel et direct; dans tout le reste, il est donc permis au philosophe de discuter vos opinions, d'éclairer vos préjugés et de combattre vos erreurs. Rendons justice à la vérité! on a vu dans tous les temps, l'on voit heureusement encore et l'on verra toujours dans l'église, un très-grand nombre de personnages d'un mérite éminent, pleins de piété, de zele et de vertu, propres en un mot à faire chérir et respecter la religion sainte dont ils sont les ministres: la providence ne permettra jamais qu'il en soit autrement. Mais malheureusement la piété la plus sincere et le zele le plus pur, ne préservent pas toujours les hommes de toute espece d'erreurs ou de préjugés. Toutefois il est certain, car il n'est pas possible d'en disconvenir, que le clergé pris en général est la principale cause de l'établissement et du maintien du pouvoir arbitraire et despotique qui regne dans la plupart de nos gouvernemens d'Europe. Mais il faut con-

venir aussi que l'onction de la divine morale en a souvent mitigé les funestes effets. Sans crainte de passer pour calomniateur ou même de hasarder un jugement téméraire, j'ai cru d'abord pouvoir supposer ici que quelques abbés ou prélats de cour auroient pu quelquefois sacrifier avec connoissance de cause, l'intérêt du public à leur ambition, mais je croirois avancer une calomnie d'autant plus atroce, que la chose me paroîtroit incompréhensible, en supposant que le plus grand nombre d'un corps aussi respectable, auroit toujours eu pour principe constant et suivi dans sa conduite, dans ses écrits et dans ses discours, un motif aussi peu chrétien. Cependant le fait existe. A quelle autre cause pourrions-nous l'attribuer, si ce n'est à quelque pieuse erreur qu'un zele apostolique, moins éclairé que respectable, aura fait naître? Sur ce qu'il est écrit que le chemin du ciel doit être semé de ronces et d'épines, on a sans doute imaginé qu'il étoit bon pour les peuples, dans la contemplation de la grande affaire du salut, d'être foulés et tyrannisés sur la terre, crainte que l'abondance ou quelque prospérité dans ce lieu d'exil, ne leur y fît oublier le séjour éternel de la céleste patrie. Ce que je dis ici n'est pas une simple conjecture; j'ai souvent dans ma jeunesse entendu faire des raisonnemens à peu près semblables à mes religieux instituteurs, qui pensoient ainsi très-réellement et de bonne foi. Quand une idée, quoique fausse, paroît un peu spécieuse, elle prend aisément racine dans de certaines têtes, delà elle se répand bientôt dans une infinité d'autres qui l'adoptent incontinent, sans autre examen, comme une chose évidente et certaine. Si l'on peut dire en quelque sorte de l'homme, comme du singe, qu'il est naturellement un animal imitateur,

dans son attitude physique, dans ses gestes, dans ses manieres et dans son maintien, l'on peut dire aussi, que souvent il n'est pas moins singe, sans s'en appercevoir, dans sa conduite morale et dans ses maximes. Bien peu de gens savent penser d'après eux-mêmes, ou se rendre raison des vrais principes qui les font agir et parler. Il est malheureusement trop vrai que l'abondance, ou la prospérité corrompt souvent l'homme, et le détourne ordinairement des sentiers de la vertu. Mais cette vérité n'est applicable qu'en parlant de l'homme considéré dans l'espece, et principalement en corps de nation, car alors c'est précisément tout le contraire. L'expérience et la raison nous ont démontré dans tous les temps, que plus une nation se trouve opprimée, plus elle est avilie sous le joug d'un pouvoir arbitraire et désordonné, et plus à proportion les mœurs en général y sont nécessairement corrompues, moins on peut trouver parmi les membres qui la composent, quelques germes d'honneur et de vertu; et par conséquent alors, il doit être à proportion d'autant plus difficile au missionnaire d'y pouvoir faire des recrues pour le paradis. Car enfin il faut nécessairement commencer par rendre les hommes *honnêtes gens*, avant d'en pouvoir faire de bons chrétiens. Tirons donc delà une conclusion toute opposée à celle de nos anciens piétistes, bien intentionnés sans doute, mais mauvais observateurs; et disons que les ministres de nos autels, au-lieu de consoler pieusement à leur aise, *intra vestibulum et altare*, des miseres publiques, doivent au contraire contribuer de tous leurs efforts et de tout leur zele, à rendre les hommes en général heureux sur la terre autant qu'il est possible, s'il veulent sincérement pouvoir contempler quelque jour, un plus grand

nombre de bienheureux dans le ciel. Si l'on est excusable de s'être égaré et d'avoir pris une fausse route pendant les ténebres ; dès que le jour paroît il n'est plus permis de la suivre, et c'est un crime alors de s'obstiner à ne vouloir point revenir sur ses pas ; revenez-y donc enfin : car tel est votre devoir ; on ne vous en demande pas davantage, par-là vous ferez naître notre espoir, et nous prendrons patience, parce que nous savons que si vous en agissez de même, à la longue tout ira bien et pour les peuples et pour les rois. O vous, qui que vous soyez, membres de l'église enseignante, qui venez de lire ce petit nombre de lignes, faites-y, je vous en conjure, une attention sérieuse, car je vous l'annonce, si, fermant toujours vos cœurs à la pitié, ou vos yeux à l'évidence, vous ne voulez pas m'entendre aujourd'hui dans le temps, vous entendrez au jour que les portes de l'éternité vous seront ouvertes, de la bouche du redoutable Juge, ces terribles paroles qui vous seront adressées : *Ite, maledicti, in ignem aeternum....* »

« D'avance, vous allez être livrés à l'indignation générale, au mépris universel des gens de bien vos contemporains, et votre mémoire sera tellement flétrie, qu'aucun de vos noms ne passera à la postérité, qu'avec la note de lâcheté, de bassesse ou d'ignorance ; en un mot, que sous le sceau de la réprobation et de l'exécration universelle et perpétuelle, dans l'esprit de tous les hommes qui entendront parler de vous. Cette menace n'est pas vaine : si par malheur les bonnes lumieres ne sont point encore assez généralement répandues pour porter les puissances à fuir le bien, elles le sont du moins assez et de reste pour pouvoir assurer déjà, que tous les hommes de notre âge

qui auront fait le mal, ou qui pourront y avoir contribué d'une maniere ou d'autre, par la lâcheté de leur conduite, par leurs écrits, par leurs actions, par leurs discours et même par leur silence, seront couverts d'un opprobre éternel, ou que leurs noms obscurs n'y pourront échapper qu'à la faveur des ténebres dans les profonds abymes de l'oubli. *Nolite obdurare corda vestra.* Ames dévotes et timorées que je respecte sincérement et du plus profond de mon cœur, je crains ici de vous avoir scandalisées; mais suspendez votre jugement, il seroit téméraire. Ce n'est point un incrédule qui vous parle : les intérêts de la religion et de la vertu me sont aussi chers qu'à vous; et je vous proteste sur la foi due à tout homme qui ose aujourd'hui dire la vérité, que personne n'est plus intimement pénétré que moi d'un religieux et profond respect pour le sacré caractere du prêtre, et pour la dignité sainte de l'épiscopat. Non, je ne connois rien de plus vénérable dans le monde qu'un bon curé qui remplit tous ses devoirs avec le zele éclairé d'une charité prudente; à plus forte raison le digne et saint évêque, premier pasteur. Mais le vrai chrétien, le catholique le plus zélé, s'il n'est pas un imbécille, ne sauroit avoir au fond du cœur, la même vénération pour une certaine dignité que nous voyons briller dans l'église et qui n'est point de l'église, dignité fastueuse, vaine, autant hétérogene à l'esprit de l'évangile qu'elle est absurde dans l'ordre de la société. Chaque fois que je rencontre un cardinal, je suis tenté d'aller charitablement lui crier à l'oreille : Monseigneur, prenez bien garde à vous; au moindre souffle du bon sens, votre éminence est en poussiere. Grands de ce siecle, que vous serez petits pour la plupart aux yeux de la génération suivante.

et que vous l'êtes dès ce moment aux yeux des gens sensés ! . . . Hommes vains et bassement ambitieux, qui n'avez jamais eu la moindre idée de la vraie gloire, désabusez-vous enfin, et sachez que ces dignités, ces titres, ces décorations dont vous êtes si ridiculement fiers, sont déjà regardés du public, bien moins comme des illustrations pour les familles, que comme l'appât et l'instrument de la servitude, et qu'on les vit être trop souvent le prix du déshonneur ! Ce n'est point à des cordons que se laissent prendre ordinairement les grands hommes, parce qu'ils ont toujours beaucoup plus d'orgueil que de vanité. O vous ! vrais philosophes, (j'appelle ainsi tout homme qui ayant de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur et de la fermeté dans l'ame, a pris soin d'éclairer sa raison et sait en faire un légitime usage,) ô vous donc, vrais philosophes, trop clairement dispersés dans le tourbillon du monde, qui gémissez en secret sur le triste sort des membres malheureux de nos sociétés soit-disant policées, ne désespérez point encore de faire triompher quelque jour la cause de l'humanité qui vous est chere ; vous y parviendrez lentement, j'en conviens, si l'homme d'église ne vous prête pas son puissant secours, parce qu'il a la principale influence sur les opinions ; mais ne perdez point courage et ne vous lassez jamais de fronder hautement le vice et les erreurs. Flétrissez par-tout et sans réserve, autant qu'il vous sera possible, le fripon, le fourbe et le méchant ; avoir pour eux des ménagemens ou de l'indulgence, c'est être cruel envers tous les hommes et faire injure à la vertu. Instruisez ceux qui vous entourent, éclairez les esprits, échauffez les cœurs, élevez les ames ; viendra le temps enfin où l'explosion subite et générale des

sentimens généreux que vous aurez inspirés, des bonnes lumieres que vous avez répandues, renversera toutes les barrieres, brisera tous les obstacles que l'ignorance et la barbarie nous ont opposés. Non, il ne faudroit peut-être pas aussi grand nombre qu'on pourroit le croire, d'hommes vraiment épris de l'amour du bien général, éclairés et courageux, pour faire changer de face à l'univers. O noble ambition ! seule digne d'entrer dans le cœur de l'homme qui sait aimer et connoître la véritable gloire, ne seras-tu jamais la passion dominante des princes et des rois? Puisse un d'entr'eux nous montrer bientôt un vrai héros dans ce vrai genre d'héroïsme (brillante carriere d'autant plus glorieuse à remplir que malheureusement elle est toute neuve) il sera cent fois plus élevé au-dessus des Alexandres et des Césars, que les Césars et les Alexandres ne l'ont eux-mêmes été jusqu'ici dans l'opinion du vulgaire au-dessus des Thersites ou des Érostrates. Non, l'histoire ne reconnoîtra point désormais pour un bon prince, celui qui, pendant son regne, se sera contenté d'avoir fait arbitrairement quelque bien, ou d'avoir soulagé passagérement ses sujets de quelques maux ; celui-là seul y sera véritablement reconnu pour grand et bon prince, et vivra éternellement chéri dans la mémoire des hommes, qui non content d'avoir fait d'abord par le seul poids de son pouvoir absolu, tout le bien possible, aura de plus ensuite le sublime courage de vouloir se mettre lui-même et ses successeurs, par de bonnes et sages institutions, dans l'heureuse impuissance de faire le mal. Hélas ! pour celui qui le voudra sincérement, la chose est plus facile qu'on ne pense. En attendant, ô homme, qui que tu sois, apprends toujours à connoître tes devoirs et tes droits sur

la terre ; mais souviens-toi, que quiconque connoît son droit naturel et ne veut pas le réclamer hautement et par-tout pour ses concitoyens comme pour lui même, n'aura plus qu'à choisir désormais d'être mis dans l'une de ces trois classes, des lâches, des fourbes ou des fripons. Ici se présente naturellement à l'esprit, une nouvelle secte de philosophes, qu'on a vue se former depuis peu sous le nom d'*économistes*. Non-seulement jamais la philosophie n'avoit pris la cause des rois sous sa protection, mais l'esprit humain n'avoit pas même encore imaginé jusqu'à nos jours, qu'un pareil événement pût être compris dans l'immensité des choses possibles; et c'est précisément pour cela que dans tous les temps, les princes et les ministres n'ont jamais vu dans les philosophes que des hommes dangereux et suspects ; c'est pour cela qu'ils ont toujours été persécutés si-tôt qu'ils ont voulu porter leurs spéculations importunes sur des objets qui pouvoient intéresser les droits ou les prétentions de ceux que le hasard avoit revêtus dans le monde de quelque pouvoir, de force ou d'autorité. Le desir de la domination, quoiqu'ordinairement dépourvu de lumieres, a toujours fait pressentir comme par instinct, qu'il ne seroit pas aisé de retenir longtemps les hommes sous le joug d'une obéissance servile, aveugle et passive, si la voix du philosophe alloit réveiller leur intelligence sur les droits imprescriptibles que la nature leur a donnés. »

« On a donc vu cette philosophie, qui ne veut recevoir des loix, ni reconnoître d'autorité que de la seule évidence, contrainte à s'exiler elle-même de ce bas monde, ou réduite à baisser sa tête orgueilleuse sous le joug des opinions dominantes. C'est ainsi qu'elle a paru respecter les bornes que les puissances du trône et de l'autel ont voulu

lui prescrire. Mais enfin dans ces derniers temps, des esprits hardis, forçant toutes les barrieres, bravant tous les obstacles, ont osé dans leurs écrits, citer au tribunal de la raison les rois et leurs prétentions, les loix et les usages, les préjugés et les abus, et porter le flambeau de la philosophie jusques dans les replis les plus tortueux et les plus cachés de la ténébreuse politique des maîtres de la terre. Alors on a sonné l'alarme de toutes parts; tous les divers suppôts du pouvoir arbitraire, grands et petits, de tous les rangs, de tous les états, et même tous les honnêtes gens médiocrement éclairés, ont fait répéter aux échos à peu près les paroles suivantes: ô siecle! ô temps! ô mœurs! tout est perdu, l'audace impie des téméraires écrivains de nos jours, ne tend rien moins qu'à renverser le trône et l'autel. C'est précisément au milieu de ces plus vives clameurs, dans le fort de la crise, que du sein de cette même philosophie si formidable aux souverains, on a vu tout-à-coup s'élever parmi nous une science nouvelle, qui non-seulement apprend aux hommes le secret important de concilier le pouvoir absolu d'un seul dans les monarchies héréditaires, avec la justice et la raison, mais qui de plus, a démontré par les argumens les plus solides, que cette forme de gouvernement est précisément la seule, qu'une nation éclairée par l'évidence de l'ordre, puisse et doive adopter pour son plus grand avantage possible. Sur des idées mûres, profondes et sublimes, mais peut-être un peu trop obscures pour le commun des esprits, d'un homme vraiment extraordinaire, doué d'un génie créateur, un écrivain sage et respectable, dans son livre de l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques, a principalement tenté cette merveilleuse entreprise; et au

grand étonnement du lecteur attentif, il s'en tire avec tout le succès possible, autant en qualité d'homme d'esprit et de vrai philosophe, qu'en qualité de bon citoyen. Que les princes et les rois sont encore éloignés de pouvoir comprendre tout ce qu'ils doivent à ces hommes de génie. Tâchons du moins d'en donner ici quelque légere idée par une réflexion toute simple.

Si, par impossible, la proposition contradictoire à celle que les économistes viennent heureusement d'établir étoit évidente, c'est-à-dire, s'il étoit véritablement démontré et généralement reconnu que des peuples ne peuvent êtreheureux et bien gouvernés que dans une république; qu'en un mot sous le pouvoir absolu d'un seul, ils sont toujours nécessairement, quoi qu'on fasse, plus ou moins foulés et misérables, méchans et corrompus : cela supposé, dis-je, le plus puissant, le plus absolu des monarques, pourroit-il balancer un moment à se précipiter du haut de son trône, pour aller se confondre dans la foule des citoyens, sans exposer sa tête au courroux des cieux et à l'indignation des hommes? car enfin quel crime imaginable plus grand, plus énorme, que celui dont se rendroit alors évidemment coupable aux yeux de l'univers, ce mortel inhumain, qui voudroit impunément sacrifier à son orgueil, à ses caprices, à la seule satisfaction, le bonheur, les droits et la liberté de plusieurs millions d'êtres sensibles et raisonnables, que la nature et Dieu firent ses semblables? O vous tous, monarques, potentats, rois, princes et souverains qui commandez ici-bas aux hommes, apprenez du moins par-là que quand cette même philosophie, qui vous fit tant d'ombrage, et qui vous tend maintenant les bras, auroit dû nécessairement un jour renverser les trônes où vous êtes assis, vous n'en

seriez pas pour cela moins coupables de vouloir un instant arrêter ses progrès ! Mais au contraire elle vient en ce moment critique vous offrir un puissant secours, et son art propice va reprendre sous-œuvre les bases de votre puissance, qui n'ayant jamais été construites que par les mains de l'ignorance ou de l'imposture, ne pouvoient avoir de solidité ; aussi les voit-on s'ébranler enfin et menacer ruine de toutes parts. Si les rois sont faits pour les peuples, les peuples ne sont pas faits pour les rois. Cette vérité, dont les conséquences nous mènent loin, que le plus hardi des philosophes n'auroit osé nous dire il y a trente ans, du moins en public, passe aujourd'hui de bouche en bouche ; et le hasard me fournit en ce moment, une preuve incontestable qu'on n'ose plus la contester : car je viens de lire dans les papiers publics, la harangue d'un de nos prélats pour une grande princesse à son passage, où l'on trouve cette sentence très-clairement établie ou du moins son équivalent. Là elle dit d'autant plus, que le prélat, homme d'esprit, connoît la force et l'énergie des mots, qu'il fait lui-même ses harangues et ses mandemens, et l'on pourroit ajouter encore, pour rendre la chose plus touchante, qu'il n'a cependant point passé dans le monde pour un homme sans ambition. En un mot, il n'est plus permis de le taire ou de le dissimuler aux puissances. On observe généralement par-tout aujourd'hui, que le genre humain commence à se lasser, et il en est temps, des erreurs et des chimeres qui l'abuserent jadis et qui l'oppriment encore ; l'instinct du simple peuple se raffine déjà et semble vouloir les repousser de lui-même. O princes ! saisissez donc promptement la seule planche qui puisse sauver les nations du naufrage prochain,

prochain, que votre orgueil royal fléchissant devant la statue du sage mortel à qui vous la devez, vienne mettre à ses pieds vos sceptres et vos couronnes ; c'est-à-dire, embrassez promptement avec confiance et sans réserve sa prudente et salutaire doctrine dans toute son étendue. C'est ainsi que votre reconnoissance doit lui rendre véritablement le plein et sincere hommage de votre puissance et de vos états. J'ose ici vous en faire la sommation authentique à la face du ciel et de la terre, et vous déclarer en cas de refus ou de retardement, que vous seriez plus coupable devant Dieu, que le plus rebelle de vos vassaux. Nos philosophes économistes auront-ils rendu véritablement un service essentiel à l'humanité ? J'en suis convaincu ; mais je sens néanmoins qu'il n'appartient qu'à la postérité d'en juger en dernier reasort. Leur science vraiment royale a malheureusement paru trop tard dans le monde pour un grand roi que nous voyons depuis long-temps travailler avec succès en Europe à se faire admirer et craindre. Ce prince qui sait voir et lire, et qui veut tout connoître, a lu très-certainement les principaux ouvrages qui pourroient l'en instruire ; mais engagé dans une route toute différente, il s'est cru trop avancé pour revenir sur ses pas ; et la renommée l'avoit déjà proclamé le héros de son siecle. Ce monarque éclairé aura-t-il donc pu se laisser éblouir, comme un héros vulgaire, à la trompeuse lueur d'une gloire momentanée ? La postérité verra trop de philosophie dans ses écrits pour qu'elle puisse lui pardonner d'en avoir aussi peu dans les maximes de sa politique et de sa conduite en qualité de souverain. Avec un si beau génie, de vastes connoissances et des talens militaires qui ont étonné toutes les nations, il n'aura jamais

élevé qu'une puissance éphémere. Il a trop mis sa confiance dans les cinq ou six cens mille bras qu'il voit maintenant au bout des siens. O roi philosophe ! avez-vous donc oublié que la nature ne vous en donna que deux ? Si vous voyez tous les autres agir et s'émouvoir au premier signe de vos volontés, s'ils vous obéissent enfin avec autant d'exactitude et de célérité, que s'ils étoient physiquement et en effet les vrais et propres membres de votre individu, à quoi tient un pareil prodige, qui pour n'être pas nouveau dans le monde n'en est pas moins inconcevable ? Songez que vous le devez uniquement à l'idée du bien que vous ferez, que le soleil de la raison qu'on voit enfin se lever sur notre émisphere aura bientôt entiérement dissipé l'illusion, tout ainsi que l'astre bienfaisant, qui chaque jour nous réchauffe et nous éclaire, fond ou dissipe insensiblenent des brouillards épais que la nuit a répandus sur la terre. Quel oppresseur ne doit pas craindre de voir un jour échapper de ses mains ces forces étrangeres, et de se trouver tout à coup à son réveil, nud, seul et sans armes au milieu de plusieurs millions d'ennemis ? Concluons ici sur un ton plus simple et dans l'exacte vérité, que nos souverains ne pourront trouver désormais des hommes vraiment capables de rasseoir ou de maintenir leur puissance d'une maniere solide et durable, que parmi ces mêmes philosophes qu'ils ont toujours craint ou rebuté ; ce ne sera du moins jamais parmi ces petits intrigans de cour, ambitieux et vains qui s'en vantent, dont la politique louche, basse et mal-adroite pour en imposer ou se faire valoir, n'a d'autre ressource que de porter les rois à des coups d'autorité violens et arbitraires, et qui ne sait les faire régner enfin que par l'oppression, l'espionage et la

terreur. De pareils ministres ne feront jamais autre chose qu'accélérer plus rapidement la chûte des empires. Il n'y a que leur ignorance ou leur ineptie qui puisse engager la bonté du prince éclairé à les soustraire à sa justice, s'il pouvoit oublier toutefois que son indulgence pour les méchans est un acte d'injustice et de cruauté pour tous les peuples qui lui sont soumis. Dieu nous préserve des petits remedes pour les grands maux!»

POST-SCRIPTUM.

» Si par hazard en finissant cette courte lecture on vient à s'écrier : -- Ceci est bien fort, -- tant pis ; car ce seroit une marque très-évidente que nous serions encore extrêmement foibles. Écriez-vous plutôt : -- C'est bien plat, trivial et pitoyable, etc. : je vous le pardonne d'avance. Et plût à Dieu ! n'eussé-je dit ici que des trivialités ou des vieilles rapsodies. J'entends déjà répéter.... toute vérité n'est pas bonne à dire. Sentence vague et très-équivoque, qui n'est véritable que dans le seul sens, où l'on veut dire par-là, que les organes de la vérité ne sont pas toujours favorablement reçus dans le monde, mais dangereuse et fausse maxime dans tout autre sens : dangereuse en ce qu'elle ne peut jamais être favorable qu'à l'homme pervers, et fausse en ce qu'elle implique contradiction. Tout ce qui n'est pas bon à dire aux hommes ne sauroit être une vérité ; car la vérité vient de Dieu : or, ce qui vient de Dieu ne peut pas nuire aux hommes et leur est au contraire toujours utile, avantageux ou nécessaire. Mais ajoutera-t-on, -- il est très-inutile de dire des vérités à ceux qui ne veulent pas les entendre. Vous vous trompez, et vous pourriez raisonner précisément dans le même goût sur les premiers soldats qu'on fait monter

à l'assaut, dont les efforts sont presque toujours vains, mais cependant ils ne sont jamais tout à-fait inutiles, puisqu'ils sont cause que ceux qui survivent et leur succedent, triomphent enfin et se rendent maîtres de la place. De même, il est des vérités importantes qu'on doit toujours commencer à répandre, quoiqu'on soit sûr d'abord de n'être point écouté, et qu'il ne faut pas même se lasser ensuite de répéter sans cesse à toute occasion; parce que ce n'est précisément qu'en conséquence de ce qu'elles auront été dites et redites long-temps sans aucun fruit sensible, qu'on parviendra nécessairement un jour à les redire enfin avec un plein succès. D'autres vont s'écrier ici peut-être : — C'est bien fou. O François! si vous aviez parmi vos concitoyens quelques centaines de fous dans le même genre, non mieux pensans, j'ose le dire, mais plus éloquens et plus importans dans le monde; vous seriez bientôt le peuple de la terre le plus heureux et le plus sage. On finira par m'objecter enfin que personne ne s'avise aujourd'hui de répandre dans le public de pareils écrits. Et c'est précisément parce que personne ne s'en avise que je m'en suis avisé et que j'ai dû m'en aviser. O gens du beau monde ou du grand monde, qui, pour la plupart jugez toujours si légérement de tout, des hommes et des choses sans examen, sans réflexion, et néanmoins d'un ton si tranchant que quelquefois il en impose; tandis que vous n'êtes en effet, sans vous en douter vous-mêmes, que les fideles échos d'un imposteur ou d'un faux sage, apprenez que c'est précisément dans ces temps malheureux où l'on ne voit presque personne qui veuille, ose et puisse à la fois dire hautement la vérité, que tous ceux qui le peuvent de quelque manière que ce puisse être, y sont plus

étroitement obligés que jamais, et que c'est alors que les gens de bien qui le veulent toujours, quand la chose est possible, doivent tâcher de les dire, ces vérités importantes, avec d'autant plus de force et de courage qu'ils sont moins secondés. Le malheur des nations vient en général de deux sources principales : la premiere et la plus ancienne, vient de ce qu'on s'étoit malheureusement persuadé jadis, comme quelques-uns le pensent encore, qu'il étoit nécessaire de tromper les hommes pour les mieux conduire et pouvoir les gouverner ; préjugé dont la fausseté n'est pas moins certaine, qu'il est certain que les conséquences en ont été et sont encore cruelles et funestes pour le genre humain. La seconde, plus moderne, vient de ce que personne ne veut dire aujourd'hui tout haut ce qu'il pense ou ce qu'il dit tout bas. Mais, dit-on, la prudence oblige tous les gens sensés d'en agir ainsi : en ce cas ne mettons plus la prudence au rang des vertus, ou mettons nos gens sensés au rang des hommes pusillanimes, car toute vertu exige ou suppose du courage, et la prudence elle-même nous ordonne quelquefois d'être téméraires à proportion de l'objet : et que peut-il y avoir de plus essentiellement important dans le monde que le salut du peuple et le bien public ? Hélas ! pourroit-on se le persuader si tous les jours on ne l'avoit vu ? que tel qui passe pour intrépide à la guerre, n'ose s'exposer le plus légérement du monde à encourir la disgrace d'un ministre ou d'un favori, par la moindre petite représentation, qui seule auroit suffi quelquefois pour sauver à sa patrie des désastres et des malheurs. Parmi tous nos incrédules est-il un esprit fort assez obstiné pour refuser de croire à la magie, en voyant une petite feuille

TAYLOR INST

de papier d'une certaine forme, faire pâlir et trembler le même homme qui vient d'affronter, d'un air tranquille et serein, cent bouches de canon? Si mon incrédule après avoir vu de ses propres yeux un pareil prodige, ne veut pas croire encore, qu'il doit y avoir nécessairement en effet quelque vertu magique ou surnaturelle dans la petite feuille dont je parle, je le forcerai du moins à convenir que l'homme et sur-tout l'homme de cour, est un étrange animal bien inconséquent et bien fou. Je crois avoir répondu d'avance à tout, hors, comme on dit, à qui va-là? Si l'on me demande donc maintenant; mais qui êtes-vous pour oser nous parler de la sorte? Êtes-vous moliniste ou janséniste, etc.? — Je ne suis d'aucun parti, d'aucune secte en iste ... — Tenez-vous d'une maniere ou d'autre à nos parlemens anciens? — Je n'ai point cet honneur-là. — Aux nouveaux? — Encore moins. — Qui êtes-vous donc? — En un mot, je ne suis et ne veux être rien, pas même académicien. Seulement je suis pour un moment ici le tribun du peuple. — Qui vous en a donné la charge? — Moi-même, je l'ai prise de mon autorité privée. Dans tout pays où le peuple n'a point réellement de vrais tribuns dans le fait, tout le monde l'est de droit. Nos anciens états-généraux jadis étoient faits pour en tenir lieu; nos parlemens ont cru depuis avoir le droit d'en faire les fonctions; et les ministres de la puissance les y ont d'abord autorisés, ou du moins ils ont voulu le laisser croire, et cela, pour raison à eux connue. Enfin, dans la suite des temps, les mêmes ministres de l'autorité ont voulu dépouiller ces mêmes parlemens de ce droit réel ou supposé, et cela aussi, pour autre raison à eux connue, qui dans le fond sans doute, est tou-

jours à-peu-près la même. O peuples! de quelque nation que vous puissiez être, écoutez un avis salutaire. Si quelque jour vous avez le bonheur de pouvoir vous assembler par vos vrais représentans et qu'il soit question de vous donner des tribuns, ne laissez jamais cette charge importante que pour un temps fort court sur les mêmes têtes. Ou si vous étiez contraints de vous en choisir qui dussent être inamovibles et perpétuels; alors, si vous les voulez incorruptibles, n'en prenez jamais d'autres que vos *IMPRIMEURS*. Je déclare et proteste à quiconque aura pris la peine de lire cette petite feuille, que s'il eût été permis aux honnêtes gens éclairés et capables de bien écrire, de parler au public, comme ils pensent, je ne me serois jamais avisé de ma vie de faire de mauvaise prose, encore moins de mauvais vers. J'aurois mieux employé mon temps et d'une maniere plus satisfaisante; je me serois toujours uniquement occupé d'une chose bien plus utile pour moi, et peut-être même plus noble, et plus digne de l'homme. Je veux dire, qu'au-lieu de m'amuser à barbouiller ici gauchement du papier; je n'aurois jamais songé qu'à cultiver en paix les fruits de mon jardin, et qu'à bien labourer les champs que m'ont laissé mes peres. *Beatus ille qui procul negotiis paterna rura bobus exercet suis.*

De Versailles, le 24 Juillet 1776.

Vous avez vu, Monsieur, la livrée de Turgot mal menée dans la dispersion de ses fideles disciples, les Roubaud, les Dupont, les Morelles; on vient de porter un coup sensible à la personne même de cet ex-ministre par la déclaration du roi enregistrée au parlement, qui rétablit l'usage et le service des corvées pour

l'entretien des chemins publics. Il n'étoit pas possible d'en venir-là sans compromettre la sagesse du roi, d'autant plus que pour supprimer, on avoit étalé de beaux sentimens et de belles phrases, mais on a fait de son mieux, et même on y a caressé les parlemens par cette phrase. Nous avons cru d'ailleurs devoir donner une attention particulière aux représentations de nos cours sur les inconvéniens qui pourroient résulter des dispositions de notre édit. On sent pourtant toute la foiblesse et même le ridicule de ce motif, après que nonobstant les remontrances les plus vives, on a tenu un lit de justice pour donner force de loi à ce même édit et à d'autres qu'on a aussi pris le parti d'anéantir.

Il n'est pas résulté grand'chose des comités de nos ministres à la terre de M. de Maurepas; ce mentor et M. de Clugny auront beau rêver et conférer, ils ne réussiront pas à remplacer tous les ressorts usés de notre machine financière. Il nous faudroit un heureux génie, capable de nous créer un système de finance absolument neuf, et ce système devroit être simple et sans complication; ce seroit ses qualités les plus désirables; mais notre gouvernement n'a de système pris pour aucune de ses parties, pas même en politique, car chaque nouveau ministre des affaires étrangeres en amene un autre et le fait suivre tant qu'il reste en place. Voilà celui de M. Turgot dont l'intention étoit sage et bien vue, mais dont l'exécution a été mal et trop précipitamment opérée; parce que ce ministre, honnête homme, étoit foible et poussé par une secte fanatique, ambitieuse et pressée de voir l'ensemble de ses vues exécutées à la faveur de quelques innovations heureuses qui avoient été indiquées au gouvernement avant que le premier

des économistes fût au monde ; le voilà renversé, sans que la nation y trouve aucun avantage, et même après que nombre de familles ont essuyé des pertes, des dérangemens, dont elles ne seront jamais dédommagées, et que le monarque a fait dans des préambules et des discours, un vain étalage d'esprit et de sentimens. Ce besoin et le manque de ressources n'ont pas été le moindre des motifs qui ont fait rétablir les jurandes, parce que cela va faire venir quelque argent de la part des anciens maîtres et des nouveaux. Toujours de petits moyens chez nous, et jamais du grand, du bon, ni du vrai.

M. de Maurepas n'est pas au fond, plus porté qu'il ne faut pour M. de S. Germain, il mine même contre lui, selon toute apparence, et frappera le dernier coup auprès du roi, quand le ministre de la guerre aura consommé son plan de bouleversement, qu'approuve assez le Nestor : alors on renverra M. de S. Germain ; il restera chargé de l'iniquité, et les bons effets de sa besogne tourneront à la gloire d'un successeur plus souple, plus soumis, que lui et conséquemment plus conforme aux vues du mentor qui veut régner sous le nom de son pupille.

Il est échappé un assez bon mot à l'ambassadeur de Naples dans une petite société. On parloit de l'instabilité de nos ministres et de leurs opérations, et l'on en gémissoit ; il dit : pour moi je ne m'en étonne pas, ce sont les dents de lait du roi.

De Paris, le 27 Août 1776.

Vous ne pourrez, Monsieur, lire sans étonnement la lettre dont je vous envoie une copie fidelle. On voit qu'elle a été écrite dans l'effervescence de la colere d'un vieillard morose, mais

ce n'est pas assurément là la colere d'Achille et vous y retrouverez même si peu la maniere du grand-homme que vous douterez comme moi qu'il l'ait écrite.

Copie d'une lettre de M. de Voltaire à M. le comte d'Argental.

De Ferney, le 19 Juillet 1776.

» Mon cher ange, j'apprends que Madame de St. Julien arrive dans mon désert avec Lekain ; si la chose est vraie, je suis tout étonné et tout joyeux : mais il faut que je vous dise combien je suis fâché pour l'honneur du tripot, contre un nommé Tourneur qu'on dit secrétaire de la librairie et qui ne paroît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakespear comme le seul modele de la véritable tragédie ? il l'appelle le dieu du théâtre, il sacrifie tous les François à son idole comme on sacrifioit autrefois des cochons à Cérès, il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine : ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakespear qu'on prendroit pour des pieces de la foire, faites il y a deux cens ans. Le maraut a trouvé le secret de faire engager le roi, la reine et toute la famille royale, à souscrire à son ouvrage. Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il donnera encore cinq volumes ? avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille ? souffrirez-vous l'affront qu'il a fait à la France ? vous et M. de Thibouville vous êtes trop doux. Il n'y a pas en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil

faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en parlant de lui ; s'il ne vous a pas mis en colere, je vous tiens pour un homme impassible ; ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France, et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespear, c'est moi qui montrai le premier aux François quelques perles que j'avois trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendois pas que je servirois un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colere que moi, sans quoi je me sens capable de faire un mauvais coup. »

» Je reviens à Lekain ; on dit qu'il jouera six pieces pour les Génevois ou pour moi ; j'aimerois mieux qu'il eût joué Olympie à Paris, mais il n'aime point à figurer dans un acte, lorsqu'il n'écrase pas tous les autres. Je ne sais si M. de Richelieu fait paroître le précis de son procès, qui sera son dernier mot ; il m'avoit promis de me l'envoyer : je ne lui ai point assez dit, combien il est important pour lui de ne point ennuyer son monde ; il avoit choisi un avocat qu'il croyoit fort grave et qui n'étoit que pesant : il y a beaucoup de ces messieurs qui font de grands *factum*, mais il n'y en a point qui sache écrire. Quant à mon ami le cocher Gilbert, je souhaite qu'il aille au carcan à bride abattue. Si vous voulez, mon cher ange, me guérir de ma mauvaise humeur, daignez m'écrire un petit mot. »

L'opéra des romans n'a pu soutenir que deux représentations ; il a fallu en revenir à ce Gluck tant décrié, revoir cet Alceste si triste et y prendre plaisir malgré qu'on en ait. La révolution paroît presque consommée dans notre musique et dans

nos oreilles, et pour achever notre conversion, on attend M. Sacchini qui doit nous donner son olympiade. M. Gluck travaille à remettre Armide. Les représentations d'Alceste sont suivies aujourd'hui comme dans les premiers temps, parce que, plus on voit cet opéra, plus on en sent les beautés, comme je vous l'avois prédit. La tragédie de Coriolan donnée aux François n'a pas eu de succès; il n'y a qu'une belle scene et un moment attendrissant, celui de l'entrevue de la mere qui est fort bien traité; le reste n'est que du remplissage, quelquefois éloquent, mais ne disant rien au cœur. D'ailleurs nous sommes trop loin du temps des Romains et nous connoissons trop leurs héros pour qu'ils puissent nous intéresser fortement.

De Versailles, le 19 Août 1776.

Les bureaux du département de Paris et leurs fideles satellites de la troupe du général Le Noir, ont été fort occupés, depuis quelques jours, d'une affaire majeure. Un écrivailleur a été arrêté dernièrement, renfermé à la bastille, caressé, menacé et interrogé de maniere à lui faire avouer un de ses complices. Par suite de cela, M. le maréchal de Duras a été fort étonné de voir un soir entrer dans son hôtel une troupe de familliers de la police, qui se sont fait ouvrir sa bibliotheque, ont emporté deux cartons et quelques livres, et se sont retirés sans rien dire : ils paroissoient assez mécontens d'avoir manqué une partie de leur proie; c'étoit un secrétaire du duc qui, à la premiere nouvelle de l'emprisonnement d'un de ses bons amis, avoit demandé un congé, sous quelque prétexte, et s'étoit évadé. Ces deux messieurs faisoient commerce de libelles, et la bibliotheque de M. le duc leur avoit paru

un asyle sacré où leurs marchandises prohibées devoient être en sureté.

Les événemens de cette nature sont trop fréquens pour faire sensation, mais on remarque que l'usage des lettres de cachet reprend assez, et que M. Amelot n'exerce pas mal les fonctions de son ministere. Il faut voir si les peres de la patrie dormiront toujours sur cet abus comme sur tant d'autres.

De Paris, le 31 Août 1776.

J'Ai assisté, Monsieur, à la premiere représentation de Fleur d'Epine, fruit monstrueux des travaux réunis de MM. Cagliava, Anseaume et Saussaye qui ont cherché à donner une forme à quelques fragmens trouvés dans les papiers de l'abbé de Voisenon. Vous connoissez le joli comte de Hamilton qui a fourni le sujet de cet opéra-comique; ici il est entiérement défiguré. Un acteur déguisé en femme, joue le rôle hideux et révoltant de la fée dentue qui tient captive une jeune princesse dont elle réserve la main au prince son fils. Fleur d'Epine aime et est aimée par le prince Tarare; elle en reçoit une visite; la fée les surprend ensemble, entre dans une colere effroyable: elle s'appaise en se persuadant que c'est d'elle-même que Tarare est amoureux. Sur le champ elle se propose d'épouser ce prince, et ne differe son hymen jusqu'au soir, qu'à cause de la nécessité d'avertir toute sa famille et de la réunir pour le souper des nôces. Elle craint que le prince ne trouve son bonheur trop long-temps retardé, et l'invite à prendre patience en promenant sa pensée sur les plaisirs qui lui sont promis et qu'il goûtera lorsque l'heure du berger sonnera. La fée absente pour disposer les préparatifs de la fête, arrive pendant ce temps une

vieille femme qui demande l'aumône aux jeunes amans, qui ne manquent pas de la lui faire; la reconnoissance est la vertu des fées; celle-ci, car la vieille en étoit une, donne du sel dans un cornet de papier à la princesse et un morceau de glu à Tarare, en les assurant qu'ils se trouveront bien de ces présens. Fleur d'Epine par inspiration sans doute devine que l'usage du sel est de détruire le charme d'un filtre amoureux qui se mitonne depuis le commencement de la piece, dans une chaudiere dont la scene est ornée pendant la majeure partie du spectacle; quant à la glu, il vous reste, ainsi qu'à moi, à savoir le *cui bono*. La fée vient suivie de sa nombreuse famille composée de borgnes, de boiteux, de nains et de géans. Cet endroit n'est pas le plus mauvais et auroit réussi, si on n'avoit à lui reprocher d'être pillé des parades du boulevard. On fait cercle; des cris de joie annoncent l'arrivée du prince Dentillon que vous vous attendez bien être laid, sot et méchant. Je passe sur les complimens qu'il adresse à sa belle maman et à sa prétendue. La fée s'apperçoit que la sauce qu'elle faisoit cuire est tournée et que le charme du filtre est détruit. Elle jette feu et flammes et se propose de recommencer sa cuisine; ce qui la fâche le plus, c'est qu'elle est obligée d'aller au loin recueillir les simples et chercher les ingrédiens qu'elle doit employer. A qui confier pendant son absence, la garde du chapeau lumineux et de la jument sonnante, talismans de la possession desquels dépend toute sa puissance? Il ne lui est pas permis d'emporter hors de ses états la clef sous laquelle est enfermé le fatal chapeau. Elle la confie au petit étourdi de Dentillon qui se charge de la garder, parce que le destin a arrêté qu'on ne pourroit enlever de force, ce pré-

cieux meuble, à celui qui l'auroit en sa possession. Dentillon reste seul avec Fleur d'Epine. Il est effrayé de l'embarras de garder cet autre bijou; il s'avise d'attacher la princesse par le bras à un cordon qui tient à sa ceinture; pour ne pas perdre la clef, il la place à sa boutonniere; malgré son aversion pour le fils de la fée, Fleur d'Epine cause avec lui; la conversation tombe sur les fêtes par lesquelles on célébrera des nôces aussi augustes que celle du prince Dentillon. Fleur d'Epine passe en revue toutes les sortes d'amusemens; la danse le lasse, les fusées lui font peur, la musique le fait dormir; la princesse s'étonne: vous êtes donc bien difficile à amuser! oh dame, reprend Dentillon, je ne suis pas grand seigneur pour rien. Cette saillie a été singuliérement applaudie. La princesse ne se le fait pas dire deux fois, et sachant que la musique endort son jaloux, elle ne cesse de chanter; enfin mon vilain après maints bâillemens, paroit s'endormir. L'amoureux Tarare approche et dit quelques mots à son amante qui lui répond avec passion; Dentillon s'éveille: — Avec qui parlez-vous là? — moi, je parle à l'écho; — L'écho ah ah ah..! La belle chose vraiment, on ne voit que cela dans le monde.... Mais je veux lui parler aussi moi!... Ici est une ariette en écho dont l'idée est assez ingénieuse; vous concevez que Tarare, caché derriere un rocher, est lui-même l'écho; enfin Dentillon s'endort tout de bon, Tarare lui escamote la clef, la princesse se dégage de ses liens, le pouvoir de la fée est détruit par l'enlévement du chapeau lumineux, et la scene se trouve transportée dans le palais rayonnant de la fée bienfaisante qui, comme vous vous en doutez, est la même qui a donné la glu et le sel: enfin l'on danse en l'honneur du prince Tarare et

de la princesse Fleur d'Epine qui s'unissent pour être long-temps heureux. Une musique douce, mais foible, remplie de passages de réminiscence et offrant un très-petit nombre d'airs à retenir, voilà le frêle appui de cette mauvaise piece.

La discussion qui s'est élevée entre M. Linguet et le libraire Pankouke n'est pas encore à sa fin. Ce libraire avoit adressé au journaliste, la lettre du ministre en original; Linguet lui en a renvoyé une copie avec ses observations à la marge. Cette aventure singuliere par elle-même acquiert de l'intérêt à cause des personnages; je crois donc vous faire plaisir de vous transmettre cette piece.

Copie d'une lettre du bureau des affaires étrangeres au sieur Pankouke envoyée par lui à M. Linguet le 2 Août 1776.

» Je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous témoigner mon mécontentement de la licence avec laquelle

Réponse de Linguet au Sr. Pankouke.

« *Vous avez, Monsieur, surpris la sagesse et l'équité du ministre. Ce n'est pas à lui qu'il est permis d'attribuer la lettre de bureau dont vous m'envoyez copie. Vous avez apparemment gagné quelques sous-ordres pour lui en imposer. Je fais passer cette piece sous ses yeux avec des observations marginales qu'il est digne d'entendre.* »

« *Cet article a été approuvé par le censeur; on ne peut donc pas appeller licence l'énergie qui peut s'y*

est écrit l'article de votre journal littéraire, qui rend compte des discours de Messieurs de la Harpe et Marmontel, à l'occasion de la réception du premier à l'académie françoise. »

« Cette compagnie y est traitée d'une maniere scandaleuse. »

« Et le récipiendaire avec un acharnement qu'on n'avoit pas lieu de s'attendre à trouver dans une feuille où l'on a affiché dans plusieurs occasions, le plus grand desir de parler des différens ouvrages avec impartialité, et des hommes avec modération. »

« M. le garde des sceaux m'en a porté ses plaintes dans le premier moment, et ne concluoit à rien moins qu'à faire supprimer le journal. »

faire sentir. Il n'y a de licencieux que ce qui est fait en fraude des loix ou contraire aux mœurs. »

« *Le Ministre est supplié de se faire lire cet article.*

« *Les* Affiches *de Province ont parlé du récipiendaire avec plus de force et moins d'égards. M. de la Harpe est bien respectable, mais ses ouvrages le sont un peu moins. Il n'y a point de personnalités dans l'article. Depuis dix ans M. de la Harpe en remplit son* mercure *contre tous les gens de lettres et en particulier contre M. Linguet; le ministre est supplié de s'en faire rendre compte.* »

« *On ignora si M. de la Harpe est digne d'un tel sacrifice : mais on osera observer au ministre, qu'il est difficile d'anéantir un privilége bien authenti-*

d'être persuadé que je n'en laisserai échapper aucune pour vous prouver ma reconnoissance : en attendant, mes chers amis et compagnons, recevez mes plus vifs remercimens, et si j'ose vous prier encore d'une nouvelle marque d'amitié, mettez tout le soin possible pour faire réussir l'opéra de M. Cambini, car on me dit qu'outre ses talens, il est un très-honnête homme ; chose très-rare parmi nos confrères dans le siecle où nous vivons. Je suis pour toujours, Messieurs et chers amis, votre très-humble, etc.

Je viens de parcourir un petit ouvrage intitulé : *les astuces parisiennes* ; c'est un roman assez médiocre, mais utile pour les provinciaux qui desireront être prévenus des fraudes qu'on leur prépare dans la capitale. Mes chers compatriotes qu'on traite de badauts sont pourtant très-industrieux à tirer parti de leur supériorité sur les habitans des provinces qui veulent s'introniser dans le chef-lieu. Une ruse assez ingénieuse qui a échappé à l'auteur des *astuces parisiennes*, est celle d'un marchand d'animaux qui vendit fort cher un chien dont, pour me servir de l'expression technique, la plus belle robe possible et la taille la plus fine paroissoient faire le mérite. Vous n'ignorez pas que les très-petits chiens sont fort recherchés, et une provinciale à son arrivée à Paris, ne manque pas de se procurer un acolyte de cette espece, qui traîné à la suite d'un long ruban couleur de rose, lui tient lieu du petit maure de Moliere. Une Normande avoit à peine passé vingt-quatre heures ici, qu'elle court en tronchinant sur le pont-neuf où se tient le marché des chiens. Celui dont je veux parler la frappe d'abord, la ravit, la transporte ; on en demande quatre louis ; quatre louis sont comptés sur le champ, et le

chien enveloppé d'un beau mouchoir blanc est apporté à la maison. La journée se passe à admirer le petit chien et à recevoir les complimens des voisines et amies sur une trouvaille aussi délicieuse. Le lendemain le chien paroît malade, il se plaint; au bout de deux jours il ne mange plus, et son état fait craindre pour une existence aussi chere: le pauvre animal se débattoit de maniere à émouvoir les cœurs les moins sensibles; enfin un heureux effort fait éclater sa peau, et laisse voir le chien le plus commun qu'on avoit paré d'une peau qui lui étoit étrangere et qui le renfermoit dans une étroite prison.

Je voudrois bien régaler d'une vie de M. de Clugny qu'on a vu imprimée ici, mais le gouvernement ayant eu l'adresse d'en soustraire les exemplaires, s'il s'en est échappé quelques-uns, je n'ai pu encore attraper l'un d'eux; un ami qui le premier jour a pu parcourir ce pamphlet, m'a dit qu'il étoit rempli de calomnies atroces contre ce ministre et sa famille. Son pere, rapporte-t-on, conseiller au parlement de Dijon, avoit quitté son état et sa patrie pour mauvaises affaires et avoit été à la Martinique, où un mariage avec une créole a donné l'être à notre contrôleur-général....

J'apprends que M. Linguet après avoir fait sans succès, des démarches honnêtes et raisonnables et même offert aux supérieurs le sacrifice de ses intérêts pécuniaires, pour assouvir la vengeance de ses persécuteurs, est parti pour Bruxelles, d'où il a adressé au roi une lettre forte, éloquente, vive et curieuse.

De Paris, le 7 Septembre 1776.

A une représentation de Fleur d'Epine où j'étois dernièrement, cette piece a reçu, Monsieur,

un choc assez violent. Au commencement d'une ariette longue, mais assez agréable, que chante Madame Trial, on entendit un éternument semblable à celui dont je vous ai parlé et qui fut si fatal à la comédie du jeune homme. L'éternument fit quelque sensation, mais cela s'appaisa et l'actrice alla son train. A la ritournelle, un gros pet qui éclata avec une explosion terrible, mit toute la salle en rumeur, et la chanteuse fut déconcertée : la colere succéda à son embarras, le public en rit, elle se remit et la piece fut continuée. Vous le voyez, *Monsieur*, on est toujours ingénieux pour éluder la loi ; la police défend de siffler ; mais ne peut gueres interdire d'éternuer, de tousser, de moucher, ni même à la rigueur de péter : au reste on a fait tant de corrections à Fleur d'Epine que cet opéra est assez passable actuellement pour pouvoir rester au théâtre Italien. On y répete la folle Epreuve dont on a meilleure idée.

Il est incroyable que depuis un siecle, les progrès étonnans qu'on a faits dans les arts n'aient pas été accompagnés de quelques découvertes qui en aient étendu la sphere. Quoi qu'on en dise, je vois qu'on a beaucoup perfectionné, mais on a toujours travaillé sur le même canevas. Je parle des arts utiles ; nous avons été plus heureux pour ceux d'agrément. Dans la grande quantité de productions naturelles qu'on peut employer à nos besoins et à divers usages qui y sont relatifs, on n'en a choisi qu'un très-petit nombre, et on semble n'en avoir plus voulu chercher d'autres. Des gens plus hardis viennent d'essayer de substituer au chanvre et au lin, plantes frêles et d'une culture sujette à des accidens, un arbrisseau sauvage fort commun dans nos bois, facile à élever, fécond en branches et n'exigeant aucune culture. Cet arbrisseau se

nomme *spartum* et delà on a fait le mot *spartérie*, nom d'une manufacture qu'on vient d'établir à l'une des portes de Paris. On y a fait avec les branches du *spartum* les mêmes ouvrages que l'on se procure avec le chanvre ; et ils ont sur ceux-ci divers avantages, au nombre desquels il faut compter la modicité du prix.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous parler d'une faiseuse de vers qui s'est modestement donnée le titre de Muse, en y joignant la qualité de limonadière, parce que pour employer le langage à la mode, elle offre au public des vers et de verres à la glace. Ce ne sont pas ses beaux yeux, ce ne sont pas ceux de sa cassette, mais ce sont ceux de sa cafetiere qui lui fournissent des Apollons. Cette muse qui, comme elle ne manque pas de le publier, célebre depuis plus de vingt-cinq ans, les naissances des princes, leurs mariages, leurs entrées et les événemens intéressans, n'a pas manqué de chanter l'accouchement de Madame la comtesse d'Artois. Comme elle me fait l'honneur de me compter au nombre de ses amis, sans doute parce que j'ai eu la patience de l'écouter plus d'une fois, elle m'a arrêté l'un des jours derniers dans la galerie de Versailles pour me réciter les vers qu'elle a adressés à cette princesse. Les voici :

Recevez, auguste princesse,
Les marques de ma joie, avec mes tendres vœux :
J'ai l'honneur d'être mere, et j'ai le droit heureux
De vous marquer mon allégresse.
Qu'un mâle naisse à la cour,
On va criant par-tout : savez-vous la nouvelle,
La femelle naît à son tour,
On montre un peu moins son zele,
Et l'on fait moins de fracas.
La raison ? je ne la vois guere.
L'empire de mon sexe est-il donc sans appas ?
Princes, ou graces, n'est-ce pas
Toujours des maîtres pour la terre !

La *muse limonadière* a saisi cette occasion pour *rappeller* au roi, qu'elle avoit célébré sa naissance et lui a adressé une épître, je ne saurois trop vous dire si elle est en vers ou en prose, parce que la bonne dame ne se pique pas précisément de bien caractériser ses ouvrages de ce côté Quoi qu'il en soit, la petite piece qu'elle avoit faite à cette époque et qu'elle a offerte de nouveau au monarque, renferme une idée assez heureuse. La muse qui n'est pas tout esprit s'étoit amusée à quelques opérations corporelles et étoit prête d'accoucher, lorsque feue *Madame la Dauphine* mit au monde le prince qui nous gouverne. Cette circonstance lui suggéra ce couplet.

Dans l'excès de ma joie extrême
Je voudrois aller moi-même
Sur un si grand événement,
Offrir mon hommage ordinaire;
Mais ce que vous venez de faire,
Je vais le faire incessamment.
Par nous le souverain des êtres
Accomplit ses desseins secrets:
Au monde vous donnez les maîtres
Et je leur donne des sujets.

De Paris, le 14 Septembre 1778.

Il m'étoit échappé de vous annoncer un livre intitulé: *L'état présent du royaume de Portugal*, qui n'est pas imprimé en France, et qui ne se débite pas publiquement. Il est mal écrit, et l'on croit y reconnoître le style d'un militaire étranger. Mais c'est l'ouvrage le plus instructif qui ait paru sur cette matiere; il y regne de la franchise, de l'ordre et de la clarté, et on y prend une idée assez complette de la nation, du gouvernement et des dernieres révolutions de Portugal. Un peuple abâtardi, pauvre, insolent, superstitieux, portant à l'excès la débanche et la jalousie; un commerce entiérement asservi

aux

que vigueur et quelque discipline sous des officiers étrangers, une cour tremblante, des grands opprimés; et dans ce fameux Carvalho, aujourd'hui comte d'Oyras, un homme de génie, qui seul peut être le restaurateur de cette nation, dont il a été l'ame et l'appui dans ses dernieres calamités; mais en même temps un ministre despotique, du caractere de Richelieu, implacable dans sa vengeance et sanguinaire dans sa politique. Les Anglois, protecteurs impérieux de cette nation, affectent un grand mépris pour elle et pour les juifs, qui en composent la moitié. Que peut-on faire, disoit milord Tirawley, d'une nation, dont une moitié attend le Messie et l'autre attend le roi D. Sébastien, mort depuis 200 ans? Ce même milord Tirawley, ambassadeur d'Angleterre en Portugal, faisoit un conte assez plaisant sur l'ordre du Christ, si étrangement avili en Portugal: « Jésus-Christ, disoit-il, étant descendu sur terre dans le temps de la chevalerie, arriva à la cour de Bourgogne, et sollicita la toison d'or qui lui fut refusée. Le roi de France lui refusa de même l'ordre de St. Michel. Arrivé en Espagne, il crut pouvoir obtenir une croix dans un des quatre ou cinq ordres qui dévastoient ce royaume; mais le roi d'Espagne ayant examiné l'obscurité des titres et la légéreté des prétentions du postulant, lui dit: — Vous ne pouvez prétendre à aucun de mes ordres, parce que vous n'êtes pas gentilhomme; mais allez trouver mon frere le roi de Portugal, il en instituera un exprès pour vous, où l'on recevra tous les gens sans aveu et la lie du peuple.

Les lettres et la librairie sont en fort mauvais état en Portugal, quoique cependant ce peuple ait de l'esprit et de la disposition; mais il a

été fort long-temps sans application, il l'*est encore*, et ce n'*est que* depuis quelque temps que les jeunes *seigneurs* commencent à s'adonner à la littérature : *ils sont passionnés* sur-tout pour Voltaire, Rousseau *et la* nouvelle philosophie ; ces jeunes Fidalgos par leur application, sont les deux comtes de Castelmelhos, les deux Lavradio, marquis de Cascaés, les comtes de Prado, da Ponte et un nommé Pinto : ils forment entre eux une petite société littéraire fort estimable, qui a déjà donné au public la traduction du théâtre de Voltaire, de la Henriade, d'Emile, de *l'esprit des* loix et de l'art de la guerre, du *roi de Prusse*. On traduit continuellement des livres de chirurgie et de médecine. Peu-à-peu le goût se formera, et les Portugais sortiront plutôt de l'ignorance que leurs voisins les Espagnols.

M. l'archevêque de Paris prétend avoir le privilége exclusif de publier des heures, et a trouvé très-mauvais que Madame la comtesse de Turpin ait voulu l'enfreindre. Il est vrai que les heures dont cette dame bel esprit a entrepris l'édition, ne sont point à l'usage des fideles, ou que du moins les prieres qu'elles contiennent seront le plus souvent *récitées* par des dévots qui ne se piquent pas de fidélité. Enfin le livre sacré que les efforts de M. l'archevêque réunis à ceux de Madame Louise n'ont pu éloigner de la presse, est destiné au culte de l'amour. C'est un ramas de pieces galantes, étincelles échappées des cendres de l'abbé de Voisenon, que Madame de Turpin qui en est dépositaire remue sans cesse, et de vers d'un M. Guillard, jeune poëte qui annonce du talent. Ce mêlange auquel on a donné la forme de nos livres d'église a pour titre : *Heures de Cithere*, ou *la journée de l'Amour*. Les femmes ont tous les hon-

C'est desirer ce qu'on n'ambitionne,
Ce qu'on n'acquiert qu'avec le temps;
Ainsi la nature l'ordonne :
Les amans font les beaux jours du printemps,
Et les amis les beaux jours de l'automne.

L'imagination, l'absence sont les sujets des seconde et troisieme heures, la quatrieme est la jalousie, et M. Guillard a choisi pour en remplir l'objet, l'idylle de Lameck et Zilla, imitée de l'Allemand de Schmith : les compatriotes de ce poëte ne trouveront pas bon que notre auteur ait dit qu'inférieurs dans tous les autres genres, ils sont peut-être inimitables dans la pastorale. M. Guillard, après cet éloge qui est précédé d'un antidote bien puissant contre la gloire que les Allemands en voudroient retirer, semble regretter l'aveu que la vérité lui a arraché à cet égard. Il prétend que les succès de cette nation, en faisant parler les bergers, ne sont dûs qu'aux temps reculés où ils ont été chercher leurs modeles. » La plupart de leurs bergers existoient avant le déluge.... Les bergers de Virgile préconisant Auguste comme pacificateur de la terre, sont bien moins intéressans que les enfans d'Adam; occupés dans le premier âge du monde, des seuls besoins naturels...» Disons plus vrai : les Allemands sont plus près de la nature que nous, et il faut puiser dans la nature même, les vraies grâces, les grâces naïves qui font le mérite des ouvrages charmans du genre dont il s'agit : nous les cherchons vainement dans les coulisses ou dans nos ruelles musquées. La cinquieme heure est celle que nos jolies femmes fêteront le plus volontiers ; la plupart des leçons que notre auteur y donne sont superflues pour elles, il est question du caprice.

Que l'amant quelquefois incertain du retour
Sache le mériter par la persévérance.
Entre la crainte et l'espérance,
La constance fonda l'empire de l'amour.

Savez-vous, Monsieur, ce que c'est que

Ces riens subtils que nous nommons *caprices*?
C'est ce mêlange adroit de contraires piquans,
Ces éclairs de gaîté, ces tristesses factices,
Ces instans de langueur et ces desirs bouillans,
Cet essor brûlant de tendresse
Qui même de l'amant devance le desir;
Puis cette douce et facile mollesse
Qui veut avec lenteur attendre le plaisir.

La sixieme heure est consacrée aux reprises ou au souvenir du premier moment heureux. Je ne sais pourquoi, mais c'est celle à laquelle je me suis arrêté avec le plus de plaisir; qui que vous soyez, vous ne pourrez vous dispenser d'être de l'avis de notre poëte à ce sujet.

Semblable au rapide phosphore
Le plaisir brille et disparoît;
Mais si la voix des sons se tait,
Le cœur au moins jouit encore.
Dans la fougue de la jeunesse,
On ne sent plus, à force de sentir.
Ce qu'on appelle amour n'est qu'une folle ivresse,
Et trop souvent ce qu'on donne au desir,
On l'ôte à la délicatesse.
On peut être heureux à tout âge
Par les dons que l'amour ménage,
Son feu pur ne peut s'amortir,
Un sentiment nous dédommage,
Le bonheur supplée au plaisir:
On a toujours un cœur, et le cœur n'a point d'âge.

HYMNE.

Sylvie,
Est-il bien vrai que ton cœur
Oublie
Que le mien fit son bonheur!
Pourquoi ton ardeur
S'est-elle ralentie?

Au fond de ton cœur
N'entends-tu plus le tendre amour qui crie :
Sylvie,
Lorsqu'on est à son printemps
Jolie,
On se doit à ses penchans.
Des premiers jeux de notre enfance
Retrace-toi le souvenir,
Lorsque l'amour à l'innocence
Déroba ton premier soupir :
Pouvois-tu te défendre
De céder à sa loi ?
Tu me vis : j'étois tendre,
Et ton cœur fut à moi.

L'ouvrage est terminé par un *dialogue des amans heureux dans le bosquet de l'amour*. Je vais vous en transcrire le début pour vous faire connoître si ces Heures pouvoient être du goût de M. l'archevêque.

» Eglé. Nous arrivons les premiers au temple, nous aurons le temps de nous donner bien des baisers, avant l'heure mystérieuse. »

» Licas. Veux-tu les recevoir ? »

» Eglé. Ah ! laisse-moi le plaisir de t'en donner. »

» Licas. Un..... »

» Eglé. Deux, trois..... ».

» Licas. Attends donc, petite espiegle, tu les précipites trop, laissons nos bouches l'une sur l'autre..... »

Je ne sais pas trop si c'est là du galant bien délicat, mais ce qu'il y a de certain, c'est que voilà comme l'a senti Madame la comtesse, auteur de ce dialogue.

CODE DE L'AMOUR.

C'est pour les tendres cœurs que je dicte ces loix :
Le bonheur des humains sera ma récompense,
Je remplis l'Univers de toute ma puissance,
Je soumets à mon gré les Bergers et les Rois.

Les beaux jour du printemps sont dûs à la tendresse,
L'été ne doit ses feux qu'au flambeau de l'amour,
La récolte d'automne est la seule richesse,
L'amitié dans l'hiver fait moisson à son tour.
Aimez dans tous les temps, aimez à tous les âges,
Le cœur ne vieillit point, s'il exhale un soupir:
Des vieillards, des enfans je reçois les hommages;
En foule à mes autels on les voit tous courir.
Inventez des plaisirs, surprenez votre belle,
La raison lutte en vain contre l'amusement;
Tâchez que chaque jour une fête nouvelle
La flatte, l'intéresse en faveur de l'amant.
Avec simplicité parlez de votre flâme,
Et n'affectez jamais un langage emprunté;
L'art ne peut égaler l'éloquence de l'âme,
Un soupir qui s'échappe en peint la vérité.
Quand vous éprouverez les rigueurs de l'absence,
Occupez votre esprit de l'instant du retour,
C'est là le seul moyen de tromper la distance;
L'amour doit essuyer les larmes de l'amour.
Fuyez des noirs soupçons la triste frénésie,
La confiance annonce une ame sans détour:
Un cœur vrai ne sauroit craindre de perfidie,
C'est toujours d'après soi que l'on juge en amour.
Cédez à la beauté sitôt qu'elle les demande,
Chérissez, adorez, respectez ses loix;
Une femme qui prie est l'amour qui commande:
Que sur vos volontés elle seule ait des droits.
Tous les sujets de Mars auront la préférence;
Ils sont francs et loyaux, chérissent la beauté,
Les lauriers d'un amant, cueillis par la vaillance
Sur le front d'une femme augmentent sa fierté.
Si vous avez à vaincre une beauté sévere,
Attendez le moment pour tendre vos filets,
On couronne un amant qui toujours persévere,
La nature et l'amour sont dans vos intérêts.
La nuit plaît à l'amour, son ombre tutélaire
Rassure la pudeur sur les plaisirs secrets,
Elle aime à se couvrir du voile du mystere.
Amans, souvenez-vous qu'il faut être discrets.
Que l'autel de l'amour soit un lit de verdure,
Votre encens un soupir, votre offrande une fleur:
Soyez simples, suivez pas à pas la nature,
La route qu'elle enseigne est celle du bonheur.

Ces échantillons, Monsieur, doivent vous donner une idée avantageuse des talens de M. Guillard pour ce genre ; j'aurai probablement dans la suite occasion de vous mettre sous les yeux d'autres productions de ce poëte galant, qui n'est pas moins recommandable par les qualités du cœur et la douceur de ses mœurs que par les grâces de son esprit. Apollon veuille le garantir du maniéré qui répand un froid glacial sur ces ouvrages délicieux à la mode, le charme de nos sociétés et le tourment des gens vraiment sensibles !

A propos de l'abbé de Voisenon et de l'hymne de Sylvie qu'il voudroit, s'il revenoit, avoir faite ; voici une chansonnette de sa façon qui n'est pas connue ; elle se chante sur le même air : Hélene m'interdit par ses rigueurs.

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter ;
Si l'on craint d'aîmer,
Il faut fuir sa présence :
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance
De l'aimer fait vainement
Défense :
Tout ami devient amant.
Les yeux sont pris par sa figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la vois paroître,
Aussi-tôt on est blessé ;
Vient-on à la connoître,
On se trouve fixé.

J'ai, Monsieur, à vous mander aujourd'hui une petite chose qui est un grand secret ; c'est qu'un certain ouvrage qui paroît sous le titre de *Commentaire historique sur les œuvres de*

l'auteur de la Henriade, est de M. de Voltaire lui-même.

L'auteur de ce commentaire que je ne nommerai plus, car c'est bien assez d'une indiscrétion, annonce que Voltaire est né en 1694, et qu'ayant fait à l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Œdipe, il ne put parvenir qu'en 1718 à la faire représenter. « Le jeune homme qui étoit fort dissipé et plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril et ne s'embarrassoit point que sa piece réussît ou non : il badinoit sur le théâtre et s'avisa de porter la queue du grand-prêtre dans une scene où ce même grand-prêtre faisoit un effet très-tragique. Madame la marquise de Villars qui étoit dans la premiere loge, demanda quel étoit ce jeune homme qui faisoit cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la piece ; on lui dit que c'étoit l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, et depuis ce temps, il fut attaché à M. le maréchal et à Madame jusqu'à la fin de leur vie, etc., etc., etc. ». On cite à l'occasion de cette tragédie, des vers de M. le prince de Conti pere du dernier mort, à M. de Voltaire. Ils n'étoient pas connus ; notre commentateur les rapporte sans doute par reconnoissance.

Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganipe,
Pour son premier projet, il fait le choix d'Œdipe,
Et quoique dès long-temps ce sujet fût connu,
Par un style plus beau cette piece changée
Fit croire des enfers Racine revenu,
Ou que Corneille avoit la sienne corrigée.

» Je n'ai pu, ajoute l'historien de Voltaire, retrouver la réponse de l'auteur d'Œdipe. Je lui demandai un jour s'il avoit dit au prince en plaisantant : Monseigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. On prétend qu'à souper il lui dit ;

sommes-nous tous princes ou tous poëtes? — Il me répondit: *Delicta juventutis meae, ne memineris, Domine.* » La brochure prouve que Voltaire joint à tant d'autres talens celui de faire des livres, prenant cette expression à la lettre. En effet, on ne sauroit retourner plus proprement une phrase que lui, et c'est bien le plus habile frippier possible en ce genre. Au reste un autre talent qu'on lui a toujours reconnu et pour lequel on lui rend dans le commentaire, la justice qui lui est due, c'est celui de faire de bonnes affaires en finance. La premiere qu'il fit, fut à son retour d'Angleterre où il avoit ramassé beaucoup d'argent, en spéculant sur la loterie que venoit d'établir M. Desforts, alors notre contrôleur-général des finances. On recevoit des rentes sur l'hôtel-de-ville pour billets, et on payoit les lots argent comptant, de sorte qu'une société qui auroit pris tous les billets, auroit gagné un million. Voltaire en gagna sa part et écrivoit en ce temps. « Pour faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du conseil; il est rare qu'on fait de finance, le ministere ne soit forcé de faire des arrangemens dont les particuliers profitent. »

On rappelle le peu de succès qu'eurent d'abord la tragédie de *Brutus* et celle de *Zaïre*; et on rapporte que sur la proposition que l'on fit de M. de Voltaire pour remplir une place vacante à l'académie, M. de Bose répondit, que l'auteur de ces deux pieces ne pourroit jamais devenir un sujet académique. Ce n'étoit pas en effet un tel homme qu'il falloit à l'académie, c'étoit des M....., des A....., des S...., des L. H.....

Vous vous doutez bien que dans le commentaire, l'abbé Desfontaines est traité de la bonne maniere. C'est en cet endroit sur-tout qu'on peut

reconnoître la plume de Voltaire. L'abbé Desfontaines lui dut, y dit-on, son élargissement de Bicêtre où il avoit été renfermé pour ses plaisanteries avec de petits Savoyards. On rapporte en preuve une lettre de l'abbé écrite le 31 mai 1724 à son libérateur. Elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'Argens, page 228, tom. I. « Je n'oublierai jamais les obligations que je vous ai; votre bon cœur est encore au-dessus de votre esprit; ma vie doit être employée à vous marquer ma reconnoissance. Je vous conjure d'obtenir encore que la lettre de cachet qui m'a tiré de Bicêtre et qui m'exile à trente lieues de Paris soit levée, etc. » Si ce même abbé qui a déclaré à Voltaire une guerre si sanglante a écrit cette lettre, et si Voltaire en effet lui avoit rendu le service qui en fait l'objet, il faut avouer que ce dernier n'en a, ni trop dit ni trop fait contre le Zoïle. Il ne montre dans le commentaire pas moins d'acharnement contre le grand Rousseau. Vous n'ignorez pas que ces deux poëtes se sont connus à Bruxelles, et que celui-ci ayant lu à Voltaire son *Ode à la postérité*, Voltaire lui dit : mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse. Ce mot fut le signal de leur rupture. Une lettre transcrite en note de la brochure que j'ai sous les yeux, montre que la mort de Rousseau n'a pas éteint la haine que Voltaire lui a vouée. Cette lettre est d'un sieur de Medin à un sieur de Messe du 17 février 1737. Le sieur de Medin y prétend que ce coquin de Rousseau, ce monstre qui depuis six mois n'avoit bu et mangé que chez lui, avoit irrité un créancier qui alloit le faire mettre en prison, et qu'enfin ce monstre vomi des enfers, achevant de boire avec lui à sa table, de le baiser, de l'embrasser, avoit servi d'espion pour

le faire enlever à minuit. La lettre finit ainsi : Quelle différence entre cet hypocrite et M. de Voltaire ! ce dernier m'accorde ses bontés et ses secours.... Je soupçonne, M. , que M. de Voltaire se sentant près du tombeau a voulu préparer les matériaux de son oraison funebre, le panégyriste qui en sera chargé n'aura qu'à commenter le commentaire.

Vous ne savez pas l'origine de cette mode ridicule de crier l'auteur, — l'auteur..... quand une piece bonne ou mauvaise réussit à la premiere représentation ? vous l'apprendrez dans une lettre de Voltaire à M. d'Aiguebere du 26 février 1743, à l'occasion du brillant succès de Mérope. « La séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir, on m'est venu prendre dans une cache où je m'étois tapi : on m'a mené de force dans la loge de Madame la maréchale de Villars où étoit sa belle-fille. Le parterre étoit fou : il a crié à la duchesse de Villars de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par-là, par l'ordre de sa belle-mere. J'ai été baisé publiquement comme Alain chartier par la princesse Marguerite d'Ecosse ; mais il dormoit, et j'étois fort éveillé. »

Si vous êtes curieux de connoître toutes les belles et bonnes œuvres de M. de Voltaire, il faut, Monsieur, acheter l'ouvrage dont je vous rends compte ; la kirielle n'en finit pas, et il est vrai de dire que si l'ostentation seule peut être cause de tant de bonnes actions, ce défaut ou ce vice, si c'en est un, est préférable à toutes les vertus stériles de ce siecle. Une chose plaisante, que l'on rapporte ici, c'est la proposition qui a été faite à M. de Voltaire à la mort de Fréron, de marier la fille que ce journaliste a laissé sans fortune. On cherchoit par une lettre ano-

moyen trouveriez-vous de me donner cette satisfaction ? M. d'Aligre ne savoit trop que dire : je vois votre embarras, reprend le prince, et je vais vous donner ce moyen ; remettez la décision du procès au jour du jugement dernier, j'y serai, et à tous égards c'est le meilleur parti.

On a beau jeu en ce moment à critiquer toutes les opérations de M. Turgot. Les principes actuels du gouvernement sont diamétralement opposés à ceux que cet ex-ministre avoit adoptés. On vend en cachette cependant, une *apologie des corvées* imprimée sous ce titre : *De l'importance et de la nécessité des chemins publics en France, ainsi que des moyens les plus propres à leur exécution ; avec un précis historique de l'état actuel des ponts et chaussées et de leurs fonctions.* L'auteur n'a pas osé citer le préambule de l'édit qui a supprimé les corvées ; mais à propos d'un passage de *l'Ami des hommes*, on lit dans l'introduction : à l'ombre d'un titre imposant, sous le brillant prétexte de servir l'humanité, on trouble l'ordre de la société, en annonçant des malheurs, sans donner les moyens de les prévenir, ou d'y remédier. Je dirai moi, à l'écrivain : quand par un attachement aveugle à d'anciens usages et aux préjugés qu'ils ont consacrés, ou par la prévention qu'entretient l'intérêt personnel, on veut fronder les idées du génie courageux qui cherche à les détruire ; il faut se borner à censurer les fautes inévitables à ceux qui suivent une route toute nouvelle ; il faut n'espérer de détruire les raisonnemens de celui qui avec des lumieres, veut opérer le plus grand bien, que par les raisonnemens de la plus grande force et des faits incontestables : il faut enfin faire voir les inconvéniens d'un système dont l'objet est évidemment le bonheur public, et rechercher tous les moyens d'y parer,

avant de se déterminer contre son propre sentiment, à le renverser entièrement. Je soupçonne en effet l'avocat des corvées, de ne pas se dissimuler l'infirmité de sa cause et de sentir aussi bien que personne l'atrocité de ces restes barbares de la féodalité. Il prétend qu'il faut se borner à en corriger les abus, mais ces abus qu'il décrit en partie sont inseparables de la chose même, et ne sont qu'une portion des maux qu'elle entraîne.

La nation doit certainement de la reconnoissance à M. Turgot pour son intention de soustraire la classe la plus nombreuse et la plus pauvre du royaume, à la dure servitude des corvées. Mais ce ministre qui n'a pas été plus heureux que bien d'autres avant lui dans la recherche d'un moyen simple et facile de soulager les sujets à cet égard, sans préjudicier à l'entretien des chemins faits et à la confection d'un grand nombre de nouveaux qu'il seroit bien nécessaire encore de construire; et pourtant ce moyen est trouvable.

Revenons à l'éloge des chemins par où débute notre auteur : « Les Romains attacherent beaucoup d'importance aux soins nécessaires pour la construction et l'entretien des grandes routes; des pierres posées sur les bords des chemins pour aider aux voyageurs à monter à cheval au défaut des étriers dont l'usage n'étoit pas connu, valurent une charge de tribun à Gracchus, et sur sa seule recommandation, le consulat à son ami Fannius; le peuple et le sénat firent ériger une statue à Auguste, construire des arcs de triomphe et frapper des médailles en son honneur, pour avoir réparé la voie Flaminienne; Trajan obtint les mêmes distinctions pour la réparation du port d'Ancone et la construction de la voie qu'il fit ouvrir à travers le lac de Pontia, ou-

vrage immense dont le projet seul est effrayant. Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien pour avoir négligé de faire nettoyer les rues de Rome ; le même Vespasien, tout avare qu'il étoit, fit réparer les chemins publics à ses frais, et jouït des mêmes honneurs qu'Auguste et Trajan..... » Il combat ensuite le sentiment de beaucoup de gens qui crient ou font imprimer, que les chemins publics tels qu'on les pratique aujourd'hui, causent un tort irréparable à l'état, par la quantité prodigieuse de terrein qu'ils mettent en non valeur, et qu'il en résulte un préjudice notable pour l'agriculture : il a beau faire, il ne me persuadera jamais qu'il soit nécessaire qu'un grand chemin où l'on ne voit jamais plus de deux charrettes se croiser, ait une largeur suffisante pour en faire passer de front plus de vingt. Je suppose qu'il n'en résulte pas pour les particuliers et pour l'agriculture en général un préjudice notable, ce qui est faux ; il n'en seroit pas moins contraire à l'équité et aux dispositions paternelles du monarque, de sacrifier l'héritage et souvent toute la fortune d'un agriculteur, à de fausses idées de splendeur et de majesté. Les objections de notre auteur contre la confection des chemins à prix d'argent, sont fortes en supposant les calculs justes ; mais on se le persuadera difficilement en lisant plus bas, que les corvées ordinaires de l'année peuvent se faire en six à sept jours et ne tourneroient plus en perte pour l'agriculture, si les prélats vouloient se porter à supprimer huit fêtes du calendrier, en annonçant que cette suppression est faite en faveur des travaux gratuits des grandes routes.... Cette idée de suppression est bonne et même des plus heureuses, si réellement le service des corvées exige, je ne dis pas six ou

sept, mais même seulement quinze jours de l'année.

Le célebre Noverre a été engagé par les nouveaux entrepreneurs de notre théâtre lyrique, pour diriger les ballets, au grand mécontentement de nos danseurs par excellence; voici à ce sujet une lettre dont la *ridicule* est assez plaisante pour me déterminer à vous en donner une copie.

Lettre de Madame Gardel à M. le Marquis d'Amezaga.

« Je me proposois d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous prier de solliciter mon entrée à l'amphithéâtre de l'opéra, et j'y aurois pour droits, tous les sujets que j'ai fournis, sans compter quatre de mes enfans, dont il y en a deux qui tiennent parfaitement leur coin; mais un objet plus essentiel m'occupe présentement. Oh! vous, mon ancien ami, qui vous êtes trouvé à toutes les époques de ma vie heureuse ou malheureuse, vous ne vous attendez sûrement pas à celle que je vais mettre sous vos yeux. Qui pourra croire en effet que Gardel, qui depuis dix-neuf ans est à l'opéra de Paris, qui s'y est rendu célebre, recommandable par ses grands talens, par son exactitude à ses devoirs, sa douceur, son honnêteté, ses sacrifices de son propre bien, (car il m'a mangé vingt mille livres) et des places sans nombre aussi lucratives qu'honorables; que des administrateurs, qui se sont servis de son crédit pour obtenir de la reine la préférence, soient capables de faire venir sous main un étranger qui vingt fois a tenté de s'impatroniser à l'opéra, sans y réussir (car on ne connoissoit pas alors l'injustice) pour déplacer, qui? le maître du roi et de la reine, le maître

des ballets de la cour, chéri du public, aimé de ses camarades, qui depuis six ans a fait les plus jolis ballets du monde. On se souvient encore de celui d'Ernelinde mis par lui à la cour, qui représentoit un siége. Madame la comtesse de Noailles me fit l'honneur de me dire que les maréchaux de France avoient demandé où Gardel avoit appris la guerre; que M. le dauphin en avoit rêvé toute la nuit et mille autres choses aussi agréables que gracieuses. Ce sujet il se verra traité en écolier! on a osé lui proposer la survivance du sieur Noverre, qui sera un bon modele pour lui donner des avis; à Gardel! que l'on ne nomme en Angleterre et par-tout, que *le célebre, le fameux Gardel.* Mon fils est bon, honnête, humble; et il faut être charlatan pour en imposer. Ledit Noverre arrive avec une de ces lettres de recommandation (que l'on donne comme une lettre de voiture) de l'impératrice à la reine qui dit aux entrepreneurs qu'elle ne seroit pas fâchée que l'homme en question fît des ballets, pourvu que cela ne fît aucune peine à son maître; paroles divines, dignes de la bonté et magnanimité de son ame. Sa majesté peut ignorer, ainsi que l'impératrice, que la place de maître des ballets de l'opéra de Paris est inamovible comme celle du premier président, héréditaire de premier danseur à premier danseur; un étranger n'y a aucun droit, à moins d'abdication, comme M. Dupré avoit fait. Mais ici mon fils n'a point d'envie de renoncer à ses vues de devenir d'évêque, meûnier, d'être subordonné à un maître de province, et d'Allemagne; ordinairement ces messieurs viennent à Paris pour se perfectionner et non pour donner des leçons aux grands maîtres. Le petit Noverre a un peu trop d'ambition et de fatuité; lorsqu'il

vint se présenter il y a trente ans, on le renvoya à la foire donner son ballet chinois. La favorite l'avoit fait venir ; cependant les sieurs Laval et Lany représenterent leurs droits, et le roi et Madame de Pompadour céderent à la justice de leur cause ; le petit homme, pour se dédommager s'en fut ruiner Mademoiselle Destouche, directrice de province, et ensuite le prince de Vurtemberg, et jetter feu et flamme dans ses ballets qui ne se soutiennent que par le grand faste et la grande dépense ; car pour de la danse il n'y en met pas, et ce n'est pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris qui se lasseroit bientôt de ses pantomimes où l'art seroit négligé. Pardonnez-moi, M. le marquis, de vous ennuyer si long-temps, mais je me trouve soulagée ; les injustices m'outrent ; car que risque mon fils ? de faire la fortune la plus brillante en peu d'années dans les cours étrangeres où l'on lui tend les bras ; sa danse, sa harpe, son violon, sa composition, son heureux caractere le feront chérir par-tout. Tenez, Monsieur, je suis aussi humble que mon fils, quand on me rend justice ; mais lorsque je crois que l'on veut m'humilier, je m'éleve comme un cédre. Peut-on mieux dire que Gardel à ces messieurs ? *Que savez-vous ce que je sais faire ? -- Eprouvez-moi un an, et si je suis un âne comme vous paroissez le croire ; si je ne mets pas l'union, l'économie, et si le public est mécontent, je cede et vais faire ma fortune ailleurs ; mais avouez que votre procédé crie vengeance au Ciel* ! Adieu, mon cher marquis, rappellons la souvenance du bon temps passé. Ce 13 août 1776. Pardonnez mon gribouillage, je suis en colere. »

On a trouvé ces jours derniers à la porte de l'hôtel de feue notre compagnie des Indes, où sont

placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

En ces lieux où Colbert enrichissoit la France,
Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.

Je ne sais si les administrateurs trouveront douce la comparaison avec le dieu des voleurs, mais elle ne convient pas mal à ce jeu Génois, qui comme une épidémie funeste, ravage depuis quelque temps une bonne partie de l'Europe.

REQUÊTE

Des Soldats François à la Reine.

Reine, de vieux guerriers, d'intrépides soldats,
Honneur de leurs pays, soutiens de vos Etats,
Viennent de leurs malheurs vous présenter l'image.
Ils tombent à vos pieds ; votre plus beau partage,
Le plus grand de vos droits, et le plus précieux,
Est d'essuyer les pleurs des sujets malheureux.
Nos sanglots étouffés ne peuvent se contraindre,
Nous ne murmurons pas, mais nous osons nous plaindre.
Ah ! faut-il déclarer l'objet de nos ennuis !
Ah ! faut-il prononcer, nous sommes avilis !
Un ordre de Louis flétrit notre existence ;
Lui-même a confirmé cette horrible sentence
Quoi ! ces mêmes héros, enfans de la victoire
Que Bayard conduisit dans les champs de la gloire,
Ces soldats, qui jadis, élevant leurs pavois,
Jouissoient du pouvoir de se créer des Rois,
D'un déshonneur public éprouvant l'infamie,
L'univers est témoin de leur ignominie !
Le François ne suit plus la voix de la valeur,
Par le frein de la crainte on veut guider son cœur,
Et pour comble de maux, dirons-nous d'injustice,
L'instrument de leur gloire est celui du supplice .....
Si le ciel eût permis que vous eussiez pu voir
Sur nos fronts pâlissans les traits du désespoir,
La douleur de nos chefs, et leur voix incertaine,
Nous lire en frémissant cet arrêt douloureux,
Votre cœur eût gémi sur tant de malheureux.
Dans quel moment encor un revers si funeste,
De nos jours de douleur vient-il flétrir le reste !

Nous avions vu briller l'aurore du bonheur,
Tout sembloit annoncer un regne de douceur.
Hélas ! nos cœurs ouverts à la reconnoissance
D'un Monarque chéri bénissoient la clémence.
Il venoit d'abolir cette loi de rigueur,
Qui livroit à la mort un soldat déserteur ;
Nos champs retentissoient de nos cris d'allégresse,
Son nom parmi nos rangs se répétoit sans cesse.
Quel silence effrayant succede à nos clameurs !
De longs gémissemens annoncent nos douleurs.
Si l'on entend des cris, ce sont des cris funebres ;
Nous recherchons la nuit et l'horreur des ténebres.
Pourquoi des malheureux éloignez-vous la mort ?
Ah ! livrez-nous plutôt à la rigueur du sort,
A cette loi de sang rendez son existence,
Nous osons entrevoir la désobéissance ....
Qui, parmi des soldats osera le premier
Remplir d'un vil bourreau l'exécrable métier ?
Quand la rigueur des loix les a jugés coupables
Nous n'avons pas frémi d'immoler nos semblables,
Mais les déshonorer !.... non jamais des soldats
Ne prêteront leurs mains à de tels attentats.
Nous aimons mieux périr .... Reine, le vrai courage,
Peut survivre au malheur, mais non pas à l'outrage.
Et c'est toi, St Germain ! ah quand sous nos drapeaux
Tu fixois la victoire et guidois nos travaux,
Tu n'as pas employé la voix de la menace ;
Du sang de nos guerriers tu respectas l'audace,
Le temple de l'honneur par nous te fut ouvert ;
Rougis-tu des lauriers dont nous t'avons couvert ?
Ah ! le cœur des François sera toujours le même,
Il suit avec ardeur un préjugé qu'il aime,
On n'a jamais besoin d'exciter sa valeur.
Ouvre nos cœurs sanglans, tu trouveras l'honneur,
Qu'aux habitans du Nord la discipline austere
Inflige un châtiment qu'elle a cru nécessaire,
Esclaves plus long-temps et plus tard policés,
Courbés dessous le joug, leurs cœurs sont affaissés.
Des serfs de l'esclavage ils ont encor l'empreinte ;
Des fers peuvent sans doute obéir à la crainte.
Mais nous, le sentiment est notre unique loi.
Librement un soldat se consacre au Roi,
C'est du Trône François le plus bel apanage,
Pourquoi vouloir détruire un aussi noble usage ?
Rivaux de notre gloire, on a vu les Bourbons

Se disputer l'honneur d'être nos compagnons,
Et tu prétends flétrir ces titres respectables;
Que ferois-tu de plus, si nous étions coupables?
Pour connoître nos maux, viens passer dans nos rangs.
Tu n'y trouveras plus que des soldats tremblans,
Calculant les instans qu'ils ont encor à suivre,
Les drapeaux sous lesquels ils se plaisoient à vivre,
Nos regards languissans ternis par nos malheurs,
S'élevant vers les Cieux, laissent couler nos pleurs.
Moins il est mérité, plus le mal est terrible,
A notre état cruel tout le monde est sensible;
Ces soldats vétérans que leur malheur poursuit,
Qui de leur sang versé perdent l'unique fruit,
Invalides héros, bannis de leurs asyles,
Ne pleuroient que sur nous en passant par nos villes.
Sur des chars entassés ces vieillards vertueux,
Pour plaindre notre sort, ne s'occupoient plus d'eux;
Ils aimoient à douter du sujet de nos peines,
Ils rassuroient encor leurs ames incertaines;
Mais, quand de notre arrêt ils ont lu la rigueur,
Ils baisoient leur épée et frémissoient d'horreur:
A tant de malheureux soyez donc favorable,
Epouse de Louis, votre main secourable
Sur le gouffre des maux, peut nous servir d'appui;
Le Roi, pour les calmer, doit n'écouter que lui.
Songez qu'en flétrissant les vraies soutiens du trône,
La honte du soldat jaillit sur la Couronne.
Du sort qui nous menace éloignez la rigueur,
Et rendez-nous la vie, en nous rendant l'honneur.

De Paris, le 23 Septembre 1776.

Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'académie d'architecture, pendant que ces messieurs étoient assemblés, un papier cacheté, intitulé, (mémoire très-important, avec priere d'en faire lecture publique. M. Sedaine à qui il fut remis, avoit entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vite le ton, en reconnoissant que le prétendu mémoire étoit une satyre très-amere contre tous les membres de l'académie, même contre M. le comte Dangeville, en vers, qui pis est. Voici aussi une épigramme

contre l'académie françoise, qui a pour objet les gazons que ce chef des bâtimens a fait semer dans la cour du louvre, où l'académie tient ses séances.

Des favoris de la Muse françoise
Dangeville tient le sort assuré,
Devant leur porte, il a fait mettre un pré,
Où désormais ils pourront paître à l'aise.

Les administrateurs de l'opéra actuel sont dans le plus grand embarras. Ils n'ont pour toute richesse en ce moment, que les ouvrages de Gluck et la petite musique de Floquet. On a répété Anacréon et quelques autres actes de Rameau, mais les oreilles faites à un nouveau genre, ont rejetté sa froide harmonie. D'un autre côté le talent des académiciens et académiciennes de l'académie royale de musique, échoue contre celle de Sacchini dont on répete l'Olympiade. Cet opéra est rempli de difficultés que nos chanteurs ne peuvent parvenir à rendre. Le Gros et Rosalie sont au désespoir et pestent, non pas contre leurs gosiers, mais contre l'auteur. L'Olympiade au surplus, est remplie de morceaux très-longs, de récitatifs mesurés, qui auroient peine à prendre ici. Cet instant est celui où nous devons être le plus difficiles à contenter en musique : nous n'avons pas encore entiérement abandonné nos anciens préjugés, et cependant nous sommes dégoûtés de ce qui leur est conforme. Nous ne sommes pas non plus accoutumés au genre qu'on veut établir parmi nous, et nous n'y prenons pas encore tout le plaisir qu'il nous fera peut-être un jour. Il résulte de ces circonstances, que nous jugeons très-froidement la musique qu'on nous présente ; l'ancienne et la nouvelle n'excitent aucun enthousiasme et n'étant plus prévenus ni pour ni contre, il se formera du choc des idées

qui sont à-peu-près toutes d'égale force, un genre mitoyen qui est probablement la véritable, le bon genre, celui qui plaira à toutes les nations. Avant d'en venir là, on nous donnera bien des habits d'arlequin; mais à mon avis, Gluck nous en dédommagera. C'est selon moi l'homme le plus propre à frayer la route de ce bon genre, dont je n'ai qu'une idée très-imparfaite, n'ayant pas encore entendu de musique sans défaut. Il me semble que sa musique approche le plus de celle que je desire comme un aveugle desire la lumiere. Je suis sur cette jouissance comme un enfant avant l'âge de puberté est sur celle des femmes; je souhaite que mon espérance soit aussi bien fondée. Quoi qu'il en soit, il y a apparence qu'à notre opéra, on répétera sans fin Alceste, qui attire toujours la même affluence, jusqu'à ce que nous ayons l'Armide de Gluck.

LE PORTRAIT DE L'AMITIÉ,

OU

LETTRE DE LINDOR A JULIE.

« Chere Julie, depuis un temps ton amitié me comble de faveurs : elle fait mon bonheur ? A présent ne me parle plus de l'amour : elle est infiniment préférable. Par cette amitié *si chérie*, j'ai le plaisir de te voir et de t'entretenir. C'est elle qui me fait passer les plus doux momens de ma vie à contempler tes charmes, à t'aimer.... comme mon amie. Moi ! de l'amour, hélas ! il me feroit gémir.... Endurer, soupirer ? Ah !... C'est de cette amitié pure que naissent ce que l'on appelle les petits soins dans l'esprit d'un véritable ami : l'amant captif est toujours ennuyeux ; il fait son malheur sans pour cela toucher le cœur de sa maîtresse. L'ami.... l'ami est plus heureux. Chantant, riant, ne disant rien qui vaille, il plaisante,

se

se saisit de la main de celle qu'il adore, y attache mille baisers. . . . L'amant survient, étonné! demande que fait cet homme? Ah! c'est, dit-elle, en chiffonnant, l'ami de la maison. Il se rassure, se tranquillise, et de lui-même, pour plaire à la beauté, lui fait la cour, lui confie ses secrets, et sous le nom de l'amitié, plus à son aise, l'ami prudent admire, considere les graces, les appas de celle qui l'intéresse, qui le ravit, qui l'enleve; il lui dit, lui répete mille fois: — Oui, Julie, je vous aime, je vous adore! . . . Ne craignez rien, c'est un ami qui préfere l'amitié à ce qui l'a souvent rendu très-malheureux. »

De Paris, le 28 Septembre 1776.

On a donné aux italiens le duel comique, opéra imité de l'italien par M. Moline, avec la musique de Paësielo que M. Merault a ajustée au nouveau poëme. Cette piece a eu peu de succès: la musique est cependant bonne, agréable et même neuve; il faut donc attribuer son mauvais sort à la médiocrité des paroles. Arlequin l'avoit prédit (c'étoit Carlin); car, en annonçant la piece il avoit dit: MM., je vous réponds de la musique, elle vous plaira: quant aux paroles, hen, hen. . . . vous verrez. . . . . Les amis de l'auteur ont trouvé très-mauvais que cet acteur se soit permis de prévenir ainsi le public; mais l'auteur lui-même le lui a pardonné après la premiere représentation, en avouant qu'il avoit raison. Il paroît décidé qu'on ne nous donnera pas l'olympiade, au moins avant que Sacchini l'ait corrigée: on la lui a renvoyée pour qu'il refonde son ouvrage, qu'il l'accommode suivant notre goût et en rende l'exécution moins difficultueuse, eu égard à la force et à la maniere de nos chanteurs.

La police a fait derniérement une expédition

majeure qui appose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *capharnaum* de la bastille deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels étoit le vôtre, puisqu'il me fournissoit. Voilà un événement bien malheureux, mais j'espere vous en consoler bientôt. L'almanach royal commenté n'existe point; c'est une vérité bien constatée; mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclorre, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'ai à vous raconter aujourd'hui une histoire de la foire. Nous y avons une marchande célebre par des talens de plus d'une espece. Elle travaille, fait travailler beaucoup et ne laisse pas que d'avoir de la vogue. Pour éviter toute équivoque dans le nom, je vous dirai que c'est Madame Grosset qui, à ce qu'on assure, est hermaphrodite au moral comme au physique. Un bon bourgeois de ma connoissance entra dans sa boutique un des jours derniers, pour y acheter un bonnet destiné à consoler sa petite femme, de ce qu'il l'avoit laissée pour garder la maison. Un bon bourgeois de Paris se connoît à tout; on ne l'attrappe pas aisément, il y prend garde de près. Mon homme assomme Madame Grosset qui n'est pas trop patiente, en lui demandant à voir tous ses bonnets les uns après les autres : Enfin, Monsieur, vous êtes si difficile, cherchez vous-même ce qui vous convient, voyez dans mes armoires. En considérant la boutique, le bourgeois jette ses yeux sans y penser sur l'arriere-boutique dont la porte s'entr'ouvre. A la lueur du flambeau d'une voiture qui passoit, il voit un mouvement singulier,

une agitation péristaltique qui frappent ses regards dans un coin de ce cabinet ; il apperçoit enfin, que ce sont quatre pieds et quatre jambes ; en homme qui sait vivre, en homme bien élevé, il ne fait semblant de rien et va conclure son marché avec Madame Grosset. La discussion pour le prix fut un peu longue ; enfin mon homme étoit encore là quand une femme sort de l'arriere-boutique ; qui fut penaut, ce fut le bourgeois en reconnoissant sa petite femme. Il fut sans doute fort en colere, mais comme on sait qu'il ne faut pas faire d'esclandre dans un lieu public, il se contint, passa par un côté de la foire et sa femme de l'autre. J'ignore ce qui arriva ce soir-là, mais j'ai revu le chaste couple qui paroissoit en bonne intelligence, et je ne doute pas que la vertueuse épouse n'ait persuadé à son mari qu'il n'étoit pas ce qu'il avoit cru être.

Moliere, comédie, imitée plutôt que traduite de l'italien, de Goldoni, offre peu d'intérêt par elle-même ; mais on y trouve des traits qui peignent ce grand homme dans sa vie privée, et c'est une jouissance pour l'esprit ainsi que pour l'amour-propre. Nous aimons à nous rapprocher de ce qui est fort élevé au-dessus de nous ; l'admiration est un sentiment qui nous est à charge, parce qu'il nous humilie, et le tableau des foiblesses de ceux qui en sont l'objet semble alléger ce fardeau. Il faut avouer que nous sommes de grands ingrats, car l'admiration est une sorte de reconnoissance : les bienfaits de toute espece fatiguent dès le moment même que nous en profitons. . . . Revenons à mon sujet dont l'envie de bavarder m'écarte quelquefois. L'histoire de la représentation du Tartuffe, et le mariage de Moliere avec la fille de la Bejart, forment toute la matiere de ce drame, ainsi que l'appelle le tra-

ducteur (M. Mercier). Je me bornerai à vous rapporter quelques anecdotes qu'il y a jointes. Celle qui a donné l'idée d'une scene épisodique du premier acte est assez plaisante. Moliere avoit fait une traduction de Lucrece et trouve un jour un cahier de moins à son manuscrit. Il peste contre son valet qui est entré dans son cabinet et qu'il soupçonne de l'avoir soustrait : — Oui, Monsieur, nous avons pris un papier que nous avons trouvé par terre sous votre bureau et qui étoit tout griffonné. — Qu'en as-tu fait, malheureux... où est-il..? — Il n'est pas perdu, car nous l'avons bien employé.... Le valet apporte la tête à perruque et montre que le papier lui a servi à exécuter les ordres de son maître qui lui avoit prescrit de la mettre en papillotes. Selon M. Mercier, c'est cet événement qui nous a privé de cet ouvrage de Moliere, parce que dans le premier moment de dépit, il en jetta le reste au feu. Tout le monde sait les liaisons de Moliere avec Chapelle : ce dernier s'enivroit très-fréquemment, et, avec plusieurs amis qui étoient dans le même état : il fut un jour saisi de l'idée la plus étrange qui soit jamais venue dans la tête d'un ivrogne ; ces furieux, l'épée à la main, couroient droit à la riviere et alloient s'y noyer. Moliere leur persuada de réserver une action aussi mémorable, pour la clarté du jour et devant d'honorables témoins, ajoutant qu'alors il se feroit une gloire d'être de la partie.... Du sang froid, de la présence d'esprit et un peu de connoissance du cœur humain, voilà ce qui est nécessaire et ce qui manque souvent à ceux qui veulent corriger les enfans et les gens ivres ; or tous ceux qui font des sottises sont dans le nombre des uns ou des autres. Ce M. Mercier ne veut que de la prose pour le genre dramatique,

et il a ses bonnes raisons pour cela. « A mon oreille, dit-il, toute comédie en vers débute dès la premiere rime, par donner un grand soufflet à la nature; et quand ensuite des valets parlent et ont autant d'esprit que leurs maîtres, je n'apperçois plus que monsieur l'auteur, et la piece d'un bout à l'autre me semble un long monologue. »

Vous savez que la troupe de Moliere étoit celle de MONSIEUR, frere du roi, et qu'il se prêtoit à remplir tous les rôles pour amuser le public, et faire monter la recette; aussi étoit-il en général fort aimé de ses camarades. Il faisoit un jour Sancho dans une piece intitulée Don Quichotte : fidele au costume, Moliere étoit monté sur un âne et attendoit dans la coulisse afin de paroître dans l'instant précis; mais l'âne qui ne savoit pas son rôle, s'obstinoit à vouloir entrer sur la scene. Un âne est têtu : Moliere tiroit le licol de toutes ses forces : il appelloit tous ses camarades à son aide; à moi, Baron, à moi, la Thorilliere, ce maudit âne rétif.... La fidelle la Forest (la servante de Moliere, celle qu'il consultoit) tâchoit, en riant pourtant de tout son cœur, de fixer l'âne en le tenant de toutes ses forces par la queue; mais l'opiniâtreté de l'animal, après plusieurs saccades, fut victorieuse de tous ses efforts; il part comme un trait, et s'élançant sur le théâtre, dérange une scene précédente. Son maître tout renversé sur le derriere de l'âne tirant en vain le licol à le briser, crioit aux spectateurs tout en caracolant : « Pardon, Messieurs, pardon; ce maudit animal a voulu entrer malgré moi. » Quand on songe, ajoute M. Mercier, que c'est l'auteur du Misantrope, le traducteur de Lucrece, le disciple de Cassendi, l'appréciateur de la Fontaine, qui s'ex-

posoit aux huées du peuple, assis sur une pareille monture, on ne peut s'empêcher tout à la fois, de le plaindre et de l'admirer. Une anecdote très-peu connue et fort singuliere mérite d'autant plus de vous être transcrite qu'elle intéresse deux grands hommes ; la voici. « Un jeune homme avoit apporté à Moliere une piece intitulée Théagêne et Chariclée. La piece ne valoit rien, mais Moliere avoit récompensé l'auteur comme si elle eût été bonne. A quelque temps de là, Moliere forma le projet des freres ennemis, et fit chercher le jeune homme qui n'avoit point reparu aux yeux de son bienfaiteur ; on le déterra ; Moliere lui donna son projet et le pria de lui en apporter un acte par semaine, s'il lui étoit possible ; le jeune homme alla s'enfermer ; mais quand il rapporta sa besogne, Moliere s'apperçut qu'il avoit pris tout son travail dans la Thébaïde de Rotrou, et lui fit sentir qu'il y avoit autant de honte que de mal-adresse à puiser dans l'ouvrage d'autrui, et sur-tout dans une piece assez récente pour être encore dans la mémoire des spectateurs. Moliere lui aida à changer ce qu'il avoit pillé ; la piece fut jouée et applaudie : mais Racine (car c'est lui qui étoit le jeune homme) s'éloigna encore une fois de Moliere et celui-ci ne le rechercha plus. Je ne pense pas même que Moliere estimât beaucoup Racine ; ce dernier lui avoit promis sa Bérénice ; il l'amusa long-temps et la laissa même annoncer ; puis tout-à-coup il la donna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ce qui indigna Moliere et Baron contre lui. Moliere étoit plein de droiture et de franchise ; son caractere étoit aussi ouvert que celui de Racine étoit sombre et dissimulé. »

Dialogue *de Pégase et de Clément, par Mr. Dorat.*

Vous connoissez, Monsieur, le dialogue charmant de Pégase et du vieillard. Pégase un peu piqué du ton cavalier, dont le traite le vieillard agriculteur, arrive dans le cabinet de M. Clément qui n'a rien moins que le goût champêtre; et ils ont ensemble la petite conversation que l'on va lire; si on la trouve un peu vive, qu'on se ressouvienne que c'est un cheval qui parle à un faiseur de libelles, ces gens-là ne se piquent ni d'honnêteté ni de modération.

CLEMENT.

Qu'est-ce donc? dès l'aurore on assiege ma porte!
On ne peut à son aise, dans ce triste univers,
Composer savamment de la prose ou des vers?
C'est quelque auteur, je gage.

PEGASE.

A peu près, que t'importe?

CLEMENT.

S'avisa-t-on jamais de venir si matin?
Les instans me sont chers; laisse-moi, je te prie!
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,
Et j'écris avec goût du mal de mon prochain.
Va-t-en, je n'ouvre pas.

PEGASE.

Ami, je suis Pégase;
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur.
Ouvre; nous médirons du vieux agriculteur.

CLEMENT.

Nous médirons? attends que j'acheve ma phrase.
Comme te voilà fait!... Par quel sort inhumain!...

PEGASE.

Sais-tu bien qu'entraîné dans ma course immortelle
J'ai fait depuis Homere un terrible chemin?
Allons, héberge-moi; je te serai fidele,
Je mordrai les passans, j'adopterai tes goûts.
Me cabrant, regimbant, ombrageux et jaloux,
Pour mieux te ressembler et te prouver mon zele.

CLEMENT.

Il parle avec esprit! Tu ne voles donc plus?

Mais je vais quelquefois à petites journées.
J'ai vécu, mon très-cher, quatre à cinq mille années:
De vieillesse et d'ennui j'ai les jarrets perclus.
Apollon a souvent changé mes destinées.
Si je crois ce qu'on dit, Méduse m'enfanta;
Je fis de mes talons jaillir une fontaine:
Bellerophon sur moi courut la prétentaine;
Pour battre la chimère, au diable il m'emporta;
Je me nourris long-temps des gazons d'Hippocrène.
Comme un franc étourdi Pindare me monta,
(Votre Rousseau depuis imita ses caprices).
Multipliant sous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cime des rocs, au bord des précipices
Je m'élançois alors et, par sauts et par bonds,
Moschus, Anacréon pleins d'adresse et de graces,
Me rejoignirent au pas: escorté pas les jeux,
En bon Epicurien je vivois avec eux,
Et je paissois les fleurs, qui parfumoient leurs traces.
L'amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir en souriant des roses dans sa main.
Sophocle m'exerça par ses courses hardies;
Euripide moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eschyle échevelé me remplit de terreur;
Nous paroissions tous deux poussés par les furies.
Je fus légèrement manégé par Horace.
Ovide m'égara dans le plus doux chemin,
Lucrece indépendant m'inspira son audace.
Juvenal me soumit avec un bras d'airain.
Par Virgile aguerri, je bronchai sous le Tasse,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Long-temps on me crut mort. Craignant la barbarie,
J'avois paisiblement regagné l'écurie.
Le Dante avec humeur vint m'en tirer soudain.
L'œil morne et ténébreux, conforme à son génie,
Regrettant les vallons de l'antique Ausonie,
En croupe je portai le spectre d'Ugolin:
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie,
L'Arioste accourut avec un front serein.
J'adoptai l'Hyppogrisse, enfant de sa folie,
Et bientôt je livrai mon dos et mon destin
Au chantre intéressant de la tendre Herminie....
Tous ces Cavaliers-là m'avoient mené grand train:
J'avois l'oreille basse et les ailes traînantes:
Il fallut réparer mes forces languissantes:

Mais sur les bords François je reparus enfin.
Malherbe parmi vous ennoblit mon allure :
De la palme lyrique il ombragea mon front.
Je jettai Chapelain au bas du double mont ;
En embrassant Gombaut il roula sur Voiture,
Moliere prit leur place et me fit détaler.
La Fontaine indulgent et plein de bonhomie,
Guidé par la nature et par ma fantaisie,
Me suivit sans mot dire où je voulus aller.
La houssine à la main, Boileau grave et sévere
Châtia de mon vol l'aisance irréguliere :
Je ne pus avec lui faire un pas sans trembler,
Je l'estimois beaucoup ; mais je ne l'aimois guere.
Corneille vint à moi : son fier et noble aspect,
Sans trop m'effaroucher, m'inspira du respect.
De son bras vigoureux je ressentis l'atteinte.
Il me fit pénétrer dans les palais des Rois.
Tous mes crains se dressoient aux accens de sa voix,
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte.
Il me brusquoit par fois, c'étoit assez son ton ;
Il fallut nous quitter : et j'acquis sous Racine
Des mouvemens plus doux, une touche plus fine.
Dans des sentiers sanglans je suivis Crébillon :
Quoi qu'il fût violent, j'aimois son caractere.
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas ;
Et malheureusement j'étois déjà bien las,
Quand il fallut encore galoper sous Voltaire.

CLIMENT.

Celui-là par exemple, a dû te rudoyer !

PEGASE.

Mais, non : s'il m'en souvient, il eut la main légere ;
Je le vis autrefois ferme dans l'étrier,
Courant bride abattue, et malgré ma colere,
Il faut que j'en convienne, il est bon Ecuyer.

CLIMENT.

La rage de louer aujourd'hui te domine.
Vieux Pegase, sois vrai : c'est à coups d'éperon
Qu'il te forçoit d'aller ; quand sur ta maigre échine
Il nous est apparu dans le sacré vallon :
Lorsque tu voiturois sa dolente Nanine,
Son mugissant Oreste et son froid Cicéron,
Et son triste Orphelin soi-disant de la Chine,
Eriphyle, Zulime, et Pandore et Samson.
O cheval illettré, ton mauvais goût m'irrite !
Quoi ! sur Voltaire encor tu n'es pas éclairé ?

Sa jeune Sophonibe, en un jour décrépite,
Et ses Guebres transis ne t'ont pas déferré :
Va traîner, si tu peux, en dépit de l'envie,
Le char mal attelé de ses trois Triumvirs,
Et ce lourd taureau blanc, fruits de ses vieux loisirs,
Et ce bûcher mesquin, vrai tombeau d'Olympie. (*)

PEGASE.

Va, l'injustice perce et lui rend tous ses droits.
Je devrois t'envoyer le prix de ta tirade;
Mais je veux bien encor t'épargner cette fois.
Cite, cite du moins Brutus, la Henriade,
Cet immortel tableau du meilleur de nos Rois:
Cite ce Mahomet, monument du génie,
Où la force du style est jointe à l'harmonie,
Dont le vaste intérêt et l'époque et les mœurs,
Dont le coloris mâle et la pompe énergique
Transmettent à grands traits au yeux des spectateurs
La sombre majesté de Melpomene antique.
De ta fureur burlesque interrompant le cours,
Rappelle-toi Tancrede et Mérope et Zaïre,
L'aimable Adelaïde et Vendôme et Némours.
Les sauvages vertus de la sensible Alzire,
Tous ces écrits charmans dictés par les amours,
Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,
Qu'un peuple délicat ne cesse d'adorer,
Que tu saurois chérir si tu savois pleurer.
Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes.
Où chaque nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, sur-tout ses bienfaiteurs,
Où Rome reconnoît ses brigues insolentes;
Où la philosophie avec légéreté,
Des attentats des sots venge l'humanité,
Frappe indistinctement d'un joyeux anathême,
Les Moines, les Abbés, les Papes, les Catins,
Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.
Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux
Sur ces riens enchanteurs, délices de vos belles,
De l'enjoûment françois restes si précieux,
Toujours accumulés sans peser sur mes ailes.

(*) Quand on introduit un interlocuteur, il faut le faire parler d'après son caractere: et il eût été contre toute vraisemblance de donner à M. Clément du goût et de l'équité.

CLEMENT.

Bavard impitoyable, as-tu bientôt fini
Ce long panégyrique aussi plat que toi-même ?
Apprends que devant moi l'éloge est un blasphême.
Tremble ! ton sot babil sera bientôt puni,
Et je t'attends, barbare, à ma lettre septieme.

PEGASE.

Fort bien ! applaudis-toi d'un fatras ténébreux,
Où tu voudrois flétrir ce qu'au Pinde on renomme,
Libelle scolastique où tu crois, malheureux !
Qu'il importe au bon goût d'insulter un grand homme.
Va, va, contre Nestor Thersile eut beau crier ;
On ne l'écouta pas (je l'ai lu dans Homere) :
Ton destin est le même, et ta sotte colere,
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

CLEMENT.

C'est trop de mon courroux, je ne suis plus le maître.
Mon encre ... mes crayons ... tu sauras qui je suis.
Il parle de laurier ! ... devant moi ! je frémis. ....
A moi Moutard (*) ! viens me venger d'un traître !

PEGASE.

O pédant plus fougueux et plus rétif que moi !
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire !
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on respire.
La justice et l'honneur m'en imposent la loi ;
L'asile de Voltaire est encor mon empire.
Je le vois, son nom seul te cause un juste effroi ;
Rampe et siffle à ses pieds... Adieu, je me retire,
Subalterne Zoïle, Aristarque sans foi,
Tu me dégoûterois même de la satyre,
Et les chevaux ailés ne sont point faits pour toi.

De Paris, le 6 Octobre 1776.

AURIEZ-VOUS lu, Monsieur, un ouvrage intitulé : *Essais philosophiques sur le Monachisme ?* Son auteur prouve que le monachisme est l'arme la plus redoutable qui ait jamais été forgée dans l'arsenal de la cour de Rome : il finit en disant que par la position des choses, les monasteres ne sont plus à craindre aujourd'hui.

(*) Libraire de M. Clément.

Comme ce sentiment est un peu hasardé, *je crois que tous ceux* qui s'occupent de vues *relatives* à l'*administration*, liront avec intérêt un ouvrage *plein de* recherches et d'érudition, qui roule à peu *près* sur le même objet, mais où il est traité *plus* profondément: je viens de lire avec satisfaction ce nouvel ouvrage de M. Goëzman, et comme il n'est pas répandu, je crois devoir vous en rendre compte d'une maniere un peu détaillée. Par quels liens le monachisme tient-il aux états où il est établi? quels peuvent être les avantages politiques de ceux qui l'ont proscrit sur ceux qui l'ont conservé? quels pourroient être les moyens de lui faire rendre à l'état d'un côté, ce qu'il lui fait perdre de l'autre? Voilà les questions que discute M. Goëzman dans les essais politiques sur l'autorité et les richesses que le clergé séculier et régulier ont acquises depuis leur établissement. L'antiquité de l'exception des monasteres, qui peut remonter jusqu'au septieme siecle; celle de l'abbaye de St. Denis, accordée en 659, par St. Landri, évêque de Paris, étant regardée comme la premiere, l'origine de la jurisdiction ecclésiastique qui jusqu'à Constantin n'avoit été dans les affaires civiles, qu'un ministere de charité, et l'état de cette jurisdiction sous la premiere, la seconde et le commencement de la troisieme race de nos rois; l'origine de la jurisdiction prétendue par les papes, leurs usurpations, les obstacles que les entreprises du clergé ont rencontrés de la part des seigneurs, la jurisdiction des supérieurs réguliers, l'état politique des bénéfices ecclésiastiques, l'exemption du clergé, des charges publiques, les décimes, etc. ce sont les objets sur lesquels s'exerce dans l'ouvrage que j'ai sous les yeux, l'ancien et malheureux

magistrat auquel le S. de Beaumarchais a fait, comme vous savez, une guerre cruelle.

M. Goëzman examine enfin l'influence du monachisme sur la décadence relative des états, propose des moyens de réduire le nombre des moines, et indique les ressources que l'on peut tirer de leurs richesses. Il rapporte quelques traits curieux et peu connus. Il parle entr'autres de la guerre que Pierre de Cugnieres soutint contre le clergé.

C'étoit un magistrat respectable que les actes du temps qualifient de *Miles* et *Consilarius Regius*, que le roi Philippe de Valois appelloit par honneur son grand conseiller et que les gens d'église traitent dans leurs écrits, d'*homme d'infame mémoire*: ce n'est pas le seul acte de vindication qu'ils aient exercé contre cet homme célebre. « Parmi les différentes petites figures qui ornoient, ou qui rendoient grotesque, l'ancien jubé de l'église cathédrale de Paris, il y en avoit une dans un coin qui représentoit un homme en enfer : cette figure plus risible qu'hideuse, quoique le sculpteur eût essayé de lui donner ce dernier caractere, fut destinée à être le portrait de Pierre de Cugnieres ; on l'appelloit par dérision, M. Pierre du Coignet : son nez servoit à attacher de petites bougies, et toute sa face à éteindre les flambeaux et les cierges. Cette espece d'insulte faite à la mémoire d'un célebre avocat du roi, ne surprendra point ceux qui savent que l'on voit encore dans plusieurs anciennes églises la représentation de l'ame de Charles Martel dans les enfers, parce qu'on l'accusoit d'avoir inféodé les dîmes : on étoit autrefois persuadé que quiconque touchoit aux possessions temporelles des ecclésiastiques ou des moines ne pouvoit être sauvé ; delà ce proverbe : jamais

chien ne mordit l'église qu'il n'enrageât. En 1550, la figure de Pierre de Cugnieres passoit encore pour une punition du zele qu'il avoit montré : *Probus pense* que cette figure fut faite exprès pour lui ; l'abbé Fleury croit au contraire qu'elle disparut lorsque le cardinal de Noailles fit orner la chapelle de la Vierge telle qu'on la voit aujourd'hui. »

M. Goëzman cherche à prouver que l'existence des moines maintenant ôte, de ce côté, un trentieme au revenu général de l'état : il établit dans la même proportion le préjudice qu'elle cause à la population, quant au numéraire. Il est constant que l'immense portion qu'en possedent les moines, est en partie détournée de la masse générale où elle ne rentre plus, et de l'emploi qu'ils en font : les trésors qu'ils accumulent sont autant de privations pour l'état en général. Une commission pour l'examen des titres d'exception et une fixation rigoureuse de l'âge de vingt-cinq ans pour les professions rigoureuses, ce sont les moyens de réduire le monachisme à un petit nombre : à l'égard des ressources, qu'offrent les biens monastiques, M. Goëzman en dispose d'après ce principe ; laissons le clergé régulier jouir de ses possessions, augmentons même sa jouissance, associons seulement l'état à sa fortune. Il marie des garçons et des filles avec une moitié des dotes monastiques ; il charge les couvens du soin des vieux militaires, etc. etc. Portons, dit-il, nos vues économiques sur les biens des moines : nous ferons plus de peine aux Anglois que si nous leur reprenions le Canada.

Le moule des ouvrages économiques n'est pas encore rompu, mais nous allons voir un nouveau style, des principes différens de ceux du ministere qui a passé comme l'éclair. M. le comte

de Lauraguais qui, comme vous le savez, a l'esprit bouillant, les passions fortes et le goût le plus vif pour la célébrité; s'est déclaré le Don-Quichotte d'un plan qui a été répandu dans le public l'année derniere. Voilà donc M. le comte déguisé en frere écoute, qui raconte ce qu'il a entendu dire dans ses courses, et qui, chemin faisant, a fait des observations curieuses. Il les rapporte toutes à son objet, à la défense de l'ouvrage qui l'a touché, mais il en est plusieurs qui, considérées d'une maniere isolée, sont dignes de votre attention.

Les récits de frere écoute forment un manuscrit trop long pour vous être transcrit en entier. « Médire sur l'administration, dit le frere, est un cas réservé au grand pénitencier; ainsi qui veut m'écouter en citoyen, m'écoute bien et ne dise jamais rien. » C'est le refrein de tous les paragraphes des récits du frere. Il entend de la part de tous les ordres de l'état, des plaintes contre les impôts et ceux qui les perçoivent. Un fermier général même en est mécontent, enfin il rencontre M. le comte de***, seigneur d'une paroisse considérable en Normandie; il le félicite de l'air de satisfaction qu'il a remarqué sur le visage de ses vassaux. Le seigneur lui raconte les moyens dont il s'est servis pour établir le bonheur parmi ceux qui lui sont soumis. « Mes vassaux, ajoute-t-il, jouiroient aujourd'hui d'une parfaite tranquillité, s'ils étoient à l'abri des droits des cinq grosses fermes.... J'ai vu un plan bien avantageux pour la nation. Il réduit tous les impôts à deux seuls..... L'éloge de ce plan amene les interlocuteurs à parler des biens de l'église en France. » Le nombre total des sujets se monte à 20,312,713, sur lequel nombre il faut déduire 366,264 sujets tant ecclésiastiques

séculiers, qu'engagés dans les ordres religieux. J'ai voulu savoir quels étoient les revenus de ces deux dernieres classes des citoyens, et leurs revenus dont le détail est ci-après, se montent à la somme de 121,299,600 liv. savoir :

134	Archevêchés ou Evêchés qui ont de revenu la somme de	liv.	4,909,000.
11,850	Chanoines, celle de		4,100,000.
14,000	Bénéficiers de bas chœur, chantres, &c. &c. de		4,100,000.
5,000	Enfans de chœur, ...		800,000.
27,000	Chapelains, prieurs, &c. de . .		8,100,000.
44,000	Curés, Prieurs-Curés, &c. de .		46,000,000.
40,000	Vicaires, secondaires, &c. de . .		7,700,000.
6,000	Ecclésiastiques employés aux séminaires, vivant chez eux.		
280	De Malte, de		1,735,000.
35,500	Religieux, de chefs d'ordres d'abbayes, de Couvens, de Prieurs de différens Ordres, de .		19,555,000.
46,500	Religieux mendians, dont 24 mille rentés à 150 liv. chacun		3,600,000.
80,000	Religieuses.		
	Savoir. 16,000 de l'ordre de St Augustin. 12,500 de Ste. Claire. 11,000 de Cireaux. 9,500 d'Urselines. 9,000 de S. Benoît. 7,000 de Ste. Marie. 4,500 de S. Dominique. 3,400 de Carmélites. 1,500 de Fontrevault. 3,600 Religieuses vivant d'aumônes et 2,000 autres de divers Ordres; et dont le revenu pris tout ensemble est de		16,000,000.
	Total général . . .	liv.	121,296,500.
	Produit des Paroisses, les confraiies, bancs d'œuvre, les aumônes pour les pauvres, et les quêtes faites, les Religieux et Religieuses mendians, savoir.		
	Il y a au moins deux confraiiries dans chaque Paroisse et un banc d'œuvre: chacun de ces objets produit du fort au foible 100 liv.; c'est 300 liv. sur 44 mille cures, ce qui donne la somme de		13,200,000.

Pour les pains bénis qui se donnent chaque dimanche : il y en a 52 à 3 liv. par pains bénis sur 44 mille cures du fort au foible ci	6,864,000
1,200 enfans naissans par jour dans le Royaume à 3 liv. par baptême du fort au foible, ci	1,314,000.
2,200 Enterremens par jour, du fort au foible, avec les obits et les services à 30 liv.	21,900,000
On croit qu'il se fait 120,000 mariages par an dans le Royaume à 18 liv. du fort au foible.	2,160,000
Les aumônes provenant de la taxe pour les pauvres, dans les grandes villes, comme dans Paris, et autres aumônes particulieres	6,000,000.
Produit des quêtes faites par les Religieux et Religieuses sur dix millions de sujets, du fort au foible, 20 sols sur chaque sujet	10,000,000
Total de tout ce que la loi spirituelle fait sortir des mains des sujets du Royaume, sans compter les dispenses . . . . . liv.	61,438,000.
Laquelle somme forme avec celle ci-dessus de	121,296,500.
Celle totale de . . liv.	182,734,500.

La multiplicité d'impôts, les frais que coûte leur perception, les friponneries qui se commettent, font sortir des mains des sujets du roi, au moins 1200 millions. Avec les 182,737,500 liv. de l'état ci-dessus, vous aurez la somme de liv. 1382,737,500... C'est là qu'il faut chercher, ajoute le comte, la racine des vices locaux. Les uns se trouvent, comme on le voit, sous le manteau de la religion, les autres dans la multiplicité des droits qui engraissent et enrichissent deux millions de fermiers ou de leurs adhérens, aux dépens de la nation.

et au préjudice du revenu de l'état. Pour pouvoir parvenir à détruire ces vices locaux, il faudroit 1.° obliger l'état ecclésiastique à réduire la perception des droits sur leur administration, sur le pied où elle étoit il y a trente ans. 2.° Réduire cette prodigieuse multiplicité de droits à deux sols, et enjoindre à tous les seigneurs d'en faire la répartition, chacun dans leur paroisse sur leurs vassaux, suivant les rôles imprimés qui leur seroient présentés par les collecteurs préposés. Bien peu de seigneurs s'y refuseroient, ce détail leur serviroit de pierre de touche pour connoître à point nommé les facultés de leurs vassaux, pour exciter le vigilant et l'industrieux et stimuler l'indolent et le fainéant; alors toute la Nation Françoise ne formeroit plus qu'une grande famille impénétrable à la jalousie et aux coups de tous les curieux de cet ancien et fertile empire... Alors aussi, répondrai-je à M. le comte, la France ne seroit bientôt plus qu'un état formé de la réunion d'une infinité de petits roitelets qui nous replongeroient dans les horreurs de la féodalité, s'ils ne ramenoient des temps semblables à ceux du berceau de la Grande-Bretagne; alors, etc.

De Versailles, le 10 Octobre 1776.

Une fievre milliaire qui acheve d'accabler notre goutteux contrôleur-général, fait croire qu'une mort physique et réelle lui épargnera la mort ministérielle dont il étoit menacé; les bureaux de son département étoient restés ici à cause de sa maladie, mais M. de Maurepas vient de les mander à Fontainebleau, ce qui paroît annoncer que l'on se passera du malade.

On cabale à force contre le ministre de la guerre, et ses ennemis innombrables emploient

ous des moyens de toute espece pour faire éclater les vices de ses réglemens militaires, et les officiers supérieurs comptant sur sa prochaine disgrace, exécutent très-lentement les innovations prescrites. En attendant, le ministre s'irrite de tant de tracasseries et aigrit le maître qui s'entête et proteste qu'il ne changera rien à ses nouvelles loix. On fait beaucoup de bruit d'une derniere avanture produite par la peine des coups de plat de sabre et dont voici le détail. Un soldat du régiment du vicomte de Laval ayant encouru cette punition, déclara à son colonel au moment où on vouloit la lui infliger, qu'il avoit l'honneur d'être gentilhomme, et qu'un gentilhomme n'étoit pas fait pour ce genre de punition; comme la loi nouvelle n'a pas prévu ce cas, M. de Laval n'a pas cru devoir prendre sur lui d'y déroger, et le soldat a reçu les coups. Il est d'ancienne loi dans notre service militaire, qu'un gentilhomme ne peut jamais servir comme soldat qu'autant qu'il le veut et n'a par conséquent point de capitulation: en conséquence dès que le gentilhomme puni eût reçu les coups, il déclara qu'il vouloit quitter, et reçut sa liberté, de laquelle il ne profita que pour appeller en duel le vicomte de Laval qui l'a accepté; ils se sont battus et blessés très-bien tous deux, mais les officiers supérieurs ont fait arrêter les deux champions, et M. de St. Germain veut, dit-on, faire condamner à mort le gentilhomme soldat, pour voir si essentiellement manqué au respect dû à son colonel.

On ne fait pas grace aux gens qu'on n'aime pas, du moindre tort, du plus petit ridicule, quoique l'intention en soit innocente ou bonne. Aussi les gens de la cour font des gorges chaudes d'une certaine recette moitié dévote, moitié

chirurgicale pour rendre la reine féconde, recette indiquée à M. de St. Germain par un bas-officier que ce ministre par un mouvement de bonhomie et de zele, a proposée par une lettre à la princesse de Gueméné, et à laquelle cette dame a fait une réponse fort originale, dit-on, mais que je n'ai pas lue.

De Paris, le 16 Octobre 1776.

Je vous ai fait connoître les mannequins : il vient de m'être adressé anonymement un manuscrit du même style et qui peut leur servir de pendant.

LES CHRONIQUES DE LA PERSE SOUS MANGOGUL,

Avec l'origine de la politique actuelle de cet Empire. 1776.

PREMIERE PARTIE.

Préface à ceux qui m'entendront.

« J'écris sur la cause de la décadence de l'empire des Perses, je n'aspire qu'à peu de suffrages, et si mes réflexions ne plaisent à personne, je n'en serai pas étonné, mais si elles sont du goût de quelques autres, cela me suffira. Si j'attends que les ennemis aient ravagé ma patrie pour indiquer les moyens d'avoir pu l'empêcher, je ne serai qu'un médecin qui donnera des remedes après la mort, et si la vie m'est plus chere que ma patrie, je ne serai qu'un citoyen ordinaire. C'est le comble de la folie, de vouloir se proposer de rendre tous les hommes vertueux, et sur-tout les gens qui approchent des souverains et qui partagent avec eux l'autorité. Mais c'est un devoir d'éclairer la con

duite de ceux qui abusent de la confiance de leur maître, et qui éloignent du trône les hommes faits pour en approcher de plus près ; et n'en déplaise à Tolema, j'écrirai ce que je pense. »

» Mangogul régnoit depuis long-temps sur les Perses, et c'étoit un des meilleurs empereurs qu'on ait eus depuis Irnehertauq, si les dernieres années de sa vie n'avoient été obscurcies par les foiblesses qu'il eut pour une courtisanne qu'il associa à l'empire et au gouvernement des Persans, et de cette courtisanne sont découlés tous les maux qui ont désolé la Perse, et elle a terrassé les hommes les plus vaillans de l'empire, pour élever à leur place des gens qui étoient le mépris des nations voisines, et les nations ont dit : Mangogul n'est plus ce prince redoutable qu'on désiroit avoir pour allié ; car le grand Luesiohc n'est plus le conseil de Mangogul et les Persans ont été mis au pillage par Yarret, et Vopuam a renversé les loix de l'empire et persécuté ceux qui ont voulu en être les défenseurs, et l'empire de la Perse n'étoit plus l'admiration des nations voisines, depuis que Mangogul en avoit confié l'autorité souveraine à une multitude de tyrans qui abusoient du pouvoir qui leur étoit confié, et la courtisanne Irrabud avoit répandu sur Mangogul un assoupissement, et lui avoit bandé les yeux sur les maux qui désoloient son empire, afin d'élever à la place de visir, un certain Persan, le plus méchant de tous les hommes, et Ispar gémissoit sous l'oppression de Vopuam et de Yarret : toute l'ancienne gloire de Mangogul prenoit fin, et Ispar étoit dans le deuil, sur la mort subite du grand Luesiohc, et les plus considérables des Perses, ainsi que les peuples pleuroient sa perte. Or, voici comment cette mort arriva le vingt-quatre de la lune Irra-

bud, et le dernier mois de l'année *Persanne*, à la troisieme heure du soleil, ou celle de onze heures européennes, de l'année 1517 de l'égire, ou 1770 des chrétiens; mourut subitement à la cour de Mangogul, très-haut et très-puissant visir Leusiohc, sans laisser de postérité à l'empire des Persans pour le remplacer; et Mangogul fut la cause de cette mort, car c'étoit pour plaire à la méchante Irrabud, qu'il avoit ordonné le sacrifice de son visir. Or, il arriva que Mangogul ne sut comment remplacer l'honneur et la gloire de son empire; et Irrabud lui dit: sois tranquille, mon ami, ne te mêle pas des affaires des Persans, sois occupé de moi seule, et je le serai du soin de ton empire, j'ai jeté les yeux sur un de tes sujets, qui se nomme *Nollugiad*, à qui nous pouvons donner notre confiance: c'est le plus grand ennemi des Perses, et l'homme qu'il nous faut pour conserver la paix avec nos voisins; ton Leusiohc n'étoit qu'un tireur de sabre, trop attaché aux intérêts des Persans, et la guerre qu'il te vouloit faire entreprendre l'auroit couvert de gloire et l'eût immortalisé dans sa place et dans les annales de la Perse. Le bon Mangogul déféra aux conseils funestes de la perfide Irrabud; Nollugiad fut proclamé visir, et tout Ispar fut dans la désolation, lorsqu'il apprit cette nomination, et ce fut l'intrigue de cette Irrabud, qui engendra ce Nollugiad. Ici commence la généalogie de la nouvelle politique qui a été introduite en Perse. Nollugiad engendra la révolution dans tout l'empire, la révolution engendra le despotisme, le despotisme engendra la tyrannie, la tyrannie engendra le pouvoir arbitraire, le pouvoir arbitraire engendra l'oppression, et l'oppression engendra la persécution; et Mangogul aveuglé par son amour pour Irrabud laissoit gé-

mir les Persans, et tous les grands de l'empire étoient obligés d'aller se prosterner aux pieds de cette favorite. Or il arriva que quelques satrapes vertueux qui ne voulurent pas aller adorer Irrabud furent disgraciés par Mangogul, et persécutés par Nollugiad dont le cœur se remplit de venin qui ne respiroit que perfidie et vengeance, et Mangogul savoit tous les crimes de Nollugiad sans oser l'en punir, dans la crainte de déplaire à Irrabud, car cette courtisanne forniquoit avec le visir Nollugiad, et le protégeoit hautement. Enfin, l'on vit Nollugiad étendre son pouvoir despotique sur les Perses, comme un torrent qui inonde les campagnes et détruit tout ce qui s'oppose à la rapidité de ses flots, et les trésors de l'empire étant épuisés, il fallut accabler les Persans par de nouveaux impôts. Yarret étoit le grand trésorier et aussi le plus grand scélérat des bracmades de la Perse; il présente des édits d'imposition à signer à Mangogul; l'empereur les signa et dans un seul jour, les biens des Persans furent réduits à moitié, et les charges à payer à l'état furent aussi augmentées de moitié, les voisins des Persans qui avoient mis de l'argent dans le trésor de l'empire, furent aussi obligés de perdre moitié de leurs fonds ainsi que les Persans. Or, il arriva que cette grande ville d'Ispar, qui étoit très-peuplée et une des plus belles entre les nations, devint comme une veuve qui a perdu son époux et ses enfans. Le chemin d'Ispar au palais de Mangogul n'étoit plus fréquenté que par les fripons, les intriguans et les courtisannes, tandis que les bons Persans pleuroient et se désoloient sur le sort de Mangogul, et sur son aveuglement. Les adversaires des Persans étoient dans la joie et se moquoient de l'empereur, de sa favorite et de son visir; il croyoit inspirer de la crainte aux nations,

et il ne leur inspiroit que du mépris ; et Mangogul savoit le mépris qu'on avoit pour son visir, et il le méprisoit aussi. On éloignoit du trône les gens honorables dont les vertus plus blanches que la neige et le lait auroient fait disparoître le prestige qui cachoit à Mangogul les vices de ceux qui gouvernoient sous son nom. Le visage du visir étoit plus jaune que le safran et son ame plus obscure que la noirceur ; son cœur lui reprochoit sans cesse ses crimes, mais il étoit endurci par les crimes. Yarret dissipoit le trésor de l'empire pour se soutenir dans sa place, et ce n'étoit qu'en prodiguant le trésor qui lui étoit confié, qu'il pouvoit satisfaire la cupidité de ceux qui le menaçoient de lui faire nommer un successeur ; et Irrabud disposoit aussi à son gré des revenus de l'empire, pour satisfaire à toutes ses passions ; et le sénat auguste de l'empire, qui s'étoit trop occupé de ses intérêts au détriment de celui des Persans, n'existoit plus, et il avoit été remplacé par le mépris des nations et de la Perse. Les Persans demeurerent trois ans sous les loix de cet aréopage, et sous la tyrannie de Nollugiad, de Vopuam et de Yarret, et Mangogul n'aimoit plus ses peuples et ses peuples l'aimoient toujours, car ils savoient que l'empereur étoit un prince foible, mais qu'il ne fut jamais méchant. Mais Nollugiad disoit que les Persans étoient des rebelles, et Mangogul le croyoit ; le visir l'entretenoit dans cette croyance afin de pouvoir sous ce prétexte rendre les Persans suspects et les tyranniser à son gré. Nollugiad augmentoit en puissance chaque jour et la favorite venoit encore de le faire nommer chef (*) des jens de guerre, de maniere qu'il s'en

(*) Ce qui s'appelle en Europe Ministre de la guerre.

falloit

falloit peu que la puissance souveraine ne résidât entiérement dans le favori de cette Irrabud. Or, il n'y avoit pas de femme en Perse qui sût mieux provoquer les désirs amoureux que cette courtisanne, et Mangogul n'avoit jamais trouvé dans ses autres favorites les excitatifs et les stimulans que procuroit celle-ci; et le bon Mangogul se livroit à tous les excès avec Irrabud, et son visir se livroit aussi à tous les excès, car il étoit sûr de trouver grace devant son maître, parce que Irrabud le protégeoit. Le bœuf connoît son possesseur, l'âne son écurie; mais Nollugiad ne connoissoit pas l'avenir, et l'avenir étoit un ver rongeur pour lui; et l'orgueil de Nollugiad étoit poussé à son comble, et toute la Perse trembloit sous sa domination; et sa domination ne respiroit que vengeance contre les gens de bien, en abusant de Mangogul par ses mensonges, pour opprimer ceux qui ne vouloient pas fléchir le genou devant lui, et Mangogul regrettoit souvent la perte de Leusiohc qui avoit fait la gloire de la Perse, comme Nollugiad en faisoit le déshonneur. Mais Mangogul étoit empereur et auroit cru se compromettre en avouant ses torts envers le grand Leusiohc. Et le méchant Nollugiad triomphoit et Irrabud aussi, car c'étoit d'eux que découloient toutes les graces; ils disposoient des grands emplois de la Perse; et c'est ainsi que le méchant se glorifie en son ame, de tout le mal qu'il fait, lorsqu'il est tout-puissant et que les hommes sont sous sa domination; et Nollugiad disoit en son cœur, je ne serai jamais ébranlé par les remords, car jamais mes ancêtres ni moi n'avons connu les remords, et Mangogul avoit des remords, et se reprochoit de s'être livré entre les mains de ces perfides, qui déshonoroient et son regne et sa

personne, mais il n'avoit pas la force d'écraser les serpens, dont la morsure vénimeuse faisoit périr les plus sages hommes de l'empire Persan; et le cœur de Mangogul étoit comme de la cire qui s'étoit fondue dans ses entrailles, et il auroit voulu être délivré de cette race de viperes qui l'entouroient; mais une apathie naturelle le faisoit vivre avec les viperes. Or, il arriva que Mangogul fut un jour frappé des plus sinistres présages qui lui annonçoient une fin prochaine. Et il dit à Irrabud: ma vigueur est desséchée comme de la terre cuite au feu, toutes mes facultés sont épuisées, et tu m'as mis dans la poussiere de la mort. Et ce fut en vain que son Irrabud eut recours à son art ordinaire pour rappeller Mangogul aux plaisirs: la nature épuisée refusa de faire un nouvel effort. Alors Irrabud pleura et les corbeaux de la mort entouroient Mangogul, et le torrent des méchans qui l'environnoient en furent épouvantés. Alors comme le feu brûle une forêt, de même une fievre consuma Mangogul, et son corps ne fut qu'une lepre, et Mangogul reconnut, mais trop tard, le mal qu'il avoit fait aux Persans, et promit, s'il revoyoit la lumiere, de punir les méchans et de faire le sacrifice aux Persans, de tous ceux qui les avoient persécutés. Mais il n'étoit plus temps. Mangogul mourut accablé de remords; et tout grand de la terre doit mourir comme le plus vil insecte. Et il ne fut point embaumé comme les autres empereurs, car son corps n'étoit que pourriture, et les Persans lui donnerent peu de regrets, quoiqu'il fût un bon prince, car un bon prince n'est pas toujours un bon roi. Le jeune sophi, successeur de Mangogul, usa de clémence envers Irrabud, et se contenta de l'éloigner de sa cour. Et c'est ici l'époque d'un nouveau regne, et toute la Perse dans la

josé disoit : nous allons voir renaître les beaux jours de l'empire de Irnchertauq, et notre jeune sophi régnera avec justice, et il présidera sur ses peuples avec équité, et son trône sera comme un lieu où on se mettra à couvert de l'injustice, et une retraite sûre contre la malice des méchans visirs. Alors les yeux de ceux qui voient le fourbe, pourront regarder, et les oreilles du prince seront ouvertes aux plaintes des opprimés, et le cœur de Nullugiad tremblera, et la langue de ceux qui bégayoient parlera au sophi, et l'équité habitera le palais du sophi, et la justice reposera près de lui et siégera sur le trône avec le successeur de Mangogul, et la plus belle des princesses sera assise sur le trône avec le jeune sophi et fera les délices des Persans, et tous les Persans aimeront l'épouse du sophi, car elle aura les yeux et la douceur de la colombe, et la biche aura moins d'agilité qu'elle, et le sophi aimera la princesse dont les levres ne distilleront que le miel, et l'odeur de ses vêtemens sera comme celle d'un jardin rempli d'orangers et de roses, et l'épouse du sophi rappellera ceux qui avoient été sacrifiés à la haine de Nollugiad et de Vopuam, et le sophi dira à sa bien-aimée : ô, mon épouse, dont les joues sont les roses les plus fraîches, et la bouche un vase d'odeur qui distille le muguet et la myrre, que devons-nous faire pour rendre nos peuples heureux? et la plus aimable de toutes les princesses répondra à son auguste sophi : il faut éloigner de vous, mon bien-aimé, les méchans et choisir dans votre empire un sage, pour vous aider à supporter les fatigues du trône, et le sophi cherchera cet homme, et se trompera sur le choix, car ce sera la cabale de Nollugiad qui déterminera le sophi, et le sophi ne s'appercevra pas qu'on

l'a trompé, et l'on verra un vieux satrape être choisi pour servir de conseil au jeune sophi, et il tâchera de conserver Nollugiad dans sa place de visir. Mais l'épouse du sophi exigera l'éloignement de ce perfide et il sera éloigné. Le vieux satrape fera le sacrifice aux Persans de Vopuam et de Yarret, et les Persans se réjouiront. Mais il les remplacera par des pigmées, et ces pigmées replongeront la Perse dans de nouveaux malheurs; ces pigmées engendreront de nouveaux philosophes, et les nouveaux philosophes engendreront les économistes; les économistes engendreront la liberté, et la liberté engendrera le cahos... Alors les Persans feront des vœux pour la résurrection de Leusiohc, et l'auguste épouse du sophi voudra le ressusciter. Mais la cabale, le mensonge et l'intrigue s'opposeront à cette résurrection, et les nations voisines de la Perse craindront aussi cette résurrection, et l'on trompera le sophi par des libelles calomnieux contre Leusiochc, qu'on fera venir de chez les nations voisines, et le sophi croira ces libelles, et le vieux satrape, mentor du sophi boira, mangera, digérera et s'occupera peu de la gloire de la Perse, et sera tout étonné de la confiance que lui donnera le sophi, et l'auguste épouse du sophi voudra démasquer le vieux satrape, mais le sophi refusera de croire sa bien-aimée. Mais un événement auquel la Perse ne s'attend pas, le grand Leusiohc ressuscitera... et la Perse se rejouira, car au trône le sophi donnera un héritier, qui fera taire les méchans, qui terrassera la calomnie, et qui fera un jour la gloire et le bonheur de l'empire des Persans. »

LES CHRONIQUES DE LA PERSE,

SECONDE PARTIE.

Préface à ceux qui voudront lire.

» Les hommes plus raffinés et plus éclairés qu'ils n'étoient autrefois, ont aujourd'hui une si mauvaise opinion de la conduite des visirs, qu'ils ne croient plus rien de tout ce qu'on leur dit ou écrit à leur louange ; en voici la raison. Les Persans et d'autres nations civilisées savent par une terrible expérience, qu'il est défendu de dire et d'écrire la vérité, quant aux actions des visirs, et que ceux qui le font, en sont punis. Il est cependant un peuple, voisin des Persans, qui a conservé le droit de faire une mixtion pour les éloges qu'il publie ; il faisoit infuser treize onces de venin, dans 39 livres de syrop de sucre ; il trempe sa plume dans cette liqueur, il écrit, et chacun ajoute foi à ce qu'il dit. Autant de temps que les visirs de Perse pourront faire impunément le mal, et abuser de la confiance du meilleur des sophis ; ils seront plus à craindre que tous les lions, tous les tigres et tous les ours de l'univers, qui se réuniroient pour venir dévorer tous les individus de l'empire Persan. Qu'importe aux hommes qui sont malheureux et qui périssent, que leur perte soit causée par un principe ou par un autre ? Tout ce qui tend à les détruire, leur paroît également odieux ; et moi à l'abri de la persécution, j'attaquerai avec courage celui qui n'a fait qu'abuser de la confiance du sophi, depuis son avénement à l'empire ; et qu'il se justifie, s'il le peut, de tout le mal qu'il a fait, et de celui qu'il fera....»

LES CHRONIQUES SOUS LE SUCCESSEUR DE MANGOGUL.

Le sophi assis sur le trône de la justice et de l'équité, ne dissipera point le mal par son regard, et les cheveux blancs ne seront plus l'honneur des vieillards.

LA Perse attendoit toujours de son nouveau sophi, cette heureuse révolution qui devoit lui faire oublier tous les maux et toutes les persécutions, que les visirs Vopuam, Nollugiad et Yarret avoient causés aux Persans. Le vertueux Siumed, l'honneur et la gloire des Persans, venoit de mourir. Muarsepa se trouvoit débarrassé par cette mort, d'un rival dangereux, car le chef de guerre Siumed, n'avoit jamais voulu fléchir le genou devant le vieux mentor Muarsepa. Siumed avoit toujours combattu dans le conseil du sophi pour le maintien de l'autorité du sophi, mais il s'étoit fortement opposé au pouvoir despotique, et aussi à toutes les innovations de Muarsepa et de Togur, et le sophi regrettoit beaucoup Siumed; et voilà qu'il étoit fort incertain sur le choix qu'il feroit pour remplacer cet homme vaillant, qui avoit fait briller sa sagesse dans les conseils, et son intégrité dans sa place de visir, et il arriva que la cabale et l'intrigue entourerent le trône du sophi: Muarsepa et Togur en étoient les chefs, et ils dirent: il faut que l'empereur n'ait pas d'autre volonté que la nôtre. Et ils firent si bien que le sophi ne voulut que par eux. Muarsepa, de son côté, éloignoit tous ceux qui auroient pu balancer son pouvoir, attendu qu'il vouloit être le seul homme fort dans le conseil du sophi; et Togur aussi vouloit être le seul homme fort. Ainsi voilà l'homme fort et Togur, qui se trompoient l'un l'autre, et chacun d'eux vouloit dominer seul

sur l'empire Persan. Or, il se trouvoit en Perse, depuis quelque temps, un vieux guerrier, qui avoit abandonné, jadis, l'étendard de Mangogul pour aller occuper une place de visir, dans un petit royaume appellé le Mardanneck, et il n'y étoit plus visir, parce qu'il n'avoit eu que la science de guerre et pas celle des cabinets, qui étoit la plus nécessaire dans le poste qu'il occupoit. Ainsi Togur qui avoit entendu raconter de cet ancien visir, par une femme, en parla à Muarsepa; ce dernier qui n'aimoit pas les hommes grands en sagesse et habiles dans les conseils, parce qu'il vouloit être le seul grand, écouta tout ce que Togur lui dit sur le vieux guerrier, qui se nommoit Niagerm-tains, et que Togur louoit beaucoup; et Muarsepa lui dit: J'en parlerai au sophi, car cet homme-là me plaît et il alla trouver l'empereur et lui dit: qu'il avoit trouvé pour chef de guerre, un homme qui avoit la force, le courage et la science: et l'empereur lui répondit: s'il possede ces trois choses, qu'il soit fait visir et qu'il domine sur toutes mes milices et aussi sur mes hommes de guerre. Ainsi fut choisi Niagerm-tains, et tout Ispar fut étonné de ce choix, et aussi toute la milice Persanne, qui disoit: heureux celui qui a quitté le grand étendard de Mangogul, car celui-là sera comblé de tous les honneurs, et il dominera sur ceux qui ont été les fideles gardiens de l'étendard! Mais le nouveau chef de guerre, qui avoit conçu dans sa retraite des projets d'administration, les soumit à l'examen du sophi et de Muarsepa, ils plurent à tous deux; le sophi ordonna qu'on les mît à exécution. Pour Muarsepa, toutes les nouveautés étoient de son goût; il adoptoit tout, il n'approfondissoit rien, car il avoit la réputation d'homme grand, qui avoit le bâton de

l'expérience pour un sûr guide. Cependant, tout le méchanisme qui faisoit mouvoir l'empire de Perse, se trouvoit confié à ce vieillard Muarsepa, dont la faculté de penser étoit soumise à une bonne ou mauvaise digestion; ainsi le sort de l'empire dépendoit souvent du souper de la veille, et du plus ou moins de cervoise que Muarserpa avoit bue. Or voici que le nouveau chef de guerre, en vertu des ordres du Sophi, se mit à exécuter les projets qu'il avoit conçus pour la réforme des milices Persannes. Il commença par détruire le bel établissement fondé par Mangogul, pour l'éducation des jeunes nobles Persans, qui se destinoient à la profession des armes, et ces derniers furent renvoyés chez des faquirs, qui étoient des gens peu faits pour former des hommes vaillans. Et aussi une partie des hommes vaillans qui composoient la garde à cheval du sophi, furent congédiés, à l'exception de cinquante, qu'une intrigue de Muarsepa fit conserver pour Nollugiad, et de cinquante autres qui furent conservés pour un autre satrape, afin de masquer l'injustice qu'on faisoit exercer au sophi, en faveur de Muarsepa et de Nollugiad. Et Niagerm-tains fit de nouvelles loix pour la discipline militaire qui en avilissant un état qui ne s'étoit soutenu que par l'honneur, depuis un tems immémorial, réduisit toute cette brave milice Persane au désespoir, et l'on vit résulter de tous ces bouleversemens un grand mécontentement parmi tous les hommes de guerre : beaucoup d'entr'eux passerent chez les nations étrangeres, et les nations étrangeres se réjouirent de voir l'empire Persan se dépeupler de ses hommes les plus vaillans. Ainsi cette nation, jadis si glorieuse, ne sera plus l'admiration des nations; car le cœur de tous ces guerriers deviendra comme de la cire,

et chacun d'eux ne se reconnoîtra plus lui-même, et ils seront comme ces peuples errans et vagabonds, ils fuiront hors de leur pays, à cause des mauvais traitemens qu'ils éprouvent, et ils maudiront l'homme fort et le chef de guerre. Or il arrivera de tout cela que les voisins des Persans leur susciteront des guerres, et les combattront avec leurs propres sujets. Cependant, il y avoit un grand murmure parmi toutes les milices Persanes, et le sophi demandoit un jour à Muarsepa, ce que disoient les milices, du chef de guerre qu'il avoit choisi pour dominer sur elles? et le vieillard lui répondit : « Maintenant sublime et le plus grand des sophis, les milices Persanes seront invincibles, au moyen de l'ordre et de la subordination qu'a établis le visir Niagerm-tains, et les ennemis des Persans seront éloignés avec autant de rapidité que la fronde éloigne de son centre la pierre qu'elle lance dans l'air. Quelques guerriers cependant blâment votre chef de guerre, et voudroient soulever contre lui vos milices; mais, illustre empereur, votre gloire est intéressée à soutenir ses opérations, et maintenir le pouvoir confié à Niagerm-tains, quand bien même il en abuseroit, car les plus fideles sujets d'un Sophi, sont ceux qui se dévouent à la haine de ses peuples. » Et le sophi, qui ne vouloit que le bien de l'empire, crut qu'il falloit que les bons visirs fussent en abomination parmi les Persans, et c'est ainsi que le chef de guerre, qui étoit un grand capitaine, mais un mauvais visir, donna une secousse aussi forte à la milice Persane, que Vopuam en avoit donné une aux sénats, et à la constitution de l'empire. Pendant que ces choses se passoient, le frénétique Togur, de son côté, plongeoit la Perse

dans le plus affreux cahos, et les nouveaux philosophes connus à Ispar, sous le nom de Setsimonoce, étoient occupés à renverser tout; et semblables à ces charlatans, ou à cette espece d'hommes appellés alchimistes ou souffleurs, ils employoient les trésors de l'empire à la recherche du grand œuvre, et le résultat de toutes leurs opérations ne donna qu'un *caput mortuum*. Le sénat d'Ispar avoit prédit le mal qui arriveroit de toutes les opérations de Togur, on ne l'avoit point écouté; Liregaed, chef des mages qui composoient le sénat, avoit parlé avec force contre toutes les innovations de Togur, mais ce fut en vain. Un autre et le premier des mages pour la science, et qui faisoit la gloire et l'honneur des Persans, avoit attendri le sophi par un discours rempli de sagesse et de lumieres, mais on avoit dit au sophi que la vraie lumiere venoit de Togur, et le sophi ne crut qu'à celle-là, et point à celle du mage Reiuges, car c'est ainsi qu'il s'appelloit, et cette vraie lumiere ne devint que ténebres et obscurité; et celle du grand Reinges resta plus éclatante qu'un diamant qui réfléchit les rayons du soleil. le sophi ouvrit enfin les yeux, vit qu'on l'avoit trompé: Togur fut chassé comme un imposteur, et tous les Setsimonoces replongés dans le néant d'où ils n'auroient jamais dû sortir; et ce fut une grande joie dans Ispar, et chacun se disoit: l'empereur a vu la vraie lumiere et à la faveur de cette clarté, il nous a délivrés des Setsimonoces et de leur chef, et tous bénissoient le sophi, à l'exception des intriguans, des Nurtaïdes, des Talreb qui étoient dans une grande tristesse; ainsi que le secrétaire perpétuel de l'académie Persane. Ensuite de cette révolution, on vit le successeur de

Togur solliciter le conseil du sophi et le sénat d'Ispar, pour rétablir tout ce que Togur avoit détruit.

Alors le sophi entra dans une grande colere contre Muarsepa, qui étoit l'homme grand, et aussi contre tous les visirs, qui avoient été de l'avis de Togur, et il leur dit : « Allez, perfides conseillers, acquérir la sagesse et la science, ainsi que la prudence ; depuis que je vous ai donné ma confiance, vous n'avez fait qu'en abuser, en me faisant flotter dans une perpétuelle incertitude ; en me faisant détruire aujourd'hui ce que j'avois construit hier, enfin en détournant mes pas de la droiture, pour me faire faire le mal, quand je veux faire le bien. » Et chacun sut que le sophi avoit causé l'alarme et la crainte dans l'esprit de ses visirs et chacun s'en réjouissoit, mais Muarsepa leur dit : ne craignez rien, quand la colere de l'empereur sera passée, je lui parlerai, car je suis l'homme grand, et il a confiance en mes paroles, et il fit ce qu'il avoit dit ; après que le sophi fut un peu calmé, il lui parla ainsi : « Magnanime empereur, le plus grand en gloire, en honneur et en richesses, pardonnez tout ce qu'a fait votre serviteur en faveur de Togur ; je vous jure que n'entendant rien à tout ce qu'il me disoit, je l'ai cru l'homme le plus profond de toute la Perse ; mais je vous jure par Hali, qu'il est facile de réparer tout le mal, en remettant les choses comme elles étoient : ma prudence vous a même réservé, illustre sophi, un heureux moyen d'opérer cet acte de justice et de bienfaisance par votre derniere réponse au sénat d'Ispar. » Le sophi pardonna à Muarsepa, et il consentit à rétablir tout ce que Togur avoit détruit. Mais le successeur de Togur, qui n'étoit pas sans talens, fit peu parler de lui, parce qu'il mourut

avant d'avoir pu les exercer..... On a vu comment *Nollugiad* avili et déshonoré à *la fin du regne de Mangogul* avoit été méprisé par l'épouse du *sophi* et par lui chassé, à son avénement au trône. Muarsepa ne vouloit dans la place ôtée à *Nollugiad* aucun de ceux qui avoient droit d'y prétendre par leur science. Car il lui importoit d'éloigner du Sophi tous ceux qui auroient pu l'éclipser, et cela n'étoit pas difficile. Ainsi le grand Luesiohc, le vertueux Teletchaud, l'ancien ambassadeur Lubertie, furent éloignés et calomniés. Vopuam, qui étoit alors chef de la justice, indiqua à Muarsepa, un certain Sennegrev, personnage peu connu, mais docile, et tel qu'il le falloit. Sennegrev étoit depuis longtemps ami de Vopuam, et l'admirateur de la révolution, que ce dernier avoit opérée en Perse; car Sennegrev s'étoit de tout temps déclaré l'ennemi des sénats Persans, et avoit montré tout son attachement pour le despotisme. Vopuam et Muarsepa se trompoient réciproquement; le premier vouloit, à l'aide de Sennegrev, soutenir l'édifice chancelant qu'il avoit élevé et qu'il voyoit près de crouler; le second vouloit avoir seulement une machine composée d'une substance matérielle, et qui n'eût d'autres mouvemens que ceux qui lui seroient communiqués; Sennegrev paroissoit remplir le projet de Muarsepa plus que tout autre Persan; et voici, il fut convenu avec Vopuam, qu'on détermineroit le sophi en faveur de Sennegrev, comme le seul en état de succéder à Nollugiad, et c'est ainsi que Sennegrev fut élevé à la vue de toutes les nations, car le sophi dit: qu'il soit visir et chef des ambassadeurs, et il le fut. Or, depuis assez de temps Sennegrev étoit visir, et il n'avoit encore rien fait pour rétablir la gloire et l'honneur de l'empire Persan,

et cependant une nation toujours rivale de la Perse lui avoit parlé avec hauteur plusieurs fois, et avoit même manqué au sophi, dans la personne de son visir, et cette nation étoit remplie d'orgueil, et son orgueil étoit satisfait, car elle faisoit trembler le visir Sennegrev. Aussi, elle se réjouissoit dans son ame de voir la crainte qu'elle inspiroit à celui qui auroit pu lui faire beaucoup de mal, s'il eût profité des troubles qui la divisoient, ainsi que d'une guerre qu'elle avoit contre ses propres sujets, et les nations étrangeres étoient dans le plus grand étonnement sur la conduite de l'homme grand, et sur la pusillanimité du visir Sennegrev, et voici ce qu'elles disoient : Comment le sophi de Perse, qui est depuis si long-temps humilié par ces fiers Goilans, ne fait-il pas marcher aujourd'hui contre eux ses forces de terre et de mer ? car certainement, le grand étendard de la Perse seroit victorieux de cette nation ? Sennegrev savoit tout ce qu'on disoit, mais il étoit toujours comme accablé d'un profond sommeil ; il se réveilloit seulement quand le fier ambassadeur des Goilans, venoit lui dire avec arrogance : « pourquoi avez-vous fait cela ? ». . . . Et le visir Sennegrev lui répondoit : « je n'ai rien fait, et ceux qui vous l'ont dit, vous ont trompé, car tenez..... ce sont des gens d'Ispar, qui aiment à dire tout ce que je devrois faire. » Et voici le visir Sennegrev qui sommeilloit encore plus fort, et l'ambassadeur le laissoit dormir, car il importoit de ne pas réveiller ce bon visir dans le moment où les Goilans s'efforçoient de subjuguer leurs sujets, et pendant ce temps, on faisoit avaler à Sennegrev et à l'homme grand, un opium préparé dans deux onces de politique raffinée, mise en fusion par un certain Goilan nommé Drol-

thorn, et ce breuvage produisoit un effet merveilleux sur Sennegrev et Muarsepa. Cependant ces deux visirs se réveillent au bruit des victoires que les Goilans venoient de remporter sur leurs ennemis, et s'effraient qu'ils ne tournent leurs armes contre la Perse. Ainsi, au-lieu d'avoir attaqué l'ennemi quand on l'auroit pu faire avec avantage, on devoit au contraire songer à s'en défendre. Alors le visage de Sennegrev fut changé, ses pensées se troublerent, il voyoit des tourbillons, qui s'élevoient sur la grande mer, des armées qui marchoient du côté du midi; mais il ne voyoit pas un nuage épais qui venoit du côté du nord, et plus à craindre que tout le reste des signes qu'il avoit apperçus; et tout cela menaçoit d'une grande guerre l'empire Persan. En attendant la cabale et l'intrigue qui avoient placé tous les visirs, craignant la sévérité du sophi, s'étoient tenues cachées, et du fond de leurs retraites obscures, elles observoient et combinoient les moyens de reparoître sous une nouvelle forme. Muarsepa vouloit rapprocher Nollugiad, son parent, de la cour du sophi, et il cherchoit à lui frayer une nouvelle route, pour le faire reparoître d'une maniere éclatante. La nuit suit la lumiere, mais Muarsepa et Nollugiad ne cherchoient que les ténebres, car elles étoient nécessaires à leurs vues particulieres et intéressées. Nollugiad et l'intrigante Ennobran, avoient par leurs menées sourdes, placé Muarsepa à côté du sophi, et le vieillard par reconnoissance vouloit replonger la Perse dans la désolation, par le rappel de Nollugiad au poste de visir. Mais ils craignoient tous les trois les regards de l'auguste épouse du Sophi, qui étoit pour eux une lumiere importune, et un miroir sans tache, qui pouvoit réfléchir tous leurs crimes. Or, il s'agissoit d'em-

pêcher le sophi de regarder dans cette glace ; le seul moyen d'y réussir c'étoit de la tenir, et ces méchans ternirent la glace. Et tout l'empire Persan, ainsi que les nations étrangeres, surent que la plus belle glace de toute la Perse avoit été ternie, aussi indignement que méchamment, et l'on vit le sophi agité çà et là, car ces gens pervers lui avoient rendue effrayante la présence de son auguste épouse. Aussi, ce fut un grand jour de trouble et de calamité à la cour du sophi, et tous les Persans étoient dans une grande perplexité. Mais l'auguste épouse du sophi étoit la seule dont l'ame fût tranquille et le visage serein, et elle disoit : que peuvent ces méchans contre moi ? ils n'ont point pensé dans leur cœur, que je connois toute leur malice, et que toutes les actions qu'ils ont commises en ma présence, sont toujours présentes à ma mémoire. Ils abusent mon bien-aimé par leurs flatteries, et cherchent à le détourner de moi par leurs mensonges ; car ils se sont appliqués et s'appliquent encore à me dresser des embûches, et leur cœur est comme un tison ardent, ils voudroient allumer le feu entre l'époux et l'épouse. Malheur à ceux qui se sont éloignés de moi ! car les principaux de ceux qui me persécutent, tomberont sous le glaive, à cause de la fureur de leurs langues, et de toutes les calomnies qu'ils ont dites. Depuis que mon bien-aimé est sur le trône, la méchanceté, la perfidie et le mensonge ont tout infecté, parce que mon bien-aimé a eu confiance dans l'homme fort et grand, qui n'est ni fort ni grand. Mais dans peu, la domination sera ôtée à cet homme, la puissance de mon bien-aimé s'accroîtra par sa seule sagesse et par les conseils d'un homme dont la science et l'intelligence peuvent exécuter les choses les plus difficiles : ainsi parloit l'auguste

épouse du sophi. Et voici, elle se para de ses plus riches habits ; jamais elle n'avoit été si belle ; son visage avoit la fraîcheur de la rose, bien que son cœur fût en angoisse. Elle fut trouver son bien-aimé : sitôt qu'il la vit, il leva sa tête, brillante de majesté, mais il lui lança un regard furieux,... et cependant il se radoucit après, car l'auguste épouse étoit si belle, qu'elle lui inspira aussi-tôt plus de douceur ; il lui dit : Qu'y a-t-il, ma bien-aimée ? que voulez-vous de moi ? parlez, et je ferai tout ce que vous exigerez. Elle lui répondit ainsi : « Magnanime empereur, mon souverain, mon maître et mon bien-aimé, plusieurs de ceux qui sont honorés de votre confiance et de vos bienfaits, en sont devenus plus fiers ; ils s'élevent par une insolence incroyable, et ils abusent par de faux rapports de votre crédulité, parce qu'ils ont vu l'affection que vous leur portiez : ils cherchent par leurs intrigues, à détourner vos regards de moi, car ma présence les gêne ; daignez ouvrir les yeux sur leurs perfidies et voyez la méchanceté pestilentielle de ceux à qui vous avez confié une partie de votre autorité..... C'est pourquoi, mon bien-aimé, il faut pourvoir qu'à l'avenir, nous rendions les Persans heureux, et que votre regne soit celui de la justice et de l'équité, en discernant les hommes qui sont faits pour vous soulager, dans les fonctions pénibles de l'administration de votre empire, et dont la science, l'esprit, l'intelligence et la lumiere puissent rendre à la Perse sa félicité intérieure, son ancienne splendeur, et son influence chez les nations étrangeres : avantages précieux qu'elle a attendus de vous et dont elle jouiroit, si nos visirs avoient été dignes de leurs places. » Et c'est ainsi que parla l'auguste épouse du sophi : tous les Per-

sans surent ce qu'elle avoit dit, et ils attendent impatiemment la révolution si nécessaire au bonheur de l'empire. Ainsi l'homme fort sera bientôt effrayé, il sera terrassé par la justice, et la colere du sophi s'élevera : comme le reflux de la mer, qui jette sur ses bords tout ce qui est impur; de même on verra éloigner pour jamais du trône, tous les perfides, les méchans, les ambitieux et les ignorans : et celui qui a chanté sous Mangogul, et qui a encore osé chanter sous son successeur, deviendra muet, et sera l'abomination des Persans et des nations étrangeres, parce que le jour de calamité sera arrivé pour lui, et que le sceptre de son pouvoir sera rompu pour jamais. »

De Paris, le 18 Octobre 1776.

Vous voulez que je ne vous laisse ignorer l'existence d'aucune de vos nouveautés, et sur-tout de celles qui ne peuvent en avoir qu'une éphémere; je vous dirai donc qu'il a paru depuis peu imprimé un poëme en vers tant bons que mauvais, dont le titre est une si grossiere sottise que je n'ose l'écrire : la F...manie. J'aurai encore moins le courage de vous extraire des morceaux de ce poëme trop sale en vérité, mais où il y a pourtant des choses assez plaisantes et même agréables. L'on ne doit point, dit-on, disputer des goûts, ainsi laissons à l'auteur son obscénité et ses polissonneries; mais on ne sauroit lui pardonner de s'être permis d'apostropher aussi indignement que calomnieusement, des personnes trop respectables à tous égards, pour que je ne me fasse même pas le scrupule de placer ici leurs noms, à propos d'une production de cette espece. Je ne puis en la quittant que trouver très-honnête un autre poëme intitulé Parapilla; traduction assez agréablement faite, que je vous ai annoncée,

je crois, lorsqu'elle étoit encore *sous presse. Vous ne connoissez* peut-être pas l'*original italien que j'ai* lu avec bien plus de plaisir. *Voici l'esquisse* du sujet. Un gentilhomme Florentin *après s'*être ruiné avec les femmes,

. . . . . D'un peu d'argent
Qui lui restoit, achete une chaumiere,
Et tout auprès un petit bout de champ.
Là tout pensif, sans valet ni servante,
Il travailloit, ayant parmi ces soins
Un peu d'humeur; on en auroit à moins.

L'ange Gabriel lui apparoît, n'en est pas reconnu et lui demande ce qu'il fait là. Rodric le reçoit mal et lui répond d'un ton brusque: je plante des.... Me voilà maintenant dans un bel embarras; je ne sais plus comment vous dire de quoi il s'agit.... vous le devinerez de reste. »

» Jeunes hautés . . . . . .
» Vous connoissez cette plante si belle;
» De vos beaux yeux un seul regard suffit,
» Un seul regard c'est le soleil pour elle.

Vous en plantez, lui répond l'ange, eh bien, il en viendra. Au temps de la *récolte*, le pauvre Rodric se désole de voir s'accomplir la prédiction.

Ce Gabriel est né plaisant, mais bon;
Il pardonna. Les ailes étendues,
Je l'apperçois qui d'un air triomphant,
Paré de pourpre et porté sur des nues,
Dit à Rodric: « Calme-toi, mon enfant,
» Tu viens de voir un singulier prodige.
» Mais ce n'est rien: prends la plus belle tige,
» Dans un panier alors tu la mettras;
» Cours à la ville et là tu la vendras
» Cent mille écus; c'est le prix, et pour cause;
» Car aussi-tôt que l'on verra la chose:
» Femme ni fille à tout ne manquera

» De s'étonner et de crier, ah ! ah !
» Or dans l'instant, la divine merveille
» Chez celle-là qui poussera ce cri,
» S'introduira, mais non pas par l'oreille,
» Et là sans cesse un doux charivari
» Excitera volupté sans pareille,
» Si l'on ne dit ce mot : (Parapilla.)
» Adieu, Rodric, retiens bien tout cela. »

Ce qui est dit est fait. Rodric va à la ville avec sa marchandise, la vend cent mille écus à Madame Capponi à qui le prodige plaît infiniment et retourne chez lui bénissant son bienfaiteur. Que devint le fruit miraculeux ? C'est ce que notre poëte raconte assez agréablement. Madame Capponi, occupée huit jours entiers à le savourer, avoit oublié entiérement la société à laquelle elle se devoit et entr'autres sa sœur, bonne abbesse à qui elle fut forcée, pour s'excuser, de raconter son secret.

L'abbesse avoit un grand fonds de pudeur,
Elle frémit des péchés de sa sœur,
Et d'autant plus que l'.....diabolique
Fut sûrement formé par art magique ;
Oh non, dit l'autre, il est venu du ciel,
C'est un présent de l'Ange Gabriel,
Prouvant ce point d'une façon très-claire.
S'il est ainsi, prêtez-le-moi, ma chere,
J'aurai bientôt connu la vérité ;
Si dans le fait, c'est un fruit de la grace
Que parmi vous on appelle efficace,
Il ne sauroit blesser la pureté :
Mais pardonnez à ce cœur agité,
Qui doute encor ; il s'agit de votre ame.

Il fallut bien que la dame Capponi se résolût à confier son précieux bijou.

Le saint dépôt arrive au monastere.
L'oreille au guet et qui n'est pas d'un sourd,
L'abbesse est là marmotant sa priere :
Donnez, donnez, dit-elle à la Tourriere.
Hélas ! ma sœur, le fardeau n'est pas lourd.
Et la voilà qui court à sa cellule,

A deux genoux invoquant sainte Ursule.
On mit le tout sur un petit autel,
Puis on s'arma du livre aux exorcismes ;
On parcourut le sacré rituel,
Lisant tout haut, faisant cent solécismes,
Sans que jamais Belzebut, Astarot,
A son latin répondissent un mot.
Dieu soit loué ! dit-elle, je suis sure
Qu'il n'est point là de démons malfaisans ;
La chose vient du Ciel même en droiture,
Le doigt divin se trouve là-dedans ;
En ce moment les clefs lui sont remises,
Elle ouvre et crie en toute humilité :
Peindrai-je ici les nobles entreprises
Du fier vainqueur et son activité.
Lorsqu'il franchit de plein saut les obstacles,
Gages certains de la Vir. . . .
Point ne faisons de semblables miracles,
Foibles mortels ! la none soupira
Et commençoit à prononcer *Pata*. . . .
Mais s'arrêtant sur la foi des oracles,
Elle s'écrie ; ô ciel ! soyez béni !
La none est chaste, il faut beaucoup de gazes,
Abrégeons donc. La Dame Capponi
Eut des transports : l'Abbesse a des extases,
Il est certain qu'elle vit plusieurs fois
Le Paradis tout comme je vous vois.

Je voudrois pouvoir vous mettre sous les yeux le tableau de tout le couvent assemblé chez l'abbesse, aux prises avec le nouveau directeur, prononçant sans cesse des ah, ah, impérieux, et des Parapilla avec la plus grande lenteur, mais votre pudeur s'offenseroit. Au reste écoutez :

Rien ne me charme autant que la morale,
Noble aliment fait pour l'esprit humain
Voilà pourquoi ce poëme en est plein :
Malheur pourtant à celui qui l'étale,
Sans la parer, sans la couvrir de fleurs,
Car il fera bâiller tous les lecteurs.
L'ame est rebelle aussi-tôt qu'on l'ennuie :
Massillon même a sa coquetterie,
Et Fénelon daigna peindre Eucharis.

Que si je trace aux belles de Paris
Les voluptés dignes du paradis :
Tristes docteurs, censeurs acrabilaires,
Quel est mon but ? cela ne doit-il pas
Les détacher des choses d'ici-bas ?
Chérira-t-on de semblables miseres ?
Galans de cour, si beaux, si bien tournés,
Faites-les fiers, on va vous rire au nez.

L'abbesse avoit promis à la dame Capponi, de lui rendre à la fin du jour, le meuble précieux qui faisoit les délices du couvent ; on oublioit cette convention, la nuit étoit déjà avancée; le laquais qui attendoit qu'on le chargeât de cet important fardeau l'obtient enfin, à force de sollicitations. La famille Capponi étoit suspecte au gouvernement ; le Barigel reconnoît la livrée et soupçonne que le porteur de cette nouvelle boîte de pandore, rencontré à heure indue, est une prise intéressante ; il l'arrête, le laquais abandonne la cassette et s'enfuit. Ma mémoire me sert mal, ou le traducteur a dans cet endroit tronqué l'original. L'auteur italien feint que le Barigel en ouvrant la boîte prononça le cri fatal et que le bijou se mit sur le champ en œuvre et le traita lui et sa cohorte comme l'avoient été les saintes religieuses. Quoi qu'il en soit, je reprends le poëme ; la fille du prévôt devoit se marier le jour même; la curiosité ayant porté ses regards sur le présent de l'ange Gabriel, au premier témoignage de sa surprise, il joua le rôle destiné à l'époux et le continua pendant la cérémonie. Marton la confidente de la signora Capponi, y assistoit : elle connut l'embarras de l'épousée, y mit fin, s'empara de ce qui le causoit ; et après en avoir usé pour ses plaisirs, fut obligée de le faire servir à sa fortune, en le vendant...

Mais laissons ce poëme, passez-moi, je vous prie, Monsieur, de vous en avoir entretenu peut-

être trop *long*-temps : il faut bon en *cette* vie, prendre *de* temps à autre quelque dose de *gaîté*, c'est *un foible* calmant pour les peines sans nombre *qu'elle* nous offre. Parlons de quelque chose *d'un* autre ton que Parapilla : c'est une lettre de Voltaire à l'académie françoise, encore sur la traduction de Shakespear à laquelle il a juré une guerre sanglante. Cette lettre renferme en style académique les mêmes choses que celle à M. Dargental, dont je vous ai envoyé une copie. On y joint la traduction de quelques-uns de ces passages bas et triviaux qui ne sont que trop communs dans les ouvrages du tragique anglois ; par exemple, la première scene de Roméo et Juliette, l'un des chef-d'œuvres de Shakespear, entre Grégoire et Samson deux domestiques de Capulet. Pourquoi ne pas appliquer à Shakespear ce que Voltaire a dit de quelques anciens poëtes Espagnols. » Dans le pays et dans le temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'est trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténebres de leur siecle. Ils tenoient de ce siècle où ils vécurent, toute la fange dont *ils* étoient couverts ; ils ne devoient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent sur cette fange. » Shakespear ne pouvoit refuser à sa nation qu'il n'avoit pas la force de convertir et qui n'est pas encore convertie à cet égard, des plaisirs qui existent toujours pour elle ; et cette fange étoit d'autant plus épaisse chez elle qu'elle y avoit pris une certaine forme. Diamante, Guillain de Castro et Calderone avoient un champ inculte à défricher, les mauvaises herbes croissoient avec le bon grain, ils n'avoient pas su les détruire entiérement ; en Angleterre elles étoient cultivées, et Shakespear a été entraîné par le goût de toute sa nation ; il a fallu qu'il mêlât l'ivraie aux belles produc-

tions de son génie..... Il y auroit au reste bien de l'absurdité à balancer un moment à résoudre cette question que Voltaire propose à l'académie : « Si la nation qui a produit Iphigenie et Athalie doit les abandonner, pour voir sur le théâtre, des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des sorciers, des bouffons et de prêtres ivres; si notre cour si long-temps renommée pour sa politesse et pour son goût doit être changée en un cabaret de bierre et de brande-vin, et si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution. »

Le souper des Enthousiastes est une petite brochure qui sort de la presse. On y analyse le plaisir que fait la musique de M. Gluck dans Alceste. Les livres, les descriptions ne peuvent mettre à portée de juger cet artiste. Les ouvrages de sentiment ne peuvent l'être que par l'ame, et elle est ennemie de toutes les dissertations.

Madame de Boulainvilliers rencontra, il y a quelque temps dans la campagne, une très-jeune fille d'une jolie figure, qui pleuroit : elle est émue, fait approcher l'affligée et l'interroge. --- Madame, ma mere vient d'expirer dans cette chaumiere, je perds l'objet unique de ma tendresse et mon seul appui, je suis abandonnée de tout le monde..... --- Qui êtes-vous, ma belle enfant? que faisoit votre mere? --- Nous vivions de notre travail, dans la plus profonde misere; mon nom est Chivry; ma mere m'a dit souvent que nous étions de qualité; et l'injustice du sort!... Ah! Madame, mon pere est mort, il y a deux mois, à l'hôtel-Dieu, il a recommandé à ma mere, une liasse de vieux papiers.... je vais les chercher.... Madame de Boulainvilliers intéressée au dernier point pour la jeune personne, laisse

paroître une sensibilité qui n'a pas besoin d'éloges : il suffira de raconter le fait. Elle emmene Mlle. de Chivry, et fait apporter ses titres, après avoir chargé quelqu'un des funérailles de sa mere. On a examiné les papiers, on les a discutés avec le plus grand soin ; Monsieur et Madame de Boulainvilliers ont fait toutes les recherches propres à découvrir la vérité : M. d'Hozier vient de la mettre au jour. Mlle. de Chivry et un de ses parens qui sert dans la marine, sont les débris d'une famille jadis illustre qui descend en droite ligne de Henry de S. Remy, bâtard légitimé de Henri II, roi de France. La bienfaitrice de ces infortunés leur a déjà obtenu des graces de la cour, et n'en restera certainement pas là (*). Faut-il que j'aie si rarement des traits de cette nature à vous raconter, tandis qu'il s'offre de si fréquentes occasions à ceux que de semblables actions pourroient couvrir de gloire !

Voici le moment, Monsieur, de vous parler d'un ouvrage intitulé : *Le café politique d'Amsterdam, ou entretiens familiers d'un François, d'un Anglois, d'un Hollandois et d'un Cosmopolite, sur les divers intérêts économiques et politiques de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre.* Les vues qui y sont développées occupent, à ce qu'on m'assure, notre ministere : le conseil, si j'en dois croire le bruit public, pese les avantages et les inconvéniens de l'établissement d'une caisse nationale, et paroît disposé favorablement pour ce projet. Quoi qu'il en arrive, je veux vous éviter les longueurs de deux

(*) Mlle de Chivry qui a pris ensuite le nom de Valois, est depuis devenu tristement célebre sous celui de comtesse de la Motte.

gros

gros volumes in-8vo. que vous ne vous procureriez pas facilement, et que vous n'auriez peut-être pas le courage de lire d'un bout à l'autre.

M. de Pelisseri, homme rempli de lumieres et de connoissances dans les matieres économiques, doué d'une imagination fertile qu'il a exercée sans cesse sur ces objets, a présenté à la cour d'Espagne d'abord et ensuite à celle de France, une quantité de plans qui tiennent tous à un même systême; le dégoût de ne les voir adopter par aucun ministre, a probablement déterminé leur auteur à les offrir au public dans l'ouvrage que je vous annonce. Je soupçonne l'un des quatre interlocuteurs d'être M. de Pelisseri lui-même, qui se sera représenté sous le personnage du Cosmopolite. Ce titre ne paroît cependant pas lui convenir, puisqu'il annonce qu'il a résisté constamment aux propositions du ministere anglois qui cherchoit à se l'attacher. Ce patriotisme est certainement rare et estimable. Le même sentiment a engagé M. de P. à réfléchir sur les moyens que la France peut employer pour humilier la nation sa rivale. Voici l'un de ceux qu'il propose. Supposons une opération qui n'est pas impossible.... un troc entre la France et le Portugal, de la Guyane en Amérique contre les isles Maderes de l'Océan.... » L'Espagne possede les isles canaries, et ces isles courent à-peu-près nord et sud avec les Maderes à cent lieues de distance les unes des autres.... C'est de ces isles Canaries et de Maderes que je veux faire sortir tous les armemens qui doivent tomber à l'improviste sur l'Angleterre. --- De la Havanne sortiront ceux qui iront saccager toutes les pêcheries de Terre-Neuve, du Golfe St. Laurent, etc. --- De Toulon ceux qui attaqueront Minorque ou Port-

Mahon ; et de Cadix et de Carthagene, ceux qui bloqueront Gibraltar quand l'Espagne en fera le siege par terre. Toutes ces opérations doivent s'exécuter à jour marqué au plus tard dans une même quinzaine.... Dans deux ans de silence et de préparatifs, j'aurai réuni aux Canaries et aux Maderes douze à treize mille hommes de troupes réglées de chaque côté : deux escadres de quinze à vingt vaisseaux de ligne tous armés, tous les équipages et trains d'artillerie nécessaires dans les campemens et dans les sieges.... Et à jour marqué, je veux faire prendre le large à tous ces préparatifs pour venir faire descente en Angleterre ; la France du côté de Portsmouth, et l'Espagne au nord de Bristol. » Voilà, en gros, le projet d'une expédition dont M. de Pelisseri cherche, en entrant dans tous les détails, à démontrer la possibilité et la réussite. Il suit les progrès de cette invasion jusqu'à l'entiere dévastation de la Grande-Bretagne. « L'isle de l'Angleterre ensuite ainsi dévastée et isolée de ses colonies et de l'isle d'Irlande, on la rendra à son souverain, excepté le port de Douvres et trois milles à la ronde, que la France gardera en toute souveraineté. »

Je passe aux opérations de finance de M. de P.

M. de P. ayant considéré que tout crédit, toute constitution est un impôt ; qu'en conséquence, quand un gouvernement fait usage de son crédit, il met une imposition sur ses sujets.... que quand il se soumet à des constitutions, il en est de même, a cru pouvoir proposer un système de billets d'état, qu'il a présenté à M. l'abbé Terray en 1770. Ces billets ne devoient être regardés que comme une monnoie de plus que le gouvernement versoit dans la circulation publique.... Effets qui ne

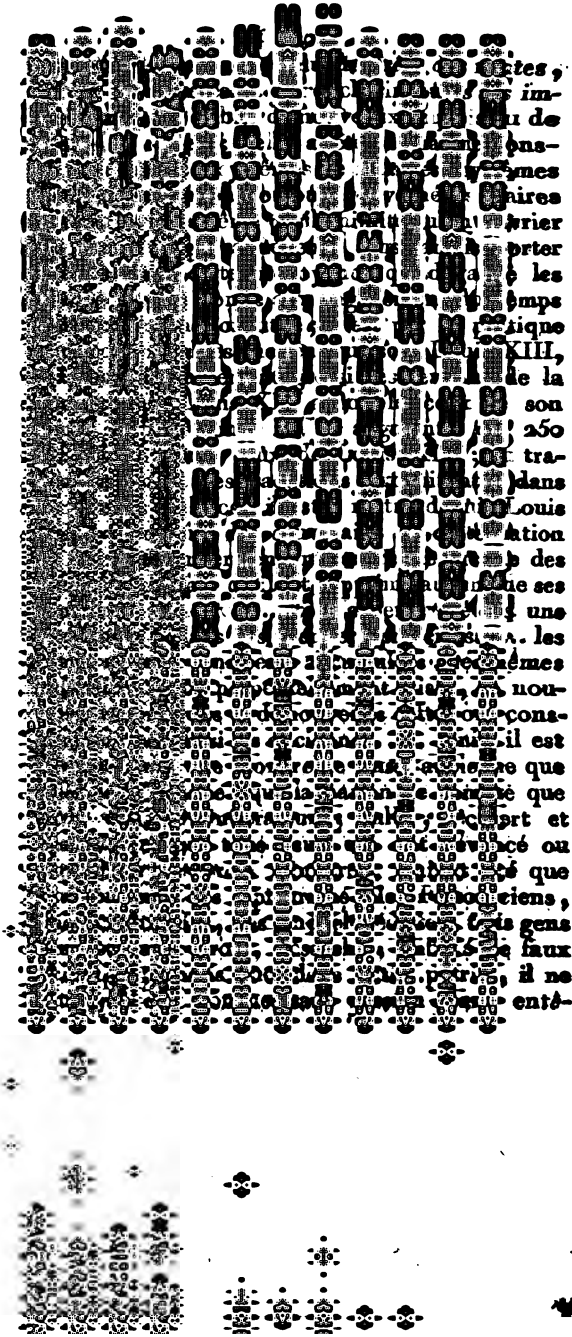
devoient causer aucune inquiétude à ceux qui les auroient entre les mains, puisqu'ils étoient sans remboursement et ne devoient s'acquitter que par leur seule et personnelle décomposition.... ces effets étoient comparables à des billets et lettres de change qui ne sont point échus et qu'on peut convertir en argent, moyennant une perte de 1/2 pour o/o par mois. Ces billets devoient être de 100, 200 ou 300 livres remplis de l'ordre de celui à qui l'état pouvoit devoir.... celui-ci les auroit donnés en paiement en les endossant et bonifiant à celui qui les recevoit 1/2 pour o/o en soustraction, et 1/2 pour o/o en comptant, ce qui établissoit 1 pour o/o de perte sur chaque 100 livres tous les trois mois, ou à chaque dix endossemens remplis, les billets devoient être renouvellés et le dernier porteur d'ordre déposoit au bureau de renouvellement les dix fois dix sols, ou les dix fois 1/2 pour o/o qu'il avoit reçus en comptant, et on lui remettoit un nouveau billet à son ordre de 95 livres si l'ancien étoit en principal de 100, de sorte que successivement les billets s'éteignoient d'eux-mêmes. Il vous est aisé de voir combien cette opération appuyée d'une autorité rigoureuse auroit été avantageuse au gouvernement. L'un des interlocuteurs la trouve un peu cartouchienne. M. de P. la défend de son mieux; ce qu'il dit de plus solide à ce sujet est, que le ministere, après avoir rejetté ses idées, en a adopté de plus onéreuses encore au peuple; mais ses lecteurs ne sont pas bien pénétrés de la force des raisons par lesquelles il cherche à détruire les objections qu'il a créées lui-même contre son projet.... Quant à l'extension qu'il lui donne, écoutez le Cosmopolite. » Le système prenoit les finances de

l'état dans la position où les avoit laissées *M.* de l'Averdi ; en conséquence le sieur de Pelisseri proposoit au ministere de créer en six ans de temps, pour onze à douze cens millions de ces billets, et de les faire servir à rembourser tous les arrérages de ses finances, la créance de la compagnie des Indes, et de payer en ces mêmes billets pour cent millions de livres des constitutions extraordinaires de l'année, sur les finances de l'état. » Avec ses billets, notre auteur fait une infinité d'autres choses, il rachete de tous les particuliers, corps et communautés du royaume, toutes les charges, taxes, impositions et servitudes quelconques sur toutes les terres et maisons de toute la France..... ce qui forme un objet de 4,297,219,800 livres de dépense extraordinaire.

Tranquillisez-vous, Monsieur, sur les suites de ce systême, M. de Pelisseri ne conseille pas à notre gouvernement de l'adopter en ce moment, d'autres temps, d'autres moyens : avant l'établissement de ces billets-monnoies, *il faut* administrer des remedes préparatoires. *Il s'agit* de la fameuse caisse nationale. « C'est une combinaison unique ;.... c'est un établissement qui doit liquider par sous et deniers, toutes les dettes quelconques de la France ; qui doit simplifier la régie de ses finances..... qui doit supprimer nombre de ses impositions.... ranger les constitutions actives et viageres de l'état au denier d'intérêt de ses rivaux.... diminuer les dépenses et les frais de comptabilité.... liquider la finance et le cautionnement de toutes les charges, offices ou recettes particulieres de l'administration générale du royaume.... enfin fonder une caisse publique qui escomptera à trois pour o/o tous les bons effets actifs de l'é-

penses comptables, en payeurs et contrôleurs des rentes, en trésoriers, etc. etc. etc. on trouvera que les septante ou septante-cinq millions ci-dessus se monteront de quatre-vingt-cinq à nonante millions. » Voici les motifs de M. de Pelisseri pour excuser ce que cette opération forcée pourroit avoir d'odieux dans l'apparence. « La dette de l'état intéresse au plus 500,000 personnes, et la cherté de nos impositions est à la charge de vingt millions de sujets ..... 500,000 vis-à-vis de vingt millions ne sont qu'un quatrieme de la population de la France .... Si la France n'avoit point de dettes, elle soutireroit 150 millions de moins de ses sujets; pourquoi perpétuer des impositions d'une application aussi disproportionnée au nombre des contribuables? etc. etc. L'opération en question n'attaque qu'une poignée de particuliers, gens riches ou aisés, pour sauver l'existence des trois quarts des citoyens qui ne possedent rien. » Je dois en rester là, Monsieur, je deviens trop long, et il ne me reste plus de place pour vous entretenir des autres idées de cet écrivain qui a une fécondité incroyable. Quelles qu'elles ayent pu paroître au ministere, il est certain au moins que l'esprit de patriotisme qui les a suggérés mérite des éloges, quoiqu'il n'en soit pas de même des moyens que M. de P. a choisis et sur lesquels il s'est fait illusion lui-même. Il se plaint de la maniere dont il a été traité par M. Turgot qui lui a fait renvoyer ses mémoires fort sèchement, par M. de la Croix. Il me semble sur l'exposé de M. dePelisseri, que ce n'est pas à l'exministre auquel il en doit vouloir, mais au secrétaire à qui cette conduite étoit coutumiere. Avant de quitter le café d'Amsterdam, il faut que je vous en offre encore une pet te prise : c'est le tableau de notre ministere des finances depuis

plusieurs regnes. « Le but d'un plan vraiment économique doit être de pourvoir aux inconvéniens, en diminuant les taxes sur les sujets... d'assurer le produit des impositions, en simplifiant les perfections....de rendre constamment les citoyens aisés, plus contribuables que les pauvres... de conserver sans cesse ce juste milieu qui explique les droits respectifs du souverain des sujets. Depuis François premier, la France s'est abandonnée à un commerce indécent pour les différens emplois de son administration.... Loin d'encourager le service public par son désintéressement, son intégrité, sa justice; elle en a déshonoré l'émulation par des trafics, des abus, des monopoles.... De cet oubli des vrais principes de l'économie législative, s'est établie une vénalité générale dans toutes les portions du gouvernement; tout se vend, tout s'achete aujourd'hui en France, le prince n'est plus le chef de l'administration; c'est l'intérêt..... les dignités de l'état, les charges publiques, les emplois du ministere ne sont plus l'appanage de l'homme instruit, du citoyen appliqué, du sujet fidelle;.... tout appartient à l'homme opulent, à l'homme riche, à l'homme élevé par la fortune;..... de cette soif pour l'argent se sont perpétués des expédiens destructeurs, de multiplier les charges de l'état... de créer constamment de nouvelles régies,..... d'imaginer sans cesse de nouveaux impôts.... delà s'est établie dans l'administration des finances, cette immensité de constitutions, de gagistes et de comptables, qui engloutissent à leurs portions, la majeure partie des revenus publics et qui renchérissent toutes les taxes sur les sujets; de ce défaut de bons principes, s'est perpétué l'abus des moyens, et depuis Henri IV on est à chercher si la France a fait d'autres métiers dans



tement, sans préventions particulieres, etc. etc.

De Fontainebleau, le 21 Octobre 1776.

M. de Clugny est mort vendredi soir, et sera peu regretté, quoiqu'il n'ait point fait de mal. Depuis Colbert, il n'étoit point mort de contrôleur général en place. C'est toujours un honneur pour la veuve de celui-ci, à laquelle d'ailleurs cela vaudra une pension.

Le nouveau contrôleur général est M. Taboureau des Reaux, ci-devant intendant de province, et depuis conseiller d'état, homme d'une intégrité reconnue. Le roi lui a adjoint pour la partie des fonds, sous le titre de directeur des finances, M. Necker ancien et fameux banquier, qui a régi la feue compagnie des Indes, et qui a acquis une autre sorte de célébrité sous le ministere de M. Turgot, par des écrits sur la police des bleds, dans des principes opposés à ceux des économistes. Le génie bouillant et systématique de ce M. Necker, peut faire présumer que nous verrons de nouvelles révolutions.

De Fontainebleau, le 26 Octobre 1776.

Comme l'ambition l'emporte presque toujours sur la raison, il y avoit plus de six concurrens pour la place périlleuse de contrôleur général, le roi a choisi l'homme qui avoit le moins de protecteurs ou de prôneurs, mais M. Taboureau qui avoit souhaité cette place dans un temps moins désastreux, ne s'en soucioit pas trop aujourd'hui. M. de Vaines, premier commis du contrôle et qui a tant fait parler de lui, convoitoit le contrôle : n'osant se découvrir, il avoit agi auprès de trois à quatre des concurrens pour leur conseiller de n'accepter la place qu'à condition que le roi s'en réserveroit la partie la plus embarrassante, le trésor

royal où les fonds, qu'il feroit administrer sous ses ordres par un directeur, et c'est cette place de directeur, à laquelle le modeste de Vaines bornoit ses vœux pour le moment. M. Taboureau, ayant été choisi, a profité de cette ouverture, mais au lieu de proposer au roi le donneur de conseil pour adjoint ou directeur, il lui a proposé M. Necker que S. M. a accepté, séduite par des offres que ce Genevois avoit fait retentir aux oreilles de M. de Maurepas: 1°. d'être en état de rétablir en peu de temps, sans secousses violentes et sans oppression, toute la machine des finances, et 2°. de fournir sur le champ, 40 millions comptant dont on a un pressant besoin pour subvenir au courant. M. Taboureau voyant que M. Necker auroit tout le pénible et le périlleux de la place de contrôleur général, n'a plus balancé à consentir qu'on le fît ministre, et comme il n'est point du tout économiste et qu'il penche au contraire pour le Colbertisme, il a cru faire au mieux de mettre le panégyriste de Colbert de moitié avec lui. Toutefois les gens d'affaires prétendent que M. Necker ne fera pas plus de miracles que ses prédécesseurs, qu'il a trop de feu, de hardiesse, qu'il est enfin trop Colbertiste dans un temps où il ne faut presque plus l'être; mais attendons l'ouvrage pour juger de l'ouvrier. M. Necker a convoité le contrôle dès le commencement du regne et s'étoit à cette fin peu-à-peu défait de ses affaires de banque. Elles sont passées sous le nom de son frere, dont il a changé le nom en celui Germany, parce qu'il a long-temps séjourné en Allemagne.

L'élévation de M. Necker ne fait pas plaisir au Clergé, parce qu'il est de la religion réformée, et que s'il montoit au ministere, comme il tâchera bien de faire, il seroit homme à tenter

le grand œuvre tant de fois projetté, d'une tolérance absolue. Comme on n'a point encore eu de réformé dans les places ministérielles ni aux conseils, on ne sait trop comment il fera son serment d'usage à la chambre des comptes, ni ce que diront ses collegues, tous catholiques de fait et de droit.

Le public fait le procès à la mémoire de M. de Clugny et ne doute nullement des vices et des défauts que le comte d'Estaing, son ancien ennemi, lui avoit publiquement reprochés lors de sa nomination au contrôle. On est au reste forcé de convenir que le défunt n'auroit rien fait de bon ni de bien s'il fût resté en place. Dans son porte-feuille que le roi a ouvert, il ne s'est trouvé aucun travail qui fût marqué au coin du génie. Un projet d'emprunt de 40 millions sur les fermiers généraux; un tripot de quelques millions sur les rescriptions des fermes, un autre relativement aux loteries, voilà tout.

M. de Vaines piqué d'avoir été pris pour dupe et ne voulant pas travailler sous M. Necker demande sa retraite. Peut-être espere-t-il encore qu'on le consolera; il a pourtant déjà bien des motifs de consolation par plus d'une belle et bonne place.

Les ennemis du comte de St. Germain se couchent chaque soir avec l'espérance de le savoir congédié le matin. Cela pourroit arriver, mais si le successeur qu'il a adopté, le prince de Montbarrey, tient bon, comme il est pénétré des mêmes principes, les mécontens n'y gagneront rien. M. de Sartine ne cesse point de réparer et d'augmenter considérablement la marine.

Les états de Bretagne depuis quelque temps assemblés, ont été jusqu'à ce moment assez agi-

tés, et vous n'en devineriez pas la cause, la voici. Le gouvernement a, par des vues d'économie, jugé à propos de borner le nombre des couverts aux tables des officiers des états; les nobles de la province ont beaucoup murmuré, parce que c'est un des points qui dans ces augustes assemblées les intéresse le plus. On a crié hautement qu'on payoit pour manger, qu'ainsi tout le monde devoit être servi, et ces discussions arrêtent la decision d'affaires vraiment importantes.

De Paris, le 30 Octobre 1776.

On ne peut se rappeller sans frémir, l'atroce condamnation du chevalier la Barre. Les gens sensés croient nos têtes à perruques capables d'un second crime de cette nature, et tremblent pour deux officiers d'un régiment en garnison à Metz qui sont décrétés par le parlement de cette ville. Ces deux officiers faisoient souvent des parties avec une femme sur laquelle un chanoine de la métropole avoit des vues charnelles. Le prêtre, en bon, honnête et digne ecclésiastique, a dénoncé au parlement les deux rivaux dont il vouloit se défaire; il les a peints comme des impies, sacrileges, blasphémateurs, qui avoient troublé l'une des processions du jubilé, et avoient insulté à la sainte religion, en faisant des mines et tenant des discours indécens pendant qu'elle passoit. Vous voyez combien il y a de ressemblance entre cette histoire et celle du malheureux la Barre: puisse ma patrie ne pas se souiller à cette occasion d'une nouvelle iniquité!

L'un de ces jours l'histoire de la scene françoise a été enrichie d'une anecdote qui est plaisante pour vous être rapportée. On avoit annoncé le Tartuffe. Le plaisir de voir Moliere et de le

voir joué au moins passablement, m'avoit attiré à ce spectacle. Je devois croire que mon espoir ne seroit pas déçu, puisque le roi en réprimandant, il y a quelque temps, les comédiens, de ce qu'ils paroissoient dédaigner Moliere, et de ce qu'ils représentoient rarement ses pieces, leur a enjoint d'en donner deux par semaine, et de les faire jouer par les premiers acteurs. Dégoûté de voir notre grand homme défiguré par de misérables histrions, des doubles au dessous du médiocre, je n'avois pas vu le Tartuffe depuis plusieurs années, et je me préparois à jouir pleinement de cet ouvrage inimitable. J'avois oublié que les comédiens étoient à la cour, et qu'il ne restoit de la troupe à Paris, que les acteurs à l'essai et à la pension. J'arrive et je trouve, pour me servir de l'expression des coulisses, la comédie en robe de chambre. Toute l'assemblée étoit de mauvaise humeur; Mademoiselle Luzzi seule qui nous étoit restée par hasard, soutenoit l'attention des spectateurs: on attendoit toujours le troisieme acte, et on espéroit voir Auger dans le personnage du Tartuffe. D'Alainval paroît: c'est un comédien très-médiocre qui n'a été admis dans la troupe que parce qu'il est frere de M. Saussaie, ci-devant premier secrétaire de M. le duc d'Aiguillon, et maintenant receveur général du bureau de la loterie royale. Ce sont les fils de Canavas, musicien du roi, de braves et d'honnêtes gens, très-estimables: mais que fait la probité sur le théâtre, et sur-tout pour le rôle de Tartuffe? D'Alainval a essuyé toute l'humeur du public qui se contenoit avec peine depuis une heure. Voilà la premiere fois que j'ai entendu siffler bien distinctement dans le parterre depuis l'établissement de la nouvelle police des spectacles. Enfin,

au bout d'un quart d'heure d'Alainval fut écouté, mais il lui fallut une fermeté inébranlable pour continuer son rôle, malgré les huées qui se renouvelloient à tout instant. Je ne sais comment il put y tenir lorsqu'il eut prononcé ce vers :

La vérité, mon frere, est que je ne vaux rien.

Les pieds, les mains, les cannes, les voix, tout dut lui faire connoître que c'étoit ainsi qu'on pensoit sur son compte. Le brouhaha ne finissoit pas ; d'Alainval attendit avec constance qu'on le laissât parler, et il reprit la tirade avec le plus grand sang froid. Cela a bien été jusqu'à cet autre trait :

Je vois qu'il faudra que je sorte.

Mille exclamations, des oui répétés dans tous les coins de la salle me faisoient souffrir pour le pauvre acteur, mais j'étois trop bon. Il soutint cela sans se déconcerter, il alla son train, et son courage ne se démentit point jusqu'à la fin de la piece.

J'ai oublié de vous raconter une aventure qui arriva derniérement à M. de Beaumarchais au sortir du spectacle, et qui ajoute quelques coups de pinceau au portrait de l'homme. Si vous êtes venu à Paris, un homme habillé à la livrée de Montmorenci, et que pour cette raison on appelle Luxembourg, aura d'une voix de tonnerre appellé vos gens en vous voyant descendre de la comédie, et d'une voix un peu plus radoucie vous aura prévenu de l'arrivée de votre voiture, quand elle aura paru devant la porte. Luxembourg veut faire par fois de l'esprit, et cela est assez naturel à un homme qui parle en public. Après avoir exercé ses fonctions avec un zele particulier, vis-à-vis de M. de Beaumarchais, et en le conduisant jusqu'à son carrosse,

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas eu encore l'occasion de vous faire mon compliment, je vous prie de le recevoir : — Et quel compliment as-tu à me faire, répond Beaumarchais? —Monsieur, j'ai pris la part la plus vive à la justice qu'on vous a rendue et.... enfin, Monsieur, je suis avec tous les honnêtes gens, fort aise qu'on vous ait déblâmé. — Ah, c'est-à-dire, qu'auparavant tu m'aurois refusé l'honneur de ta compagnie? — Je ne dis pas cela, Monsieur, mais..... Après quelques propos qui avoient réuni autour des interlocuteurs un grand concours de curieux, M. de Beaumarchais donne un louis à Luxembourg, en lui disant : Mon cher, nous nous reverrons, je te ferai plus riche une autre fois, cependant je te veux trop de bien pour te donner jamais jusqu'à 15 louis, car cela te pourroit porter malheur, et les spectateurs d'applaudir, et M. de Beaumarchais de s'en aller enchanté, ravi de son aventure. Vous vous rappellez que quinze louis ont allumé l'incendie, lors de l'affaire de Beaumarchais et de Goëzman, mais vous ne savez peut-être pas, et l'apprendrez avec plaisir, que cet ex-magistrat a été déblâmé aussi, que tout fait présumer qu'il n'étoit point coupable.

Tous les étrangers qui viennent ici, ne voient pas avec les mêmes yeux, les beautés qui en font l'objet de leurs spéculations. Un prince souverain d'Allemagne, faisoit une pension de six mille livres à une demoiselle le Clerc, qu'il avoit honorée de sa couche; le paiement a été interrompu par la mort du prince, et la demoiselle a essayé d'en obtenir la continuation d'un bien aimable neveu qui se trouve à Paris; n'ayant pu réussir à lui faire entendre à demi mot ce qu'elle desiroit, elle s'est avisée

d'employer près de ce jeune prince un de ces entremetteurs dont les étrangers à *leur* arrivée, ont bientôt autour d'eux une cour nombreuse. Mon prince, lui dit le négociateur, après avoir fait l'éloge de Mlle. le Clerc, elle mérite que la pension que vous savez, lui soit continuée, et elle vous promet en reconnoissance de cette faveur, de fermer sa porte à tout le monde.... Vous avouerez, monsieur, que c'étoit un marché d'or; eh bien, le prince ne s'est pas laissé tenter. Qu'on ne m'en parle plus, a-t-il répondu, et que Mademoiselle le Clerc ouvre, tant qu'elle le voudra, sa porte.

La nouvelle tragédie de M. le Fevre, intitulée: Zuma, donnée à Fontainebleau, est tombée autant qu'une piece peut tomber à la cour, et l'avare fastueux de Goldoni a été retardé à cause de la maladie de Préville. La presse vient de mettre au jour une petite brochure, intitulée: Héliogabale et Alexandre Sévere, histoires romaines, précédées d'une explication de quelques antiquités romaines, dédiées à Monsieur, frere du roi, par *M. Mayer*, 1777. L'auteur de ce petit ouvrage qui présente peu d'intérêt à tous ceux qui connoissent l'histoire Romaine, n'a eu, selon les apparences, d'autre objet que de faire sa cour au jeune prince qui en a reçu l'hommage. En effet, ces deux histoires ne doivent être regardées que comme deux chapitres d'un abrégé de celle des empereurs de Rome, et tout le monde fera le parallelle des vertus d'Alexandre Sévere, et de celles qu'on admire dans l'auguste frere de notre monarque. On appercevra également quelques allusions, quelques traits de critique relatifs aux mœurs de ce siecle qui se trouvent semés dans l'histoire d'Héliogabale. Voici comme M. Mayer

débute. « Macrin régnoit, ce gladiateur qu'on avoit vu dans l'amphithéâtre, jadis armurier, avoit dû la protection de Caracalla à Nonnica Celsa sa femme. Les fortunes les plus rapides sont l'ouvrage des maîtresses des rois ; Caracalla fut puni par l'ingrat même qu'il élevoit, d'avoir fait servir les dignités destinées au mérite, de récompense à ses passions. » Macrin, assassin de Caracalla, fut après un regne odieux, massacré lui-même et remplacé par Héliogabale qui, sous les dehors les plus séduisans, cacha l'ame la plus noire et la plus vile. Vous savez qu'il a été surnommé le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris. » Le cours de ses impudicités n'étoit interrompu que par des cruautés et des folies. Ses divertissemens même étoient funestes ; il faisoit quelquefois jetter d'une galerie une si grande quantité de fleurs sur les sénateurs qui alloient lui faire la cour, que plusieurs en étoient étouffés. Il passoit les jours à conduire des chariots, à l'exemple de Néron. C'étoit en la présence du préfet du prétoire de Mœsa, de Samie et de ses épouses, qu'il montroit son adresse dans un exercice qui l'exposoit à la risée publique. » Cet empereur fut le premier qui osa introduire des femmes dans le Sénat ; sa mere et son aïeule prirent place dans cette assemblée pour lors si différente de ce qu'elle avoit été. » Héliogabale se mit à la tête d'un autre sénat composé de dames qui s'assemblerent au Mont Quirinal dans un palais destiné à cet usage. On agitoit dans ce grave tribunal les causes des dames, les modes, les préséances, les manieres de se coëffer, les habits qui convenoient à chaque condition, les étoffes, les couleurs; les dames qui avoient le droit d'aller en chaise ou en litiere, à cheval

ou sur un âne; auxquelles il appartenoit de porter de la dorure, des diamans, des pierreries; telles étoient les causes évoquées devant ce sénat. Il s'y rendoit des arrêts sur les atours, les parures, les chaussures. Il s'y donnoit plus de sénatus-consultes que s'il se fût agi des plus grands intérêts de l'empire. » Après qu'Héliogabale eut subi la destinée des tyrans de son espece, l'empire fut confié selon les vœux de toute la nation, au vertueux Alexandre, âgé de treize ans. Je n'extrairai de son histoire que le trait d'un courtisan qui a eu un grand nombre d'imitateurs dont à notre honte le sort a été bien différent. C'étoit un de ces hommes adroits qui reçoivent de l'argent et des présens pour des services qu'ils promettent de rendre et qu'ils ne rendent point. « Il s'étoit si bien mis dans l'esprit de l'empereur qu'il en étoit devenu le favori. Alexandre étoit vertueux. Sa confiance pouvoit être aveugle, mais sa probité étoit éclairée. Il n'eut jamais la foiblesse d'excuser les défauts de ses amis. Il soupçonna ce tráfic. Il ordonna à une personne qui lui demandoit une grace, de s'adresser à Turinus et de venir ensuite lui rendre compte de ce qui se passeroit. Turinus se chargea du succès; en même temps il fit sentir qu'il n'employoit pas son secours gratuitement: on lui promit de l'argent. Le marché fut conclu devant témoins. L'empereur n'ayant pas besoin d'une plus grande preuve contre Turinus, accorda la grace qu'on lui demandoit. Ce courtisan s'en attribua le mérite; il exigea la somme promise. Alexandre le fit dénoncer. Il fut convaincu d'avoir exigé de grosses sommes de ceux qui avoient obtenu des charges, des graces, des emplois. Il fut attaché à un poteau autour duquel on alluma du foin et du bois

vert, qui firent une épaisse fumée dont Turinus fut étouffé, pendant qu'un hérault crioit que : le vendeur de fumée étoit puni par la fumée. » Voilà encore un titre pour l'ancienneté du calembourg et la noblesse de son origine. Je sais qu'il date de plus loin et probablement de la formation même des langues, mais vous avouerez qu'il est assez étrange de le voir employé en semblable circonstance. Au reste, l'écriture sainte même en fournit plus d'un exemple.

La lecture d'un petit ouvrage que M. Ferrand Dupuy, conseiller de confiance de la maison souveraine de Nassau, vient de publier sur la Corse, vous fera regretter qu'il se soit borné à une esquisse décharnée. Voici le titre qu'il lui donne, et qu'il paroît bien en état de remplir quand il voudra s'en donner la peine. Essai chronologique, historique et politique sur l'Isle de Corse, avec des notes importantes sur les droits de la France, relativement à cette possession, presque aussi ancienne que la monarchie; ensemble l'origine de ces peuples, leurs mœurs, leurs caracteres, la description de son sol et ses différentes révolutions jusqu'à sa réduction aux armes du roi. Je suis trop bon François pour ne pas répéter avec M. Dupuy, que ma patrie a sur cette isle les droits les plus anciens et les plus incontestables. Il suffit de remonter à l'époque de la conquête de l'Italie par Charlemagne. Ademar son parent, auquel il avoit donné le gouvernement de Gênes, mourut dans l'isle de Corse, après l'avoir conquise sur les Sarrasins. Elle resta alors incorporée avec le gouvernement de Gênes qui, à la mort de Charlemagne, demeura sous la domination de la France avec l'isle de Corse, etc. etc.

Ecoutez comme M. Dupuy termine son ouvrage, il monte sur le trépied, et inspiré par la colonie Grecque qui se trouve dans cette contrée, il s'écrie : » Cette isle qui n'a qu'un insecte de redoutable, qui laisse à l'Afrique ses lions, ses tigres, ses monstres et tous ces fléaux qui épouvantent l'humanité ; qui est placée sous un ciel constamment heureux, est faite pour devenir le pays d'un peuple laborieux, qui cultivant les arts, et les trésors que la nature a enfouis dans son sein, portant par-tout la fertilité, l'abondance, mere de l'industrie et du travail..... sortira bientôt de cet engourdissement, où regne encore une indolence qui étoit une suite du désespoir ; alors les sciences, les arts errans et fugitifs de la Grece, opprimée depuis sa désolation sous le joug tyrannique de l'alcoran, viendront en foule se fixer dans ce climat heureux ! le sage, le philosophe y vivifieront cet esprit et cette lumiere du divin Homere. La Corse deviendra une nouvelle Grece émule de Sparte et d'Athenes, le séjour des muses l'école des vertus. » Quelques usages des Corses rapportés par M. Dupuy, peuvent nous faire croire que cette époque est encore éloignée ; je vous en citerai cependant deux, qui, s'ils étoient dépouillés de toute superstition, seroient assez raisonnables, et vaudroient bien les sottes coutumes de beaucoup de nations moins civilisées. Lorsqu'un habitant est mort, les femmes de ses parens et de ses voisins viennent l'examiner, lui parler et enfin le pincent, le mordent, font mille cris ; souvent le tirent de dessus la paillasse, le mettent dans une couverture, le secouent et l'agitent violemment, etc. etc. On retrouve le même usage à peu près chez quelques peuples de l'Afrique :

ceux-ci en donnent pour raison que souvent il a sauvé la vie à de prétendus morts qui n'étoient que tombés en léthargie, et que ce cérémonial a rappellés à l'existence. Je ne sais pourquoi M. Dupuy ne veut pas supposer aux Corses un motif aussi raisonnable pour une semblable pratique. Une coutume des Corses dont on retrouve quelques foibles traces parmi nous, c'est qu'une fille en se mariant, doit réparer vis-à-vis de ses compagnes le tort qu'elle leur a fait par la préférence du choix. Elle leur passe à chacune une petite rétribution en argent, et c'est la dépense la plus forte de la noce.

La renommée a sans doute porté dans le temps jusqu'à vous, Monsieur, l'histoire de l'esprit de la rue Croix des petits champs. Il a fait successivement la matiere des raisonnemens profonds de nos dissertateurs parisiens; et des vaudevilles qu'on a chantés dans les rues. Vous aurez su que le luthier Louvet, chez lequel cet esprit avoit établi son gîte, trouvoit à chaque instant ses meubles et ses ustenciles dérangés, et son souper même transporté d'une armoire bien fermée au milieu de la chambre : ces prodiges s'exécutoient en présence de tout le monde; l'esprit qui n'étoit rien moins que malfaisant, a fait la fortune de ce luthier, en attirant chez lui une affluence de curieux, ce qui n'étoit pas le moins merveilleux de l'affaire. J'y ai été moi-même assez assidu, je n'ai pas vu les miracles, mais les gens qui y étoient avec moi voyoient : ainsi il falloit bien que je crusse malgré moi. Cependant tout a cessé au premier mot de la police, à qui ce manége a déplu. Ce remede sera, selon les apparences, employé aussi efficacement contre les désordres que cause dans l'église de S. Sulpice un lievre possédé du malin esprit, contre

lequel tous les exorcismes échouent. *Les prêtres* de cette paroisse y perdent leur latin, et le maudit lievre casse et brise tout. Je ne sais s'il existe réellement, ou s'il est le prétexte de quelque manœuvre intéressée; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pour me servir des mêmes expressions que la bonne dévote de qui je tiens cette anecdote, je vous le ferai dire par ceux qui l'ont vue; ma dévote a ajouté que les témoins étoient au nombre de deux mille.

Un nouveau journal s'éleve encore sous les auspices de Monsieur, frere du Roi. Il sera divisé en deux parties. La premiere renfermera l'extrait des anciens journaux, et la seconde aura pour objet les ouvrages modernes et les jugemens qu'en portent les journaux actuels. Cette derniere partie se trouvera en concurrence avec l'esprit des journaux, et rentrera ainsi un peu dans le plan d'un ouvrage périodique dont on s'entretient ici, je veux parler d'un journal universel, que M. Linguet se propose d'exécuter, si l'on doit s'en rapporter, aux bruits qui annoncent du moins combien on le *desire*.

Voici une chanson du grand chansonnier de la cour, M. de Bussy, en l'honneur de la chasteté de Mademoiselle Duparc, l'une de nos plus jolies courtisannes.

Air de la Romance du Barbier de Séville.

Sur un vélin aussi blanc que l'albâtre,
Belle Duparc, vous laissez à huis-clos
Passer un acte à ce fin M. Clos (*),
Bailleur de fonds, il a le privilege.

(*) Notaire, très-épicurien, grand amateur des belles, le conseil, l'ami, le consolateur des impures; d'ailleurs, riche comme il faut l'être pour soutenir l'éclat de qualités aussi respectables.

L'acte est-il bon, fait par un seul notaire ?
Ah ! croyez-moi, prenez vos sûretés ;
Comparoissez ! de peur de nullités
Pardevant Clos assisté d'un confrere.

Soyez au guet, s'il quitte une *Minute*,
Au jeune Clerc il faudra la donner
Pour l'*expédier* et *collationner*
C'est là son fait : Clos garde *la Minute*.

Ce M. Clos est, dit-on, un des aigles,
Mais quoiqu'il dresse assez bien l'*instrument*,
Confiez-moi votre piece un moment,
Cela se peut sans déranger les regles.

Je suis ami de la vérité nue,
Clos ne veut pas que l'on se mette en frais :
Il vous soutient que pour vos intérêts
Il n'est pas temps encor qu'on *insinue*.

De l'acte enfin aucun n'a connoissance,
Jusqu'à présent on n'a pu *contrôler* ;
Par représaille est-il bien de voler
Des *droits* acquis à la haute finance ?

Le vrai mérite de cette chanson est de présenter, employés avec assez d'art, les mots techniques de la jurisprudence qui ont pu prêter à l'équivoque.

De Paris, le 2 Novembre 1776.

Je vais, Monsieur, pour vous mettre au courant de nos productions littéraires, achever de jetter un coup-d'œil rapide sur quelques ouvrages connus. Je commence par les recueils récemment publiés de lettres que vous ne lirez probablement jamais ; ce sont celles des missionnaires de la compagnie de Jesus. Elles offrent cependant quelques traits curieux. Voulez-vous connoître le costume de l'empereur de la Chine ? Lorsqu'il reçut le P. Benoît, il étoit assis les jambes croisées à la tartare, au milieu d'une estrade élevée de deux pieds ; à ses côtés étoient de petites tables de huit à dix pouces de haut, sur lesquelles étoient des pinceaux, de l'encre

rouge et de la noire, des écritoires, différens papiers écrits, et quelques volumes de livres. Sa robe étoit d'un damas à fond jaune chamarré de dragons à cinq ongles, et doublées d'une fourrure très-précieuse. Ces dragons à cinq ongles sont pour les empereurs de la Chine ce que sont les fleurs de lys pour nos rois. Si d'autres que l'empereur emploient quelquefois ces dragons en broderies, en peinture ou en relief; alors ces dragons ne doivent avoir que quatre ongles. L'habit de dessus étoit à fond violet et descendoit tout autour du corps jusques sur l'estrade et couvroit toute la robe. Le bonnet qu'il portoit étoit d'une fourrure noire avec une perle au sommet. Un privilége assez singulier, et qui paroît réservé aux fils de l'empereur de la Chine, c'est de rester en classe à l'âge le plus avancé: l'espece de captivité dans laquelle les tiennent ces études forcées, doit nécessairement s'opposer à leurs progrès. Le P. Benoît écrit qu'il a été témoin qu'à certains jours de réjouissance, l'empereur, du lieu même du spectacle auquel il assistoit, faisoit venir un ou deux de ses fils, qui eux-mêmes avoient les leurs en classe, leur donnoit le sujet d'une piece d'éloquence; qu'il leur faisoit composer dans une chambre voisine, et ne leur accordoit le plaisir de jouir du spectacle, qu'après avoir été content de leur composition. Plusieurs de ces princes avoient passé l'âge de trente ans.

Un ouvrage intitulé: *Anecdotes des beaux Arts*, en renferme d'assez curieuses: « Isabelle, fille du comte de Glocester, et veuve du fameux Warwick, voulut que sa statue, qui devoit être placée sur son tombeau, fût exactement nue: ce qu'on regarda du temps de cette

 princesse

princesse comme une grande preuve d'humilité. » Une façon de penser bien différente nous a privés d'une grande quantité de précieux monumens des arts. Les princes qui se livrent à la grande dévotion n'y joignent pas toujours le goût et les lumieres de la fameuse Christine. On lui représentoit l'indécence des nudités qu'offroient quelques-uns des tableaux et des statues qui ornoient son palais. C'est l'art seul que je considere, répondoit-elle. Un des princes de la maison Pamphili voulant se faire Jésuite, crut devoir à la religion chrétienne le sacrifice des morceaux curieux de sa collection qui pouvoient faire naître des idées trop matérielles. Il fit faire des draperies de plâtre et de ciment aux statues qu'il trouvoit trop immodestes; et ses tableaux, une Vénus entre autres, de Carrache, furent barbouillés pour même raison. Son austérité se relâcha au bout de quelque temps; « l'envie lui prit de rétablir le désordre occasionné par son zele peu réfléchi, mais les ouvriers l'avoient si bien secondé, que le mortier et le ciment ne tomberent qu'avec beaucoup de peines, en sorte que la plupart des tableaux et des antiques resterent horriblement défigurés. » C'est ainsi qu'un de nos princes, aveuglé par une dévotion mal entendue, fit mutiler des tableaux de la plus grande rareté; la Léda et l'Io du Correge qui font maintenant les plus beaux ornemens de la riche galerie de Sanssouci. Ils furent coupés en pieces et entiérement repeints. On doit leur rétablissement au pinceau de Coypel et de Delien, et au prodigieux degré de perfection auquel les François ont poussé en ce siecle l'art de la restauration des tableaux. Il eût été sans doute inconcevable pour nos ancêtres, qu'on pût transporter d'une toile à l'autre, d'une planche à

d'une table *de cuivre*, d'un mur même, d'un plafond, *sur une* toile, la peinture la plus ancienne, *sans* y causer la moindre altération, et c'*est ce* qui s'exécute tous les jours sous nos yeux.

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt un ouvrage, dont la continuation sera une des parties les plus curieuses de notre histoire. Ce sont des essais historiques sur les modes et le costume en France. Il n'en paroît qu'un volume où l'on traite seulement des cheveux, de la barbe et des perruques. Vous y verrez les différentes manieres dont nos ancêtres se sont ajustés à cet égard, les contradictions qu'ont éprouvées dans leur établissement les modes qui se sont variées à l'infini dans les coëffures, et de la part que la religion ou du moins ses ministres y ont prise. La mode des plumes étoit régnante dans le sixieme siecle. Il faut le présumer en considérant une médaille du roi Childebert qui semble indiquer « que les princes s'aviserent de garnir leurs têtes, avec les plumes les plus belles; ils ne les disposoient point en forme d'aigrettes *ou de* panache, mais ils les plaçoient *dans le même* ordre qu'elles se trouvent naturellement sur les oiseaux. Il étoit beau sans doute que la tête d'un prince eût de la ressemblance avec la queue d'un paon, avec la gorge des pigeons ». Je ne puis me dispenser de vous transcrire la description d'une coëffure bien plus grotesque. « Bientôt aux coëffures flottantes, aux coëffures nouées et cordonnées, aux coëffures enfin ornées de perles, de plumes et des paillettes d'or, succéderent les coëffures en queue.... Les deux sexes ont porté des coëffures de cette espece.... Pour les former, il falloit commencer par séparer les cheveux en deux portions égales, depuis le milieu

du front jusqu'à la nuque du cou : on les couchoit ensuite des deux côtés, le long des oreilles. Ce premier apprêt étant achevé, nos ancêtres partageoient les cheveux par pincées et composoient une multitude de petites queues, qu'ils avoient soin de couvrir avec des rubans ; ils réunissoient ensuite un certain nombre de ces petites queues avec d'autres rubans ou cordons, qu'ils attachoient de distance en distance : par cette réunion ils se procuroient le nombre de queues qu'ils desiroient. Nous ne pouvons assurer si le nombre des queues étoit limité, ou s'il dépendoit du caprice des petits-maîtres. Nous ignorons même s'il y avoit de ces queues qui tombassent sur les épaules, comme cela se pratique à présent. Les monumens que le temps a épargnés ne nous offrent que des statues en face, et nous réduisent à savoir que l'on ramenoit quelques-unes de ces queues par les côtés et même par devant..... Il est à présumer que la variété des couleurs, la délicatesse des rubans ou cordons destinés à former les queues, ne furent point épargnés, etc. Notre écrivain ajoute que la mode étoit de porter ces queues extrêmement longues, sur-tout parmi les grands seigneurs ; la noblesse se reconnut à la longueur des queues. Les variations de la coëffure furent sur-tout remarquables parmi les prêtres, qui n'ont jamais été les derniers à saisir les modes. Vous savez combien les papes, les conciles et tous les princes de l'église ont fulminé de fois sur cet objet. Il vous sera tombé sans doute entre les mains quelqu'un des écrits si prodigieusement multipliés sur ces importantes questions, relatives à la longueur et à la coupe des cheveux et de la barbe des ministres du seigneur, et ensuite sur le chapitre des perruques. La frisure a été

aussi vivement persécutée par le clergé ; enfin les choses en sont venues au point où elles sont aujourd'hui, et il paroît que si elles éprouvent de grands changemens, ce ne sera plus la puissance ecclésiastique qui pourra les opérer.

L'usage de se raser entiérement la barbe est très-ancien et étoit en vogue dans le Nord lors de l'établissement de la monarchie françoise. On a successivement et alternativement coupé, rasé, taillé, nourri et frisé sa barbe, en totalité ou en partie. Il a été un temps où au moyen des cires préparées on donnoit à sa barbe la couleur et l'odeur qu'on préféroit. On en varioit également la forme : tantôt elle étoit quarrée, ronde, ou pointue, en éventail ou en queue d'hirondelle, etc. etc. « Communément, le soir étoit consacré à la toilette du visage, après avoir lavé, peigné, mastiqué la barbe, on l'enfermoit dans un petit sac, afin qu'elle ne fût pas dérangée la nuit. Cette espece d'enveloppe ressembloit assez à la bourse que les dévots portoient à leur ceinture, et dans laquelle ils mettoient leurs aumônes ; cette conformité leur fit donner un nom commun, on les nomma *des bigotelles.* »

L'histoire des perruques n'est pas moins curieuse que celle des cheveux et de la barbe. « La premiere perruque dont il soit fait mention dans l'histoire, fut une peau de chevre, garnie de son poil que la fille de Saül, roi des Juifs, employa pour sauver la vie à son époux. » On a vu de semblables perruques portées par des Romains, de nos jours encore des têtes respectables sont décorées de la toison d'un mouton, de la dépouille d'un veau, de crins de cheval, même de fils de fer disposés en forme de cheveux. On a imaginé aussi des perruques de fils de crystal. Les peres de l'église ont tonné

contre les perruques et les ecclésiastiques ont eu avec leurs chefs, des guerres à soutenir pour que l'usage leur en fût permis. Leur forme, leurs dimensions ont été ensuite l'objet des disputes les plus sérieuses et des écrits les plus graves. Les actions des hommes, Monsieur, ont fait voir de tout temps qu'ils n'étoient que de grands enfans; et il est bien vrai de dire qu'il est des hochets pour tous les âges. Ceux-là au reste sont moins dangereux que les sabres, les fusils et les canons.

De mauvais plaisans ont joué ces jours-ci un tour assez burlesque à l'un de nos commissaires de police. On vient le chercher à la brune pour mettre un scellé. C'est, Monsieur, une des fonctions les plus lucratives de cet état, et les commissaires qui ne sont pas les moins intéressés des suppots du chic, sont ardens pour les remplir. Le commissaire Boulanger met en hâte sa perruque de cérémonie, fait tapage sur la lenteur de son clerc pour apprêter le papier timbré, l'écritoire, etc. de crainte d'être prévenu par quelqu'un de ses confreres: Monsieur le commissaire risque vingt fois de se casser le cou par sa précipitation. Après avoir parcouru une infinité de rues, on le conduit dans un grenier où un drap étendu sur un chalit paroissoit receler la triste victime de quelque membre de la salubre faculté. Monsieur, dit-on au commissaire, que l'extérieur ne vous en impose pas; notre parent, par un goût excessif pour l'épargne, se refusoit jusqu'à la commodité du logement, voyez ces armoires; combien de papiers elles renferment.... Vous saurez, Monsieur, que c'est-là où dame Thémis fait ses orges. Enfin maître Boulanger dresse un long procès-verbal et commence à apposer les bandes sacrées. Il y

avoit déjà sept à huit feuilles de papier de barbouillées; et une partie de la nuit étoit écoulée; lorsque le clerc, qui peut-être avoit ses raisons, s'approche du chevet où paroissoit placée la tête du défunt. Que vois-je, Monsieur, s'écrie-t-il, on nous joue, c'est une tête à perruque? Le commissaire entendoit bien que c'étoit à lui ou de lui qu'on parloit, mais il étoit occupé de sa besogne, ou peut-être à calculer combien d'argent le scellé lui produiroit; il fallut le lui dire plusieurs fois; pendant ce temps les auteurs de la niche s'esquivèrent et maître Boulanger resta seul stupéfait et confondu. On rit sans doute de cette aventure d'un côté, tandis que de l'autre plus d'un mouchard de la police est en l'air pour en découvrir les auteurs.

Un événement plus sérieux, c'est la mort du marquis de la Br.: ce militaire avoit reçu du ministre une réprimande très-vive sur quelque relâchement dans l'exécution de la nouvelle ordonnance, à son régiment; de retour chez lui le colonel s'informe froidement de la profondeur de l'eau dans le puits de son hôtel; un moment après, il descend seul et se précipite sans qu'on ait pu prévoir son malheureux dessein ni en empêcher l'exécution.

De Fontainebleau, le 7 Novembre 1776.

M. Necker se jugeant assez riche a tourné son ambition du côté des honneurs, il a refusé des appointemens et fait créer en sa faveur une charge de chancelier de l'ordre du mérite militaire, ordre établi, comme vous savez, en faveur des non-catholiques. Le roi avoit d'abord fixé la finance de cette charge à 200 mille livres que M. Necker se préparoit à faire compter au trésor royal, mais sa majesté se déter-

mainant a remis au nouvel enrubanné cette finance par un bon de sa main.

De Fontainebleau, le 8 Novembre 1776.

Vous rirez, Monsieur, en apprenant que la charge de chancelier et l'enrubannement de M. Necker sont une méchante plaisanterie de quelques gens de la cour, qu'ils se sont permis de répandre dans l'antichambre même du roi et de faire passer de là très-diligemment à Paris, et sans doute pour ne pas rendre un bon office au directeur des finances. M. de Maurepas en a beaucoup ri, et fait rire le roi. Il se pourroit qu'en dépit des anti-Necker cette fausse nouvelle fût rendue réelle, car la charge peut avoir lieu sans inconvénient.

Voici des Noëls tout nouveaux que vous trouverez assez plaisans; ils peignent assez bien. On les a fait tomber sous la main du monarque.

Air: *De Jésus la naissance, etc.*

Du mentor de la France
Chantons à l'unisson
La sublime influence
Qu'il a sur son poupon:
Il gouverne l'Etat,
Il brouille le ménage,
Après, il s'en rend l'Avocat,
Et chacun à ce Potentat
Rend un craintif hommage.

Aux freres Economistes
Il a fait succéder
Un frere des Clunistes
Qui vient de décéder:
A présent le mentor
A pris dans la réforme
Un intriguant qui a, dit-on,
Beaucoup d'audace et de jargon,
Et NECKER il se nomme.

Vergennes gobe-mouche,
Ministre sans talens,
Laisse l'Anglois farouche
Battre les Insurgens:
Valet bas et soumis
De toute l'Angleterre,
A George trois il a promis
Qu'on seroit toujours de ses amis
Pendant son Ministere.

Saint-Germain en déroute
A mis tous les soldats:
Chacun d'eux prend sa route
Pour de nouveaux climats:
Il a pour successeur
Un même personnage,
Charlatan, né de sa faveur,
Fat, impudent, plein de hauteur;
C'est tout son apanage.

Sartine fait merveille
Dans son département,
Mais la puce à l'oreille
On lui donne souvent;
C'est le plus fin matois
De tout le Ministere;
Il est galant, il est courtois
Et fait ses coups en tapinois:
C'est un rusé compere.

Amelot est encore
Frais sorti du bateau;
Il croit que l'on ignore
Qu'il est un bâtardeau:
Mais le mentor a dit,
A tout qui veut l'entendre,
Qu'*Amelot* étoit son petit,
Et de ses amours le seul fruit
Qui racine ait pu prendre.

D'Aiguillon à l'intrigue
Se borne maintenant,
Le mentor pour lui brigue
Poste très-important,
Et ce vieillard, dit-on,
Un peu dans la démence,

Voudroit auprès de son poupon
Placer le docteur d'Aiguillon
Pour enterrer la France.

De Paris, le 11 Novembre 1776.

On a dit de M. l'abbé Terray, qu'il avoit bien fait le mal; de M. Turgot, qu'il avoit mal fait le bien, et on dit des nouveaux administrateurs de nos finances qu'ils feront bien le bien. Leur nomination est en effet fort agréable à cette nombreuse partie du public qui, sans acception de personnes, n'a pas de plus grand intérêt que de voir le bien se bien opérer. Mais M. Necker n'en a pas moins contre lui le clergé, à cause de sa religion, la robe, à cause de son etat, et les financiers, à cause de ses projets et de sa façon de penser à leur égard. Il se trouve cependant peu d'épigrammes parmi les pieces éphémeres que cet événement a fait éclore, selon l'usage. On pourroit mettre au nombre des plaisanteries satyriques et même éphémeres, une requête très-sérieuse que M. le cardinal de la Roche-Aymon, grand aumônier a présenté au roi, au nom du clergé de France; elle n'aura sûrement fait aucun tort à M. Necker dans l'opinion du roi. Ce directeur des finances a trouvé sur son bureau ces deux vers :

Les besoins de l'Etat demandoient un grand homme,
La France te regarde et la vertu te nomme.

et puis voici un couplet sur l'air : *Du haut en bas.*

Un Réformé
De qui l'esprit n'est pas difforme,
Un Réformé
Par la Cour vient d'être nommé,
Pour régler la dépense énorme,
Qui peut mieux mettre la réforme
Qu'un Réformé ?

TAYLOR INST. OXFORD

M. le comte de Lauragais, dont tout le monde a connu les relations avec M. Necker, lors des troubles qui ont agité notre compagnie des Indes avant sa dissolution, a répondu ces mots à un ami qui lui avoit annoncé le choix que le roi venoit de faire.

» Je vous remercie de l'avis que vous me donnez du mariage de MM. Taboureau et Necker; je connois ce dernier pour mauvais coucheur, et je crois qu'ils ne tarderont pas à faire lit à part. Au reste, je suis également étonné qu'ils aient accepté tous deux, le premier ne pouvant jamais avoir d'autorité sur l'autre, qui ne pourra jamais de son côté se faire reconnoître dans les tribunaux. »

Comme on suppose à M. Necker de la propension pour l'établissement d'une espece de papier-monnoie, on a fait ces vers dont l'idée a quelque mérite dans le siecle des calembourgs.

La Transubstantiation sur l'Autel, adorable,
En Finance au contraire est chose très-blâmable:
Vous qui n'y croyez pas, n'exigez pas de nous,
En un sens perverti, que nous y croyions tous:
Permettez que notre œil soit un témoin valable,
Et ne prétendez pas, qu'en ce fâcheux moment
Nous prenions du papier pour de l'argent comptant.

Quoi qu'il en soit de ces louanges ou de ces critiques prématurées, après tout ce que nous avons éprouvé depuis peu de temps, je trouve fort sage et même nécessaire de ne pas se presser de porter un jugement; aussi vous ne me verrez plus céder à cette singuliere et déraisonnable manie françoise ou plutôt parisienne, de louer avec excès dans le premier moment, des hommes appellés à l'administration, pour les blâmer et calomnier même avec fureur peu de temps après. Voyons opérer de belles et bonnes

choses, et puis rendons hommages à l'administrateur et prononçons sur ses talens. Mais en attendant que M. Necker mérite l'admiration comme homme d'état, je dois vous dire qu'il jouit de l'estime de tous ceux qui le connoissent, pour plusieurs traits de bienfaisance et de générosité qui sont connus, et pour un plus grand nombre sans doute que sa modestie a voulu celer. En voici un très-remarquable que nous ignorerions, si M. Suard avoit pu faire taire sa reconnoissance, ou si un commis de M. Necker n'eût trahi le secret du bienfaiteur; M. Suard sans autre fortune que ses talens étoit depuis quelque temps, chargé de la rédaction de la gazette de France; on la lui ôte; un de ses amis témoigne devant M. Necker sa douleur de voir cet honnête homme de lettres réduit à n'avoir plus que la ressource incertaine de sa plume; le lendemain M. Suard reçoit d'un inconnu un paquet cacheté renfermant un bordereau de 3000 livres de rentes viageres à son nom.....

M. de Corancé et M. Dussieux ont enfin obtenu le privilége du nouveau journal qu'ils ont projetté sous le titre de *journal du jour*; et qui racontera chaque jour ce qui se sera passé ici d'un peu important la veille. Ce journal n'auroit à parler aujourd'hui que d'aventures tragiques. Il en est arrivé récemment près de Fontainebleau une qui a excité l'indignation du roi. M. le comte de Birague étoit à dîner à son château, il entend tirer des coups de fusil et accourt suivi de son fils âgé de douze ans: il voit deux braconniers qui venoient d'abattre quelques pieces de gibier. M. de Birague se laisse emporter à l'impétuosité de son caractere et s'avance vers eux la canne levée; c'étoit la seule arme qu'il eût prise avec lui. Un coup

de fusil étend M. de Birague roide mort ; l'enfant éploré se jette sur le cadavre de son malheureux pere ; un second coup de fusil part : le hasard fait qu'il ne porte pas et que la tendre victime échappe à ce nouveau crime. Madame de Birague vole aux cris de son fils et reconnoît les assassins qui prennent la fuite. L'un est l'abbé Berthelot, et l'autre M. de Villermoi son cousin, d'une famille de robe assez considérée, jeunes gens qui avoient fait la partie assez extravagante de s'en retourner de Fontainebleau à Paris en chassant. Leurs parens ont offert de donner au jeune de Birague toute la fortune des meurtriers ; cette offre a été rejettée comme vous le pouvez penser. Le sang ne peut se payer que par le sang. Le roi a promis de ne point écouter sa clémence et a même donné des ordres à M. de Vergennes pour qu'il écrivît sur le champ aux ministres dans les cours étrangeres, de prier qu'il ne fût accordé aucun asyle aux deux criminels. Si l'on osoit balbutier quelques mots pour la défense du meurtrier de M. de Birague, dont le geste menaçant avoit l'apparence d'un tort, on ne peut qu'avoir horreur de celui qui a pu tirer sur le jeune enfant accouru sur les traces de son malheureux pere.

On a trouvé ici avant-hier au milieu du jour, étendu dans la rue Contrescarpe, un homme bien vêtu nageant dans son sang, expirant sous mille coups de couteau : un autre homme d'un extérieur honnête, le regardoit mourir et paroissoit du plus grand sang-froid ; on l'a arrêté et il s'est avoué sans hésiter le meurtrier..... Je change pour vous, Monsieur, et pour moi de matiere ; je n'ai point la force des Crébillon, des d'Arnaud, des Ducis pour asseoir mon imagination sur de si terribles objets. Je vais vous transcrire une

lettre très-ingénieuse et très-bien faite de M. le Tourneur, sur la lettre que je vous ai communiquée de M. de Voltaire à M. d'Argental (page 269).

« Monsieur ! vous aurez peut-être rencontré la copie d'une lettre que les ennemis de la gloire de M. de Voltaire ont répandue, à l'occasion de la traduction de Shakespear. Cette lettre vous aura paru inconcevable, et vous en aurez jugé comme tous les gens sensés, qui ont rendu justice à ce grand écrivain en refusant toute croyance à cet écrit. Ils ont regardé comme impossible, que cet illustre vieillard ait, sans motif et sans offense, laissé échapper de sa plume immortelle une foule de phrases et d'expressions qui choquent bien plus la décence et la vérité, que la personne qui en paroît l'objet. Ils n'ont pu imaginer comment M. de Voltaire qui nous a le premier averti du génie de ce poëte Anglois, qui nous a appris qu'il n'étoit encore ni connu ni traduit en France, qui s'est délassé lui-même à nous en donner quelques morceaux, qui enfin a daigné souscrire pour notre ouvrage, et qui par-là nous a permis d'illustrer de son nom la nouvelle liste du troisieme volume, m'auroit six mois après la publication des deux premiers, choisi seul pour me faire un crime de cette entreprise, de son exécution et de son succès chez les deux nations. Par quel intérêt auroit-il affecté un silence injurieux pour mes deux associés qui ont dans le travail une part égale à la mienne ? les défauts qui déparent Shakespear, et tout ce qu'il peut offrir d'étrange pour le goût et pour nos regles, n'ont pu l'irriter à cet excès ; il les connoissoit avant nous. Il n'approuvoit pas davantage les défauts d'Young, et sa triste abondance en quelques endroits, et il

n'en a pas moins écrit en 1769, au traducteur des Nuits, une lettre honnête et flatteuse. C'est donc évidemment une insulte à la gloire de M. de Voltaire, que la supposition d'une lettre injurieuse que rien n'a provoquée, contre un homme qui lui a toujours payé le tribut d'estime et de vénération qu'on doit à ses écrits et à sa renommée. Mais quand il seroit possible que M. de Voltaire trompé par quelque faux rapport qui l'auroit aigri, eût déposé son ressentiment dans le sein d'un ami, qui croira jamais que cet ami ait pu livrer à des mains étrangeres ce premier épanchement de sa sensibilité ? Il est donc inutile d'entrer dans les détails de cette lettre prétendue, pour y chercher des preuves de sa supposition. Ce seroit combattre sérieusement une chimere. Il suffit d'avertir que c'en est une, et même cet avis ne sera guere utile qu'à quelques lecteurs inconsidérés, qui faute de réfléchir, auroient pu compromettre dans leur esprit, trois réputations à la fois ».

De toutes les pieces nouvelles données à Fontainebleau, la tragédie de Mustapha et Zeangir, de M. de Champfort, est la seule qui ait réussi. Le lendemain de la représentation, la reine fit venir cet auteur et lui dit. — Le roi a été si content, Monsieur, de votre piece, qu'il vous accorde une pension de 1200 liv. sur sa cassette : je vous l'annonce avec plaisir, mais en vous demandant une grace. — Une grace, Madame ! — Oui, celle de faire jouer encore une fois votre piece devant moi à Versailles, avant de la donner à Paris.

De Paris, le 14 Novembre 1776.

M. Randon de Bosset est mort. C'étoit un de nos millionnaires, possesseur du plus riche cabinet du royaume. Le public verra du moins ses tableaux

qu'il tenoit renfermés. Voilà de terribles tentations pour les amateurs, trois grandes collections à vendre, celle de feu le prince de Conti, de M. Blondel de Gagny et de M. Randon, sans compter celle de M. de Ste. Foix, dont il se défait pour payer sa chargé chez M. le comte d'Artois.

SATYRE

Sur le Luxe considéré par rapport à l'influence qu'il peut avoir sur le bonheur des particuliers.

Par M. l'Abbé de Lille.

Sors de la tombe, réveille-toi, Boileau,
Rembrunis tes couleurs, affermis ton pinceau,
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût et souvent à la rime.
Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers?
Laisse là nos écrits et combats nos travers.
Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble.
Le luxe, oui, dans lui seul ce monstre les rassemble.
» Quoi! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
» Des déclamations, des tristes lieux communs . . . »
Des lieux communs! non, si je disois: Dorante,
Fait briller à son doigt cinq ou six ans de rente,
Et commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ses six chevaux.
De l'épais Dorilas que Paris vit si mince:
Le palais coûte autant que le palais d'un prince:
Ce traitant dans un jour consomme plus dix fois
Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois.
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue;
Mais si je dis: cet homme attendu sur la roue,
Par son faste orgueilleux courbe devant lui:
Ce qui perdit Fouquet l'absoudroit aujourd'hui:
Ce vieux prélat se plaint dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre:
Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps:
De sa vile moitié ce trafiquant infâme
Etale impudemment l'or que paya sa femme:
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non, grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien: je hais ceux dont le zele extrême

Donne tout au bon droit et rend faux le vrai même.
Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte et ceux de Sybaris.
Sur un petit Etat jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume,
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux temps,
Des poids des Curius régaler nos traitans:
A nos jeunes marquis, si fiers de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure:
A nos galans seigneurs, citer le dur Caton.
Non, je serois gothique: et le morne Barron,
Fier du superbe ennui qu'il prétend que j'admire,
A de pareils discours retrouveroit le rire.
Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands Etats, aux grands noms, aux grands biens,
Qui, jusqu'aux derniers rangs refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé:
Son simulacre est d'or et ses pieds sont d'argile:
Un palais de cristal est son temple fragile.
La vanité le sert: l'orgueil à ses genoux
Immole sans pitié, fils, femme, pere, époux.
Squelette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure:
Sous la pompe brillante il cache des lambeaux,
Et son trône s'éleve aux milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'Etat, Financiers, Auteurs économiques:
De leurs discours subtils j'aime la profondeur:
Mais enfin avant tout, il s'agit du bonheur.
Voyons. D'un luxe adroit les savans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ces prestiges vains!
De nos biens, de nos mœurs les ressorts souverains,
Quels sont-ils? la nature, et sur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude.
Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Dis-moi, quand l'air plus pur et la rose nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre orné de cent couleurs
Mille vases brillans ne contiennent les fleurs:
Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,

Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux?
L'art se tourmente en vain. La fraise que le verre
Par de fausses chaleurs couve au fond d'une serre,
A-t-elle plus de goût? faut-il que ces pois verds
Pour flatter ton palais insultent aux hivers?
Et le melon hâtif qu'enfante cette couche,
D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche?
Heureuse pauvreté! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature et de gâter ses biens.
L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices;
Des fruits dans leur saison je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont plus piquans pour toi:
J'aime ceux que l'attente assaisonne pour moi.
Va, rassemble les fruits que chaque saison donne,
Joins l'hiver à l'été, le printems à l'automne,
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change.
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
L'habitude à son tour détruit ton vain système:
De l'ame de nos sens cet arbitre suprême,
L'habitude peut tout: elle met au niveau
Le Crésus de la ville et l'Irus du hameau:
Egale sa chaumiere à tes palais superbes,
Affadit tes ragoûts, assaisonne ses herbes,
Amollit son grabat, et sous ton corps goutteux
Endurcit le duvet d'un lit voluptueux.

Puis vante-nous le luxe et ses recherches vaines.
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines?
Charme-t-il nos douleurs? ce monde de valets
A-t-il du fier Chrisès chassé les maux secrets?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille,
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille?
Demande au vieux Narcès, si sa bague une fois
Calma l'accès cruel qui vient tordre ses doigts?
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Et l'homme fastueux cherche-t-il à jouir?
Prétend-il vivre? non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les discours publics il met ses jouissances.

De l'éclat ruineux de ses folles dépenses
Veut-on le corriger ? le moyen n'est pas loin :
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin :
Faites qu'incognitò sa maîtresse soit belle,
Et je veux dès demain le voir époux fidelle :
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
Le silence et l'oubli sont des loix somptuaires.
Architectes, doreurs, peintres et statuaires,
Accourez, hâtez-vous, Damon veut un palais :
Bronzes, marbres, tableaux, rassemblés à grands frais :
L'art n'a rien épargné. Mais ce lieu délectable,
A force d'être beau cessant d'être habitable,
On le montre, on le voit, mais on n'y loge pas,
Et son maître discret s'exile au galetas.

Tout, l'air, la terre et l'eau fournit à ses délices.
Est-ce un gala de noces, un festin, un banquet ?
Non, c'est une hécatombe, et Damon vit de lait.
De sa bibliotheque admirez l'étendue,
Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue.
Les meilleurs Elzevirs imprimerent ceux-ci,
Derome en maroquin couvrit ceux que voici :
Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse :
D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse
Ne sont que du bois peint et lui servent autant :
Tous sont à tranche d'or, tous d'un marbre éclatant.
Il les montre, il les cite, et chacun semble dire :
Le bel emploi d'argent !... si Damon *savoit lire !*
Quoi ! déjà vous sortez ? un *moment*, il faut voir
Ce temple fastueux, qu'il nomme son boudoir.
Avancez ; de Vénus voici le sanctuaire.
Un Amour à la porte aposté par sa Mere,
En portant à sa levre un doigt mystérieux,
Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux.
Au-dedans on respire une riche mollesse ;
Glaces, tableaux, sopha, tout parle de tendresse,
Tout peint la volupté, tout invite aux plaisirs.
Quel malheur qu'on ne puisse acheter des desirs !
L'or, pauvre genre humain, nous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de notre vieille enfance.
L'un n'osant y toucher l'enterre tristement ;
L'autre, au lieu d'en user, le rejette follement.
Dis-moi, de ces deux fous lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,

Ou le fou fastueux, qui fier d'un vain fracas,
Le dépense en objets, dont il ne juge pas.
Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets : jouissant par autrui,
Il ne voit, il n'entend ni ne mange pour lui.
Heureux, encor heureux, si les airs qu'il se donne
Font vivre à ses dépens sans ruiner personne !
Car nous sommes bien loin de ce siecle grossier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
Que de pleurs verseroit un nouvel Héraclite,
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'il voyoit chaque état d'un vain faste s'enfler,
Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
Le seigneur au commis disputer l'élégance,
Et le duc, des traitans affecter la dépense,
Et ceux-ci dans un whist hazarder sans effroi
Plus.... qu'en six mois entiers ils ne volent au roi !
Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime :
C'est qu'au moins il nous venge et se détruit lui-même,
Et toujours son désastre est près de ses succès,
Car dans un temps fécond en monstrueux excès
En vain vous m'étalez des sottises vulgaires.
Vîte, engloutissez-moi tout le bien de vos peres,
Ou dans votre quartier obcurément fameux
Dans un faste bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis sentit bien l'importance :
Déployant dans son faste une noble insolence,
Mondor se ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis ;
Géliote chantant dans ses fêtes superbes ;
Préville avec Touset lui jouoient des proverbes ;
Et lais à prix d'or lui vendant son amour,
Traitoit aux frais d'un sot et la ville et la cour.
Enfin son bilan vient ; plus d'amis : sa maîtresse
D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.
Lui sans pain, sans asyle, et d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triste deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher sa misere,
Et pour comble de maux.... il est époux et pere.

Damis vous soutiendra (qui l'eût pu soupçonner !)
Que pour faire fortune il faut se ruiner.
Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.

Il a beau répéter, prodigue intéressé :
» Le roi sait qu'aux Etats j'ai seul tout éclipsé.
» Dernièrement (la cour en doit être informée)
» J'ai tenu table ouverte, et j'ai traité l'armée. »
Le roi, la cour, malgré des services si beaux,
Laissent en pleine rue arrêter ses chevaux....

Trop heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense,
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,
Sans prodigalité comme sans avarice !
Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice ?
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux :
Il pouvoit rendre heureux sa famille et lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime,
Un bon maître eût instruit ses enfans : ses amis
A sa table à leur tour se seroient vus admis,
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
Mais placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train :
Et pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats :
Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.
En faveur des rubis, dont sa femme étincelle,
Hier chez l'usurier on porta sa vaisselle.
Son cocher coûte cher : en revanche à son fils
Il achete au hazard un pédant à bas prix :
Et le cruel enfin condamne dans sa rage
Sa fille au célibat et sa femme au veuvage.

Eh ! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié :
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied,
Et ton char fastueux promene la misere.
» En effet, me répond ce gros millionnaire,
» Ce discours que j'approuve, est bon pour un faquin,
» Dont l'aisance éphémere expirera demain.
» Avoir du goût, chez lui seroit une insolence :
» Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
» Je dois m'en délivrer avec le noble éclat,
» Que demande mon nom, qu'impose mon état. »

Quoi ! ton or t'importune ! ô richesse impudente !

Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot et ces vieillards sans pain ?
Ton or te pese, ingrat ! connois la bienfaisance:
Sois pour les malheureux une autre providence :
Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de laïs.
Dote les Hôpitaux ; qu'une aumône secrete
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
Du moins, si tes bienfaits n'osent rester obscurs,
Encourage nos arts, ou décore nos murs.
La peinture à tes soins remet ce jeune éleve :
Ce chef-d'œuvre imparfait demande qu'on l'acheve ;
Ce monument gothique offense les regards....
Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres et d'arts ?
Vois-tu près de tes parcs, sous ton château superbe
Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
Vois-tu tous tes vassaux, filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
Sois homme : par tes soins retiens ce peuple utile,
Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
Et que ses humbles toits réparés à tes frais
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais !

De Paris, le 17 Novembre 1776.

Je ne puis vous dissimuler le mal au cœur que me font les éloges prodigués à M. de la Harpe, dans les extraits qu'il fait lui-même et dans les notices qu'il envoie au mercure. Je vous en citerai une qui servira en même temps à vous dégoûter de ce journal, puisque vous y apprendrez que M. de la Harpe n'y a plus aucune part. Cette annonce est accompagnée d'une note où on lui rend ce qui lui est dû, la voici. « Cette part de M. de la Harpe dans le mercure de France a toujours été très-petite et souvent nulle, comme on peut juger par le très-petit nombre d'articles qu'il signoit, et les seuls qui fussent de ce fameux critique. » On auroit bien fait d'ajouter, fameux encore par ses tragédies qui tombent, par ses drames dont il pille les

sujets et qui cependant font bâiller à *mourir*; plus fameux encore par ses poésies qui *gagnent* des prix avant la lecture, ce qui est *bien* le plus haut degré du talent; fameux par *ses discours* académiques où il fait voir le plus *grand* discernement et le goût le plus épuré, *en s'y* louant de toutes ses forces..... Je passe à M. Castilhon, homme de lettres, estimable à plusieurs égards, mais malheureusement pour *lui* et pour nous, supérieur dans le genre des calembours, des jeux de mots et des pointes dont son style est hérissé. Par exemple, M. Castilhon vous indique un remede contre l'épilepsie et vous en garantit la bonté. « Prenez, *dit*-il, trois poignées de fleurs de buglose *récemment* cueillies, mettez-les infuser dans une livre d'esprit préparé avec de la lie de vin, ou, si vous n'avez point d'esprit, ce qui pourroit très-bien vous arriver, mettez-les infuser au *vin* ou simplement à l'eau; laissez le tout en macération pendant trois jours, etc. etc.... A l'égard du régime à observer, le patient aura seulement soin de ne pas faire des excès, et *sur-tout* de ne pas se chagriner. En *conséquence*, écartez loin de lui tous dissertateurs, *compilateurs*, glossateurs, journalistes, même tous dramatistes: point de drame sur-tout, n'en lût-il qu'un, il resteroit épileptique; mille tonneaux de buglose ne le guériroient pas. » C'est dans ce style badin, Monsieur, que M. C. veut nous persuader très-sérieusement l'efficacité infaillible de ce remede de bonne femme. Quelle confiance au reste, peut-on avoir dans un Esculape qui ignore jusqu'aux premiers élémens de la physique et s'avise cependant de faire un *journal des sciences*. Voici ce qu'on y lit à l'occasion d'une dissertation de M. Prestwich sur les poisons *mi-*

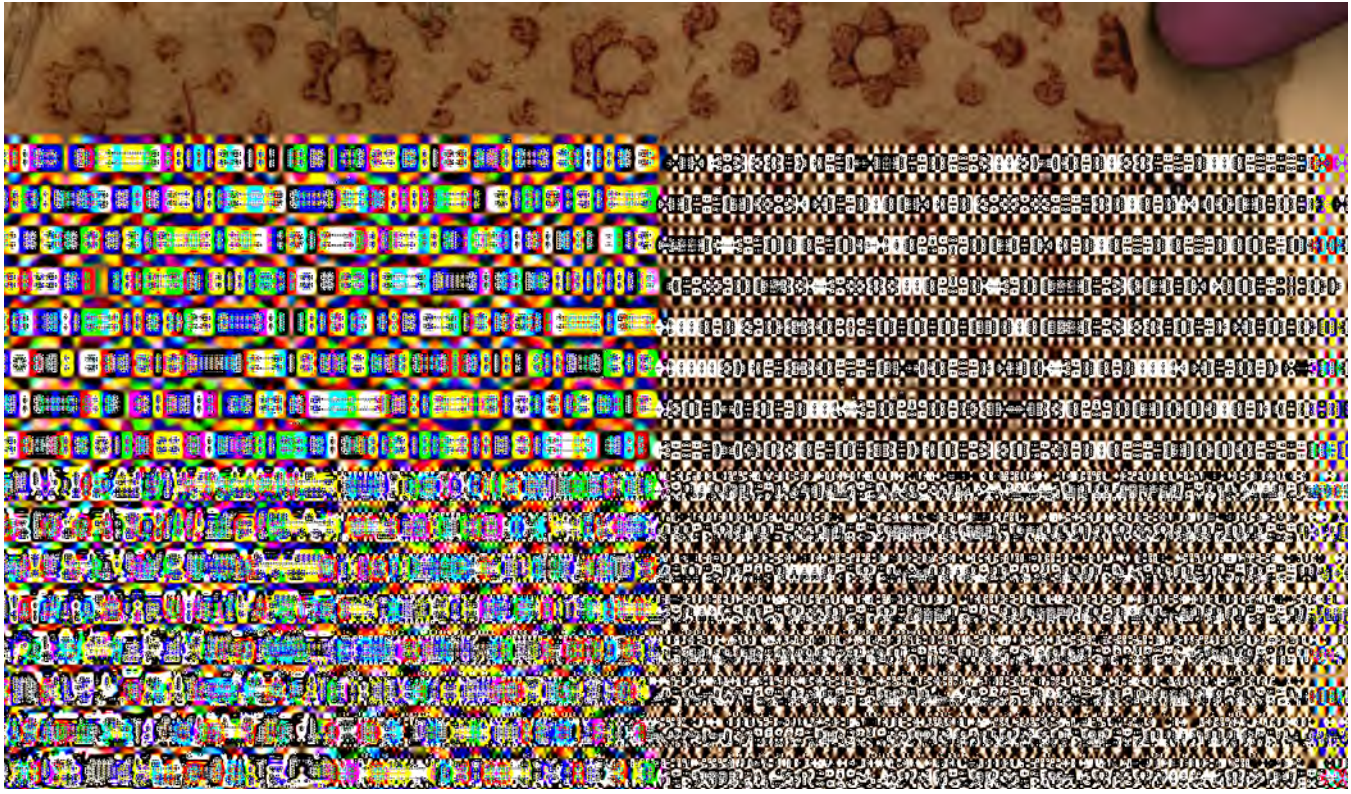
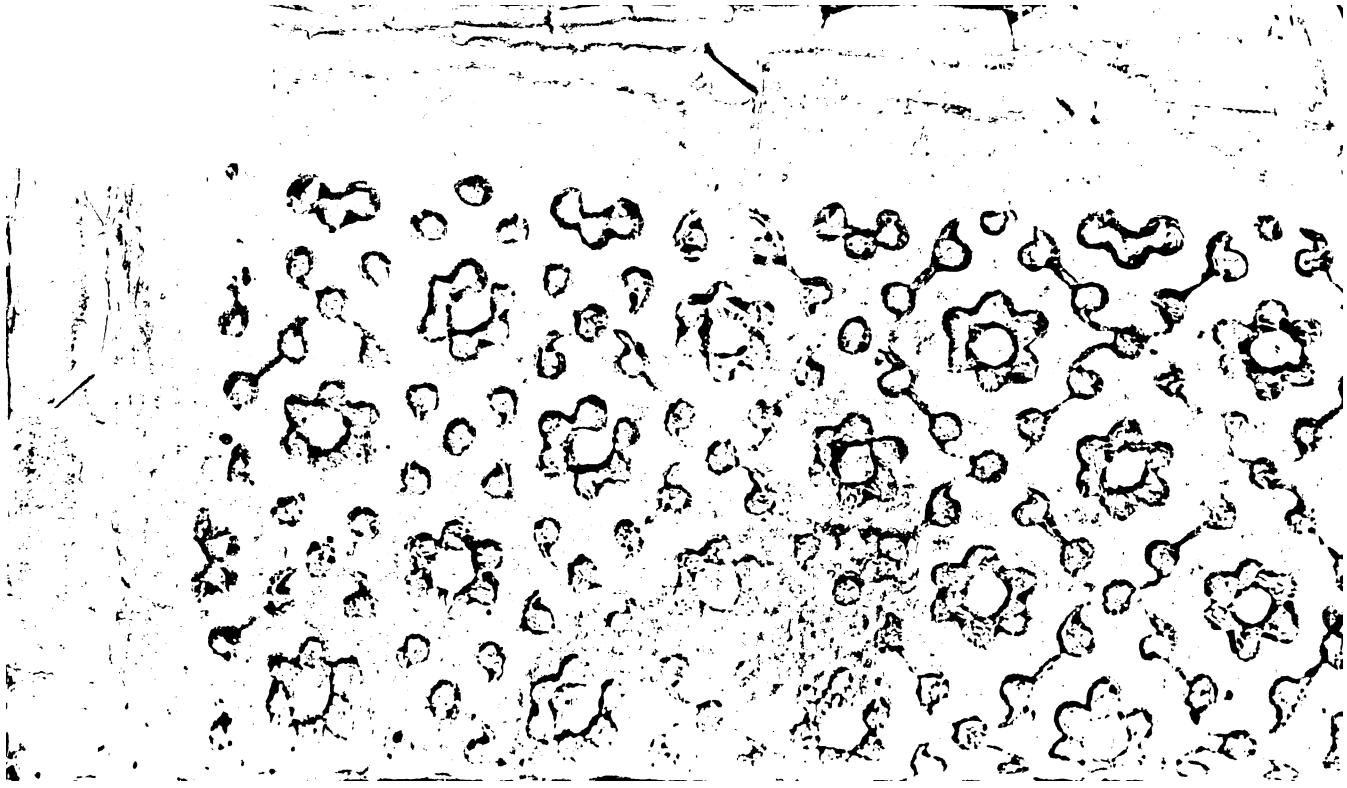
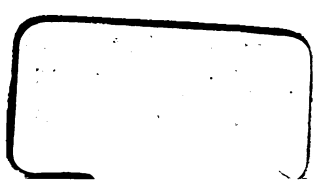
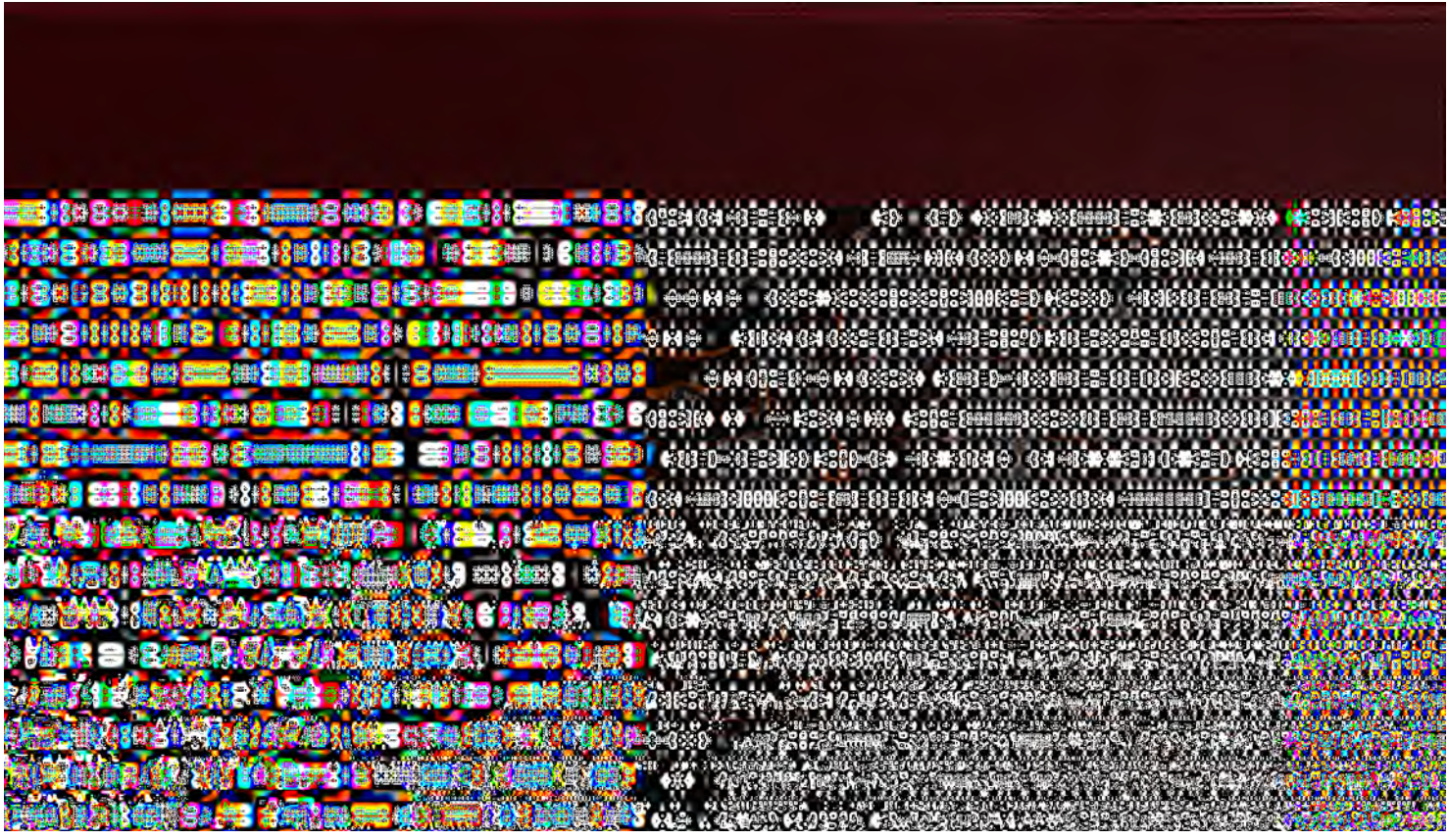
néraux, animaux et végétaux. « L'auteur se borne à ces poisons, et il a bien de la bonté; sans doute il n'a pas voulu effrayer ses lecteurs, en leur disant qu'il est encore une infinité d'autres poisons, tout au moins aussi cruels, aussi actifs que les plus mortels de ceux que l'on trouve dans ces trois regnes. » D'après cette observation vous croirez que le journaliste des sciences a découvert un nouveau regne de la nature, fertile en poisons : point du tout. Ceux dont il veut parler sont la peste, cette foule de maladies contagieuses qui assaillent l'humanité ; la fumée du soufre, des charbons des liqueurs en fermentation,.... ces vapeurs fortes et suffocantes, les miasmes empestés qui s'élevent des tombeaux à leur ouverture, etc. etc. Or, M. Castilhon ne veut pas apparemment comprendre tout cela dans les trois regnes ; il auroit dû nous faire connoître son nouveau système. Il adopte sans doute l'idée de Mussenbroeck pour une nouvelle division des êtres naturels en quatre regnes ; mais je doute que ce savant eût placé dans le regne atmosphérique ce qui n'est si clairement, si visiblement que des parties détachées d'un animal, d'un minéral, d'un végétal qui se décomposent.

Je deviens sérieux, et si vous me le passez quelquefois, vous ne voulez pas au moins que cela dure. Pour vous remettre en belle humeur, je vais vous raconter que nous avons ici une espece d'homme de lettres musicien ou de musicien homme de lettres qui dit son avis tant qu'on veut, dans les journaux, sur les nouveautés des spectacles; c'est un des gagnes-pain de nos libraires, un de leurs ouvriers en chambre. Ce fameux critique, pas si fameux tout-à-fait cependant que M. de la Harpe, a depuis quelque

temps voulu apprendre à l'univers que MM. Gluck et Noverre n'étoient pas d'aussi grands hommes qu'on étoit tenté de le croire. Le premier s'est contenté de lui répondre par une lettre très-modérée, mais Noverre qui, comme on dit ici, a la tête près du bonnet, s'en alloit jurant par-tout contre ce M. Framery. — Il est plaisant, disoit-il, ces jours derniers dans un cercle, il est en vérité admirable, ce petit Monsieur, de vouloir que je compose mes ballets suivant les idées qui sont dans sa petite tête.... Il est bien dur pour des artistes d'être exposés aux plattes critiques d'un tas de poissons qui croient avoir des lumieres et du goût, parce qu'ils trouvent de sots libraires qui paient leurs barbouillages !.... On tiroit Noverre par la manche, on toussoit, on éternuoit, chacun étoit sur les épines; enfin on lui dit à l'oreille que M. Framery étoit présent, on le lui montre. — Ah, ah, Monsieur, je suis bien aise de vous connoître; c'est donc vous qui vous donnez les airs de juger mon ballet; et où avez-vous pris les plus légeres notions *de mon art*, etc. etc. Noverre s'échauffoit; *M. Framery l'interrompt*, et avec un ton de morgue semblable à celui du maître des ballets, lui dit ingénieusement: — Mais, Monsieur, vous me parlez comme le pourroit faire un maréchal de France.... — Monsieur, lui répond le violent Noverre, il y a cette différence entre les maréchaux de France et moi, qu'ils ont deux bâtons pour armes, et moi je n'en ai qu'un.... La conversation en est restée là, et je crois qu'il n'en aura même plus été question.

Fin du Tome troisieme.

95665762



1162